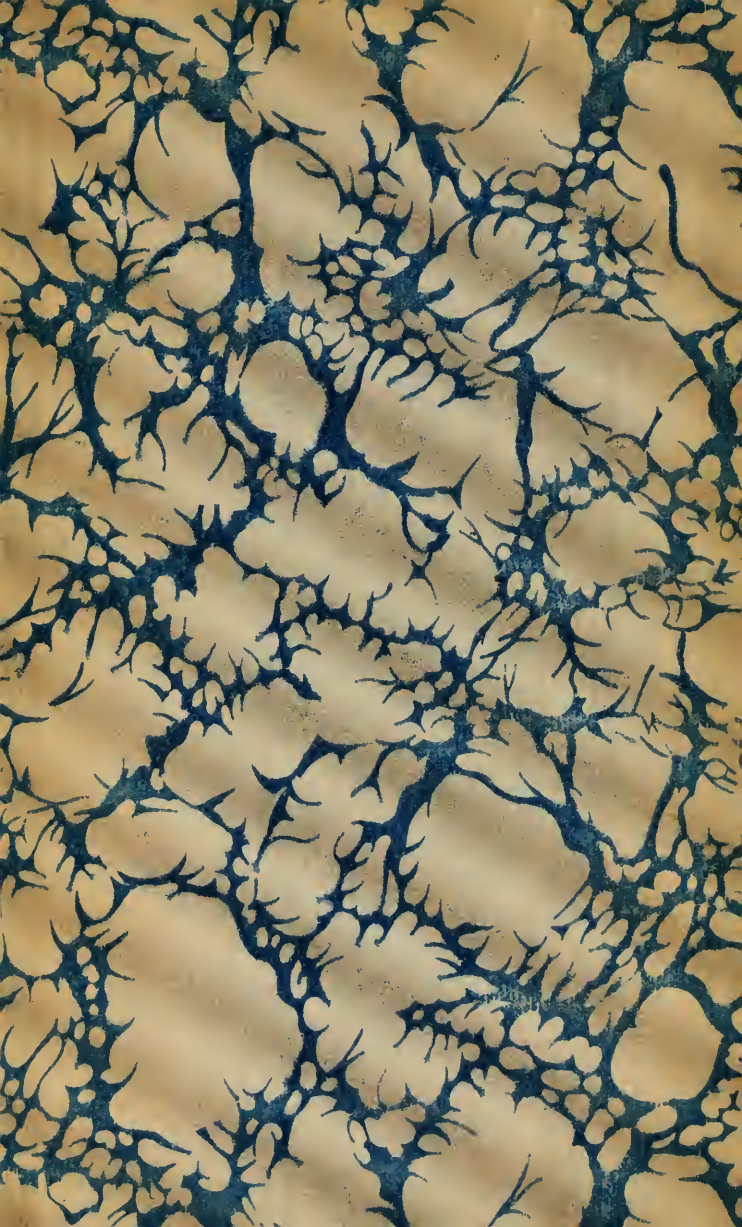
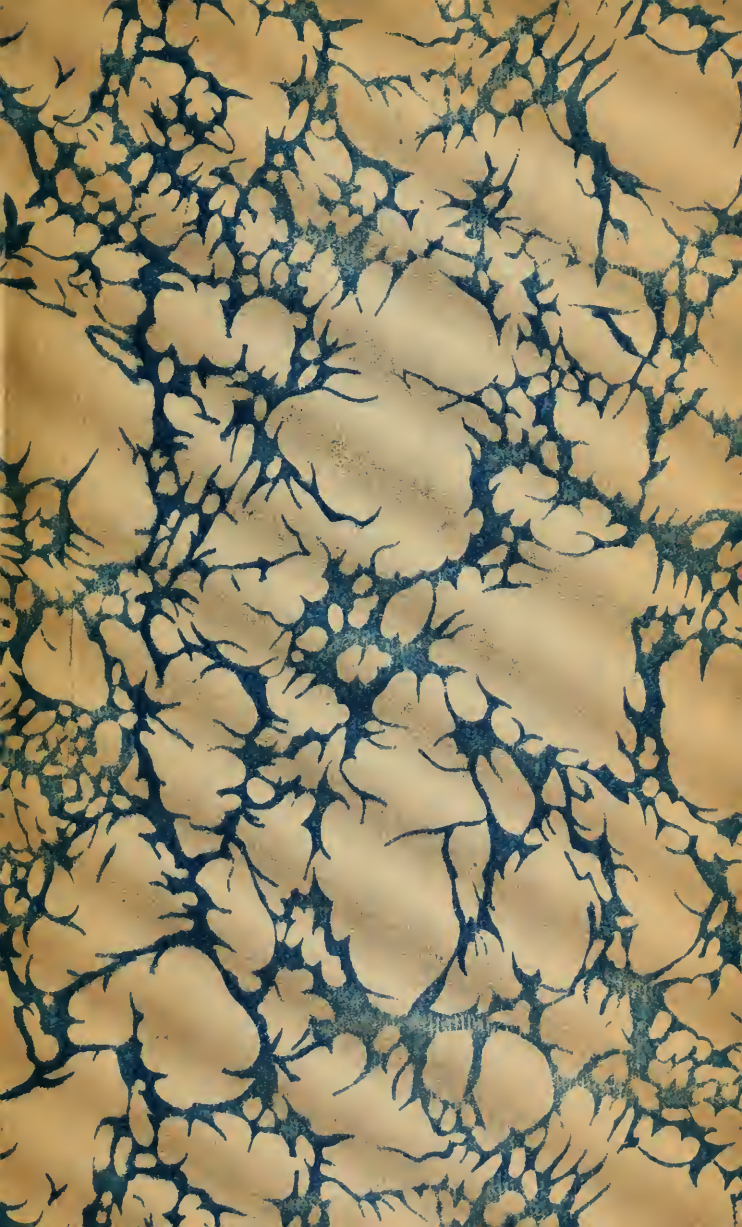
3 1761 06350079 7





CORRESPONDANCE

# DE MADAME

DUCHESSE D'ORLÉANS

CORRESPONDANCE

# DE MADAME

DUCHESSE D'ORLÉANS

Charlotte Elisabeth, duchesse d'Orléans (princesse palatine)
Ej

# CORRESPONDANCE

# DE MADAME

## DUCHESSE D'ORLÉANS

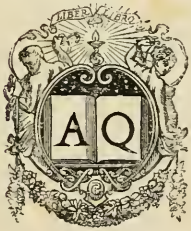
Extraite des lettres publiées par M. de Ranke et M. Holland

TRADUCTION ET NOTES

PAR

ERNEST JAEGLÉ

II




ASD 269.
6.1.21.

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT
1880

DC
130
07A414
1880
t. 2

# CORRESPONDANCE

# DE MADAME

## DUCHESSE D'ORLÉANS

---

### A LA RAUGRAVE AMÉLIE-ÉLISABETH.

Versailles, le 12 janvier 1708.

... Cela m'a réjouie au fond de l'âme d'apprendre que ce bon Heidelberg est si bien restauré. Dieu le préserve de malheurs à venir. Mais depuis la mort de M. de Louvois, on n'incendie plus comme de son temps. J'espère donc que la ville ne sera plus réduite en cendres. Dites-moi, je vous prie, où vous logez, et dans quelle rue. Je voudrais savoir aussi si l'église du Saint-Esprit et le pont du Neckar sont rebâtis. Pourquoi l'électeur ne fait-il pas restaurer le château ? Il en vaut bien la peine. L'air est bon dans la ville, mais au château il est meilleur encore...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 9 juin 1708. Dix heures et quart du matin.

... On vient de m'annoncer que M. d'Antin, le fils légitime de Mme de Montespan, a obtenu la charge de Mansard, qui lui rapporte 50,000 francs. En outre, le roi dépense annuellement 10 millions en constructions : 1 million est pour le surintendant. De plus, il nomme à deux ou trois cents emplois, ce qui lui vaut de l'argent. C'est donc une charge des plus lucratives que celle de surintendant des bâtiments...

Fontainebleau, le 11 juillet 1708.

... Samedi dernier, M. de Gacé apporta la nouvelle que Gand s'est rendu, mais que la citadelle tient encore. Lundi, le comte de La Mothe envoya le jeune Fretteville pour annoncer que non seulement la citadelle de Gand a capitulé, mais encore que la ville de Bruges est tombée entre nos mains, sans effusion de sang. Pourtant le château de Gand a coûté la vie à deux personnes, et cela d'une drôle de manière. Un bourgeois, mécontent de ce qu'on rendait Gand aux Français, au moment où l'on ouvrit la porte de la citadelle, descendit ses culottes et présenta le derrière à la sentinelle. Le soldat se fâcha, prit cela pour un affront et lui lâcha son coup de fusil juste en cet endroit-là. Il tomba raide mort. Un sien ami, pour le venger, tua le soldat, et ainsi finit la guerre...

Fontainebleau, le 21 juillet 1708.

... Mon fils a pris Tortose. Les assiégés ont fait une défense des plus opiniâtres. Finalement, ils firent encore une sortie, le 9 dans la nuit, qui coûta la vie à trois cents des gens de mon fils. Il était aussi dans la tranchée, et c'est un grand bonheur qu'il n'ait pas été tué. Le 10, ils battirent la chamade : le gouverneur, un comte d'Effern, envoya des otages et un projet de capitulation qui ne plut pas à mon fils. Il en fit un lui-même, renvoya les otages du gouverneur, et lui fit dire qu'au cas où il ne signerait pas cette capitulation il donnerait l'assaut immédiatement. Ceux de la ville n'en voulurent pas courir la chance et signèrent tout... Une clause de la capitulation porte qu'on livrera aussi un château fort situé dans les montagnes et appelé Allez (?). Il est occupé par deux mille hommes et coupe les communications entre les royaumes d'Aragon et de Valence...

Je sais que vous aimez lire les lettres de mon fils ; je vous envoie donc copie de sa dernière...

Fontainebleau, le 1er août 1708.

... Je savais bien qu'on avait perdu une bataille [1], mais je n'en savais pas le détail, car il n'est pas permis d'en parler. Défense est faite aux gens qui sont à l'armée d'en dire quoi que ce soit dans leurs lettres...

1. Oudenarde.

Fontainebleau, le 11 août 1708.

... J'avoue que la reddition de Tortose m'a réjouie au fond de l'âme, et cela d'autant plus que les princes ici, tels que M. le Duc, le prince de Conti, M du Maine et le comte de Toulouse avaient tenu la chose pour impossible. M. le Duc, devant le roi, disait d'un air moqueur à Mme d'Orléans que mon fils avait mal entamé le siège et qu'il ne prendrait pas la ville. Mais le plus plaisant de l'affaire, c'est que pour se moquer de moi ils m'envoyèrent un matin M. Dangeau pour me complimenter de ce que Tortose s'était rendue et de ce que j'avais reçu un courrier spécial, et le soir du même jour le marquis de Lambert arriva porteur de la nouvelle qu'effectivement la ville avait capitulé. J'aurais voulu que vous vissiez l'air fâché de M. le Duc et du prince de Conti. Ils n'auraient pu faire une pire figure si on leur avait annoncé qu'ils allaient mourir. Cela, je l'avoue, a encore accru ma joie. J'étais heureuse aussi de ce que le roi parût également en avoir du contentement, que cette fois-ci il ne partageât pas le chagrin que causait aux autres le bonheur de mon fils, mais qu'il se montrât tendre pour son neveu...

Fontainebleau, le 18 août 1708.

J'avoue que, Dieu merci ! mon fils ne manque pas d'esprit. Il n'a pas mal étudié non plus et sait un peu plus de choses que les autres princes de la famille royale. Les difficultés l'attirent, c'est pourquoi il néglige un peu trop les choses faciles. Il n'est parvenu

à s'emparer de Lérida et de Tortose que grâce à sa propre opiniâtreté : tout le conseil de guerre y était opposé. Puis aussi on le laissait manquer de tout : il a dû, à force d'industrie, faire subsister son armée ; sans cela, lui et elle seraient morts de faim...

A LA RAUGRAVE AMÉLIE-ÉLISABETH.

Meudon, le 3 septembre 1708.

... Vous croyez donc, chère Amélie, qu'à l'armée il n'y a pas un grand nombre de mauvais garnements qui ont la même inclination que les Français! Si vous croyez cela, vous vous trompez fort. Les Anglais sont tout aussi acharnés et ne se conduisent pas mieux. Vous me faites rire aussi de vous imaginer que ce péché ne se commet pas en Allemagne. Croyez-moi, les Allemands s'entendent bien aussi à cet art-là. Si Charles-Louis n'avait pas été présent, le prince d'Eisenach, qui est tombé en Hongrie, aurait tué le prince de Wolfenbuttel. Celui-ci voulait lui faire violence, et l'autre n'entendait pas de cette oreille-là. Charles-Louis m'a raconté aussi que toute l'Autriche était infestée de semblables vices...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 28 octobre 1708.

... A l'exception des maltôtiers et des gens d'affaire, il y a peu de personnes ici qui puissent se targuer de grande richesse. Villars seul s'est enrichi dans le

Palatinat. Le maréchal de Marsin lui a dit un jour en face que ses richesses n'étaient que du bien mal acquis. « Ce n'est pas du bien mal acquis, répondit Villars, puisque le roy me l'a donné! » — « Le roy ne sauroit vous donner ce qui n'est pas a Luy, répondit Marsin, et je ne vouderois pas avoir autant à me reprocher... »

Marly, le 4 novembre 1708.

... Mon fils m'écrit une chose qui me fait bien rire. Voici ses propres paroles : « J'ay receue vne lettre de la reine douariere d'Espagne qui me charge comme son cousin et comme cauallero d'entreprendre sa deffence, je ne say s'il faudera jetter le gand contre la Duchesse de Gramont, en tout cas je prie qu'on m'excuse de la jouste... »

A LA RAUGRAVE AMÉLIE-ÉLISABETH.

Versailles, le 17 novembre 1708.

... Vous avez bien raison d'aimer le séjour du Palatinat. Tout y est bon : l'air, l'eau, le boire et le manger. Je jure que je préférerais bien y demeurer avec Louise et vous et que nous passions notre vie ensemble plutôt que de vivre à cette cour-ci, à condition de voir tous les ans ma tante pendant quelques mois et mes enfants aussi quelquefois dans le courant de l'année...

Versailles, le 1er décembre 1708.

... Nous sommes au 1er décembre aujourd'hui... C'est le jour où se présentent les créanciers et où il faut payer : j'ai déjà donné cent cinquante pistoles...

M. le Dauphin a fait la remarque que s'il gèle fort avant la Saint-Martin, l'hiver n'est ni rude ni dur...

... Je me souviens fort bien du nom de M. Linenschloss. Le fils est donc devenu professeur comme le père l'était de mon temps? Mieg est sans doute le fils de celui que j'ai connu ; mais alors il est le frère de la belle Amélie! Le père était vice-chancelier. Je connais Lintz et je me souviens parfaitement de ce chenapan de Seyller. Il était ici l'année de la paix de Ryswick, mais il n'a pas voulu me faire visite, quoiqu'il fût venu comme envoyé de l'empereur. Je le rencontrai par hasard à la promenade, au canal. Il devint si pâle qu'il fallut l'emmener. Il avait fait cent mensonges ici, disant qu'il avait été élevé avec moi, qu'il était mon frère de la main gauche. Il n'est pas changé, je l'ai immédiatement reconnu. Il n'avait jamais joué dans la comédie de Séjan, mais bien dans le *Pastor fido*[1] : il y faisait Ergaste, le confident de Myrtile. Le biblicthécaire Fuchs donnait Séjan, Schutz Tibère, mon frère Macron et Drusus, Clos Agrippine, le comte de Witgenstein Néron, le comte de Bentheim Drusus ; mais je ne sais plus qui faisait Caligula...

Ne soyez donc pas simple au point de croire que

1. Le frère de Madame avait organisé un théâtre d'amateurs.

les jeunes hommes par le temps qui court vivent sans maîtresses. Cela n'est pas le moins du monde déshonorant pour un homme de qualité...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 16 décembre 1708.

... Notre reine d'Espagne s'est tellement fâchée de ce que sa sœur fût si insolente envers moi qu'elle a chargé mon fils de bien lui recommander de sa part d'avoir à faire sa paix avec moi. Elle lui a écrit aussi une lettre si dure à ce propos que le roi a demandé à mon fils ce que tout cela voulait dire. Il l'a approuvé d'engager la duchesse de Bourgogne à se remettre avec moi, ajoutant que si elle tenait encore vis-à-vis de moi une conduite dont j'eusse à me plaindre, il ne l'approuverait nullement. Là-dessus la duchesse a chargé mon fils de me dire qu'elle ne désirait rien tant que de bien vivre avec moi. Je me suis incontinent rendue auprès d'elle et lui ai dit : « Madame, mon fils vient de me donner une grande joye en m'assurant que d'ornavant vous voulez bien avoir plus de bonté pour moy que vous n'en avez eue je tacheres a ne jamais rien faire qui puisse vous desplaire, ce na jamais esté mon jntention et j'ay esté en cela plus malheureuse que coupable. » Elle devint rouge comme le feu et toute décontenancée : « Vous prenes ma timidité pour aversion, » dit-elle. — « Et pourquoy, répondis-je, series-vous timide avec moy, qui n'ay auttre intention que de vous honnorer et

approuver. » — « Ne parlons plus du passé, fit-elle, j'espere que vous seres dornavant plus Contente. » — « Je le seres tousjours, répondis-je, pourvue que vous ayes vn peu de bonté pour moy. » Là-dessus, elle se mit à parler d'autre chose...

M. de Vendôme est de retour ici. Il est venu me voir aujourd'hui : il a pris énormément d'embonpoint...

Versailles, le 23 décembre 1708.

... Ci-joint des chansons nouvelles qui me sont parvenues sans que je sache de qui elles me viennent : on me les a envoyées par la poste. Dans l'une de ces chansons, on prétend que M. d'O s'est sauvé comme Polichinelle au théâtre des Marionnettes. En France, tout est affaire de vogue. Maintenant c'est la mode d'avoir peur, et de se sauver, et d'être battu, comme jadis de battre l'ennemi et de le mettre en fuite...

Qu'il y ait des colonels en bas âge ? Cela provient de ce qu'on vend et achète les charges...

Versailles, le 10 janvier 1709.

... Certes j'ai à vous remercier de ces belles médailles ! Vous ne vous figurez pas quel amusement c'est pour moi. Je passe des journées entières à les regarder, comme aussi mes médailles antiques. Lundi dernier j'en ai de nouveau acheté cent cinquante avec l'argent que le roi m'a donné pour mes étrennes. J'ai présentement un cabinet de médailles d'or, une véritable suite de tous les empereurs, depuis Jules César

jusqu'à Héraclius. Il n'y manque rien et dans le nombre il y a des pièces très rares que le roi n'a pas. J'ai eu tout cela à fort bon compte : il y en a deux cent soixante que je n'ai payées que leur poids. J'ai quatre cent dix médailles d'or en tout. Je m'amuse à entendre disputer curieux et savants et je me fais raconter les histoires inscrites sur le revers ; cela me divertit énormément. Vous avez raison : les médailles faites à Hanovre sont incomparablement plus belles que celles de Nuremberg...

Versailles, le 17 janvier 1709.

... Je ne peux compter obtenir l'amitié de la « jeune plante[1] », qui est si mal élevée. La seule chose que j'exige et que je puisse obtenir d'elle, c'est, quand elle se moque de moi, que ce ne soit pas en face, qu'elle me réponde quand je lui demande une chose, qu'elle ne dise pas tout juste le contraire de ce que je dis, moi, et qu'elle soit polie quand je vais chez elle...

J'ai la toux tellement fort que je ne peux sortir. J'en suis redevable à la politesse de M. le Dauphin. Dimanche dernier il faisait un froid atroce et l'on avait allumé un terrible feu dans la cheminée de la salle où nous mangeons. M. le Dauphin et Mme la duchesse de Bourgogne sont assis à droite du roi ; les ducs de Bourgogne et de Berry à l'autre bout, moi je suis auprès de la duchesse de Bourgogne et Mme d'Or-

1. La duchesse de Bourgogne.

léans à l'autre bout auprès des princes; le roi droit devant la cheminée.

... Si personne ne se met devant moi, j'ai le grand feu en pleine figure. La méchanceté était d'autant plus grande que M. le Dauphin pouvait se chauffer sans qu'il fût nécessaire que le feu me gênât, mais dès qu'une personne voulait se placer devant moi, il lui faisait signe de la main de s'en aller : cela m'a immédiatement donné la migraine, la toux et le rhume...

### A LA RAUGRAVE AMÉLIE-ÉLISABETH.

Versailles, le 19 janvier 1709.

... De mémoire d'homme il n'a fait aussi froid; on n'a pas souvenance d'un pareil hiver. Depuis quinze jours, on entend parler tous les matins de gens qu'on a trouvés morts de froid, on trouve dans les champs les perdrix gelées. Tous les spectacles ont cessé aussi bien que les procès : les présidents ni les conseillers ne peuvent siéger dans leurs chambres à cause du froid...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 27 janvier 1709.

M. de Vendôme ne manque pas du tout d'intelligence; avec cela il a de la science, mais il ne se peut contraindre en rien : c'est là l'éducation d'ici. Et en outre il est très paresseux, ce qui gâte tout, mais il a du courage. Sous ce rapport, il ne lui manque rien.

Avec cela il se laisse souvent, dit-on, mener par ses gens, mais quand il agit par lui-même tout va bien...

Versailles, le 30 janvier 1709.

... Il me faut d'abord vous dire la nouvelle que j'ai apprise chez la duchesse de Bourgogne : tous les réformés ont perdu leur ennemi le plus acharné, à savoir le confesseur du roi, le père La Chaise. Il avait quatre-vingt-cinq ans. Il y aura de fameuses intrigues pour cette place-là...

### A LA RAUGRAVE AMÉLIE-ÉLISABETH.

2 février 1709.

... Le froid est si horrible en ce pays-ci que depuis l'an 1606, à ce qu'on prétend, on n'en a pas vu un tel. A Paris seulement il est mort 24,000 personnes du 5 janvier à ce jour.

On ne sait pas ce que c'est que d'aller en traîneau ici. Ou bien on n'en a pas du tout, ou si l'on en a ce sont de lourdes et laides machines qu'on ne peut regarder...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 7 février 1709.

... Le duc de Bourgogne et le duc de Berry ont été élevés ensemble, de la même façon, mais ils sont d'humeur bien différente. Le duc de Berry n'est pas dévot du tout, il n'a de considération pour rien au monde, ni pour Dieu ni pour les hommes, aucune maxime, il n'a cure de rien, pourvu qu'il se divertisse,

peu importe comment, tout lui est bon. Voici ses amusements ordinaires : il tire des coups de fusil, joue aux cartes, cause avec des jeunes femmes qui n'ont pas le sens commun et fait le goinfre. Voilà ses plaisirs. J'allais oublier les glissades sur la glace; cela en fait partie aussi.

Mon fils est d'une toute autre espèce. Il aime la guerre et s'y entend; il n'aime pas tirer des coups de fusil, ni jouer, ni chasser, mais il aime tous les arts libéraux et par-dessus tout la peinture... Il s'amuse à *distiller;* il aime la conversation : il ne cause pas mal. Il a fait de bonnes études et sait beaucoup de choses, car il a une bonne mémoire. Il aime la musique et les femmes. Pour ce dernier article, je voudrais qu'il s'y adonnât un peu moins, car il se ruine lui et ses enfants, et cela l'amène souvent à fréquenter trop mauvaise compagnie.

Je ne dis pas que le roi soit marié ; mais supposé qu'il le fût et qu'il voulût déclarer son mariage, pas une âme n'y trouverait à redire un mot. Le Dauphin aussi — le bruit en court — a contracté un mariage clandestin. Le duc de Bourgogne a trop peur du roi et de la dame pour oser ouvrir la bouche; la dame et la duchesse de Bourgogne ne font qu'une âme dans deux corps, le duc de Berry ignore lui-même qui il est, ne sait rien et tient tout pour bien. Vous pouvez donc hardiment admettre que ce ne sont pas les princes qui ont mis obstacle à la déclaration du mariage. Des gens pensant savoir le fin de l'affaire assurent que jusqu'ici l'empêchement venait du père La Chaise le confesseur du roi qui vient de mourir...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 9 février 1709.

... Un de mes petits chiens vient de sauter sur ma table et sur ce papier même : il a effacé tout ce mot, comme vous voyez. La dame qui a accompli cette belle action s'appelle Candale, née Robe. Ce nom lui vient de ce que sa mère est accouchée d'elle sur ma robe de velours...

Les loups aussi font rage ici : ils ont dévoré le courrier d'Alençon avec son cheval et en avant du Mans ils ont attaqué, à deux, un marchand...

Versailles, le 16 février 1709.

J'étais bien triste quand on m'apporta votre lettre : on venait de m'annoncer l'affligeante nouvelle de la mort de notre tante, la princesse Louise de Maubuisson. Elle est enfin morte après une longue maladie, et quoiqu'une femme ne puisse guère atteindre un âge plus élevé — elle est morte à quatre-ving-six ans et neuf mois — je n'en ai pas moins été fort peinée, car d'abord la bonne princesse m'aimait mieux que ses autres nièces, quoiqu'elles eussent été élevées auprès d'elle... Secondement je crains que ce décès ne bouleverse notre chère électrice et ne nuise à sa santé, et enfin ce m'était un vrai plaisir d'aller dîner quatre ou cinq fois l'an là-bas, de passer toute la journée avec ma tante, d'épancher mon cœur dans son sein et de revenir le soir par le frais...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 21 février 1709.

... Avant-hier je reçus la visite d'un conseiller danois fraîchement débarqué. « Comment votre roi se divertit-il en Italie? lui demandai-je. — Pas aussi bien qu'il l'avait espéré, répondit-il. — Qu'est-ce donc que cette rumeur, repris-je, que dans toute l'Allemagne on prête au roi l'intention de se débarrasser de la reine et d'en prendre une autre? » Il se mit à rire et dit: « Je sais bien que ce bruit-là court, mais on grossit bien l'affaire. Il est vrai, hélas! que c'est un différend survenu entre le roi et la reine qui est la cause de ce voyage d'Italie, mais le roi n'a jamais songé à divorcer et encore moins à en épouser une autre. Le discord vient de ce que le roi ayant résolu d'avoir cet hiver un carnaval et des opéras pour se divertir, les pasteurs ont persuadé à la reine que si elle le tolérait, le roi se damnerait et elle avec, et qu'il mènerait une vie comme le roi Auguste. Elle lui a donc fait une opposition absolue et a fait prêcher ses ministres publiquement contre ces projets. Cela a indisposé le roi. « Du moment, dit-il, que la reine ne « veut pas que je me divertisse en sa compagnie, je « m'en vais aller me divertir si loin qu'elle ne pourra « pas m'incommoder. » Et là-dessus il a résolu et mis à exécution le voyage de Venise. Cette histoire me semble si naturelle que je la crois vraie...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 23 février 1709.

Bien sûr que j'ai fort connu l'apothicaire Nebel et sa jolie petite femme!... Il avait un assez grand jardin à Heidelberg, où le fruit était étendu en espaliers, comme ici...

Demain un nouveau médecin va me prêter serment: c'est un jeune homme de quarante-deux ans. C'est mon quatrième docteur depuis que je suis en France: celui-ci sans doute m'achèvera, puisque j'ai près de quinze ans de plus que lui... Je ne le connais pas, mais on m'a dit tant de bien de lui que je l'ai pris...

Versailles, le 2 mars 1709.

... Hier on m'a conté une lamentable histoire d'une pauvre femme qui, au marché, vola un pain dans une boulangerie. Le boulanger lui courut après, elle se mit à pleurer et dit: « Si l'on savait ma misère, on ne me reprendrait pas ce pain; j'ai trois petits enfants tout nus, sans feu ni pain, ils crient pour en avoir, je n'ai plus pu l'endurer, voilà pourquoi je l'ai pris. » Le commissaire devant lequel on l'avait menée lui répondit: « Faites bien attention à ce que vous dites, car je vais vous accompagner chez vous. » Et il y alla. En entrant dans la chambre, il vit trois petits enfants tout nus, assis dans un coin, s'enveloppant de vieilles loques; ils tremblaient de froid, comme on tremble quand on a la fièvre. Il demanda à l'aîné:

« Où est votre père ? — Derrière la porte », dit l'enfant. Le commissaire voulut voir ce que l'homme faisait là derrière. De désespoir, il s'était pendu...

On m'écrit à l'instant de Paris qu'une demoiselle y a prédit sa propre mort et d'autres choses encore... Elle doit avoir dit entre autres qu'une grande bataille va être livrée cette année près de Béthune, que les nôtres la gagneront et qu'après seulement on fera la paix. D'ici à quelques mois nous verrons si la prophétie est vraie. Mais ce qui s'est trouvé être vrai, c'est que la demoiselle est morte au jour et à l'heure qu'elle avait dit...

Parmi les sauvages du Canada, il y en a beaucoup qui voient les choses à venir. Il est venu ici, il y a dix ans, un gentilhomme français, ancien page du maréchal d'Humières. Il avait épousé une de mes femmes de chambre. Il avait amené un sauvage avec lui. Un jour qu'il ne songeait à rien, étant à table, le sauvage devint triste et se mit à faire des grimaces. « Qu'as-tu? dit Longueuil, — car ainsi se nommait le gentilhomme. — Quelqu'un t'a-t-il fait du mal? — Non, dit le sauvage, qui se mit à pleurer amèrement. — Je veux absolument savoir ce que tu as, reprit Longueuil. — Ne me force pas à te le dire, répliqua le sauvage, cela te touche de plus près que moi. » Il voulut le savoir quand même. « Eh bien, lui dit le sauvage, j'ai vu par la fenêtre, tout à l'heure, comme ton frère a été assassiné au Canada, en tel et tel endroit, par un tel. » Longueuil se mit à rire et dit : « Tu es devenu fou! — Je ne suis pas fou! répondit le sauvage. Prends note de ce que je te dis, tu n'apprendras que

trop tôt que c'est la vérité. » Chacune des personnes présentes, pour la curiosité du fait, prit note de la chose, y ajoutant le jour et l'heure. Six mois après, quand les vaisseaux revinrent du Canada, Longueuil reçut la nouvelle que son frère était mort exactement comme le sauvage l'avait vu par la fenêtre, dans les airs. Ceci est une histoire absolument vraie...

Versailles, le 16 mars 1709.

... Ce sont les méchantes gens et non le mauvais temps qui sont cause que je ne reçois pas exactement mes lettres de Hanovre. Ce qui me prouve clairement qu'on me fait des *bouffonneries* c'est que, par exemple, on me remet tel jour trois postes du vendredi qu'on a arrêtées au passage, mais pas du tout celle que je devrais recevoir ce jour-là; une autre fois on fait de même avec la poste du lundi et pour bien me montrer que mes lettres ont été ouvertes, puis recachetées, on prend un feuillet qui appartient au dernier paquet et on le met dans le premier, et tous les feuillets des autres paquets on les entremêle tellement que pour pouvoir lire les lettres il faut perdre un quart d'heure à les ranger...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 7 avril 1709.

... Hier, à la place Maubert, cent dames de la halle ont mis à mort un commissaire. On les a toutes prises

et enfermées. Cela provient de ce que le pain renchérit. Il a fallu doubler aussi la garde de M. d'Argenson, qu'on veut également tuer...

Marly, le 18 avril 1709.

... Je suis comme vous, de ma vie je n'ai pu comprendre l'*Apocalypse*. Mon confesseur actuel est raisonnable en tout, sauf en ce qui a trait à la religion. Il en a une bien sotte et pourtant il a de l'esprit : c'est l'éducation qui est cause de cela. Il est tout autre que mes deux précédents confesseurs, le père Jordan et le père de Saint-Pierre. Ils convenaient des bagatelles et des mauvaises choses qu'il y a en cette religion-ci, mais celui-ci n'en veut rien faire. Il veut qu'on admire tout. J'en suis incapable, je ne donne pas là-dedans. En outre, dit-il, je ne suis pas assez docile. Mais je lui ai dit sans ambages que j'étais trop vieille pour croire à toutes ces bagatelles de miracles. Le jeudi saint il est arrivé une chose plaisante dont j'ai bien dû rire. Je revenais de l'église, où j'avais communié. On se mit à parler de miracles, quelqu'un raconta comme quoi M. le Prince, le père de celui qui est mort en dernier lieu, et Mme la Princesse Palatine [1] s'étaient convertis parce que, ayant tenu exposé à la flamme d'une bougie du bois de la croix de Jésus-Christ, ce bois n'avait pas pris feu. « Ce n'est pas là un miracle, dis-je, car il y a du bois en Mésopotamie qui ne brûle pas. — Vous ne voulez

1. Anne de Gonzague.

pas croire aux miracles, dit le père Lingère[1]? — J'ai la preuve en main, » répondis-je. Et cela était vrai, car Paul Lucas m'a vendu un gros morceau de ce bois, qui devient rouge ardent mais ne brûle pas. Et me levant je m'en fus chercher mon bois, le donnai au père Lingère et le lui fis bien examiner, afin qu'il ne doutât pas que ce fût du bois. Il en coupa un morceau et jeta le restant au feu. Il y devint rouge comme le fer, mais ne brûla pas. De qui se moqua-t-on et qui fut penaud? Ce fut mon bon confesseur, car je n'ai pu m'empêcher de rire. Mais il se remit et dit qu'il n'était écrit nulle part que le bois de la sainte croix ne brûlait pas; ceux qui, par conséquent, l'exposent au feu, ont tort. « Mais, dis-je, si vous n'aviez pas eu la preuve que ce bois est incombustible, ne m'eussiez-vous pas fait un crime de ne pas croire à ce grand miracle? » Lui-même finalement dut rire et avouer que s'il ne l'avait pas vu il n'aurait pas ajouté foi à ce que je disais de ce bois. Lui et le père Cannet auraient été bien ensemble. Quand M^me^ de Rathsamhausen m'entend ainsi disputer avec lui, elle a coutume de dire : « J'espère que Dieu aidant, Votre Altesse Royale finira par donner une bonne éducation à son confesseur... »

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 20 avril 1709.

... Dites-moi donc quel nom les médecins donnent

1. De Linières.

à la maladie d'Amelise? Elle aurait pu vous faire la réponse qu'un mourant fit à un moine qui l'exhortait à prendre patience : « Mon père, dit-il, rien n'est plus aissé que de precher la patiance ; mais mettes moy en vostre place avec une si bonne santé et soyes aussi malade que je suis, vous veres si la patiance est aissée. »

De mourir, chère Louise, c'est la dernière sottise qu'il nous soit donné de faire. Il faut donc la faire le plus tard possible, surtout quand on est utile à quelqu'un en ce monde, comme vous l'êtes à vos neveux et nièces. Votre neveu ne me connaît pas ; je crois donc qu'il ne se soucie guère de mon approbation : il l'a quand même, et entière; je donne tout à fait tort à son père. On a beau être fils unique, on n'a pas besoin pour cela d'être un grand lâche, et Notre-Seigneur Dieu peut partout nous prendre sous sa garde... Il vaut donc mieux que votre neveu devienne un homme capable en faisant campagne et en voyageant, plutôt que de se tenir coi à la maison et de ne songer qu'à perpétuer la race et à faire des enfants. En pareille occasion, il est permis à un jeune homme de ne pas strictement obéir à son père ; tout le monde vous louera de faire une échappée et de partir en guerre... Je suis sûre que le duc de Schomberg, quelque irrité qu'il veuille paraître, est heureux au fond de l'âme que son fils ait pris ce parti, et qu'il l'en estime...

Versailles, le 27 avril 1709.

... Le prince Eugène a de l'esprit et du mérite, mais il est petit et laid de sa personne; il a la lèvre supérieure si courte qu'il ne peut pas fermer la bouche; on voit donc tout le temps deux grosses dents fort longues. Il a le nez un peu retroussé et les narines assez ouvertes; mais les yeux ne sont pas laids et très vifs...

On attend aujourd'hui le courrier qui dira si nous avons la paix ou la guerre. Que Dieu détourne celle-ci de nous...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 2 mai 1709.

... La reine Anne a bien raison de ne pas vouloir d'un autre mari. A en juger par ce qu'on m'a dit de de celui qui vient de mourir, elle n'a pas, sous le rapport de la conversation et de la société, perdu grand'-chose en perdant le prince Georges. S'enfermer dans une chambre obscure, c'est bien malsain. Peut-être aussi qu'elle n'y reste pas tout le temps. D'après ce qu'on dit ici du duc de Marlborough, je crois que lui et le prince Eugène viennent en Hollande plutôt pour empêcher la paix que pour y aider. Aussi commence-t-on à croire qu'elle ne se fera pas...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 2 mai 1709.

... Quand les médecins mettent ainsi tout en latin, j'ai toujours envie de leur dire comme M. Grichar dans la comédie : « Eh, parle français, excrément de colége! » Si la pauvre humanité avait un carreau de vitre dans l'estomac, par lequel les docteurs pussent regarder, je crois qu'ils trouveraient les moyens qu'il faut pour guérir les gens ; mais du moment qu'il leur faut tout deviner, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils tâtonnent ainsi. Je suis bien en peine d'Amelise, car sa maladie, avec toutes ses convulsions, me paraît dangereuse...

Versailles, le 18 mai 1709.

... Je n'ai jamais su quel nom porte votre neveu. Je vois par une lettre de M^lle^ de Malause qu'on l'appelle mylord Arouische [1]. M'est avis que c'est là un drôle de nom. Il ne manque pas de voyelles!

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 19 mai 1709.

... Notre bonne feue reine parlait un étrange français. D'abord jamais un *u*, tout en *ou*. En outre, elle disait *una servillieta* pour une serviette, *la sancta Biergen* pour la sainte Vierge, *des eschevois* pour des

1. Harwich

chevaux, et beaucoup d'autres semblables choses encore...

Versailles, le 6 juin 1709, trois heures de l'après-dînée.

... Je ne pensais pas que M. de Torcy fût peureux au point de s'évanouir. Il est de retour à présent, comme vous avez vu par ma dernière lettre. Mylord Fausegen[1] a fort mal opéré par rapport à la paix. Elle ne se fera pas. On se défendra jusqu'à la dernière goutte de sang, et tout le monde est tellement aigri, qu'il y aura, je crois, de terribles batailles. Je frémis rien que d'y penser...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 8 juin 1709.

Certes, il me faut faire ici uniquement ce que veulent les autres. J'avais les mains moins liées tant que feu mon mari était en vie; je ne peux découcher de Versailles sans la permission du roi...

Croyez-vous qu'on n'entende pas de lamentations ici? Jour et nuit on n'entend que cela! La famine est tellement violente à cette heure, que des enfants se sont entre-dévorés. Le roi est si bien décidé à continuer la guerre, que ce matin il a envoyé à la Monnaie tout son service en or, les assiettes, les plats, les salières, en un mot tout ce qu'il avait d'or, pour en faire des louis...

1. Milord Townsend (?).

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 13 juin 1709.

Cela s'est trouvé être vrai : M. de Chamillart a été renvoyé, et H. Voisin, qui est conseiller d'État et intendant de Saint-Cyr, a pris sa place. Mais il lui faut donner à Chamillart 800,000 livres; le roi lui a accordé une pension viagère de 20,000 écus, dont la moitié sera servie à sa femme si elle devait lui survivre. Son fils reçoit une pension de 12,000 livres, et achète la survivance de la charge de M. de Cavois[1], qui est celle de grand maréchal des logis. M. de Chamillart a accepté sa disgrâce avec une grande fermeté d'âme. Il dit au duc de Chevreuse et à Beauvillers, qui étaient venus la lui annoncer de la part du roi, qu'il avait lui-même senti que la charge devenait trop lourde pour lui, et que souvent il l'avait dit au roi..

Je ne sais pas la vraie cause de cette disgrâce. Je vais vous mander ce qu'on en dit dans le public. Il y a différents bruits qui courent à ce sujet. Les uns prétendent qu'il lui est impossible de rendre compte de 23 millions qui étaient entre ses mains. Il ne les a pas pris, ajoute-t-on, mais donnés à des gens intéressés qui, de crainte que la chose ne soit divulguée, ont ourdi sa disgrâce et mis leur créature en sa place...

D'autres donnent la raison suivante : Le pape, s'attendant à avoir la guerre avec l'empereur, a fait demander au roi des armes par le nonce, ce que le

1. Cavoie.

roi a refusé tout net, disant qu'il n'avait pas assez d'armes dans ses arsenaux pour ses propres troupes. Dès que le nonce fut rentré chez lui à Paris, un inconnu se présenta, demandant à le voir. Il le fit entrer. « Monsieur, dit cet homme, je sais que le roi vous a refusé des armes; mais si vous voulez souscrire à Mme de Chamillart et à ses filles un billet portant que le pape leur donnera 20,000 livres, vous en aurez tant que vous voudrez et qu'il vous en faudra. » Et ainsi fut fait. Le pape eut les armes. Il a raconté lui-même la chose au maréchal de Tessé; le nonce l'a rapportée au maréchal de Boufflers. Les deux maréchaux en ont fait part à Mme de Maintenon pour qu'elle en informe le roi, ce qu'elle fit, et c'est de là que doit provenir cette disgrâce. Je vous ai raconté cet événement dans tous ses détails, parce que je sais que vous aimez à entendre de ces histoires véridiques-là...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 15 juin 1709.

... Bien des gens ont espéré que la paix se ferait... mais les propositions des alliés sont trop barbares; mieux vaut succomber et périr que d'y accéder. Je ne sais comment on a pu imaginer de telles conditions, et croire que notre roi les accepterait. Le proverbe dit : « La superbe est l'avant-coureur de l'abaissement[1]. » J'espère donc que l'insolence de mylord

1. Hoffart (Hochmuth) *kommt vor dem Fall.*

Marlborough et du prince Eugène recevra son châtiment. Celui-ci ne devrait pas oublier que ce pays-ci est sa patrie et qu'il est né sujet du roi. Je suis fort piquée contre lui de ce qu'il ait mis obstacle à la paix, à quoi le poussait non pas l'amour du bien général, mais son intérêt personnel...

Le ministre de la guerre Chamillart a été destitué: on a mis à sa place un conseiller d'État, intendant de Saint-Cyr. Ce dernier nom vous apprend bien qui a fait la chose...

Marly, le 22 juin 1709.

... De cette façon la paix est rendue impossible : les propositions sont par trop barbares. Vouloir lâcher un grand-père contre son propre petit-fils qui a toujours été soumis et obéissant à son égard, c'est barbare et païen. Voilà ce que je ne peux souffrir; je suis persuadée que Dieu punira ceux qui ont inventé cela...

Marly, le 29 juin 1709.

... De ma crampe je ne dirai plus que ceci : ma tante, notre chère électrice, m'a envoyé des pieds d'élan[1] dont je me trouve fort bien...

Les docteurs ont fait dix saignées si terribles à mon cousin de La Trémoille que, quand on l'ouvrit, on n'a découvert d'autre cause à sa mort que celle-ci : il n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Il y a

1. Madame avait une toux spasmodique. Elle s'enveloppait le cou de peaux d'élan.

deux ans, le même médecin a exécuté de la même façon la femme de ce seigneur...

Versailles, le 6 juillet 1709.

... La maladie d'Amelise me paraît bien dangereuse. Il y a deux ans, un jeune Lorrain, le fils du comte de Brienne et petit-fils de M. Darmaniac [1], avait cette maladie-là : il était à la mort. On lui fit prendre force médecines pour le faire uriner. Il eut alors un flux d'urine; c'est ce qui l'a sauvé. M. Fagon dit que l'hydropisie de poitrine ne peut se guérir autrement...

Le roi a envoyé sa vaisselle d'or à la Monnaie, cela n'est que trop vrai, mais il n'y a pas envoyé celle en argent, ni moi non plus, mais les princes du sang ont envoyé la leur...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 11 juillet 1709.

... Il n'est que trop vrai, le proverbe qui dit : « Mieux vaut être avec les lions et les dragons qu'avec une méchante femme. » La princesse des Ursins, voyant que mon fils s'est fait aimer des Espagnols, l'a jalousé et lui a joué un bien vilain tour. Un gentilhomme de mon fils, son aide de camp, avait fait, l'an dernier, une chute de cheval et s'était cassé la jambe. Il y ressentait encore de fortes douleurs; il pria mon fils de lui permettre d'aller à Barèges, pour prendre

1. D'Armagnac, le grand écuyer.

les eaux. Il s'y rendit en passant par l'Espagne. Ce qu'apprenant, la princesse a persuadé au roi d'Espagne de le faire arrêter comme criminel d'État, afin qu'on suspectât mon fils d'ourdir des projets de révolte contre ce roi, auquel il a rendu de si grands et utiles services. Voyez la fausseté de cette femme : au moment même où elle joue ce tour à mon fils, elle m'écrit une grande lettre et m'y fait des protestations d'amitié plus fortes que jamais! Peut-être ne devrais-je pas confier ces choses à la poste; mais je suis trop pleine de cette méchanceté, je ne peux m'en taire vis-à-vis de vous. Ledit gentilhomme s'appelle Flottes... Il y aura un terrible éclat... Mon Dieu, que je suis donc lasse de n'entendre parler que de choses fâcheuses!

### A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 23 juillet 1709.

... Je vous remercie bien des gazettes. Elles me divertissent fort, et quand je les ai lues, je les donne à deux pages allemands que j'ai, un Neuhof[1] et un Keversberg, pour qu'ils conservent l'habitude de l'allemand et n'oublient pas la langue...

Je suis de très mauvaise humeur aujourd'hui... un trésorier m'a affreusement volée... On est trop intéressé dans ce pays. Ces ventes et achats de charges, cela fait des filous de tous les employés. Tout est

1. Qui fut depuis le roi Théodore de Corse. (Note du Dr Friedlaender chez M. Holland.)

ennui et désagrément. Mais que dire à cela? « Ou la gesvre est liée, il faut qu'elle broutte »...

Versailles, le 27 juillet 1709.

Bien-aimée Louise, je suis très en peine de votre santé depuis que... je sais votre malheur. Vous ne pouvez douter qu'Amelise ne soit au ciel, elle qui a si bien vécu et qui a été si pieuse!...

Je porterai le deuil d'Amelise comme, hélas ! j'ai déjà porté celui de vos frères et de votre sœur !

Marly, le 10 août 1709

... Il fait une chaleur horrible... On transpire tellement dans les chambres qu'on ne fait que s'éponger. Cela vous fait comprendre la métamorphose de celles qui ont été changées en sources, de Biblis, de Ciane [1] et autres.

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 12 août 1709.

... En entrant à Paris par la porte Saint-Honoré, je vis les gens courir avec des mines bouleversées, quelques-uns disant : « Ah! mon Dieu! » Les fenêtres étaient garnies de monde, il y en avait jusque sur les toits. En bas, dans la rue, on voyait mettre les volets à toutes les boutiques et fermer les portes des maisons. Le Palais-Royal même était fermé. Je ne savais

1. Byblis. Cyane. (*Métamorphoses* d'Ovide.)

pas ce que cela voulait dire, mais quand j'entrai dans la cour intérieure et que je descendis de voiture, une bourgeoise que je ne connais pas vint à moi et dit : « Savez-vous, madame, qu'il y a une révolte dans Paris qui dure depuis quatre heures du matin? » Je crus qu'elle était folle et me mis à rire, mais « je ne suis pas folle, madame, dit-elle, ce que je vous dis est très vray et si vray qu'il y a déjà 40 personnes de tues ». — Est-ce vrai? demandai-je à quelques-uns de mes gens. « Ce n'est que trop vrai! répondirent-ils et c'est pour cela que nous avons fermé les portes du Palais-Royal. » Je demandai la cause de la révolte. La voici :

On travaille au rempart et à la porte Saint-Martin et on donne à chaque ouvrier trois sous et une miche de pain. Il y en avait deux mille. Mais ce matin-là, sans qu'on s'y attendît, il en vint quatre mille qui demandèrent à grands cris du pain et de l'ouvrage. Comme on ne pouvait faire droit à leur demande et qu'une femme se montrait fort insolente on la prit et la mit *alancan* [1]. Alors commença le tumulte : aux quatre mille étaient venus se joindre six mille autres qui arrachèrent la femme du carcan.

Il s'était mêlé à la foule beaucoup de laquais sans place qui se mirent à crier qu'il fallait piller. Ils coururent aux boulangeries et les dévalisèrent. On appela les soldats de la garde pour tirer sur la canaille. Mais ils s'aperçurent qu'on n'avait pris ce parti que pour les effrayer et que les mousquets n'étaient

1. Madame veut dire : au carcan.

pas chargés à balle. « Attaquons-les, crièrent-ils alors, ils n'ont point de plomb. » Dès lors les soldats se virent dans la nécessité d'en tuer quelques-uns à coups de fusil. Cela dura de quatre heures du matin jusqu'à midi.

En ce moment, le maréchal de Boufflers et le duc de Gramont vinrent à passer par hasard à l'endroit où était la révolte et où volaient les pierres. Ils descendirent de leur carrosse, parlèrent au peuple, jetèrent de l'argent à la foule et promirent d'informer le roi qu'on leur avait promis du pain et de l'argent et qu'on ne leur en avait pas donné. Incontinent la révolte s'apaisa. Les gens lancèrent aussitôt leurs chapeaux en l'air en criant : « Vive le roy et du pain ! »

Les Parisiens sont pourtant de braves gens de se calmer si vite... Mais autant ils aiment leur roi et la famille royale, autant ils détestent Mme de Maintenon. Il faisait très chaud ; je voulus respirer un peu... Mais à peine étais-je à ma fenêtre qu'il se forma un grand attroupement, les gens me couvraient de bénédiction, mais ils se mirent à tenir de si horribles propos sur la dame que je dus rentrer et fermer les fenêtres. Aucun de mes gens ne put plus se montrer, car dès qu'ils en voyaient un à la fenêtre ils recommençaient leurs discours, disant sans se gêner qu'ils voudraient la tenir pour la mettre en pièces ou la brûler comme une sorcière...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 31 août 1709.

... Vous avez eu bien raison de ne pas permettre qu'on fasse l'autopsie d'Amelise... Depuis qu'on ouvre tant de monde, on ne voit pas qu'un seul ait été sauvé! Ici on ne fait l'autopsie que vingt-quatre heures après le décès : le corps n'est plus chaud alors. Dans mon testament, j'ai défendu qu'on m'ouvre...

Versailles, le 14 septembre 1709.

... Il y a quatre jours, les nôtres ont perdu une bataille près de Mons [1], mais cette fois-ci ils se sont battus avec acharnement, aussi est-il tombé énormément de monde des deux côtés... Mme Dangeau a son fils unique [2] horriblement blessé. On lui a coupé la cuisse tout près du ventre. On ne sait pas encore s'il en réchappera. Je crains qu'elle n'arrive juste pour le voir mourir.

Les franciscains d'ordinaire ont une façon plaisante de prêcher. Je n'ai jamais entendu parler du père Abraham [3]...

La landgrave de Darmstadt est morte. Dès lors ils

1. La bataille de Malplaquet.

2. Courcillon.

3. Abraham a Sancta Clara (Hans-Ulrich Megerli, 1644-1709), moine augustin, célèbre par ses prédications satiriques et burlesques. Il était né à Kreenheinstetten en Souabe, et passa la plus grande partie de sa vie à Vienne. Léopold Ier le nomma en 1677 prédicateur de la cour. Schiller a fort bien imité son genre dans la Capucinade du camp de Wallenstein.

ont un double deuil à cette cour-là, car sans doute ils le porteront aussi de l'électrice palatine douairière. On pourrait comme chant funèbre chanter à ces deux princesses le vieux vaudeville :

Dans la rüe de la Tournelle
Un coup de foudre est tombés ;
Il n'a pas cassés de cervelle
Car il n'en a point trouvés.

Elles n'en avaient guère en effet...

Vous saurez maintenant que la chose est vraie : Mercy a été battu [1], mais les vôtres ont eu leur *revanye* en Flandre...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 19 septembre 1709.

... On n'entend que des choses attristantes : l'une pousse des cris à cause d'un fils qu'elle a perdu, l'autre à cause d'un gendre, celui-ci à propos de son père, celle-là à propos de son neveu. Tout le monde se lamente au sujet du pain qui coûte huit sous la livre à présent, et bien des gens meurent de faim... Il y a aussi des personnes qui sont profondément affligées quoiqu'elles n'aient perdu aucun des leurs dans la bataille...

M^me^ la duchesse de Bourgogne, depuis deux ans, se pique d'une grande passion pour son mari. Elle a M. de Vendôme en grande aversion, je ne sais pas

1. Il fut battu à Rumersheim.

pourquoi, au fond. Quand elle l'aperçoit, elle détourne la tête et change de couleur.

Versailles, le 28 septembre 1709.

... Puisque je vous fais tenir cette lettre par une occasion sûre, et non par la poste, j'y joins quelques chansons, que vous n'avez pas encore je crois. Je trouve la dernière fort gentille. Cela est très vrai que tout le monde ici est dans la détresse à cause de cette dame. Le plaisant de l'affaire est qu'elle donne une part de ses bénéfices au roi afin qu'il approuve tout et à la duchesse de Bourgogne aussi. C'est pour cela qu'on lui laisse tout faire. En attendant, personne ne reçoit d'argent, on ne nous paie qu'en *assignations*. Ce n'est que du papier et encore faut-il courir après, car par exemple, ce qu'on devrait toucher aujourd'hui, l'assignation en ajourne le paiement à trois, quatre et même cinq mois, et alors encore on a bien de la peine à se faire payer. La disette est affreuse; partout on voit des gens s'affaisser littéralement morts de faim... partout on n'entend que plaintes et gémissements, des plus grands aux plus infimes...

Toute la cour est pleine d'intrigues. Les uns veulent obtenir la faveur de la puissante dame [1], les autres celle de M. le Dauphin, d'autres encore celle du duc de Bourgogne. Car lui et son père ne s'aiment pas, le fils méprise le père, il est ambitieux et veut gouverner. Le Dauphin est sous la domination absolue de

1. Mme de Maintenon.

sa sœur bâtarde, Mme la Duchesse. La princesse de Conti est devenue l'alliée de celle-ci afin de ne pas perdre tout pouvoir sur lui. Tous sont opposés à mon fils : ils ont peur que le roi ne le voie d'un bon œil et qu'il ne fasse le mariage de sa fille aînée avec le duc de Berry. La Duchesse en voudrait bien pour sa propre fille, c'est pourquoi elle accapare le duc de Berry. Mais la duchesse de Bourgogne qui voudrait, elle aussi, gouverner le Dauphin aussi bien que le roi, est jalouse de Mme la Duchesse. Elle a donc fait un pacte d'amitié avec notre Mme d'Orléans, pour contrecarrer l'autre : c'est une plaisante comédie d'intrigues enchevêtrées et je pourrais dire avec la chanson : « Si on ne mouroît pas de faim, il en fauderoit mourir de rire... » La vieille lance ce monde-là les uns contre les autres, pour gouverner d'autant mieux...

Marly, 29 septembre 1709.

... Des quatre chirurgiens qui soignent Villars, il n'y en a pas deux qui soient du même avis. Aussi le roi a-t-il envoyé en Flandre, Maréchal, son chirurgien, pour voir ce qu'il y aurait à faire. Villars est fort soucieux, car il y a plus de cinq ans on lui a prédit tout ce qui lui est arrivé, à savoir qu'il deviendrait très riche, qu'il parviendrait aux plus hautes dignités, serait fait maréchal de France, duc et pair, mais aussi que cette année-ci il perdrait une bataille, serait blessé et mourrait. Voilà ce qu'il a en tête et ce qui le tracasse énormément : ce serait dommage qu'un si brave homme mourût !

Versailles, le 15 octobre 1709.

*Bérénice* est l'une des comédies de Racine qui me plaisent le moins : car je ne peux souffrir que la reine aime encore Titus quand elle voit qu'il est las d'elle et qu'il la renvoie avec son rival. Toutes ses pleurnicheries à ce propos m'impatientent. Elle aurait dû bonnement épouser le roi de Comagène et dédaigner Titus. J'ai souvent vu cette comédie, mais je ne savais pas que le roi et Mme Colone [1] en eussent fourni le sujet, car elle n'a été faite que longtemps après...

Versailles, le 17 octobre 1709.

... Le maréchal de Boufflers n'inventera pas la poudre ni ne sera un fauteur d'hérésies : il est des gens plus fins que lui. Mais il a bon cœur, c'est réellement un honnête homme et véridique, on peut croire ce qu'il dit; il fait tout le bien qui est en son pouvoir... Il est sans peur à la cour, dit la vérité au roi et n'est pas un flatteur, c'est pourquoi je l'estime grandement.

Les Français sont de vrais agneaux, ils se laissent mener comme on veut, dès qu'ils ont confiance en leurs généraux; les officiers pour la plupart sont de braves gens...

Le czar [2] a de grandes et belles qualités, il a agi de telle sorte qu'il faut beaucoup l'estimer. Il serait

1. Marie Mancini.
2. Pierre le Grand.

temps que le roi de Suède cessât de guerroyer, car, entre nous soit dit, cela le rend par trop brutal et rustre; il devrait apprendre la politesse du czar...

Je crains fort que le czaréwitsch ne soit bien le fils de sa mère. S'il en était ainsi, la pauvre princesse de Wolfenbuttel [1] serait très malheureuse...

Tant mieux si le prince royal[2] s'est foulé le pied; cela l'empêchera d'aller à la tranchée, au siège de Mons. S'il avait immédiatement mis le pied dans de l'eau glacée, il eût été guéri de suite. A l'Opéra, les danseurs ont souvent de ces accidents-là, et alors ils emploient ce remède : ils ont derrière la scène des cuveaux avec de l'eau et de la glace...

### A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 26 octobre 1709.

... Je suis bien aise que vous n'ayez perdu personne des vôtres dans cette affreuse bataille. Tous les jours nous voyons arriver des officiers qui marchent avec des béquilles. Un jeune homme qui a été mon page et qui n'est au service que depuis un petit nombre d'années est là, dans ma chambre, avec des béquilles aussi. Cela vous fait pitié. Un gentilhomme alsacien, de la famille de Wangen, est arrangé de la même façon... Sort-on, eh bien on est suivi d'une foule de pauvres qui sont noirs de faim...

1. Charlotte-Christine-Sophie, mariée en 1711 au czaréwitsch Alexis, fils de Pierre le Grand : morte en 1715.

2. Le prince royal de Prusse, Frédéric-Guillaume.

Versailles, le 2 novembre 1709.

... J'espère pouvoir aller à Marly mercredi, car on prétend que l'Électeur de Bavière y viendra jeudi. On le dit fort poli; je crains donc qu'il ne veuille me faire visite et ne vienne me voir ici; or, comme on est prompt à dire que j'ai reçu certains paquets et dit certaines choses auxquelles je n'ai de loin pas songé, je me mettrai dans la foule à Marly, pour qu'on ne trouve rien à alléguer contre moi, car la vieille dame ..... nourrit contre mon fils et moi « une haine implacable », comme on dit ici.

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 7 novembre.

... En ce moment, le roi[1] et le comte d'Arco passent devant ma fenêtre dans une de ces voitures que traînent les Suisses[2]. Voilà qui ne s'appelle pas précisément voyager incognito, car eux seuls sont en roulette, et tous les gens de la cour marchent à côté, à pied.

Au moment où je finissais d'écrire le mot « à pied », on est venu me dire que l'Électeur de Bavière était au salon. J'y suis vite allée pour le voir, je lui ai parlé aussi. Je peux bien vous rapporter notre conversation, elle n'a pas été longue. Il dit, sans préambule :

1. Madame a sans doute voulu dire l'Electeur (de Bavière), le comte d'Arco, général bavarois.

2. Dangeau appelle ces voitures des « roulettes ».

« Vous voyes madame encore vn de vos parants jncognito. » — « Il est vray Monsieur, répondis-je, que j'ay déjà eue lhonneur de voir mons. l'Électeur de Cologne vostre frere ici, et j'ay fort souhaittes davoir lhonneur de vous voir et de vous Cognoistre aussi, car vne personne a qui je vient d'escrire vous aime tant, et ma dit tant de louange sur vostre chapittre qu'elle m'a donnée cette Envie. »

« Je crois, reprit-il, que nous ferons bien de continuer notre conversation en français, il me semble qu'on n'aime pas à nous entendre parler allemand. — Rien de plus facile, dis-je, parlons toujours français. » Et il dit dans cette langue : « Si je parlois plus allement avec vous vous ne m'entenderies pas. » — « J'ay estée trop accoustumée a parler a mad^e la Dauphine, » repris-je, pour ne pas vous entendre. — « Vous parloit-Elle allement ? » demanda-t-il. — « Toujours, » dis-je. — « Mais, continua-t-il, a qui ay je lobligation de vous avoir dit du bien de moy ? » — « Aves vous de la peine a le deviner ? » demandai-je. Il dit en rian : « Je devine a pressent qui c'est c'est vne princesse d'un grand Esprit et bien du meritte jl est vray que nous avons fait vne grande amitié ensemble et Elle m'a fait lhonneur de me dire qu'avant de m'avoir cogneu Elle ce sentoit quelque rancune contre la maison de Bavière [1] mais qu'a pressent tout estoit

1. L'électrice Sophie était fille de l'électeur palatin Frédéric V, roi de Bohême, qui fut dépouillé de la dignité électorale au profit du duc Maximilien de Bavière. La paix de Westphalie rendit le Palatinat du Rhin à son fils Charles-Louis, père de Madame, et créa pour lui la huitième Kur. Le Haut-Palatinat resta à la Bavière.

effacé cela ma fait grand plaisir. Elle avoit sa fille avec Elle qui aimoit autant la mussique que moy nous nous misme a faire une mussique ensemble jusques apres cela lenuyait et Elle dissoit si vous vous esties Espousses, vous ne feries que des rossignols. »

Le roi nous interrompit. L'électeur a parlé avec le duc de Bourgogne, le maréchal d'Arco avec moi. Puis je suis rentrée dans mon appartement pour terminer cette lettre...

L'électeur est très content du roi. Il est vrai que quand notre roi veut bien traiter quelqu'un, personne au monde ne s'entend à être aussi avenant que lui : pas de contrainte dans les manières, une politesse si grande et un tel charme dans le parler et la voix qu'on le prend immédiatement en affection...

### A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 9 novembre 1709.

... Est-il possible que vous n'ayez jamais vu de chasse à courre ? J'ai vu prendre certainement plus de mille cerfs et fait mainte bonne chute à la chasse. Sur les vingt-six que j'ai faites, je n'ai eu de mal qu'une seule fois...

Dans une demi-heure, nous allons assister à la musique. Ce ne sont que des rabâchages, car on chante uniquement les vieux opéras de Lulli. Il m'arrive souvent de m'endormir en les écoutant...

Versailles, le 16 novembre 1709.

... De mon temps, Mme votre mère n'avait d'autre maison à Heidelberg que la maison suédoise en bois qui se trouvait en avant du premier pavillon, mais je ne peux croire que si vous portiez plainte à l'électeur de ce que les moines vous ont pris votre maison, il ne vous fît justice. Ce qui est vrai, c'est que les prêtres prennent de toutes mains sans beaucoup se soucier de savoir à qui les choses appartiennent...

Versailles, le 23 novembre 1709.

... Dieu merci ! l'électeur de Bavière est reparti mercredi dernier. J'avoue que cela m'a peiné de voir un électeur comme lui, à une cour où il a un beau-frère et deux neveux [1], ne manger avec aucun d'eux. Nul de ses parents n'a pris la peine de lui montrer Versailles et Meudon ; cela m'a vraiment choquée. Le premier jour tout alla convenablement : le roi fait bien les choses ; mais après ç'a fort mal été...

J'ai là mon petit-fils et trois ou quatre jeunes garçons qui jouent aux petits jeux. Ils me font bien rire, car ils jouent de très bon cœur. Cela me rappelle mes jeunes ans !

Versailles, le 30 novembre 1709.

... Je viens de rire aux larmes. Je crois qu'en huit ans il ne m'était pas arrivé de rire si cordialement.

1. Le Dauphin, les ducs de Bourgogne et de Berry.

Une bien grosse dame, la maréchale de Clérembault, a failli tomber dans le feu. Elle a si drôlement trébuché par-dessus l'un de mes petits chiens, que de ma vie je n'ai rien vu d'aussi plaisant. Mme de Châteauthiers l'a rattrapée par le bras et retenue : elle ne s'est fait aucun mal...

Versailles, le 9 décembre 1709.

... Il gèle très fort depuis trois jours : tous les bassins des fontaines devant mes fenêtres sont couverts d'une épaisse couche de glace ; demain certainement on pourra patiner...

La dame toute puissante se défie de moi, car sa vie durant elle m'a contrecarrée. Du temps de feu mon mari, les favoris de celui-ci avaient gagné la dame à leur cause... lui disant qu'ils connaissaient son passé et la menaçant de le dévoiler au roi si elle ne prenait pas leur parti. Je tiens de la dame même qu'ils l'avaient menacée ; seulement elle ne m'a pas dit de quoi ; mais par les amis du chevalier de Lorraine j'ai appris quelles menaces ils lui avaient faites...

Marly, le 11 décembre 1709.

... La duchesse d'Orléans nous a gratifiés d'une cinquième fille. La pauvre enfant a été fort mal accueillie de tous : elle m'a vraiment fait pitié. On l'appelle Mlle de Montpensier. C'est une belle, grande et forte enfant : c'est dommage que ce ne soit pas un garçon. Mme sa mère a été malade quarante heures : elle nous a fait longtemps veiller.

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 5 janvier 1710.

... Mon fils a enfin, de son propre mouvement, brisé avec sa brunette. Il ne la verra plus. Il lui en coûte, car il l'aime toujours encore, mais il a les motifs les plus puissants du monde d'agir de la sorte. D'abord elle était horriblement rapace, jamais il ne lui donnait assez ; secondement, elle le traitait comme un esclave, lui disait des mots grossiers comme on n'en dit pas à un valet de chiens : elle lui donnait des coups de pied ; elle exigeait de lui une soumission telle qu'au premier signe il lui fallait tout quitter pour venir lui rendre ses devoirs... Il fallait que son fils fût mieux vêtu que le duc de Chartres ou bien mon fils attrapait des sottises ; elle lui faisait fréquenter la pire compagnie, il ne lui était pas permis d'en voir d'autre : tout Paris en était scandalisé...

Mon fils a bien fait de prendre ce parti, car le roi était fort fâché de la chose ; à la longue il eût pu en résulter pour lui un plus gros chagrin encore, si par hasard ses ennemis avaient poussé le roi à expédier la donzelle au moyen d'une lettre de cachet. C'eût été un vrai affront pour lui et peut-être cela l'aurait amené à faire quelque sottise... On peut lui chanter l'air de Roland :

Sortez pour jamais en ce jour
Des liens honteux de l'amour, etc.

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 11 janvier 1710.

... Je ne jurerais pas qu'il ne m'arrive tantôt une bonne toux, car depuis trois jours mon thermomètre ne marque que 9 degrés de moins que l'an dernier. Je crois que je suis la seule en France qui ne prenne aucune médecine, à moins d'être gravement malade : je m'en suis bien trouvée jusqu'ici, je continuerai donc à me traiter de la même façon. Mon nouveau médecin qui n'a jamais rien vu de pareil m'a demandé le plus sérieusement du monde si je n'avais pas apporté d'Allemagne des remèdes ou un préservatif. J'en ai bien ri...

Mme la duchesse de Bourgogne est dans son neuvième mois, on l'a saignée. Elle a fait établir un joli théâtre dans sa salle à manger, on n'y joue que la comédie ; ce soir nous aurons le *Misanthrope*... Mercredi nous avions *Polyeucte* et *l'Esprit de contradiction*...

Versailles, ce dimanche 19 janvier 1710.

... De la comédie, on s'est immédiatement rendu à table. On avait joué *Britannicus* et comme divertissement l'*Avocat Pathelin*. Les deux pièces ont été bien rendues...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 19 janvier 1710.

... Vous aurez sans nul doute entendu raconter combien le duc de Bourgogne est dévôt. Il l'est au point qu'il ne veut regarder d'autre femme que la sienne. Celle-ci, pour le taquiner un peu, dit une fois à Mme de La Vrillière de se mettre à sa place dans son lit. Ce soir-là elle fit semblant d'avoir bien sommeil. Le duc, heureux de ce que sa femme voulût une fois se coucher de bonne heure, et avant lui, se déshabilla bien vite pour aller se coucher aussi. Quand il entra dans la chambre de sa femme, il demanda : « Où est Madame ? » Elle répondit : « Me voicy » comme si elle était couchée, et lui d'aller vite vers le lit, de se debarrasser de sa robe de chambre et d'y sauter. Mais à peine y était-il que la duchesse s'approcha et faisant semblant d'être fâchée : « Est-il possible, dit-elle, que vous qui faittes le devot je vous trouve couché entre deux drap avec vne des plus jolis dames de ces pais cy ? » — « Que voulles-vous dire ? » s'écria-t-il. — « Reguardes qui est couché auprès de vous, » répondit-elle. Il se mit en colère et prit *le moine* par les épaules. Il jeta la dame hors du lit, elle n'eut pas le temps de se remettre ni de prendre ses pantoufles devant le lit, car il voulait très sérieusement la battre avec ses pantoufles à lui : elle dut se sauver sans sa chaussure ; lui ne put la rattraper, mais il lui criait toute sorte d'invectives : « Villaine effrontée » était ce qu'il lui disait de moins fort. On voulait lui faire

entendre raison, mais personne ne pouvait parler à force de rire. A la fin pourtant la colère tomba. Il y a quelques jours, la maréchale de Veuffré[1] voulut l'embrasser de force, il se défendit longtemps, et quand il n'en put plus il lui enfonça une grosse épingle dans la tête et cela tellement fort qu'il faut qu'elle garde la chambre et le lit : Joseph lui-même n'a pas poussé les choses aussi loin...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 26 janvier 1710.

... On invente de bien jolies choses à présent. C'est ainsi qu'un Carme a fait un tableau mouvant au roi. Mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un Carme ? C'est un moine ; on l'appelle le père Sébastien. Eh bien, c'est lui qui a fait le tableau où se meuvent plus de cent pièces : les femmes font la lessive et battent le linge ; les hommes fendent du bois, ferrent les chevaux ; il y en a deux qui scient ; d'autres sont assis dans des chaises et font des saluts ; un mendiant ôte le chapeau et demande la charité, puis quand le monde a passé il le remet... A la porte du château, il y a une horloge qui marche fort bien... Dans le lointain est une mer où les navires voguent à pleines voiles... Ce qui est gentil aussi, c'est une roue à l'aide de laquelle on sort les pierres des carrières : elle tourne tout lentement tant que la pierre n'est pas dehors, mais une fois que celle-ci est sortie,

1. De Cœuvres?

la roue se met à tourner très vite, absolument comme dans la réalité...

Versailles, le 9 février 1710.

... J'ai là mon petit-fils, douze pages et dix autres jeunes gentilshommes, qui chantent, sautent, rient et font un tel vacarme qu'on ne s'entend pas soi-même, à peine si je sais ce que j'écris ou ce que je dis : je suis persuadée qu'on les entend à un quart de lieue d'ici...

Versailles, le 15 février 1710, 10 h. du matin.

... Je trouve mon petit-fils si délicat que je ne peux croire qu'il vivra longtemps. A la vérité, il est grand pour son âge, mais tout son organisme est faible et frêle. A mon sens, les enfants sont plus gentils quand ils sont un peu volontaires, c'est un indice qu'ils sont intelligents... De ma vie je n'ai donné de soufflet à mon fils, mais je lui ai administré la verge comme il faut : il s'en souvient encore. Les soufflets sont dangereux, ils peuvent léser la tête...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, dimanche 9 mars 1710, 10 h. et demie du matin.

... Il n'est pas étonnant que le duc de Berry se conduise comme un enfant. Il ne parle avec personne de raisonnable. Nuit et jour il est dans la chambre de la duchesse de Bourgogne, où il fait le valet de chambre de ses dames. L'une se fait apporter une table par lui, l'autre son ouvrage, la troisième lui donne une

autre commission; il se tient debout ou bien est assis sur un petit tabouret, tandis que toutes les jeunes dames sont étendues ou bien dans une chaise à bras, en écharpe, ou bien sur un lit de repos...

Versailles, le 19 mars 1710, 10 h. du matin.

... J'ai entendu dire que le duc de Savoie convoite le Milanais pour lui-même. J'espère qu'il ne le laissera pas à son cadet [1]...

Le duc de Marlborough, à ce que je vois, agit comme le seigneur Harpagon dans la comédie de Molière...

Versailles, le 3 avril 1710.

... Croyez bien qu'à la messe même il y a des distinctions de rang. C'est ainsi, par exemple, que les petits-fils de France seuls peuvent avoir des clercs de la chapelle qui répondent la messe et tiennent une torche depuis le *Sanctus* de la préface jusqu'au *Domine non sum dignus;* les princesses du sang n'ont droit ni à l'un ni à l'autre : elles font répondre la messe par leurs pages. A la fin de l'acte, le prêtre vous présente *le corporal* à baiser. Cela aussi ne va pas plus loin que les Enfants de France, de même que la prérogative de boire d'un calice rempli d'eau et de vin. Celle-là non plus ne s'étend pas aux princes du sang...

1. Le prince Eugène.

Versailles, le 12 avril 1710,

... Peu de gens savent que ç'a été un véritable acte de clémence de la part du roi de faire donner à la comtesse de Soissons le conseil de passer à l'étranger, car, qu'elle fût innocente — comme je l'ai toujours cru — ou réellement coupable, il est certain que Mme de Montespan et Louvois avaient des témoins dont la déposition — si elle était restée en France — lui eût coûté la tête, car ils étaient prêts à affirmer qu'elle avait empoisonné son mari. Vous voyez donc que sous ce rapport le prince Eugène a tort de se plaindre du roi. De plus, celui-ci a fait de grands cadeaux à la comtesse tant qu'elle n'a pas quitté le pays : les moindres étaient de trois mille pistoles, très souvent ils se montaient à quatre, à cinq mille...

Versailles, le 27 avril 1710.

... Notre roi d'Espagne est fort aimé de ses sujets. Ils lui resteront fidèles jusqu'à la dernière extrémité. Il ne reçoit aucun secours de son grand-père. Tout est à ses frais et aux frais de ses sujets. On a vraiment grand tort de croire que le roi — je dis notre roi et non le roi d'Espagne — ne veut pas de la paix...

Marly, le 8 mai 1710.

... Il n'est que trop vrai que le régiment des gardes s'est mal comporté dans la dernière bataille [1] : la plu-

1. Il se dit qu'il (le duc de Guiche) a rendu auprès du roi de bons offices à MM. les officiers des gardes, l'ayant désabusé de beaucoup

part des officiers sont de jeunes niais, des fils de gens de robe de Paris, qui de leur vie n'ont vu un homme mort. Toutes ces charges ont été achetées. Quand ils doivent se battre, ils prennent peur et se sauvent, et les soldats, quand ils voient cela, font de même, ce qui est facile à comprendre. Tous les ans on les habille de neuf...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 10 mai 1710.

... Je vous plains, ma chère Louise, d'avoir à suivre ainsi des procès, car selon moi c'est chose fort ennuyeuse. La duchesse de Mecklembourg, sœur du duc de Luxembourg, m'écrivit une fois de Paris : « Vous avez, Madame, essuyes tous les maux de la vie hors un, qui est des plus violents, qui est d'avoir un proces et d'estre obligez a plaider... »

Ma fille ressent une grande commisération pour la princesse de Hombourg. Je suis bien aise qu'elle ait gagné son procès; mais il m'a été impossible cette fois-ci de solliciter pour elle, parce que ses biens confisqués avaient été donnés au prince de Birkenfeld. Il est mon cousin et ami, je n'ai donc pas pu solliciter contre lui...

Marly, le 13 mai 1710.

... Ici la paix a la fièvre tierce : un jour on dit

de reproches contre la vérité. (Lettre de la marquise d'Uxelles, 3 nov. 1709.)

qu'elle est signée, et le lendemain on est de nouveau à la guerre...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 5 juin 1710.

... Lundi, le roi prenait médecine. Quand je vins vers lui, il me dit : « Vous me paroisié bien gaye hier madame. » — « Monsieur, répondis-je, j'avois bien raison de l'estre, car mon fils venoit de me parler de la part de V. M. » — « Je suis ravi, répliqua le roi, d'avoir fait quelque chose qui vous soit agréable Madame, et j'espère que ce mariage nous unira encore davantage. » — « Rien, répondis-je ne peust, plus m'attacher n'y mon fils à V. M. que nous le sommes de tout temps, mais assurement s'il pouvoit estre possible qu'il y eust de l'ogmantation, ce mariage le feroit, il nous comble d'honneur et joye. » — « Votre joye m'en fait beaucoup, dit le roi, mais n'en parles pas encore de 2 ou 3 jours. » Puis on causa d'autre chose, car mes dames entraient en ce moment. Le soir, quand, à sept heures, après la promenade, j'étais à ma fenêtre à écrire à la reine d'Espagne et à M^me^ de Savoie, la duchesse de Bourgogne avec toutes ses dames et son mari accoururent tout d'un coup et s'écrièrent : « Madame nous vous amenons le duc de Berry, car le Roy vient de déclarer tout haut qu'il Espoussera Mademoiselle. Le Roy va vous le dire et M^gr^ aussi, nous les avons devancés. » Je dis à la duchesse de Bourgogne : « Alheur qu'il m'est permis de parler, je vous assureres Madame

que j'ores vne recognoissance éternelle de touttes les soins es peines que vous vous estes donnée pour cette affaire; je say aussi — dis-je au duc de Bourgogne — que vous l'aves tousjours desirés dont je vous rends mille graces. » Au duc de Berry je dis : « Venes que je vous embrasse, car vous voila plus que jamais, comme dissoit Madame la Dauphine, le bery de Madame » (car elle l'appelait mon Berry, il le sait bien), et je l'ai embrassé de tout cœur. « Je n'ay point auttre chose à vous demander, Madame, dit-il, que de resprendre pour moy la mesme amitié et bontes que vous avies pour moy pandant toutte mon Enfance et de recomancer a me donner vos bons advis. » Je me mis à rire et répondis : « Je croi qu'il veaut mieux que je vous demande pardon de vous avoir estés si souvent jmportune, mais je ne l'ay pas fait pour mon plaisir, et si Madame la Dauphine ne me l'avoit ordonnés en mourant, je m'en seroit bien gardée, vous estes trop grand pour qu'on vous donne des advis, aussi je ne vous en jmportuneres point, je me Contenteres de faire mille vœux pour vous, et made la Duchesse de bery, je vous ores dans mon Cœur je vous aimeres tendrement mais je suis trop vieille pour vous voir souvent Car je ne vous puis estre bonne a rien, soyez heureux gay et Content et je jouires de vostre Contentement. »

A peine eus-je fini, qu'arrivèrent le roi et M. le Dauphin. Ceci aussi se passa bien. Mon fils et Mme d'Orléans ne croyaient pas que la chose serait déclarée sitôt; ils s'étaient rendus à Saint-Cloud pour cacher leur joie, qui est indicible. J'envoyai aussitôt

un laquais et fis par écrit mon compliment à Mademoiselle...

Dès le lendemain je me rendis auprès de Mme de Maintenon pour la remercier, car elle s'est fort bien conduite dans cette affaire. Elle était très gaie ce jour-là; notre conversation n'a pas langui; on assure qu'elle a été contente de ce que je lui ai dit...

Versailles, le 8 juin 1710.

... C'est inouï comme notre roi est changé de figure; mais il a encore la mine belle et imposante, et quand il parle il est toujours agréable. La toute-puissante dame et la pupille[1] ont bien travaillé pour nous...

Versailles, le 19 juin 1710.

... On n'a pas puni le chevalier de Bouillon, quoique je me sois publiquement plainte de lui. S'il avait fait à la femme d'un ministre ce qu'il m'a fait, à moi et à la duchesse de Hanovre, on l'aurait bien châtié, lui et ses compagnons.

En effet, à en juger par sa lettre, il semblerait que le cardinal de Bouillon a la cervelle un peu détraquée. J'espère qu'à force d'être vain, il deviendra totalement fou. Il n'est plus beau du tout, et il louche plus que jamais. Le roi ne l'a pas voulu laisser aller à Rome, à cause de ses intrigues perpétuelles : il n'y a pas au monde de plus grand intrigant que lui. Il doit avoir écrit au duc de Vendôme une lettre plus insensée

1. La duchesse de Bourgogne.

encore que celle qu'il écrivit au roi. Le duc de Vendôme et sa femme ne s'étaient pas connus avant leur mariage. Ils n'avaient jamais parlé ensemble et ne s'étaient vus que de loin...

Versailles, le 29 juin 1710.

Ceci est un trait caractéristique chez tous ceux qui aiment à bâtir : ils aiment à changer et à recommencer. Notre roi est ainsi; il n'y a pas d'endroit à Versailles qui n'ait été modifié dix fois, et souvent il arrive que c'est tant pis...

L'électeur de Bavière ne prend pas souvent le bon parti, sans cela il n'aurait pas fait deux ou trois voyages extravagants en venant ici. Quand on voit celui de Cologne[1], on ne peut s'étonner de ce qu'il ait agi comme il l'a fait : c'est l'innocence personnifiée!...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 5 juillet 1710.

... Cette fois-ci, votre encre est fort bonne. C'est en Lorraine qu'elle vaut le moins. Ma fille en a fait venir de Paris pour que je puisse lire ses lettres, car en Lorraine toute l'encre est comme de l'eau.

Ce soir à cinq heures on célébrera les fiançailles dans le cabinet du roi et l'on signera le contrat, et demain à onze heures se fera le mariage, tout à fait sans bruit...

1. Son frère.

Mademoiselle, ma petite-fille, ne sera une *altesse royale* qu'à partir de demain; aujourd'hui on l'appelle encore *altesse sérénissime*. L'*altesse royale* ne va pas au delà des petits-fils et petites-filles de France. C'est une drôle d'histoire que ce mariage et la façon dont il a été fait; seulement ce ne sont pas des choses qu'on puisse confier à la poste; mais c'est plutôt la haine que l'amitié qui en est la cause.

Vous faites de Dangeau un duc; à peine s'il est marquis! Son fils est bien marié; il a la plus belle femme de France; elle est de bonne maison, mais qui ne peut entrer en comparaison avec celle de Mme Dangeau, la mère[1]. Pour ce pays-ci, cela passe. La jeune dame est riche, voilà qui est certain....

Marly, le 12 juillet 1710.

... M. de Weissenbach est arrivé il y a trois jours. Avant que je ne parte de Versailles, il m'a remis la boîte avec les quatre flacons de baume universel, comme aussi quantité de boîtes renfermant des emplâtres de Nuremberg. Le baume a aussitôt opéré un miracle. L'une de mes femmes de chambre a de continuels maux de tête, si forts que souvent elle a l'air d'une morte. J'en ai de suite fait l'essai sur elle; il a produit un effet inespéré...

J'ai déjà fait réponse à la princesse de Hombourg. Si elle avait été en litige avec un Français, je me serais volontiers employée en sa faveur, mais du moment que la partie adverse, c'est le bon comte de

1. Née comtesse de Loewenstein.

Hanau, qui a été en quelque sorte élevé auprès de moi et que j'ai marié, il m'est impossible de solliciter le roi contre lui. Tout ce que je peux faire pour la princesse, c'est de rester neutre et de ne me mêler en rien de cette affaire.

Marly, le 27 juillet 1710.

... Présentement, les jeunes gens se piquent de ne rien savoir ni connaître ; le jeune Tonnerre, qui est d'une des meilleures maisons, fait la révérence plus gauchement qu'aucun paysan derrière sa charrue : ne rien savoir, ne s'entendre à rien, être impoli, grossier, c'est là la gentillesse du temps actuel... Nous n'avons rien de neuf ici, car ceci ne vous intéressera guère, que le roi est allé à cheval tirer des perdrix, tandis que les jeunes gens se font traîner en roulette...

Versailles, le 2 août 1710.

... J'ai reçu une lettre de M^lle de Malause qui m'annonce la mort de votre nièce[1] ; je vous plains de tout mon cœur. On voit bien que le cantique luthérien dit vrai : « Il ne croît pas d'herbe contre la mort, ô chrétiens ; tout est mortel sur terre », car il n'y a pas d'endroit au monde où l'on ait de meilleurs remèdes contre la petite vérole que l'Angleterre, et l'on y meurt tout comme ailleurs...

1. Une fille du duc de Schomberg.

Versailles, le 17 août 1710.

... Je sais que l'Électrice palatine est de nouveau remise; la reine douairière d'Espagne me l'a écrit. Si elle avait régné pour le bien du pays et qu'elle fût une personne qu'on aurait pu amèrement regretter, elle serait morte pour sûr, mais du moment qu'elle ruine le Palatinat, elle est restée en vie. Notre-Seigneur Dieu sait bien qu'il est le maître, et qu'il dispose de toute chose comme il l'a arrêté de toute éternité, et non comme cela nous semblerait bon à nous autres humains...

La marquise de Richelieu peut bien courir le monde seule avec des hommes : elle est ce qu'on appelle ici : *honte beüe*. Son cousin, le prince Eugène, ne se soucie guère d'elle, à ce que je crois; il s'incommode peu des dames : quelques beaux pages feraient mieux son affaire...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 17 août 1710.

... L'apanage du duc de Berry n'est pas encore réglé. Les Enfants de France ne possèdent pas de charges, mais ils ont de grosses pensions pour entretenir leurs maisons; leurs femmes également pour leurs maisons à elles, et ces pensions ne sont pas comptées dans l'apanage. Entre nous soit dit, je préférerais bien être un comte souverain de l'Empire riche et indépendant qu'un *enfant,* car dans le fait nous ne sommes autre chose que des esclaves cou-

ronnés. Si je ne vous avais pas dit cela, j'eusse étouffé...

Le cardinal de Bouillon était à Rome le représentant du roi ; il ne pouvait donc moins faire que d'exécuter ses ordres, mais faire semblant en public d'exécuter ceux qui avaient trait à l'archevêque de Cambrai et en secret y contrevenir, cela n'est pas permis, et c'est en quelque sorte un affront pour le roi, que son premier aumônier et ambassadeur le traite comme un enfant : il s'est donc fâché à bon droit.

Si en réalité le cardinal avait été un si grand ami de M. de Cambrai, il aurait pu supplier le roi de ne pas lui donner d'ordres contre lui ; mais tromper en toute chose le roi son maître, cela ne pouvait rester impuni...

Marly, le 21 août 1710.

... M. de Vendôme vint me faire ses adieux hier. Il va en Espagne commander l'armée sous le roi. Mais je ne sais comment il s'y prendra : il boite des deux pieds, il peut à peine se tenir, tellement il a la goutte. Sa femme va être bien triste, car elle l'aime beaucoup, dit-on. J'imagine que c'est le compliment qu'il lui a fait lorsqu'il a dû l'épouser qui l'aura charmée. Je le trouve bien gentil. « Mad., lui dit-il, je ne suis pas gallant, je ne vous feres pas de grand compliment, tout ce que je vous dires seullement, c'est que puisque vous voullez bien que j'aye l'honneur de vous Espousser, que je ne vous contraindrez jamais en rien, vous serez toujours vostre Maistresse absolue et la

mienne. » Je trouve ce compliment vraiment touchant...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 24 août 1710.

... Je suis étonnée que cet ecclésiastique italien ait fait son apparition en soutane, du moment qu'il va en Hollande et en Angleterre, car d'ordinaire ils portent d'autres habits, mettent une cravate et ont l'épée au côté. Puisque ces Italiens ont de grosses têtes, ils pourraient passer pour luthériens plutôt que pour catholiques...

Marly, le 4 septembre 1710.

... A l'avenir je vais être plus économe du baume d'Augsbourg[1] : deux fioles ont vite disparu, car je ne savais pas la manière de s'en servir, vous aviez oublié de me l'écrire...

Marly, le 7 septembre 1710.

... La grande-duchesse[2] et sa fille ne s'écrivent jamais. La grande-duchesse est paresseuse, elle n'aime pas à écrire et, entre nous soit dit, elle se soucie fort peu de ses enfants. A peine son deuxième fils eut-il passé deux jours ici, qu'elle et lui se sont totalement brouillés. Je ne crois pas même qu'elle sache que sa fille a eu la petite vérole...

1. Ou baume universel.
1. Marguerite-Louise d'Orléans, grande-duchesse de Toscane.

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 7 septembre 1710.

... La duchesse de Berry vient me voir souvent, parce que le roi et son père le désirent; mais, au demeurant, la sympathie qu'elle a pour moi n'est pas grande...

Cela ne m'étonne nullemènt que le pape prenne en main la cause du cardinal de Bouillon. Si le roi était heureux, le pape l'approuverait dans tout ce qu'il fait au cardinal, mais comme la fortune sourit à l'empereur, il faut que notre roi ait tort...

Versailles, le 14 septembre 1710.

... Je crains que le duc de Vendôme ne soit un général sans armée, car la dernière bataille livrée en Espagne a été désastreuse[1]...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 14 septembre 1710.

... Je supporte très bien les vins forts, mais je ne les trouve pas agréables ; ne pouvant de ma vie prendre ni bouillon ni potage, il faut bien que je les remplace par des boissons; je bois par conséquent moitié eau, moitié vin, du Champagne, à trois ou quatre reprises...

1. Le roi Philippe avait été défait devant Saragosse le 10 août.

Versailles, le 21 septembre 1710.

... Ma surintendante reçoit 8,000 francs, mais il faut qu'elle paye tous ses domestiques, et, en fait d'étrennes, on ne lui donne que des bagatelles...

Je parierais bien que les malheurs du roi d'Espagne n'amèneront pas la paix. On veut rendre la France impuissante et l'Espagne aussi, et l'on ne songe pas à la paix!...

Cela me surprend que ma tante ne se lasse pas de toujours se promener au même endroit. J'aime à varier mes promenades, et je me fatigue plutôt d'un beau jardin que d'une forêt inculte, ou de prés avec des ruisseaux et des saules...

Versailles, le 6 octobre 1710.

... Les chanoines en Allemagne s'entendent mieux à vous faire raison le verre à la main qu'à expliquer certains points touchant la religion. Les jésuites ici croient des choses que ni mon confesseur ni moi nous n'approuverions; mais il me semble qu'ils n'avancent ces choses-là que pour le plaisir de disputer...

Hanovre et Herrenhausen[1] sont devenus une petite Angleterre, tellement tout y est rempli d'Anglais...

Je suis comme vous, chère Louise, je ne comprends pas qu'on se remarie; car, ou l'on a eu des motifs d'aimer, ou de haïr le défunt. L'a-t-on aimé? Comment peut-on mettre un autre à sa place. A-t-on été

1. Résidence d'été près de Hanovre.

malheureuse? Comment ose-t-on de nouveau s'exposer au danger, à moins qu'on ne meure de faim et qu'on trouve quelqu'un qui vous donne du pain; dans ce cas-là seulement la chose est permise...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 19 octobre 1710.

... Ce que le roi peut le moins endurer, c'est qu'on attaque ses ministres. Il punit cela aussi sévèrement que si on l'avait attaqué lui-même. C'est pourquoi Langallerie et La Hautan ne pourront rentrer en grâce...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 23 octobre 1710.

... J'ai été bousculée toute la semaine comme un pauvre chien : mille choses désagréables. J'en suis toute quinteuse encore. Dieu merci, depuis hier c'est fini! J'ai dû prendre un nouveau secrétaire qui est en même temps intendant de ma maison. Il m'a fallu réviser les livres de l'ancien, ordonner tout à nouveau, et cette charge qu'un seul peut avoir, ils étaient quarante-cinq à y prétendre. Ç'a été un long tourment!...

Marly, le 6 novembre 1710.

... Hier nous célébrions la Saint-Hubert. Nous avions déjà pris un cerf et nous en courions un second, quand je vis un homme s'avancer au galop et tomber

avec son cheval. Je crus d'abord que c'était un piqueur ; je voyais bien qu'il était gravement blessé, car il avait de la peine à se relever. Quand on l'eut remis sur pied et que je regardai sa figure, je vis que c'était mon fils. Imaginez mon état! Je le pris dans ma calèche et le conduisis ici : il souffrait horriblement ; on ne pouvait savoir si le bras était cassé ou luxé, mais il s'est trouvé simplement luxé. Seulement c'était précisément l'épaule à laquelle il a déjà deux fois été blessé et où on lui a coupé des nerfs ; la douleur était si atroce qu'il avait l'air d'un moribond. Dès que l'épaule fut remise il n'a plus souffert, il se porte de nouveau bien, et on lui a fait une saignée. Il ne garde pas la chambre, il porte le bras en écharpe et circule partout : il y a une demi-heure qu'il est là auprès de moi...

Marly, le 13 novembre 1710.

... Je n'ai pas encore utilisé les services de mon nouveau secrétaire, car comme il est en même temps mon intendant, il lui a fallu se rendre dans mon douaire à Montargis pour vendre mon bois. Son oncle qui est mon confesseur écrit pour lui...

Il est rare en ce pays de trouver quelqu'un qui ne soit pas intéressé... Cela provient de l'habitude vicieuse qu'on a d'acheter toutes les charges... Pour obvier à cet inconvénient, je n'ai pas fait vendre cette fois-ci la charge de secrétaire et je l'ai donnée, à condition qu'elle ne fût pas vendue plus tard. J'ai fait de même pour la charge de trésorier. Je l'ai donnée en commission à un honnête homme...

Versailles, le 22 novembre 1710.

... Hier je fus à Paris. J'avais invité à dîner mon fils et la grande-duchesse. Le soir, nous devions aller ensemble à l'Opéra... En voulant vite me rendre dans le deuxième cabinet, une partie du parquet se rompit sous moi. Je ne sais comment on appelle le parquet en allemand; de ma vie je n'en ai vu en Allemagne : rien que des ais et des planches... Donc un morceau du parquet se rompit sous mon talon, et je me donnai une entorse... On m'a portée à l'Opéra en chaise ouverte, comme le pape...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 27 novembre 1710.

... Voilà bien une chose qu'on devrait coucher par écrit : à quatre-vingts ans sonnés, vous étiez assez forte pour danser une allemande avec votre petit-fils. Je ne pourrais pas en faire autant. Combien le prince royal[1] a raison de ne pas aimer la danse française! c'est ennuyeux pour ceux qui dansent et pour ceux qui regardent...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 30 novembre 1710.

... La comédie a repris ici depuis mardi, et la semaine dernière nous avons eu : *Cinna* et *les Agio-*

1. De Prusse.

*teurs* le mardi, *Jodelet prince* le jeudi, et hier *le Comte d'Essex* et *l'Esprit de contradiction*...

... Qu'à Heidelberg on soit venu au baisemain de la reine des Romains, ce n'était que justice, mais l'empereur ne devrait pas souffrir qu'aucune dame lui baisât la main. Notre roi ne le permettrait pas...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 1 décembre 1710.

... Quand le roi Charles[1] était à Madrid, mylord Stanhope alla voir un vieux grand d'Espagne âgé de cent ans juste et qui avait été jadis son grand ami. Ce vieillard avait encore toute sa tête. Stanhope lui demanda pourquoi il n'allait pas à la cour. « J'ai reconnu Philippe V comme roi, répondit-il; toute ma vie je n'aurai qu'un Dieu, qu'une loi et qu'un roi, et comme j'ai vécu je mourrai. Si vous avez à me demander quelque chose pour vous personnellement, je vous servirai de grand cœur comme étant mon vieil ami, mais si vous voulez me parler de votre roi Charles, je vous prierai de ne plus prendre la peine de me venir voir, car je ne changerai jamais. »

Pas un grand n'a rendu hommage au roi Charles, à exception des Napolitains. La plupart des Castillans sont restés bien fidèles au roi Philippe...

1. L'archiduc, compétiteur de Philippe V.

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 14 décembre 1710.

... Hier soir nous avons eu une grande frayeur, mon fils, le duc de Berry et moi; le pauvre duc en est tout pâle aujourd'hui encore. La duchesse soudain tomba en syncope; nous crûmes que c'était une attaque d'apoplexie, mais après que la duchesse de Bourgogne lui eût aspergé la figure de vinaigre, elle revint à elle, et d'affreux vomissements la prirent. Il n'y a rien d'étonnant à cela : pendant deux heures, à la comédie, elle n'a fait que manger toute sorte d'horreurs, des pêches au caramel, des marrons, de la pâte de groseilles vertes et autres, des cerises sèches avec beaucoup de limon dessus, puis à table elle a mangé du poisson et bu entre temps. Se sentant mal, elle n'a voulu rien en laisser paraître et s'évanouit. Aujourd'hui elle est de nouveau alerte et bien portante, mais avec sa manie de manger gloutonnement, elle se rendra bien malade, car elle ne veut pas croire ce qu'on lui dit. Mais en voilà bien assez sur ce chapitre...

Je suis heureux que la chasse vous plaise, mais il faut que je rie de ce que vous ignoriez à ce point les termes de vénerie. En allemand, je n'en pourrais parler, mais en français je m'y entends, et cela à fond; je dirais : « Un cerf de dix cors cistoit, accompagnes de deux daquet, mais le chien ayant separes leurs cerf, l'ont bien chasses, les chien ont bien tournes sur les voyes, les relais ont estés bien donnes, la vieille meutte les [1] 6 chien, welsi va vous hette

1. Laisse.

haut[1] ho mes valets, tayo, tayo! » Dès qu'on voit le cerf, on parle tout le temps ici...

Versailles, le 21 décembre 1710.

... Je perds souvent la chasse, par considération pour mes chevaux. Quand on chasse dans le parc d'ici, on ne traverse ni landes ni terres labourées, mais quand on chasse ailleurs, on passe fort bien par les champs. S'il y a des dégâts, les paysans remettent une réclamation par écrit, on en fait l'estimation et on les paie. A Fontainebleau, on trouve des landes et des rochers, mais les villages ne sont pas fort éloignés les uns des autres...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 21 décembre 1710.

... Tous les enfants de Mme la Duchesse sont de grands garçons et de grandes filles. La prédiction du grand Condé ne s'est pas réalisée, que tous ses petits-enfants finiraient par devenir *des chiens de Boulogne*.

J'ai connu *Langelli*[2]. Ce n'était pas un fou, mais il simulait la folie. Il savait fort bien l'allemand. Quand il me vit : « Je sais, me dit-il, — car on m'en a prévenu, — que Votre Altesse Royale craint les fous. N'ayez pas peur de moi : je ne le suis pas, je feins de l'être, mais ne me trahissez pas. » Je lui sus gré de m'avoir avertie. Monsieur me demanda pourquoi je n'avais pas peur de ce fou. « Parce qu'il sait l'alle-

1. Ho, welsi, va, hette ho, exclamations.
2. L'Angéli, fou du prince de Condé et ensuite du roi.

mand », lui répondis-je. Je ne voulais pas lui dire le reste. Je ne mentais quand même pas, car c'est bien parce qu'il m'avait parlé allemand que je ne le craignais plus...

Marly, le 11 janvier 1711.

... On a tellement détourné le roi de toute grandeur, qu'il n'y songe plus du tout.

Le dauphin n'est pas ignorant, en réalité. Il a beaucoup appris, mais il ne veut jamais parler de rien; il met toute son application à oublier tout ce qu'on lui a enseigné, « car tel est son bon plaisir »; on n'en saurait trouver d'autre motif. Le duc de Bourgogne sait beaucoup de choses et a fait de bonnes études. J'ignore comment est le roi d'Espagne; mais notre duc de Berry n'a rien appris, il est fort ignorant, et le restera sans doute sa vie durant...

Versailles, le 29 janvier 1711.

... Notre roi d'Espagne est à Saragosse maintenant, avec la reine et le prince des Asturies. En ceci il montre qu'il a de l'esprit, qu'il laisse faire la reine et la princesse des Ursins, car il sent bien qu'elles en ont plus que lui. Entre nous soit dit, nos trois princes ont été bien mal élevés... et dans une telle crainte et soumission qu'ils ne savent qu'obéir, et sont incapables de commander. Mais ce roi a du cœur; on le mettrait devant cent bouches à feu en lui disant « Reste là », qu'il tiendrait ferme comme un mur; par contre, si quelqu'une des personnes auxquelles il est habitué lui disait « Ote-toi de là », il s'en irait. Il se

défie de lui-même. Tout ce qu'on lui dit de faire il le fait, mais pas davantage...

Marly, le 5 février 1711.

... Nulle part il n'y a de conversation ; à Meudon, on parle entre soi. Monseigneur cause fort peu, aussi bien que le roi. Je crois que celui-ci compte les mots et a résolu de ne jamais dépasser un certain chiffre. A Saint-Cloud pas plus qu'ailleurs on ne cause. Toutes les dames ont une telle peur de dire quelque chose qui pût déplaire ici et les empêcher d'aller à Marly, qu'elles ne parlent que de toilette et de jeu, ce qui me semble assez ennuyeux...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 5 février 1711.

... J'apprends avec peine, chère Louise, que vous avez pris l'habitude du café : rien au monde n'est plus malsain, et journellement je vois des gens qui sont obligés d'y renoncer, parce que cela leur cause de graves maladies. La princesse de Hanau en est morte, au milieu des plus atroces douleurs. Après sa mort, on a retrouvé le café dans l'estomac : il y avait occasionné de petits ulcères. Que cela vous serve d'avertissement, chère Louise !...

Versailles, le 28 février 1711.

Ci-joint un nouveau flacon de baume blanc. Je connais beaucoup de dames ici qui s'en mettent sur la

figure, quand il est préparé à l'esprit-de-vin. Feu Monsieur m'en a voulu mettre un jour, mais je ne l'ai pas souffert; je préfère avoir des rides que des drogues blanches plein le visage. Je déteste toute espèce de fard, et ne peux souffrir le rouge...

... On ne me permet même pas d'aller en Lorraine; bien moins encore pourrais-je me rendre à Aix-la-Chapelle. Il n'y a pas d'esclavage comparable à l'assujettissement où le roi tient sa famille...

Versailles, le 14 mars 1711.

... Il ne m'est pas possible d'envoyer à Mme Brink ce que je lui avais destiné, car le roi me doit onze mois, et les gens de mon fils me détiennent deux cent mille francs; de ma vie je n'ai été aussi gênée. Il faut qu'elle patiente comme moi; quand une fois je me trouverai dans une meilleure position, la sienne s'en ressentira aussi...

Envoyez-moi, je vous prie, une petite boîte de pilules de Francfort. Il y a des gens ici qui s'imaginent que leur vie en dépend, et qui m'ont supplié de leur en faire venir...

Versailles, le 19 mars 1711.

... Quitter la cour! On voit bien, chère Louise, que vous ne connaissez pas ce pays. J'ai vu ce que c'est par l'exemple de feue Madame douairière [1], la tante de mon défunt mari. Elle a dû vivre à Paris comme

1. Marie-Jeanne de Savoie-Nemours, veuve de Charles-Emmanuel II.

une bourgeoise; à peine si ses gens la servaient. Et moi je n'ai pas de maison à Paris, il me faudrait aller habiter mon douaire où je serais abandonnée de tout le monde : pas une personne de qualité ne voudrait rester auprès de moi. Tous les domestiques aiment Paris; ils ne peuvent s'en séparer, ni de la cour non plus. Je mourrais de faim et de soif là-bas. Ici, quand on ne vous voit plus, on ne vous connaît plus. On me persécute afin que je prenne ce parti, que je sois misérable et que je souffre de toute part. Non, je ne le ferai pas!...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 19 mars 1711.

... En Allemagne, on sait, en général, que le prince Charles-Frédéric (?) est mort empoisonné, mais on ignore les détails. Ce n'est qu'ici que j'ai appris que c'est la Brinvilliers qui a fait le coup. Jamais on n'avait vu pareille pièce. Elle a de sa propre main écrit une sorte de confession contenant, dit-on, de telles horreurs, que les juges ont ordonné de la jeter au feu, afin que nul ne la lût. Elle n'était pas laide; blanche comme la neige, elle avait la peau belle et lisse, une petite figure modeste et douce; elle était mignonne de sa personne...

Versailles, le 22 mars 1711.

... Les *vieilles belles* que j'ai vues étaient, l'une, la princesse de Guéménée, la mère du chevalier de Rohan, qui a eu la tête tranchée, l'autre, M^me^ de la

Bassinière[1]. Nous avons encore ici une dame de soixante-dix ans qui n'en paraît pas quarante. C'est Mme du Frenoy, dont M. de Louvois fut tellement amoureux...

Versailles, le 26 mars 1711.

... Mme du Maine s'est mariée très jeune et a trouvé un mari bien complaisant, avec lequel elle n'a pas besoin de se contraindre. Toujours elle a obéi à ses propres caprices et quintes. Elle ne peut vivre sans divertissements, et il faut que ce soit toujours du nouveau. Son père, M. le Prince, faisait grand cas de la faveur : il s'imaginait qu'il gouvernerait la France entière par M. et Mme du Maine. M. le Prince, celui qu'on appelle ici le Grand Condé, était tout aussi *lâche et attaché à la faveur*. S'il n'avait pu marcher, il aurait rampé!...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 28 mars 1711.

... On m'a tellement rogné les ailes — et cela avec intention — que, même si j'étais mon propre maître, je ne pourrais pas voyager...

On m'a promis une huile de cacao venant des îles de la Guadeloupe, et qui, m'assure-t-on, doit guérir mes genoux... Si cette huile ne fait pas d'effet, j'essayerai du baume du Pérou. Mais dans quoi faut-il le faire fondre? car de lui-même il devient de suite dur comme de la corne...

1. Bazinière.

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 4 avril 1711.

... Le prince Eugène porte à bon droit le nom de *grand vizir,* car il a beaucoup de vertus turques. Je voudrais bien qu'il eût tant à faire à Vienne qu'il ne puisse se rendre à l'armée : je ne peux lui pardonner l'intention de brûler Versailles. Je voudrais que l'empereur le chargeât du rôle de médiateur entre l'empereur de Turquie, le roi de Suède et le czar...

### A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, ce dimanche de Pâcques, 5 avril 1711.

... D'avoir été si longtemps agenouillée cette semaine-ci, cela a fait grand tort à mes genoux... Je n'y mets rien que de la flanelle anglaise, cela est plus commode que de les frotter d'onguents...

Versailles, le 9 avril 1711.

... Il est arrivé l'autre jour une drôle de chose avec les pilules. Un *maître dautel* de quartier du roi, qui aime énormément le cachou, soupait chez la personne pour laquelle je vous les avais demandées. Celle-ci, au souper, tenait la boîte à la main. Le maître d'hôtel, après le repas, veut être bien rusé, et piller le cachou de son ami ; il se lève vite, plonge la main dans la boîte et attrape environ vingt pilules qu'il avale d'un coup. L'autre eut peur, mais le mal était

fait. Néanmoins il ne s'en est pas mal trouvé, il a fort bien dormi cette nuit-là, mais je crois qu'il sera quand même puni de sa gourmandise.

M. le Dauphin a, par précaution, pris médecine et s'est fait saigner. Aujourd'hui, à Meudon, il est tombé dans une profonde syncope, il a la fièvre et des frissons, et à côté de cela une grande envie de dormir. A quoi a servi la précaution alors?

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 12 avril 1711.

... Jeudi dernier je vous mandais que M. le Dauphin a été pris d'une forte fièvre. Vendredi je lui fis visite. Il y avait précisément un redoublement de fièvre, mais il était calme et ne divaguait pas, son pouls était réglé, il parlait et était fort tranquille. Le roi était dans sa chambre. Il s'est enfermé avec M. le Dauphin. M^me^ la Duchesse et la princesse de Conti restent aussi à Meudon. On a renvoyé tous les autres ici, avec défense de venir le voir; mais on peut voir le roi au jardin. Hier, à quatre heures, la petite vérole s'est déclarée; il doit l'avoir très fort. Un de ses valets de chambre en est déjà atteint. Jusqu'ici la maladie suit bien son cours, la fièvre diminue, les pustules commencent à devenir blanches, nous espérons donc que tout ira bien...

Marly, le 16 avril 1711.

... L'espoir que M. le Dauphin en réchapperait s'est maintenu jusqu'à mardi matin. Ce jour-là, le peuple de

Paris, qui aimait extrêmement M. le Dauphin, lui envoya les harengères. Elles l'embrassèrent en lui disant qu'elles allaient faire chanter le *Te Deum*. « Il n'est pas encore temps, répondit Monseigneur, attandes que je sois tout a fait guéris. »

Ce même jour, j'allai à Meudon pour partager la joie du roi de ce que M. le Dauphin allât si bien. J'arrivai à cinq heures, et, sachant que le roi était encore au conseil, je me promenai au jardin jusqu'à ce qu'il eût fini; alors je me rendis auprès de lui. Il me reçut le plus gracieusement du monde. Il me reprochait de m'être plainte tellement, quand j'avais la petite vérole, tandis que M. le Dauphin ne souffrait pas du tout. « Cela viendra, répondis-je, forcément il y aura des pustules, et elles lui feront mal. » A six heures, au moment même où je parlais, on vint me dire qu'il avait des inquiétudes, et que la tête enflait très fort. Tout le monde s'imagina que c'était la suppuration, et l'on se dit : « C'est bon signe ».

Quand je fus à Versailles, toute la cour d'Angleterre vint me voir. A huit heures, ils repartirent pour Saint-Germain; à neuf arriva la nouvelle que tout allait bien, mais à dix on m'écrivit que M. le Dauphin commençait à être inquiet, que la figure était enflée au point de le rendre méconnaissable, et que la petite vérole se jetait particulièrement sur les yeux. Ceci encore n'alarma personne. Je soupai comme d'ordinaire à dix heures, à onze je me déshabillai et me mis à causer encore avec la maréchale de Clérembault. Puis je voulus dire mes prières et me coucher, quand à minuit je fus profondément étonnée de voir revenir

la maréchale toute bouleversée. « M. le Dauphin est à la mort, me dit-elle: en ce moment, le roi traverse Versailles pour se rendre à Marly; la duchesse de Bourgogne a fait chercher sa voiture pour suivre le roi. » Un instant après, on vint dire que tout était fini et que M. le Dauphin était mort.

Vous imaginez bien l'horrible frayeur que causa cette nouvelle. Je fis également chercher ma voiture et me rhabillai en toute hâte, puis je courus chez la duchesse de Bourgogne, où j'assistai à un spectacle navrant. Le duc et la duchesse de Bourgogne étaient bouleversés, pâles comme la mort, et ne disant pas un mot; le duc et la duchesse de Berry étaient étendus par terre, les coudes sur un lit de repos, et criaient tellement qu'on les entendait à trois pièces de là; mon fils et Mme d'Orléans pleuraient en silence et faisaient leur possible pour calmer le duc et la duchesse de Berry. Toutes les dames étaient par terre, à pleurer autour de la duchesse de Bourgogne. J'accompagnai le duc et la duchesse de Berry à leur appartement; ils se couchèrent, mais n'en continuèrent pas moins à crier. En sortant, la duchesse de Bourgogne me dit que le roi avait défendu qu'on vînt à Marly cette nuit-là; nous ne devions y aller que le lendemain matin.

Il était deux heures et demie quand je revins chez moi et que je me couchai. Mais je ne dormis que de cinq à six; à sept, je me levai, m'habillai, et à huit je vins ici. Le temps n'était pas comme nous autres, car il faisait très beau. Quand j'arrivai, tout était encore fermé chez le roi; je m'en fus chez Mme de Maintenon.

Elle me raconta comment tout s'était passé. « A dix heures, me dit-elle, on avait encore de l'espoir, mais à dix et demie déjà, tout faisait prévoir une issue funeste, de sorte qu'immédiatement on a fait chercher l'extrême-onction. Le roi était au dessert quand on le lui vint dire. Vous vous figurez aisément sa frayeur. Il voulut aussitôt se rendre dans la chambre de M. le Dauphin, mais on le retint, lui disant qu'il arriverait tout juste pour le voir mourir. Là-dessus, il fit immédiatement chercher sa voiture. Avant qu'il n'y fût monté, avec Mme de Maintenon, Mme la Duchesse et la princesse de Conti, le pauvre Dauphin avait cessé de vivre. Immédiatement après sa mort, il est devenu noir comme de la poix; d'où l'on a conclu que la fièvre pétéchiale était venue s'ajouter à la petite vérole. Tout s'était concentré sur la tête; il n'avait presque pas de boutons sur le corps, mais le nez en était couvert. A proprement parler, il est mort étouffé. Le corps a de suite dégagé une odeur tellement nauséabonde qu'on a été obligé de le transporter à Saint-Denis sans cérémonie aucune.

J'ai vu le roi à onze heures. Il est triste à faire pitié, mais malgré cela il n'est pas chagrin, il parle à tout le monde avec bonté, donne tous ces ordres si tristes avec une grande fermeté d'âme, mais à tout moment ses yeux s'emplissent de larmes, et il soupire intérieurement; j'ai une peur extrême qu'il ne tombe malade lui aussi, car il a fort mauvaise mine. Je le plains de toute mon âme.

Ceux qui ont cru me causer un grand dommage en m'aliénant M. le Dauphin m'ont peut-être sauvé la vie,

car si lui et moi nous avions encore été sur le même pied qu'avant la mort de Monsieur, j'aurais peut-être pu tomber malade de frayeur et d'affliction, ou bien même en devenir inconsolable, tandis que présentement je supporte ce malheur patiemment et n'ai de souci qu'au sujet du roi. Je plains M. le Dauphin, à la vérité, mais je ne peux m'affliger autant de la perte d'un homme qui ne m'aimait pas et qui m'avait entièrement abandonnée, que s'il était toujours resté mon ami.

A l'instant même, on me rapporte ce qui a été décidé au sujet du nouveau Dauphin (l'ancien duc de Bourgogne). Il ne portera pas, comme son père, le titre de Monseigneur tout court; on l'appellera simplement « Monsieur » en lui parlant; en parlant de lui on dira « Monsieur le Dauphin », mais si on lui écrit il faudra mettre « Monseigneur » dans la lettre...

### A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 16 avril 1711.

... On remarque chez le roi une soumission à la volonté de Dieu telle qu'on ne s'en peut faire une idée. Sa seule consolation est que le confesseur de Monseigneur assure que sa conscience était en parfait état, et qu'il peut espérer qu'à Pâques il a bien communié, que par conséquent il a fait une fin chrétienne. Le roi lui-même tient des discours si pieux que cela vous va au cœur; il m'a fait pleurer toute la journée d'hier... Aujourd'hui j'ai écrit une longue lettre à ma tante, je

suis montée chez la princesse de Conti (son escalier a cinquante-six marches très élevées), je me suis rendue chez Mme la Duchesse, à pied, par le jardin, puis j'ai reçu la reine d'Angleterre ; me voici fatiguée comme un chien, aussi m'est-il impossible de vous en dire davantage...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 18 avril 1711.

... Tout Paris et les provinces sont au désespoir de cette mort. C'est bien sûr un affreux poison qui a tué le pauvre homme, car, à ce qu'on m'a raconté hier, quand il a rendu l'âme, on a vu sortir de sa bouche une fumée noire dont toute sa figure est devenue couleur de poix et est restée ainsi.

Combien d'intrigues et de projets n'a-t-on pas faits en vue du jour où M. le Dauphin serait roi ! Mme la Duchesse doit avoir menacé la duchesse de Bourgogne de lui faire payer chèrement le mariage de ma petite-fille la duchesse de Berry, et maintenant son règne a pris fin; à part l'avantage d'être admise le soir dans le cabinet du roi, elle n'en a pas d'autres que moi qui jamais ne me suis mise d'aucune cabale...

### A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 19 avril 1711.

... Je ne suis pas digne d'entendre de beaux sermons : je ne peux m'empêcher de dormir ; le ton

dont ils sont débités exerce immédiatement cet effet sur moi. A Heidelberg, ce m'était une corvée d'aller à l'église française; ce me semblait être tout autre chose que le culte allemand. Le style de Marot[1] me paraissait plutôt bouffon que dévot...

La maladie du Dauphin était horrible. La duchesse de Villeroy n'a fait que parler à son mari, à Versailles; l'habit qu'il portait et avec lequel il s'était trouvé dans la chambre du malade a suffi pour infecter sa femme; il s'en trouvera bien d'autres encore dans le même cas...

Marly, le 7 mai 1711.

... Notre roi, en effet, est très pieux, mais il est fort ignorant des choses qui ont trait à la religion : jamais de sa vie il n'a lu la Bible; il croit tout ce que lui disent les prêtres et les faux dévots. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les choses aient pris une si mauvaise tournure. On lui dit : « Il faut que ce soit ainsi. » Il n'a jamais entendu autre chose et croirait se damner en écoutant ce que d'autres personnes pourraient lui dire...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 9 mai 1711.

... Certes vous avez raison en disant que le roi est bien fondé à regretter M. le Dauphin. Celui-ci était parfait pour lui; jamais fils n'avait eu pour son père un tel respect, une telle obéissance, autant d'amour

1. Dans sa traduction des *Psaumes*.

filial. Il faut lui laisser cela; c'est aussi la principale louange qu'on en puisse faire...

Si je pouvais trouver l'occasion de parler au roi, je ne manquerais pas de me conformer à votre ordre et de lui marquer combien vous le plaignez. Mais à table cela est bien difficile : Sa Majesté ne dit pas un mot, personne ne parle à voix haute, et je ne vois le roi nulle part ailleurs. Plus que jamais on m'en ôte l'occasion. Je ne suis pas la seule à qui on rende de mauvais offices auprès du roi. Il en arrive autant à ma fille et à son mari, car hier, quand je vins lui faire ma visite de condoléance, il s'est plaint de tous les deux. « Leurs sentiments me sont connus, répondis-je ; on leur fait tort, comme à d'autres encore. Je prie Votre Majesté de juger par vous-même et non par d'autres. » Mais c'est bien ainsi que vont les choses ici : on croit tout ce qu'on dit des gens, et on ne leur donne pas l'occasion de se justifier.

M. le Dauphin n'a jamais cru qu'il se portait aussi bien que les médecins le prétendaient, car il disait à M^me^ la Duchesse, qui me l'a raconté : « Voicy vne terrible maladie pour vn homme de 50 ans; je ne croi pas que je m'en tire bien. » M^me^ la Duchesse est encore inconsolable, ainsi que la princesse de Conti. M^lle^ Choin est très triste, à ce qu'on dit. Le roi lui a fait une pension de douze mille francs, et elle garde sa maison de Paris. Le Dauphin a laissé une fille naturelle qu'il n'a pas reconnue. C'est à présent une personne de dix-sept à dix-huit ans, belle comme un ange, de visage et de corps; elle est au désespoir. Il la fait appeler M^lle^ de Fleury, d'un village de ce

nom qui se trouve dans le parc de Meudon. Dieu sait ce que deviendra cette enfant!

Il n'y a pas grande amitié entre le Dauphin actuel et moi, mais il était toujours poli à mon égard, et c'est tout ce que je demande... Il est plutôt contrefait que laid; il boite et est bossu, mais les traits ne sont pas vilains, il a de beaux yeux pleins d'intelligence... Il est un peu trop bigot, mais au moins ne prêche-t-il pas! Nos princes sont tous les trois fort épris de leurs femmes...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 28 mai 1711,

... Quand j'entends nommer Utrecht, je pense à mes jeunes années, au temps où j'y ai été. Plût au ciel que nous en fussions encore là, et que je susse ce que je sais à présent!...

Hier l'électeur de Bavière vint à Marly, mais je n'ai pas eu l'honneur de le voir... Mais aujourd'hui je l'ai vu et lui ai causé à la chasse. Mon Dieu! qu'il est changé depuis l'an passé! Le menton pointu, le nez de même, la bouche rentrante, de sorte que nez et menton se touchent presque...

Marly, le 31 mai 1711.

Il me semble que les femmes de chambre ne se portent jamais bien; j'en ai dix-huit, et pas une qui ait une bonne santé. Si la vôtre prend du café, il pourrait bien lui arriver la même chose qu'à la princesse

de Hanau[1]... A cette heure, on pense aussi que le café a contribué à la mort de M. le Dauphin et qu'il lui a corrompu le sang...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 31 mai 1711.

... Je crois que l'électeur de Bavière s'imagine qu'il a cessé d'être un comte palatin du Rhin[2] pour devenir un prince français, car il distingue les princesses du sang plus qu'il ne me distingue, moi... Jeudi dernier, ne voyant pas la princesse de Conti au salon, il envoya incontinent un gentilhomme auprès d'elle pour demander si elle s'était trouvée mal, n'étant pas descendue. Mardi il était de nouveau ici ; il ne m'a vue nulle part, mais il ne m'a pas envoyé de gentilhomme, et quand il me vit à la chasse il était tout à fait embarrassé, comme un enfant; mais il n'en est pas un, il para être au moins aussi âgé et aussi laid que moi. Je suis comme Mme de Fiennes, qui avait coutume de dire : « Quand je suis contente des gens je les trouve si beau, mais quand je n'ay pas lieu de l'estre je les trouve tres laids... » Et j'ai trouvé l'électeur affreux...

Marly, le 11 juin 1711.

... Entre jésuites et jansénistes, il y a une guerre continuelle ; mais les jésuites ont le roi pour eux, ils

1. Lettre du 5 février 1711.
2. Étant de la famille de Wittelsbach comme Madame.

sont donc les plus forts. Ils tourmentent les autres d'une façon horrible. On ne peut mieux faire sa cour qu'en prenant parti contre les jansénistes. Quant à moi, je prends en pitié tous les honnêtes gens qui sont malheureux. Quoique je compte plus d'amis parmi les jésuites que parmi les jansénistes, il me faut reconnaître que ces derniers vivent chrétiennement et ne méritent pas leur infortune. En outre, il me fâche de voir des gens qui professent la même religion être tellement ennemis les uns des autres, se haïr et se persécuter...

Marly, le 14 juin 1711.

... L'impératrice mère[1] a écrit une lettre insensée à notre roi. Il ne l'a pas acceptée. En lui notifiant la mort de l'empereur Joseph, elle ajoute que son fils, le roi Charles, est élu empereur. Elle l'appelle le roi Charles d'Espagne, et énumère tous les royaumes d'Espagne, sans oublier les Indes... On trouve fort *insultant* d'avoir mis ainsi la *légende* de tous ses titres...

Marly, le 18 juin 1711.

Je sais fort bien pourquoi la maison d'Autriche a une telle affection pour les siens : c'est que là ils n'ont pas de bâtards; tout l'amour est donc reporté sur les princes légitimes, il n'y a point partage. Mais où il y a des bâtards, on ne se préoccupe que de leur

1. L'impératrice douairière Éléonore. Elle gouvernait l'empire comme régente pendant que le successeur de Joseph 1er, Charles VI, était encore en Espagne. Il ne revint à Vienne qu'en janvier 1712.

élévation, et l'on déteste ceux qui, par la nature des choses, prétendent leur être supérieurs.

Marly, le 28 juin 1711.

... Vous et moi nous sommes de la confrérie des âmes pacifiques, aussi bien que l'abbé de Saint-Pierre, qui jadis fut mon premier aumônier. Il fait projets sur projets pour arriver à la paix perpétuelle. Il veut écrire tout un livre là-dessus. Voici son premier cahier; mais je doute qu'il achève l'ouvrage; on s'est bien moqué de lui déjà...

Marly, le 5 juillet 1711.

... Je ne sais quelle rage on a de persécuter les jansénistes. Cela a causé le malheur de bien des braves et honnêtes gens. On n'a pas accusé M. de Cambrai d'être janséniste, mais bien d'être piétiste [1]. Quant à moi, pour dire la vérité, je l'ai toujours tenu pour un homme honnête et intelligent. Il est laid de sa personne, il n'a que la peau sur les os et les yeux enfoncés dans la tête, mais il cause bien agréablement, avec une grande vivacité; il est fort poli et même gai. Il rit volontiers et aime à causer sans façon. Il m'a grandement plu. On n'entend plus du tout parler de Mme Guion. Celle-là, je ne l'ai jamais vue. D'autres m'ont dit qu'elle était fort agréable. A la cour, on n'attribue pas la disgrâce de M. de Cambrai à ses opinions religieuses, mais bien à ceci, qu'il

[1] Madame veut dire « quiétiste ».

affermit le roi dans l'opinion que ce n'est pas un péché de tenir secret un mariage déraisonnable. Cet avis ne plut pas à tout le monde, dit-on; c'est pourquoi on prit pour prétexte l'histoire de Mme Guion, et on a fait *pousser* M. de Cambrai par feu M. de Meaux...

Marly, le 20 juillet 1711.

... J'ai toujours entendu dire que la femme de mylord Marlborough était très insolente avec la reine Anne. Celle-ci a donc bien fait de la laisser partir. Qu'est-ce que cela peut faire à mylord Sunderland que la reine soit bien ou mal servie par Mme Masson? C'est un gaillard bien dangereux que ce Sunderland, et, à voir ses mines modestes et paisibles, on ne lui supposerait pas la moindre malice. Il a été pendant longtemps ambassadeur en France; c'était un grand joueur de bassette; il jouait toujours à Saint-Cloud avec Monsieur et à Paris aussi, où je le voyais souvent...

Fontainebleau, le 12 août 1811.

... Je vous assure que c'est à bon droit qu'on vante M. le Dauphin. Il le mérite. Mme la Dauphine commence à se faire aimer de tout le monde par sa politesse. Lundi passé, j'étais invitée à dîner chez eux. On ne saurait être plus poli qu'ils ne l'ont été : ils me servaient eux-mêmes. Il y avait là toute une douzaine de duchesses, et ils ont parlé avec toutes...

Fontainebleau, le 2 septembre 1711.

... Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Mme Scudéry [1], qui à cette heure est âgée de quatre-vingt-huit ans, a eu la petite vérole et en est réchappée...

Mme la Dauphine est souvent impatiente et chagrine de l'amour que le duc de Berry a pour sa femme. Elle dit qu'il est par trop fade. Ce duc n'est pas dévot du tout, il prie le moins qu'il peut, mais on l'a tenu si serré que, ayant une femme maintenant dont il peut faire ce qu'il veut, il en est charmé et s'imagine qu'on ne peut trouver rien de plus joli au monde. Elle ne l'est pas du tout, ni sous le rapport de la taille, ni sous celui de la figure. Elle est épaisse, ramassée, a de longs bras, les hanches courtes; elle marche mal et a mauvaise grâce en tout ce qu'elle fait; elle grimace horriblement, a la figure pleurarde, marquée de la petite vérole, les yeux rouges, — d'un bleu clair à l'intérieur, — la figure rougeaude : elle paraît bien plus vieille qu'elle n'est en réalité. Mais ce qu'elle a de parfaitement beau, c'est la gorge, les mains et les bras. Elle les a très blancs et fort bien faits, les jambes aussi, et les pieds sont gentils. Je ne peux comprendre pourquoi elle a la démarche si chancelante. Avec tout cela, son mari et son père s'imaginent que jamais Hélène ne fut aussi belle que l'est la duchesse de Berry...

Versailles, le 30 septembre 1711.

... Mme de Maintenon ne paraît pas du tout son âge.

1. Marie-Françoise de Martin-Vast, 1631-1712, connue par ses *Lettres*,

Elle a maigri un peu, cela est vrai, mais elle a fort bonne mine encore. Je ne l'ai pas vue de près depuis six mois... Le portrait du roi, où il est représenté assis tout nu sur un coussin, la couronne sur la tête et le cordon bleu de l'ordre au cou, ce portrait est encore ici...

Marly, le 14 octobre 1711.

... Mardi dernier, j'allai voir la dame toute-puissante. Elle me dit de renvoyer mes dames dans la chambre à côté. Cela commençait si sérieusement que le cœur se mit à me battre, et que je crus qu'elle allait me faire la leçon. Je fis un court examen de conscience, mais je ne trouvai rien. Voici ce qu'elle me dit : Le roi avait recommandé à mon fils et à sa femme de veiller sur la conduite de leur fille et non à moi, croyant sûrement que je le ferais de moi-même, comme de juste ; mais apprenant que depuis ce temps je ne lui ai plus rien du tout dit, Sa Majesté a ordonné à Mme de Maintenon de me donner commission de sa part de sermonner à l'avenir la jeune personne. Puis elle m'a énuméré les points auxquels il faudrait toucher dans ma semonce. « Quoique ce soit chose pénible, répondis-je, j'accepte la commission, pour prouver à Sa Majesté que je suis prête à lui obéir toujours et en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner ; mais je prie Sa Majesté de faire dire à la duchesse de Berry que la commission me vient d'elle, afin que cela produise une impression plus profonde sur elle. » Ce qu'il fit.

Ce soir-là, le père, la mère et la fille vinrent

me trouver. J'entrai de suite en matière : « Ma chère enfant, vous savez que je ne vous ai prêchée qu'une fois depuis votre mariage ; mon intention était de ne plus jamais le faire, mais j'ai reçu aujourd'hui un ordre du roi, auquel, comme bien vous pensez, je ne saurais me soustraire : c'est de vous expliquer pourquoi lundi dernier il ne vous a pas menée à la chasse dans sa calèche. La raison en est que votre conduite déplaît au roi. » Puis je lui expliquai la chose point pour point ; « et, ajoutai-je, si vous voulez devenir parfaitement malheureuse, vous n'avez qu'à continuer de la sorte ; mais si vous voulez être heureuse, il faut commencer par vous faire aimer de tout le monde autant que, jusqu'à ce jour, vous vous êtes fait haïr. Quand le roi apprendra d'un chacun combien vous vous êtes corrigée en toute chose, il vous rendra ses bonnes grâces... » J'en dis bien davantage encore... Elle a pleuré amèrement et a promis de s'amender...

Versailles, le 15 novembre 1711.

« ... Je ne parlerai pas, dis-je à la duchesse de Berry, de Notre-Seigneur Dieu... j'en laisse le soin à votre confesseur. Je ne vous dirai que ceci : Il sied fort mal à une personne de votre âge d'afficher qu'elle ne croit pas en la Divinité ; cela entraîne non seulement la colère et le châtiment de Dieu, mais encore le mépris des hommes... Ce que je vous dis là ne provient pas de ma mauvaise humeur, ni de ce que je suis chagrine ; je vous le dis uniquement parce que le roi me l'a ordonné et parce que, continuai-je en riant, la tendresse que vous porte M. votre père est aveugle et

que Mme votre mère est trop paresseuse pour prendre la peine de vous relever chaque fois que vous faites une sottise, soit en buvant trop, soit encore en vous opiniâtrant à tenir tête au roi, à maltraiter votre mari, ou à lui faire jouer de vilains rôles, et à vivre mal avec Mme la Dauphine... » Mon fils gâte souvent ce que je suis parvenue, au prix de mon temps, à remettre en ordre.

Versailles, le 22 novembre 1711.

... Messieurs de l'Académie, malgré toute leur vivacité, sont bien lents dans leur opération. Pendant longtemps, quand ils faisaient leur dictionnaire, on leur a reproché d'être restés vingt ans à la lettre Q. Mais en français, cela est bien plus plaisant : « Messieur de l'académie pour faire leurs dictionaire Estoit demeures 20 an sur le Q... »

Versailles, le 5 décembre 1711.

... On dit qu'en certains endroits il n'est pas encore permis aux catholiques de lire la Bible, mais à Paris cela est parfaitement admis. Quand je vins en France, c'était la mode de ne pas la lire; puis tout d'un coup la mode changea : on la lut. Je n'ai jamais pu savoir comment cela s'est fait...

On commence déjà à dire « la reine d'Angleterre [1] » ici. Ce ne sont plus les passeports qui retiennent les ambassadeurs...

1. En parlant de la reine Anne.

Versailles, le 10 décembre 1711.

... Quand on aura fini de copier les comédies traduites en allemand, je vous prierai humblement de m'en passer quelques-unes, car j'ai toujours entendu dire à feu mon père[1] que les comédies espagnoles sont bien supérieures aux françaises, mais que les anglaises les dépassaient toutes, et de beaucoup. Aussi en fit-il traduire une que mon frère a représentée avec les pages et les étudiants. Elle était fort belle; c'était *la Chute de Séjan*. C'est ce qui augmente encore la curiosité que j'ai de lire celles-ci.

J'ai bien pensé que Langallerie n'avait pas fait son livre lui-même. Il n'est pas savant du tout, mais fort entendu à la guerre. Il aurait mieux fait de ne jamais publier de livre, car celui qu'il fit composer et imprimer contre M. de Chamillart lui a cassé le cou. Aussi était-ce une grande folie de dire la vérité.

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 12 décembre 1711.

... Chardon m'a renvoyée d'une semaine à l'autre sans me faire tenir le certificat constatant que Coubert[2] a été donné au prince *Dissenguien*[3] comme bien confisqué. Je ne l'ai pas encore, mais je ne veux pas tar-

1. L'électeur Charles-Louis, né en 1617, mort en 1680, était fils d'Élisabeth Stuart, sœur de Charles Ier.

2. Coubert en Brie, domaine acheté en 1669 par le maréchal de Schomberg.

3. D'Isenghien.

der davantage à vous écrire, car Dieu sait combien de temps je pourrai le faire encore : Je ne vous cacherai pas qu'on me tient ici pour gravement malade ; à la vérité, il ne me semble pas qu'il en soit ainsi, mais tous les médecins disent que moins je me sens malade, plus je le suis. Et pourtant je suis grosse et grasse, je n'ai pas mauvaise mine, j'ai bon appétit : seulement je suis toujours un peu somnolente, je m'endors partout, et c'est ce qu'on tient pour fort grave ici. C'est pourquoi hier on m'a tiré du sang, lundi et mercredi je prendrai médecine pour voir s'il n'y a pas moyen de me débarrasser de cette dangereuse somnolence. Je me résigne à la volonté du Tout-Puissant et suis tout à fait calme, quoi qu'il arrive. Je ne souhaite ni ne redoute la mort. Les deux premières palettes de sang étaient hideuses, la troisième meilleure...

Je vous prie, chère Louise, continuez à me raconter ce qui se passe à Francfort, car voilà ce qui m'amuse bien.

Versailles, le 31 décembre 1711.

... Sans nul doute vous avez vu beaucoup de belles et magnifiques choses à Francfort. Ces marchandises-là ne sont plus pour ma bourse : il faut que je m'en tienne aux bagatelles. Pour que vous voyiez comme on travaille bien ici l'or et l'argent, je vous envoie pour le nouvel an une petite boîte en argent avec une petite bague.

A LA DUCHESSE DE HANOVRE

Ce dimanche 3 janvier 1712, 6 h. du soir.

Les Catholiques aussi bien que les Réformés disent que Dieu châtie ce pays pour les tourments qu'on a infligés à tant d'honnêtes gens tant réformés que catholiques. Toutes les fois que je demande un passeport pour quelqu'un, on veut savoir si ce n'est pas pour un réformé, auquel cas on me le refuserait. Par là vous voyez qu'il serait absolument inutile de solliciter pour Mlle de Neuville [1] : ces biens-là, on les confisque immédiatement...

Versailles, le 14 janvier 1712.

... Mon Dieu ! que les enfants opiniâtres sont chose ennuyeuse et désagréable ! Après avoir employé toute la matinée de mardi dernier à faire la leçon à la duchesse de Berry, à lui dire comment elle devait demander pardon au roi, elle finit par me répondre : « Il fauderoit que j'eusse bien peu de memoire si je ne pouvois retenir ce que vous me dites, Madame. » Mon fils, contre son habitude, l'exhorta aussi en fort bons termes : il y avait donc lieu d'espérer que tout se passerait bien et que le roi serait content d'elle. Lundi déjà, Mme sa mère avait prié celui-ci de permettre à sa fille de retourner auprès de lui, car il lui avait fait ordonner par moi de ne plus paraitre en sa présence jusqu'à nouvel ordre. Mon fils aussi intercéda

1. Mlle de La Neuville.

pour elle, mais le roi lui répondit qu'il ne ferait rien sans m'avoir consultée. Le soir, je suivis Sa Majesté dans son cabinet. Le voyant tout embarrassé, je lui dis en riant : « Que V. M. ne s'embarrasse pas de me voir dans ce Cabinet malgré vous, et j'en sortires dais que j'ores eue l'honneur de vous parler et ce que j'ay a dire sera court... La raison qui m'ameine icy sans que V. M. m'ait ordonné de la suivre dans son cabinet, c'est que mon fils et Made d'Orléans m'ont dit tous deux que vous ne voulles permettre à made la Duchesse de Berry de paraistre devant Vous Monsieur et de demander pardon à V. M. de Luy avoir desplue que je ne joigne ma prière à la Leurs et voila Seullement ce que je viens de faire. »

Le roi ne répondit rien quant aux premiers points. Mais quant au dernier : « Quoy madame, dit-il, vous me conseillez de revoir deja made de Berry? — De conseil, il ne m'apartiens jamais de vous en donner, répondis-je en riant, Mais bien de suplier V. M. de donner cette Consolation à Made la Duchesse de Berry, Car je vous assure qu'elle est bien mortifiée la tape qu'on luy a donnée est bonne et rude Car elle avait une grande passion pour cette fille [1]. — « Vos Conseils sont bon, répondit-il avec une grande politesse, ayant bon Esprit comme vous avez, et je reveres demain au soir made de Bery, vous Luy pouvois dire ou mander. »

Je lui fis une grande révérence et gagnant la porte : « Je ne respond pas, dis-je, Comme je devrois afin de

1. Voir la lettre à la raugrave Louise du 21 janvier 1712.

ne retenir plus longtemp V. M. de La Compagnie qui L'attand. » Et là-dessus je m'en allai.

Mardi soir la duchesse de Berry se rendit auprès de Mme de Maintenon. Elle ne lui dit pas un mot quoique je lui eusse expressément recommandé de commencer par elle en parlant comme suit : « J'ai demandé à voir le roi dans votre chambre espérant que vous aurez la bonté de m'aider à l'apaiser. » Au lieu de cela elle ne lui dit pas un mot au roi non plus et finalement se mit à pleurer. « Je vois bien, dit alors celui-ci, qu'il faut que ce sois moy qui rompe la glace. » Tout s'est passé bien froidement, à ce que le roi lui-même m'a fait la grâce de me raconter, et d'ailleurs on se le figure aisément...

### A LA RAUGRAVE LOUISE

Versailles, le 14 janvier 1712.

... Quant à ma santé, elle en est toujours au même point. Quand je suis assise, je ne sens ni gêne ni douleur, mais quand je marche un peu vite, je m'essouffle et m'endors facilement. Moi, j'attribue tout cela à mon grand âge et à ma corpulence, mais les docteurs veulent à toute force qu'il y ait à redouter pour moi une attaque d'apoplexie et une hydropisie...

Marly, le 21 janvier 1712.

... Une maudite femme de chambre dont Mme de Berry avait fait sa favorite s'est ingéniée à brouiller mon fils avec sa femme et Mme de Berry avec sa mère.

Celle-ci s'est fâchée, elle était dans son droit et a tout dit au roi, qui a chassé la femme de chambre. J'ai été mêlée à cette affaire parce que le roi m'avait ordonné de gronder la duchesse de Berry toutes les fois qu'elle ferait quelque chose de mal. Vous pensez bien qu'il m'a fallu, des deux côtés, chercher à rétablir la paix...

Marly, le 31 janvier 1712.

... Je suis bien aise que ces petites bagatelles que je vous ai envoyées pour le nouvel an vous aient fait plaisir. Soyez sans inquiétude quant à ma bourse. Ce sont là des magnificences qu'elle peut bien supporter...

Je vous ai envoyé la bague pour rire, afin que vous voyiez quelle splendeur je déploie en fait de pierres précieuses, pendantque ma petite-fille a au doigt des bagues de quarante mille francs, et pour vous montrer en outre comme on enchâsse délicatement ici. Celle-là, je ne pouvais plus la porter, elle m'était trop étroite...

Nous avons eu un nouveau malheur ici : M. le duc de Berry a blessé hier par inadvertance M. le Duc d'un coup de feu à l'œil, à la chasse; on craint qu'il ne perde l'œil, le droit. Le duc de Berry est au désespoir, car il aime beaucoup son cousin...

Ma somnolence et mes étouffements empirent de jour en jour...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 11 février 1712.

Il n'y a pas à s'étonner que la reine d'Angleterre haïsse le duc de Marlborough et sa femme : ils ont été par trop insolents vis-à-vis de Sa Majesté. Mais il me semble quand même qu'elle devrait lui pardonner, parce que, à l'armée, il n'a que trop bien fait son devoir tant dans les batailles qu'aux sièges, et à mon avis les triomphateurs méritent des récompenses et non des châtiments. A moins que la reine — comme on le prétend ici — n'ait les preuves en main qu'il ait voulu la détrôner et s'ériger en Protecteur comme Cromwell; auquel cas elle a eu raison de le faire empoigner et jeter en prison, car ici l'on dit qu'il est déjà arrêté...

Je ne crois pas que ces *Harlay*-là[1] soient parents de ceux d'ici. Je n'ai jamais entendu dire que les membres de cette famille aient été s'établir à l'étranger...

Marly, le 14 février 1712.

... On ne peut faire fond sur rien. Qui est-ce qui n'aurait pas promis une vie longue et heureuse à Mme la Dauphine ? et voilà que tout est anéanti. Mon Dieu ! que la bonne duchesse de Savoie doit être triste ! Elle me fait pitié. Je ne peux penser à son affliction. M. le Dauphin est profondément triste

1 Les Harley d'Angleterre. Harley, comte d'Oxford (1661-1724), premier ministre et grand trésorier en 1712, créa les loteries royales.

aussi, mais il est jeune, il peut se remarier et réparer sa perte, mais celle de Mme de Savoie est irrémédiable, et celle du roi aussi. Il l'avait élevée tout à fait à son idée ; elle était toute sa consolation, toute sa joie. Elle avait l'humeur si gaie qu'elle trouvait toujours le moyen de le dérider, quelque maussade qu'il fût. Cent fois par jour elle accourait auprès de lui et chaque fois lui disait quelque chose de plaisant. Elle manque au roi sous tous les rapports : il n'y a rien d'étonnant que Sa Majesté soit tellement affligée...

Marly, le 18 février 1712.

... Le malheur nous accable de nouveau : ce bon M. le Dauphin a suivi sa femme ; il est mort ce matin à huit heures et demie... L'affliction du roi est si grande que je tremble pour sa santé. C'est une perte affreuse pour tout le royaume, car c'était un homme vertueux, juste et intelligent... Le roi avait la toux et le rhume, on ne l'a donc pas réveillé. Mais il a appris immédiatement l'horrible nouvelle. Dès que nous avons su qu'il en était informé, nous nous sommes rendus auprès de lui. Il ne peut y avoir de spectacle plus navrant. Le roi perd beaucoup en lui, car depuis la mort de M. son père il le faisait assister à tous les conseils et les ministres travaillaient avec lui. Il soulageait le roi où il pouvait, était miséricordieux, faisait beaucoup l'aumône : il avait vendu tous les joyaux de sa mère et donné l'argent à de pauvres officiers blessés. Il a fait tout le bien qui était en son pouvoir, et de sa vie il n'a fait de mal à personne.

Jamais, je crois, on n'a vu ce qu'on va voir main-

tenant : le mari et la femme conduits à Saint-Denis dans la même voiture! Je suis sous le coup d'une telle frayeur que j'ai peine à me remettre. Je ne sais quasi pas ce que je dis... Tous, tant que nous sommes, nous allons, je crois, mourir l'un après l'autre...

Marly, le 20 février 1712.

... Ce n'est pas jour de poste aujourd'hui; mais quand mon cœur est angoissé et triste, comme il l'est présentement, je ne sais de meilleure consolation que de conter mes peines à ma bien-aimée tante. Il ne suffit pas que je sois sincèrement affligée de la mort de Mme la Dauphine et de M. le Dauphin, desquels, depuis deux ans, j'avais de réels motifs d'être satisfaite; il faut qu'il m'arrive en outre une chose qui m'est encore plus douloureuse et qui me perce le cœur: des gens qui ont l'âme noire ont répandu le bruit dans tout Paris que mon fils a empoisonné le Dauphin et la Dauphine. Moi qui suis sûre de son innocence, — j'en mettrais la main au feu, — j'ai d'abord considéré la chose comme une plaisanterie; je ne pensais pas qu'on pût dire cela sérieusement; mais c'est bien comme cela qu'on l'a raconté au roi. Celui-ci cependant en a de suite parlé à mon fils avec bonté et lui a donné l'assurance qu'il n'en croyait rien. Mais il a conseillé à mon fils d'envoyer, dans son propre intérêt, son chimiste, le pauvre et savant Humberg[1], à la Bastille, afin qu'il lavât son maître de cette accusa-

1. Guillaume Homberg, né à Batavia en 1652, mort à Paris en 1715 perfectionna la machine pneumatique d'Otto de Guérike.

tion... Je suis absolument hors de moi. D'aucuns prétendent que cette méchanceté vient d'Espagne. En ce cas, il faudrait que la princesse des Ursins fût un vrai diable et qu'elle poussât bien loin sa vengeance contre mon fils. La plaisanterie qu'il s'est permise à l'égard de cette dame lui coûte cher...

Le dimanche 21 février, à 10 h. du matin.

... Il faut que je vous raconte la fin de l'histoire d'hier. Mon fils a envoyé son Humberg à la Bastille pour être *examiné*. Le roi fit défense de l'y recevoir. Premièrement Sa Majesté ne croit pas mon fils capable d'une pareille chose; secondement tous les médecins qui ont assisté à l'autopsie attestent qu'ils n'ont trouvé ni chez l'un ni chez l'autre la moindre apparence de poison, mais que M^me^ la Dauphine est morte de la rougeole, et M. le Dauphin du mauvais air et de chagrin...

On ne peut connaître Humberg sans l'estimer pour la netteté de son esprit; il n'est pas embrouillé du tout, comme le sont d'ordinaire les savants, ni grave, ni imposant non plus, toujours gai au contraire. Il vous débite sa science, même la plus abstruse, comme en badinant, en se jouant et riant de lui-même. Je suis convaincue qu'il vous plairait. Il a la voix douce et le parler lent, mais il se fait fort bien comprendre.

Les sciences, voilà l'affaire de mon fils : elles conviennent bien à sa nature. Mais quand il veut faire le drôle, on en a des nausées, tellement cela lui sied mal, et les jeunes gens, sa fille elle-même, se moquent de lui, mais rien n'y fait. Il est comme l'enfant de ce

conte au baptême duquel on invita les fées : l'une lu souhaite une belle taille, l'autre l'éloquence, la troisième qu'il apprenne tous les arts, la quatrième qu'il apprenne tous les *exercices*, à savoir l'escrime, l'équitation, la danse, la cinquième qu'il devienne habile dans l'art de la guerre, la sixième qu'il ait plus de courage que tout autre. Mais la septième fée, on avait oublié de l'inviter. « Je ne peux reprendre à l'enfant, dit-elle, ce que mes sœurs lui ont donné, mais sa vie durant je lui serai contraire, de telle façon que toutes les faveurs qu'on lui a accordées ne lui servent à rien. Ainsi lui donnerai-je une démarche si vilaine qu'on le croira bancal et bossu, je lui ferai tellement pousser sa barbe noire d'un jour à l'autre et lui ferai faire en outre des grimaces d'homme rêveur qu'il en sera tout défiguré; je le dégoûterai de tous les exercices du corps, je le plongerai dans un tel ennui qu'il prendra en aversion tous les arts qu'il cultive, la musique, la peinture, le dessin; je lui inspirerai le goût de la solitude et l'horreur de la société des honnêtes gens... »

Versailles, le 5 mars 1712.

... Je suis prise d'une grande compassion pour le roi. Il se contient et fait bonne mine, et pourtant on voit qu'il souffre intérieurement. Que Dieu nous le conserve, car les choses prendraient une étrange tournure ! On craint déjà que mon fils n'ait part au gouvernement que nous aurions; c'est pourquoi l'on cherche à le rendre odieux à Paris et à la cour, et l'on répand ce bruit d'empoisonnement dont je vous ai

déjà parlé. Il ne meurt personne à la cour qu'on ne l'en accuse. C'est ainsi qu'il doit avoir empoisonné M. de Seignelay aussi, qui est mort si subitement...

Versailles, le 10 mars 1712.

Sans nul doute vous serez saisie de frayeur aussi en voyant que le malheur continue à nous accabler. Les médecins ont commis la même faute qu'avec Mme la Dauphine. Car le petit Dauphin était déjà tout empourpré de la rougeole et en transpiration, qu'ils lui ont fait une saignée, puis donné de l'émétique, et au milieu de l'*opération* le pauvre enfant est mort. Et ce qui prouve bien qu'ils l'ont tué, lui aussi, c'est que son petit frère étant atteint de la même maladie et les neuf docteurs étant occupés de l'aîné, les femmes du plus jeune se sont enfermées avec lui et lui ont donné un biscuit et un peu de vin. Hier l'enfant avait une forte fièvre, ils ont voulu le saigner, mais Mme de Ventadour et la sous-gouvernante du prince, Mme de Villefort, s'y sont fortement opposées et n'ont absolument pas voulu le souffrir. Elles l'ont simplement tenu bien au chaud, et cet enfant a été sauvé, à la honte des docteurs. Si on les avait laissé faire, sûrement il serait mort.

Il faut que je vous raconte en gémissant l'atroce méchanceté des gens d'ici. Quoique mon fils ni personne des siens n'eût jamais approché cet enfant, on dit quand même publiquement qu'il a empoisonné le petit Dauphin aussi, mais qu'il laisse vivre le plus jeune, de peur que le roi d'Espagne, qui déteste mon fils, ne revienne ici. Hier des gens dignes de foi ont

entendu des propos comme celui-ci : « Ah ! qu'on laisse mourir aussi Le petit Duc d'Anjou, afin que le Royaume ne demeure pas après le Roy en minorité. » On n'entend de telles insolences que dans ce pays-ci...

Versailles, le 15 mars 1712.

... Je suis persuadée qu'il y a plus de cent saints qui ont été canonisés sans l'avoir autant mérité que feu notre deuxième Dauphin (car en onze mois nous en avons perdu trois, ici, c'est une affreuse chose! l'un à l'âge de quarante-neuf ans, l'autre à vingt-six et le troisième à cinq). Le Dauphin sûrement est mort de chagrin : il aimait sa femme d'une façon inouïe; l'affliction lui donna la fièvre, qui pendant quelques jours ne fut pas *réglée,* puis ce devint une fièvre quarte, on le saigna. Après la mort de sa femme, il lui vint comme une éruption de pustules au front; il n'en resta pas moins debout et ne se coucha que lundi soir; il lui vint beaucoup de taches violâtres avec des boutons proéminents, autres que ceux qui d'ordinaire accompagnent la rougeole. On lui donna des cordiaux et on provoqua la transpiration, mais l'éruption ne se fit pas bien. Mercredi dans la nuit, quand tout le monde se fut couché, il fit dresser un autel dans sa chambre, communia avec une grande dévotion, et quelques heures après il reçut l'extrême onction. Immédiatement après, il se mit à divaguer : il voulait se lever, aller à la chasse, à la guerre, eut des accès de fureur, ne connaissait plus personne. A partir de huit heures, il s'affaiblit de plus en plus, et, à neuf heures, il rendit l'âme. De onze à trois heures de

l'après-dînée, on l'a exposé dans sa chambre[1]. Puis on lui fit un lit dans sa voiture et de cette façon on l'amena à Versailles. Le lendemain, quand les vingt-quatre heures furent écoulées, on fit l'autopsie, on trouva tous les organes pourris, le cœur flétri et déprimé, d'où l'on a conclu qu'il est mort de chagrin...

Versailles, le 17 mars 1712.

... Je suis heureuse pour deux raisons d'être admise dans le sanctuaire. D'abord on ne peut parler au roi que là, et pour moi qui l'aime et le respecte, c'était chose pénible de ne pouvoir l'entretenir qu'à une audience. Secondement cela me semblait une véritable disgrâce d'être la seule de toute la famille royale qui en fût exclue... Je ne sais vraiment pas pourquoi on me permet maintenant de venir dans le cabinet du roi... je ne crois pas non plus que les malheurs qui viennent de nous frapper aient motivé ce changement, à moins qu'on ne veuille me faire croire que M^me^ la Dauphine seule était cause de mon exclusion....

Versailles, ce samedi 19 mars 1712.

... Je ne peux trouver le motif pour lequel mon fils est tellement haï à Paris : de sa vie il n'a fait de mal à personne. Feu Monsieur, son père, et moi ne l'avons jamais été : présentement je ne le suis pas davantage.

Grâce à Dieu, je crois que voici la vérité au sujet de cette intrigue : l'origine en est que beaucoup

1. A Marly.

d'entre les domestiques de mon fils étaient jaloux de Homberg, parce qu'il en fait grand cas.... Ces domestiques ont cru nuire uniquement à Homberg en répandant le bruit qu'il manie des poisons, mais les politiques qui craignent que mon fils ne soit appelé au Conseil, qu'il n'y déploie, si j'ose le dire, plus d'esprit et de savoir que d'autres, tous ces gens-là ont monté le coup contre lui. J'ai tout examiné fort minutieusement : le roi n'y croit pas, aussi peu que les gens qui ont répandu le bruit; seulement on le propage quand même dans le peuple, afin de lui rendre mon pauvre fils odieux. Mais j'espère qu'on va être plus prudent, maintenant qu'on voit comment le roi a pris la chose.

C'est la faute de mon fils que son enfant soit si gâtée et si volontaire, il l'a mal élevée. Je ne crois pas que la cour imitera les manières de la duchesse de Berry, car elle n'est en faveur nulle part...

Ce n'est pas là le genre du roi de causer avec les courtisans, à l'exception de ceux qui ont été auprès de Sa Majesté dès sa jeunesse, comme M. le Grand, le maréchal de Villeroy et autres....

Quand le roi ne va pas au tiré où à Marly, il passe toute l'après-dînée auprès de M^me^ de Maintenon. Il travaille chez elle avec les ministres. Tous les soirs je fais de mon mieux pour l'égayer par mon bavardage. Quelquefois je parviens à le faire sourire.

Ce n'est pas ici comme en Hollande. Il n'est permis à personne, si ce n'est aux ministres, de parler des affaires de l'État. D'autres le font aussi, mais on le leur prend en mauvaise part...

Versailles, ce jeudi saint 24 mars 1712.

Dans le Sanctuaire, on parle beaucoup du passé, mais on ne dit mot du présent, ni de la guerre, ni de la paix; on ne parle pas davantage des trois Dauphins et de la Dauphine, pour n'y pas faire penser le roi. Dès qu'il se met à en parler, vite je cause d'autre chose en feignant de n'avoir pas entendu. Plût au Ciel qu'il n'y eût pas de plus grosses difficultés dans la paix que de reconnaître la reine Anne comme reine légitime d'Angleterre et d'agréer les princes qu'elle désignera pour ses héritiers... Je crois que quand bien même la reine Anne n'aurait pas demandé qu'on reconnût l'électeur de Brunswick en cette qualité, on ne l'eût pas moins fait...

Versailles, ce dimanche de Pâques 1712, 10 h. du matin.

... Les médecins avouent bien qu'ils ont mal traité M. le Dauphin et M^me^ la Dauphine en reconnaissant qu'ils n'ont pas deviné la maladie qu'ils avaient...

Précédemment mon fils était aimé de tout le monde, mais depuis l'affaire d'Espagne tout Paris le déteste... On affiche au Palais-Royal des placards portant : « voicy ou se font Des lotteries et ou on trouve le plus fin poison. » Ces lotteries, c'est pour dire que mon fils vit avec sa fille comme Lot. On ne demande pas qu'il soit bigot, mais on trouve mal qu'il blasphème et nie l'existence de Dieu, et en ceci on n'a pas tort. Je le lui ai dit cent fois, mais il ne me croit pas

Marly, le 8 avril 1712.

... M. Hassenberg vous remettant ceci en mains propres, je vais vous dire d'où vient le malheur de mon fils. M. du Maine, Mme la Duchesse et M. le duc d'Antin sont les créatures les plus ambitieuses que porte la terre. Voyant que le roi a de l'inclination pour mon fils, ils ne cherchent tous qu'à le déshonorer. Du vivant de Monseigneur, ils n'ont travaillé contre lui qu'auprès de celui-ci et du duc de Bourgogne. Auprès du père ils ont réussi, mais non auprès du fils, qui était plus juste ; mais depuis un an, depuis la mort de Monseigneur, ils ont commencé par faire entrer la vieille Maintenon dans leur cabale. Celle-ci a représenté au roi que mon fils a empoisonné le dernier Dauphin et la Dauphine. Ils s'imaginaient que cela effrayerait tellement le roi qu'incontinent il renverrait mon fils de la cour, sans examiner la chose. Et j'ai acquis cette certitude par le fait suivant : quand les médecins vinrent annoncer au roi qu'ils avaient tout examiné scrupuleusement et que bien certainement nul poison n'avait été administré à ces deux personnes, le roi se tourna vers Mme de Maintenon et lui dit : « Eh bien, Madame, eh bien, ne vous avais-je pas dit que ce que vous m'avez dit de mon neveu était faux ? » On a vu à Paris des gens du duc d'Antin qui répandaient ces bruits parmi le peuple. Par là vous voyez que nous ne nous sommes pas trompés : la vieille femme voudrait bien voir ses élèves sur le trône, elle nous hait tous, mais moi je ne fais pas semblant de savoir la chose.

Marly, le 14 avril 1712.

... Le roi de Danemark a bien mauvaise grâce à faire le galant. Il n'est pas taillé pour cela, il ne sait pas s'y prendre. Je n'y peux penser sans rire : je le vois d'ici qui fait ses grimaces; il est pâle comme la mort, il ressemble bien plus à un homme qui va tomber en syncope et être pris de convulsions qu'à un amoureux. On peut bien lui appliquer le proverbe français : « La Mort n'a pas faim. »

Le roi traite bien mon fils. Cela me fait espérer que ces mensonges, Dieu merci, n'ont pas fait d'impression sur Sa Majesté.

Mon fils n'est pas de sa nature porté à l'ivrognerie, mais il hante souvent fort mauvaise compagnie et il s'imagine que c'est une gentillesse de faire *le bon drolle* avec eux; il s'enivre totalement et une fois pris de vin, il ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, le 21 avril 1712.

... J'ai reçu... les deux médailles que vous m'avez envoyées, chère Louise, elles me complètent ma suite, dans l'histoire de notre temps. Je vous en remercie de tout cœur : vous me rendez un grand service en me les envoyant... J'en ai de toute sorte, des romaines, des grecques, en or, en argent. Celles en or, je les ai achetées ici, ma tante m'a fait cadeau de celles en argent. J'en ai beaucoup de modernes comme ces

deux-là, et c'est vous qui m'en avez envoyé un grand nombre; j'ai donc de curieux recueils en la matière. J'espère qu'avec le temps mon fils aussi y prendra goût et que la peine que j'ai eue de les collectionner n'aura pas été vaine. Je commence à me connaître un peu en médailles; si donc vous deviez ne pas savoir que faire de votre livre de médailles d'Auguste, envoyez-le-moi toujours...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 1er mai 1712.

... Antoine Hamilton ne dit pas pour quel motif le comte de Gramont a été exilé. Le voici : Notre roi en ce temps-là était très galant, il s'était épris d'une des demoiselles de la reine appelée Mlle de La Mothe, sœur du comte de La Mothe, et nièce par alliance de la maréchale de La Mothe. Le comte de Gramont était également amoureux d'elle, mais voyant qu'elle le dédaignait, il en chercha la cause et trouvant qu'on lui préférait le roi, il les épia un jour. Il apprit que le roi avait un rendez-vous avec elle. Pour être bien seule, la demoiselle avait feint une migraine. Le comte de Gramont, de son pied léger, va à sa chambre; la clef était à la serrure, il ferme la porte à double tour et s'en retourne. Quand le roi vint, il ne put entrer et la demoiselle ne put pas davantage lui ouvrir. Il s'informa des personnes qui avaient passé par là, à ce moment de la journée. On sut que c'avait été le comte de Gramont et aussitôt le roi l'exila...

Il alla en Angleterre. C'est à cette époque qu'il y

eut toutes les aventures que vous trouverez dans le deuxième livre. Dans le premier se trouve relatée sa galanterie à la cour de Savoie. Dès que je pourrai avoir le tome troisième, je vous le ferai copier et vous l'enverrai...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 5 mai 1712.

... Je vous remercie bien de la part que vous avez prise... à ma douleur, au sujet de l'affreuse calomnie qu'on a répandue sur le compte de mon fils innocent. Dieu merci, tout est fini! Même ceux qui ont clabaudé le plus nient tout à présent et font implorer leur pardon auprès de nous; mais ceux qui inventent et répandent de telles choses ne s'en vantent pas; tout cela se fait sous main. Je vous sais grand gré d'avoir pris ainsi parti pour mon fils...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 8 mai 1712.

... Ce m'est une grande joie que le manuscrit d'Antoine Hamilton vous divertisse autant. Je le pensais bien, c'est pourquoi je vous l'ai offert. Mais si vous aviez connu comme nous le comte et la comtesse de Gramont, le livre vous eût amusée davantage encore. Le caractère des deux époux y est parfaitement bien rendu. Matta, je l'ai connu aussi, et le petit Germain. Le bon roi Jacques n'est pas mal dépeint non plus, mais à mon sens il maltraite trop mon oncle Robert...

Versailles, le 12 de mai 1712.

... Mon fils reçoit comme une grâce tout ce que vous faites pour lui, et lui dites. Mais il a un vilain défaut : il sait fort bien qu'il a tort, il l'avoue lui-même, il donne raison à ceux qui le blâment, mais ne s'amende pas pour cela. Quelquefois cela me met hors des gonds !...

Versailles, le 21 mai 1712.

... Quoique la vieille femme soit notre pire ennemie, je ne lui en souhaite pas moins de vivre longtemps et cela à cause du roi, car tout irait dix fois plus mal s'il venait à mourir maintenant, et il aime tellement cette femme que bien certainement il la suivrait de près dans la tombe. — Ne répondez pas à ce que je vous dis dans cette lettre, je vous prie. — Quant au duc de Berry, il ne serait pas si sot si on ne l'avait pas élevé de façon à en faire un ignorant. Il ne sait rien, absolument rien ; à peine s'il sait qui il est lui-même. Et avec cela il est très opiniâtre, mais fort épris aussi de sa femme. Hélas ! elle ne l'est pas du tout de lui, et quoiqu'elle se tienne mieux à cette heure qu'elle ne se tenait précédemment, je crains qu'elle ne devienne coquette. Elle a trop de pente à cela et « bon chien chasse de race ». Madame sa mère, malgré toute sa gravité, n'est jamais sans affaires, mais il faut avouer que sous ce rapport elle se gouverne bien : elle ne fera jamais d'éclat. Tout Paris la tient pour une vestale ; mais moi, qui vois les choses de près, je sais bien ce qui en est.

Elle est bien avec moi ; je me garde aussi de lui faire le moindre chagrin, et toujours je conseille à mon fils de rester sur un bon pied avec elle, car à quoi cela lui servirait-il de faire un éclat? Le roi prendrait le parti de sa fille et mon fils serait obligé de la garder malgré l'éclat. Il vaut donc mieux ne rien laisser paraître et bien vivre avec elle, cela l'obligera à rendre de bons offices à mon fils auprès du roi et à parler en sa faveur. En ceci, mon fils suit mon conseil et il s'en trouve bien.

Au demeurant, M. le duc du Maine et Mme la Duchesse sont les créatures les plus ambitieuses du monde; ils font tout leur possible pour tirer à eux toute la faveur du roi, et comme le duc d'Antin est très en crédit, ces deux-là n'ont rien de plus pressé à faire que de s'arracher leur demi-frère[1] : ils ne s'aiment donc pas du tout. Mme d'Orléans et Mme la Duchesse se haïssent aussi comme deux beaux diables, car Mme la Duchesse voulait que le duc de Berry épousât l'une de ses filles; elle ne peut pardonner à sa sœur que sa fille ait eu la préférence, et à cette heure Mme d'Orléans cherche à détourner de l'autre son plus cher frère[2], ce qui occasionne une nouvelle jalousie. Voilà l'état de la cour intime ..

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, ce samedi 18 juin 1712.

... Ce que M. Hassenberg a apporté à ma tante... est

1. Le duc d'Antin, fils légitime de Mme de Montespan.
2. Le duc du Maine.

le modèle d'un parasol expéditif, qu'on peut facilement emporter partout, au cas où la pluie viendrait à vous surprendre en pleine promenade. Le même homme qui a inventé le clavecin brisé, que mon fils a une fois envoyé à la reine de Prusse, est aussi l'inventeur de ce parasol...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Marly, le 19 juin 1712.

... Bien sûr que le jeune Pellnitz est à Paris et qu'il vient me voir souvent. Je vous ai déjà écrit combien il me paraît bien élevé, car tous les autres jeunes gens, quand ils vous ont répondu, restent là sans bouger, vous font une grande révérence et ne disent plus rien; mais lui n'est pas ainsi, il fait bon causer avec lui, il parle tant qu'on veut, et bien; je ne l'ai pas encore entendu faire le Gascon...

Il faut que Notre Seigneur Dieu ait touché le cœur de la reine Anne, qu'elle soit maintenant à ce point partisan de la paix. Si Dieu l'a résolu, le prince Eugène avec sa mine de *phève* [1] aura beau en crever de rage, la paix se fera quand même!

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 8 juillet 1712.

... Mon côté gauche enfle souvent très fort; cela gêne la respiration. Mais mon docteur ne veut pas

1. Mine de fauve?

que je dise que c'est la rate. La rate, prétend-il, est bien loin de là...

Je ne croirai à la paix, particulière ou générale, que quand je l'entendrai proclamer à son de trompe par les *hérodarmes* [1]...

Marly, le 9 juillet 1712.

... La poudre de milady Kent est une excellente chose et nullement à dédaigner; elle ne fait jamais transpirer, à moins qu'on n'en prenne une forte dose... Il faut qu'un mauvais air se soit subitement abattu sur Hanovre et les environs, pour que tout le monde se soit ainsi trouvé mal tout d'un coup. Mais cela ne viendrait-il pas de ce que tout Hanovre prend trop de café, lequel, dit-on, est fort préjudiciable à l'estomac et à la poitrine?... J'imagine que les gouttes qui vous ont fait tant de bien à vous et à tant d'autres sont de ces gouttes anglaises; avec un grain d'opium on en fait cent, à l'aide de l'extrait de deux racines dont l'une s'appelle asarum et l'autre sassafras. Rien au monde ne fait plus de bien à la poitrine.

Qu'est donc devenu notre bon maître d'écriture avec sa main brûlée? Il était original à force de timidité. Bien souvent je lui ai fait peur; ce n'en était pas moins un bon, brave et honnête garçon...

Marly, le 10 juillet 1712.

... Les troupes du prince Eugène ne poussent pas jusqu'à Paris, ce serait par trop impoli; mais elles

1. Les hérauts d'armes.

battent l'estrade en Champagne, dans le pays messin et en Picardie... Si Dieu me prête vie et que je revienne de Fontainebleau, j'essaierai du « beaume noir du Péroux »...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Fontainebleau, le 20 juillet 1712.

... Pour ce qui est des médailles de Heidelberg [1] qui sont en la possession du roi de Prusse, je peux facilement vous expliquer comment cela s'est fait. Dans son testament, mon père avait désigné l'Électeur de Brandebourg comme l'exécuteur de ses dernières volontés, ajoutant qu'on lui donnerait ou bien la tapisserie de Jules César, ou toutes les médailles. Moi, comme bien vous, pensez, j'aurais aimé garder celles-ci; mais Monsieur, qui n'y entendait absolument rien, me dit : « Je vous baisse les mains les medaille ne seroit que pour vostre divertissement et je ne m'en soucie pas, mais j'ay besoin de tapisserie et je veux celle de Julle Cezar, je suis le maistre de la Comunauté c'est a moy de choisir et je le veux. »

Il ne me restait qu'à me taire et à laisser les choses suivre leur cours, et c'est ainsi que toutes les médailles de mon père sont allées à Berlin [2].

1. Le père de Madame, l'électeur Charles-Louis, avait une fort belle collection de médailles. C'est lui qui instruisit dans la numismatique Lorenz Beger, qui publia le *Thesaurus Palatinus*. (Note du Dr J. Friedlaender, directeur du Cabinet royal des médailles à Berlin, dans l'édition Holland.)

2. Comme legs et souvenir par conséquent, et non comme part de

Fontainebleau, le 23 juillet 1712.

... J'ai trouvé Mme de Vendôme bien raisonnable. Elle a l'air d'une personne qui a perdu un de ses bons amis; elle est triste, mais ne pleure pas beaucoup et ne fait pas la désespérée. Elle parle de tout bien sensément. Mais je crains qu'elle ne soit une veuve peu riche. Son mari laisse énormément de dettes et tout son duché fait retour à la couronne...

Fontainebleau, le 3 août 1712.

... Le roi est plutôt à louer qu'à blâmer de n'avoir pas donné de bénéfice au prince Eugène, car c'était un si grand mauvais sujet, qu'il eût agi contre sa conscience en en faisant un prêtre...

M. de Louvois a horriblement ravagé le Palatinat; eh bien, qu'on ne suive plus jamais son détestable exemple...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Fontainebleau, le 3 août 1712.

... Ce matin, à huit heures, au moment où je sortais du lit, la nouvelle est arrivée que le siège de Landrecies est levé. Il me fallut m'habiller à la hâte pour aller faire mon compliment au roi. Je fus obligée d'attendre longtemps, Sa Majesté n'était pas habillée. De là, je dus me rendre chez Mme de Maintenon et de chez elle à la messe, avec le roi...

succession, ce que le Dr Friedlaender semble croire. (Édition Holland, t. IV, p. 375.)

Fontainebleau, le 10 septembre 1712.

... A peine notre roi d'Angleterre était-il parti, que milord *Boulinbrock*[1] est venu à Paris. Ils se sont vus à l'Opéra. Maintenant le pauvre jeune roi est parti et personne ne sait où il est allé. Je plains la reine du fond du cœur, elle est inconsolable. Elle mérite une fortune meilleure, car c'est bien la princesse la plus vertueuse du monde. Notre roi d'Angleterre, le vrai, n'est plus tellement contraire à ceux de la religion, car il n'a pris à son service que des réformés...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 1er octobre 1712.

... Notre duchesse de Berry est plus folle et plus polissonne que jamais. Hier elle voulut être incivile avec moi, mais je lui ai franchement dit son fait. Elle vint chez moi, fort parée, en grand habit, avec plus de quatorze poinçons des plus beaux diamants du monde. Elle était fort bien, sauf qu'elle s'était posé deux mouches dans la figure, ce qui ne lui allait pas du tout. Quand elle parut devant moi : « Madame, dis-je, vous voilà à merveille mais il me semble que vous aves trop de mouches cela n'a pas L'air asses haut, vous estes La première personne de ces pais cy, cela demande vn peu plus de gravité que d'être mouchetée comme Les Comédien sur Le theatre. » Elle fit la moue et me répondit : « Je say

1. Bolingbroke.

que vous n'aimes pas les mouches et que vous les trouves mal, mais Comme je Le trouve fort bien et je ne veux plaire qu'à moy. » — « C'est vn Ereur de vostre grande jeunesse, fis-je, Car plus tost que de plaire à vous mesme, vous deves songer à plaire au Roy. » — O, dit-elle, Le Roy s'accoutume à tout, et moi j'ay pris mon partis, je ne metteres en Peine de Rien et ne me soucie de rien. » — « Avec ces sentiment, dis-je en riant, on va Loin. Escoutes, quand je vous dis mon sentiment c'est pour vostre bien, parce que j'y suis obligée comme vostre grande mère et parce que Le Roy me La ordonnes, sans cela je n'en dirois mot. » — « Ce taire est vn bon partie, répliqua-t-elle, Car cela ne sert de rien, et on ne m'empêchera pas de faire ce que je veux. » — Tant pis pour vous, dis-je, mais Comme tout ce que je vous entend dire La, sont des abus et Erreurs de jeunesse, j'espère que cela changera, ne vous souvenes vous pas avoir ouy dire à made la dauphine qu'on ne pensoit pas tousjours de mesme et qu'elle estoit fâchée de n'avoir pas estés plus tôt raisonabel. » — « Pour moy, dit-elle, je me trouve bien et ne changeres pas. » — « Cela ne suffit pas, répondis-je, que vous soyes contente de vous, il faut que tout Le monde Le puisse estre. » Là-dessus elle se leva. — « Voilà une petite teste, fis-je, qui vous donnera bien de la penes. — « Quelle que cela veust dire, » reprit-elle. — « Vous m'entendes, répliquai-je, cela suffit, mais si vous n'en m'entendies pas, Lexpérience vous rendra bien tost savante sur cela. » Et là-dessus elle partit.

Par là vous voyez de quelle jolie humeur nous

sommes. Le soir j'ai raconté à son père tout ce qui s'était passé. « Apprenez à votre fille, ajoutai-je, comment elle doit me parler. Cette fois-ci j'ai été patiente, mais je ne suis pas sûre de l'être toujours et de ne pas me plaindre au roi de la façon dont elle reçoit mes avis. » Mon fils a eu peur, il m'a supplié de ne rien dire, me promettant de bien la gronder...

Rambouillet, le 5 octobre 1712.

... Lundi dernier après le dîner, à deux heures, le roi monta en voiture me fit asseoir à côté de lui; Mme d'Orléans seule se trouvait sur le siège de devant... Quand nous fûmes arrivés à Saint-Cyr, Sa Majesté ordonna d'aller lentement, car les deux cent cinquante demoiselles se tenaient là, rangées le long de la route, divisées en quatre classes, la jaune, la bleue, la verte et la rouge. Mme de Maintenon se tenait en face, en carrosse : elle les présenta au roi ; Mme Dangeau et Mme de Quélus étaient à la tête des demoiselles. Puis nous avons été très vite; nous trouvâmes un relais à .... j'ai oublié le nom, mais cela vous est bien égal, n'est-ce pas ? et à huit heures nous sommes arrivés ici...

A LA RAUGRAVE LOUISE

Versailles, ce samedi 22 octobre 1712.

... Demain nous assistons au *Te Deum* chanté pour la reddition de Bouchain, qui met fin à cette cam-

pagne. Fasse Dieu qu'il n'y en ait plus d'autres et que la paix soit conclue...

Dans les gazettes françaises, on trouve rarement quelque chose de mieux que les communions du roi !...

M. Hariey [1] a plu beaucoup à ma tante, comme vous le savez déjà; je regrette qu'il ne soit pas resté plus longtemps. Aucun prince n'est plus magnifique que ce seigneur anglais pour ce qui est de faire des aumônes aux pauvres...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE

Marly, le 19 novembre 1712.

... On ne tient plus de cour du tout. De sept heures à dix, on joue chez Mme la duchesse de Berry. Ceux qui ne jouent pas n'y vont pas. Nous avons plus besoin que le roi reste en vie que vous ne pouvez vous l'imaginer. S'il mourait, tout serait sens dessus dessous, car nulle part il n'y a ni amitié ni confiance, quelque proche parent qu'on soit. De toute la famille royale, le roi est encore celui qui a meilleur cœur.

### A LA RAUGRAVE LOUISE

Versailles, le 8 décembre 1712.

... Si j'assistais à vos agapes, je n'y brillerais nullement, car je ne supporte ni le thé, ni le café, ni le chocolat. Je ne peux comprendre comment on aime ces choses-là. Au thé, je lui trouve un goût de foin et

1. Voir la lettre du 4 février 1712.

de paille pourrie, au café un goût de suie et de lupin, le chocolat je le trouve trop doux. Mais ce que je mangerais volontiers, c'est un bon birambrot ou une bonne soupe à la bière ; voilà qui ne me fait pas mal à l'estomac...

### A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 16 décembre 1712.

... Je parle fort peu au roi. Il se fait raconter ses chasses par le comte de Toulouse, qui lui décrit aussi la façon dont il arrange ses maisons et aménage ses forêts; avec les princesses aussi il s'entretient de leurs maisons; je place un mot par ci, par là; le roi me fait la grâce de s'informer de ma santé, je lui en rends compte, quelquefois de façon à faire rire Sa Majesté.

### A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 22 décembre 1712.

... Ma santé s'améliore de jour en jour, je ne tousse plus du tout la nuit. J'attribue cela à un breuvage qu'on me fait prendre tous les soirs lorsque je me couche : on prend un jaune d'œuf qu'on fait bouillir dans de l'eau, avec du sucre candi, puis on le bat jusqu'à ce qu'il devienne blanc comme du lait, et je bois cela aussi chaud que possible. Je suis très lasse encore de la toux violente que j'ai eue et de tous les remèdes qu'il m'a fallu prendre : un lavement, sept

médecines, en pilules, et deux saignées, le tout dans l'espace de six semaines.

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 12 janvier 1713.

... La reine Anne sait bien, en son âme et conscience, que notre jeune roi [1] est son frère, et vous n'ignorez pas qu'en ce temps-là, des gens forts partiaux vous ont écrit d'Angleterre, à vous-même, qu'il n'y a pas eu de fraude. En outre, le jeune roi ressemble trop à toute sa race, pour qu'on puisse douter de sa légitimité, et de plus Mme sa mère est trop vertueuse pour jamais avoir trempé dans une telle supercherie. En effet il y a plus de vingt-quatre ans que nous la voyons ici qui vit comme un ange. Je suis persuadée qu'avant la mort de la reine Anne, sa conscience se réveillera et qu'elle rendra justice à son frère...

Marly, le 22 de janvier 1713.

... Il n'est pas de plus grands ni de plus riches seigneurs dans toute la France que le duc du Maine, son frère et ses enfants. Mon fils et mon petit-fils sont des mendiants à côté. Je voudrais que mon fils comprît que sa fille, Mme de Berry, est bien pourvue et n'a plus besoin qu'il lui donne quoi que ce soit, car il me ruine, il ruine ses enfants et toute sa maison à cause d'elle. Nous n'obtenons rien, mais le trésorier

1. D'Angleterre, le prétendant Jacques Stuart.

a ordre de donner toujours à la duchesse de Berry tout ce qu'elle demandera. Et elle use largement des bontés de son père; elle ne rougit pas le moins du monde de tendre la main...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 29 janvier 1713.

... Je suis dans des transes mortelles, tellement que de la nuit je n'ai pu fermer l'œil parce que la poste de Hanovre a fait défaut... Toutes sortes de pensées tristes et chagrines me traversent la cervelle...

Grâces éternelles soient rendues à Dieu! En ce moment mon cousin arrive de Paris, qui m'apporte une gracieuse lettre de ma tante, du 16 de ce mois. Un palefrenier la laissa traîner dans l'écurie. C'est la première fois que cela lui arrive : je lui ai pardonné, mais s'il me joue ce tour-là encore une fois sûrement je le ferai chasser, mais je crois qu'il ne recommencera pas...

Je vous prie, chère Louise, écrivez-moi le plus tôt possible s'il est vrai que les brillants d'un bleu violet soient chose rare en Allemagne, comme on me l'assure ; actuellement c'est la très grande mode ici de porter de ces pierres-là.

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 12 février 1713.

... M. Pellnitz n'a pas encore pris du service ici. Je doute que cela puisse se faire. Il aurait bien voulu

m'emprunter de l'argent et à mes gens aussi; mais je lui ai refusé l'un et l'autre. Moi-même je n'en ai pas présentement, et si je devais ordonner à mes gens de lui en avancer, il faudrait que je me porte sa garante, et Dieu sait où cela me mènerait, car l'on ne peut se fier à un joueur. Il ne veut pas changer de religion, mais bien entrer dans un régiment qui est tout rempli de luthériens et de réformés. Il m'a semblé étrange qu'il cherchât à prendre du service juste au moment où il est si fort question de la paix. Je lui en ai moi-même fait l'observation. Mais il dit qu'il est tombé dans une telle disgrâce auprès du prince royal qu'il ne peut pas songer à rester à la cour de Berlin...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, ce dimanche 19 février 1713.

... Tous les remèdes qu'on me fait prendre sont sans effet; je suis tout aussi misérable qu'avant... Le café que je bois deux fois par jour ne me fait ni bien ni mal, et je suis affligée de ma somnolence comme toujours...

Marly, le 23 février 1713.

... J'envoie dans ce paquet le petit diamant bleu. Je vous prie, écrivez-moi franchement si, oui ou non, il a plu à ma tante. Je sais bien que ce n'est qu'une bagatelle; mais comme c'est quelque chose de neuf, j'espère que cela lui plaira...

Marly, le 2 mars 1713.

... J'avais espéré que Sa Majesté ayant pris médecine hier, ne chasserait que demain et qu'enfin je trouverais le temps de vous écrire une lettre raisonnable, mais *le diable au contre-temps,* comme on dit ici, a tout changé, et nous avons été à la chasse aujourd'hui. Un diamant violet n'est pas le moins du monde une améthyste, c'est bien un vrai diamant, comme vous avez pu le constater vous-même. Fasse Dieu qu'il plaise à ma tante! Je l'espère uniquement pour la raison que c'est une rareté... On n'en voit ici que depuis trente ans, mais le roi seul en avait un, qui était bien gros. Quelques années après, on chercha à s'en procurer un second pour la reine, mais il se trouva être plus petit. Je ne sais d'où vient celui que j'envoie à ma tante...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 4 mars 1713.

... Il faut que la princesse royale ne lise pas souvent du français, car sans cela elle épellerait mieux et apprendrait l'orthographe.

Il y a peu de dames en France qui sachent bien l'orthographe...'

Je crois que ce malheur est arrivé à la pauvre reine[1] parce qu'elle a voulu être piétiste et que toute l'op-

1. La troisième femme du roi de Prusse Frédéric Ier, Sophie-Louise de Mecklembourg-Grabow.

position qu'on lui a faite dans l'exercice de sa religion, lui a fait tourner la tête et finalement l'a rendue folle...

Versailles, le 19 mars 1713.

... Le roi m'a fait la grâce de me dire qu'il lui était impossible de prendre le deuil [1] comme proche, parce qu'il n'existe aucun lien de parenté entre eux deux, ni comme roi, ne l'ayant de sa vie reconnu pour tel. Puis S. M. me demanda s'il était vrai que la reine dans un accès de folie, a failli étouffer le roi, et qu'après elle a perdu la raison totalement. Je dus lui raconter toute cette histoire dans son cabinet...

Versailles, ce dimanche de Pâques, 16 avril 1713.

... Ce devrait être un jour de joie aujourd'hui, mais au lieu d'entendre chanter alleluia, on ne voit que larmes, car ce pauvre enfant, le duc d'Alençon est mort à minuit. Je l'ai toujours pensé : on l'a fait venir trop vite avec cette saignée ! Son père et sa mère sont inconsolables... Je suis bien inquiète aussi au sujet du duc de Berry. Il a tous les jours ce qu'on appelle une fièvre lente et horriblement mauvaise mine, son frère n'en avait pas une pire lorsqu'il mourut...

A LA RAUGRAVE LOUISE

Versailles, le 30 avril 1713.

... Je ne perds ni ne gagne à la paix. Ce qu'elle a

1. Du roi de Prusse Frédéric Ier.

d'agréable pour moi, c'est de voir notre duchesse de Savoie reine, car je l'aime comme si elle était ma propre fille, secondement on entendra moins de plaintes, ce qui vous donnait bien de l'ennui, et troisièmement j'espère que les postes iront plus vite...

Marly, le 13 mai 1713.

... Je suis dans un magnifique jardin et ne peux me promener ! Car cette maudite saignée et la médecine de mardi passé m'ont tellement affaiblie qu'il m'est tout à fait impossible de marcher. On m'a tant prêchée, me disant que si en ce mois de mai je ne me faisais pas tirer du sang et ne prenais pas médecine, je retomberais infailliblement dans le triste état où je fus l'hiver dernier ! Mais je crois qu'ils m'ont donné une dose trop forte, car en deux jours la purgation a agi dix-huit fois, avec accompagnement de fortes coliques ; si j'en prends encore une, on aura vite fait de m'expédier dans l'autre monde...

Dimanche matin, le 14 mai, 1713.

... Pour ce qui est de la nièce de M. Quinault[1], elle a juste six ans de plus qu'il n'en faut avoir au moment où l'on quitte Saint-Cyr. Les demoiselles doivent avoir moins de douze ans quand on les y reçoit, et elles quittent la maison avant d'avoir vingt ans...

Vous me faites rire en prenant Sanzay pour un comte. Ils sont de bonne maison, mais de simples gentilshommes...

1. Ailleurs Madame l'appelle M. Quenaudt.

L'oncle Coulange est un gentil petit homme, il fait continuellement de jolies chansons, qui n'offensent personne...

Quant au diamant bleu, ce n'était pas une dépense au-dessus de mes moyens et qui pût me gêner : comme je paye bien, j'ai des marchands ici qui me vendent tout *par poste* [1], c'est-à-dire que mensuellement on donne une certaine somme jusqu'à parfait payement.

Versailles, le 3 juin 1713.

... Vous me donnez des inquiétudes au sujet de votre neveu : je crains qu'il n'ait la phtisie. C'est une maladie bien dangereuse pour les Anglais. S'il était atteint de cette maladie et qu'il y eût péril en la demeure, il faudrait l'envoyer à Montpéliar [2] : beaucoup d'Anglais y ont recouvré la santé rien qu'en respirant cet air-là... La maréchale de Clérembault s'est guérie d'un crachement de sang sans remède aucun, uniquement en restant toute une année sans prononcer une parole; elle ne parlait que par signes, et quand on ne la comprenait pas bien, elle écrivait ce qu'elle voulait avoir, mais ni un mot, ni un son n'est sorti de sa bouche...

Versailles, le 24 juin 1713.

... Je ne sais quelle sera la force de l'armée impériale, mais celle de notre roi se montera à

1. Par postes.
2. Montpellier et non Montbéliard. (Note de M. Holland.)

cent cinquante mille hommes. Landau est assiégé. Certes, le pauvre Palatinat est à plaindre. Toutes les prophéties promettent que la paix se fera avant qu'un an ne passe, mais les anciens prophètes sont morts et je ne crois pas aux modernes !...

Ma tante m'écrit que le czar l'a choisie pour marraine...

Tous les jours je bois une tasse de café : cela chasse les vents et m'empêche d'engraisser, c'est pour cela que j'en prends, mais je dois avouer qu'il ne me revient nullement.

Marly, le 22 juillet, 9 h. et quart du soir.

... A ce que je vois, les demoiselles d'honneur [1] sont des enfants gâtées. Cela arrive ordinairement quand il y en a une dans le nombre à qui il n'est permis de rien dire...

Ma tante m'a annoncé la mort de la pauvre Stubenvoll. Elle doit avoir été plus âgée que l'Électrice, car j'étais encore une enfant, qu'elle me semblait être une vieille demoiselle, avec des dents pourries qui ne sentaient pas bon.

Marly, le 29 juillet 1713.

... J'avoue, chère Louise, qu'il me fâche de voir des Allemands méprisant leur langue maternelle au point de ne jamais vouloir parler avec d'autres Allemands, ou leur écrire. Cela me met bien en colère, et si je n'entendais pas un chacun vanter la reine de Prusse [2]

1 A la cour de Hanovre.

2. Petite-fille d'une Française et mère de Frédéric le Grand.

comme une princesse vertueuse, je craindrais qu'en préférant les langues étrangères à l'allemand elle ne veuille approuver aussi les vices des pays étrangers et qu'elle n'oublie nos vieilles maximes allemandes, qui pourtant ne sont certes pas à dédaigner.

Jamais je ne souffrirai qu'on me frotte avec de la graisse humaine, cela me dégoûte trop.

*P.-S.* — J'allais oublier de vous mander que les emplâtres de Nuremberg opèrent des miracles ici, on m'a instamment priée d'en faire venir quelques boîtes encore, ayez donc la bonté de m'en envoyer une demi-douzaine...

Marly, le 15 août 1713.

... Je trouve que l'ambre est bon pour la santé, il me fait du bien à l'estomac, mais j'en prends bien rarement et peu à la fois... Ici on met des vessies de porc entre le taffetas et le chapeau [1] quand on suit la chasse à cheval : cela empêche les coups de soleil, quelque ardents que soient ses rayons.

C'est une affreuse chose que ce tabac ! J'espère que vous n'en prenez pas, chère Louise ; cela me met hors de moi de voir arriver toutes les femmes d'ici avec leur nez sale, comme si elles l'avaient, sauf votre respect, frotté dans la boue, et fourrer leurs doigts dans les tabatières des hommes ; il faut que je crache, de dégoût...

1. Dans la doublure du chapeau.

Marly, ce dimanche 13 août, 9 h. et demie du matin.

... Le bon abbé Reigné [1], qui fait de si jolis vers — je les envoie d'ordinaire à ma tante — a failli mourir ces jours-ci. Il est encore bien malade. — Il s'est donné une indigestion en mangeant trop de melon...

Dimanche après midi.

A table on m'a remis votre lettre du 4... Je suis bien aise qu'on ait rendu Coubert à votre beau-frère...

Marly, le 19 août 1713.

... Je sais des gens qui parieraient leur tête qu'il y a une galanterie entre le prince électoral [2] et Mme Bennigsen. Mais du moment que vous m'assurez si formellement qu'il n'en est rien, je vous crois...

Je me suis opposée de toutes mes forces à tout ce qui, selon moi, aurait pu être préjudiciable à votre beau-frère dans l'affaire de Coubert, et j'ai sollicité tant que j'ai pu, cela est très vrai ; mais je n'ai aucune part à ce qui a été fait en dernier lieu ; je crois que c'est à l'équité seule du roi qu'il est redevable de cette restitution...

Fontainebleau, le 30 septembre 1713.

... Les Anglais m'ont donné à entendre que votre

1. L'abbé Régnier, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
2. Le prince électoral de Hanovre, plus tard Georges II d'Angleterre.

neveu[1] a le mal français. Ne laissez pas cette maladie s'invétérer et envoyez-le à Paris. On l'y guérit mieux qu'en aucun autre lieu du monde. Milord Oglithorpe m'a promis de lui obtenir un congé du duc d'Ormond, afin qu'il puisse rester à Paris jusqu'à ce qu'il soit guéri. Pensez-y sérieusement, avec cette maladie-là il ne faut pas perdre de temps...

Versailles, le 26 octobre 1713.

... Si votre neveu n'a que *la petite galanterie*, cela vaut mieux que s'il avait mal à la poitrine; mais s'il a la grande, cela est bien dangereux pour la poitrine même et cela met sa vie en péril. Il n'y a donc pas de temps à perdre; il faut qu'il se fasse guérir bien vite...

Marly, le 5 novembre 1713.

... La perte de votre pauvre neveu, milord Harwich, m'a causé une telle frayeur qu'en l'apprenant j'ai sursauté, mes yeux se sont remplis de larmes et j'ai incontinent supplié le Tout-Puissant de vous venir en aide...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Le 8 novembre.

... Notre roi aime beaucoup la cannelle, mais S. M. ne peut souffrir l'ambre. Dès qu'il sent un parfum, il

1. Milord Harwich, le fils du duc de Schomberg, le même dont il est question dans la lettre du 3 juin 1713.

entre en transpiration et a des points à la tête : il faut immédiatement brûler du papier...

Marly, le 19 novembre 1713.

... On a raconté à ma table comme quoi deux hommes d'esprit ont été chez Mlle de Détar [1]. Ils ont affirmé que jamais ils n'avaient cru aux esprits, mais que maintenant ils y croyaient. L'un est l'abbé Dubois, l'ancien précepteur de mon fils ; l'autre, Fontenelle, de l'Académie, celui qui a fait le livre : *De la Pluralité du monde*. On a raconté aussi tout ce qu'ils avaient vu et entendu et j'ai dit à Leplat de bien faire attention, afin que je puisse tout vous rapporter. Mais mon fils pense que Fontenelle ne s'est montré croyant à ce point que parce qu'il est mal avec les jésuites. Ils l'ont accusé de ne croire à rien et il a profité de cette occasion pour faire montre de sa foi. Quant à l'abbé Dubois, c'est le plus grand fourbe, le plus grand hypocrite de Paris : il se garde donc bien de dévoiler les fourberies des autres ; c'est déjà beaucoup de sa part de n'y rien ajouter de son cru...

Marly, le 24 novembre 1713.

... Mon fils et sa fille qui, comme vous savez, avaient tant d'affection l'un pour l'autre qu'on en a, hélas! tenu de méchants propos, se mettent à cette heure à se haïr comme le diable, se querellent journellement et, ce qu'il y a de pis, la fille brouille son père avec

1. Mlle Testard. Voir *Journal de Dangeau*, dimanche 12 novembre 1713 et l'addition de Saint-Simon.

son mari. Mon fils est parti pour Paris désespéré... Il me cèle tout, mais je l'apprends quand même : sa femme me raconte toutes ces choses, mais je fais semblant de ne rien savoir...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 7 décembre 1713.

... Eschechen [1], n'est-ce pas ce fameux village où tous les habitants, ainsi que ceux des environs, sont tenus de savoir jouer aux échecs ?...

Versailles, le 17 décembre 1713.

... Je voudrais bien vous écrire plus longuement, mais, par mesure de précaution, on m'a tiré du sang hier. J'en suis si épuisée que je m'imagine qu'au lieu de me donner la santé, on m'a rendue malade...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 17 octobre 1713.

... Ni l'abbé Dubois ni Fontenelle ne croient aux esprits. Fontenelle feint d'y croire afin que les jésuites ne puissent lui faire un reproche de son incrédulité, comme vous l'avez déjà vu. En effet, quand il m'a raconté ce qui s'est passé, il s'est tordu de rire. Il me

1. Madame se trompe. Le village en question a nom Stroepke ou Stroebeck (régence de Magdebourg). A cette heure encore tout habitant sait jouer aux échecs; les enfants l'apprennent à l'école et chaque année il y a un concours d'échecs. (Note de M. Holland.)

contait ces choses de telle façon que j'ai bien vu que ce n'était qu'une feinte. L'abbé Dubois est tellement fourbe que son plus grand plaisir est de raconter des choses aux gens où il n'y a pas un mot de vrai. Il n'a pas son pareil en fourberie. Mon fils le sait bien; il le garde quand même et croit tout ce qu'il lui dit...

Versailles, le 27 décembre 1713.

... La constitution du pape contre le père Quenel[1] fait un bruit affreux ici. Tous les évêques sont réunis à ce propos. Je ne sais rien de toute cette histoire, car j'ai le temps long quand j'en entends parler et ce qu'on en décidera ne m'empêchera pas de bien dormir. Quelqu'un l'autre jour me trouva lisant la bible de Lunebourg et me reprocha — en riant, de contrevenir aux ordres du pape. — « Je ne fais rien contre l'institution du pape, répondis-je ; il a interdit la bible du père Guenel et a défendu de lire les Saintes Écritures en français. La bible que je lis n'est pas celle du père Quenel ; elle n'est pas davantage en français et, par conséquent, nullement interdite... »

Versailles, le 7 janvier 1714.

... On prétend que l'électeur de Bavière, en apprenant qu'il n'était plus question pour lui du royaume de Sardaigne, en a été tellement dépité qu'il est tombé malade. Il doit recouvrer le Haut-Palatinat et la Bavière, mais il ne veut pas admettre qu'on inscrive

1. Quesnel.

dans le traité que le prince électoral épousera une archiduchesse. Il a, dit-on, confié tout cela à la gentille Desmares, la comédienne : celle-ci l'a dit à tous ses bons amis et c'est ainsi que la chose a été ébruitée. On se moque bien de l'Électeur...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 7 janvier 1714.

... Je ne parlerai plus de choses saintes, car j'ai promis à mon confesseur de m'en abstenir à l'avenir. Je n'ai jamais appris à bien manier cette langue-là...

Je ne sais comment on fait les ragoûts français en Allemagne, mais ici l'on ne vous sert que du bouillon très fort que je ne peux souffrir, du poivre, du sel — tant qu'on n'en peut plus fermer la bouche — et beaucoup d'oignons et d'ail, le tout mêlé...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 11 janvier 1714.

... A l'instant on vient me dire que le duc de La Rochefoucauld est enfin mort ce matin, à sept heures, après une longue maladie, une fièvre lente. Il y a deux ans il a été subitement frappé de cécité complète et, depuis, il s'est toujours mal porté. Il avait quatre-vingt-quatre ans et se faisait toujours encore mener à la chasse, comme je vous l'ai déjà dit. Il a beaucoup divagué dans sa fièvre, rêvant constamment chasse.

C'est qu'il était aussi grand-veneur et grand-maître de la garde-robe, et il avait une campagne à la Selle [1]. C'est à ce propos que le roi lui dit une fois qu'il devait chasser dans le bassin de Fausses reposes : « Il n'y a que vous en France qui ailliez de La garde-robe à La Selle et de La Selle au bassin. »

Ce n'est pas ici comme en Allemagne. Pourvu qu'on se corrige, on oublie votre conduite antérieure. Mme de Nemours avait coutume de dire : « Il n'y a qu'à prendre patiance en France, l'honneur recroît comme les cheveux. »

L'électeur de Bavière devrait bien... ne pas perdre misérablement son argent avec des filous qui le trichent journellement et se moquent de lui par-dessus le marché. De l'hôtel de ville [2] je ne soufflerai mot : la Bastille est pleine de gens qui en ont parlé...

Versailles, le 25 janvier 1714.

... Vous avez appris la nouvelle... que le roi de Prusse, dès que la paix générale sera conclue, veut faire un voyage en France. Si S. M. avait réellement envie de faire ce qu'entre nous j'appellerai un tour de jeunesse, pour ne pas l'appeler une sottise, il vous aurait caché la chose.

La comtesse de Wartemberg commence à parler d'une façon plus polie et à mettre de l'eau dans son vin. Elle dit à présent qu'elle vient en France unique-

1. La Celle Saint-Cloud.

2. A propos de la banqueroute de 136 millions sur les rentes acquises depuis 1706.

ment pour voir le roi : ayant vu l'empereur et beaucoup de monarques, elle vient exprès pour voir S. M., qui est le plus grand de tous.

Tous ceux qui la voient s'étonnent du grand crédit qu'elle a eu à Berlin...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 25 janvier 1714.

... Ici les jeunes gens s'amusent beaucoup à des *bals en masques.* Cette nuit a eu lieu le troisième, qui a duré, dit-on, de minuit à huit heures du matin...

Nous avons d'horribles petites histoires de ce bal de Paris. Une gentille petite femme, qui était grosse, s'y trouvait. Dans la presse elle reçut un coup de pied : elle est morte comme Popée[1]. Ce n'est pas un empereur qui lui a porté le coup, mais un prince du sang royal[2], un jeune coq écervelé. Je remercie Dieu qu'il n'ait pas épousé ma petite-fille, comme Mme sa mère le désirait. Il ne vaut rien de quel que côté qu'on le prenne et il a une laide figure tout de travers...

Versailles, le 4 février 1714, 9 h. et quart du soir.

... Dites-moi donc comment la petite boîte en écaille que j'ai envoyée à ma tante lui a plu. C'est la plus nouvelle mode. Pourvu qu'elle arrive intacte, car c'est une marchandise bien fragile... Couchez-moi par écrit, je vous prie, la façon de préparer les choux rouges... Je veux que mes cuisiniers tentent la chose... J'aime-

1. Poppea Sabina, la femme de Néron.
2. Le Comte de Charolais (?)

rais bien avoir aussi copie de la recette pour la choucroûte...

Versailles, le 8 février 1714.

... Hélas! les négociations sont totalement rompues. Villars revient ici. Le comte de Broglio m'a communiqué votre lettre et la réponse qu'il vous a faite. C'est un homme bien élevé et honnête, s'il peut vous rendre service, il le fera bien volontiers : il n'est pas intéressé comme le maréchal de Villars...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE.

Versailles, le 11 février 1714.

... Du moment que les rois de la chrétienté veulent aussi avoir des sérails, ils devraient posséder des palais à part pour les sultanes tombées en disgrâce ; de cette façon ils ne seraient pas dans l'embarras. La comtesse Cossel [1] ayant vendu son honneur, par intérêt, il n'est que juste qu'elle se pousse et qu'elle arrive le plus haut qu'elle peut...

C'est une étrange chose que les femmes galantes s'imaginent avoir l'honneur sauf, quand on leur donne *un contrat de mariage*. M. le Dauphin en donna un à la comtesse du Roure, alors que Mme la Dauphine et le comte du Roure étaient tous deux encore en vie, s'engageant à l'épouser au cas où sa femme à lui et son mari à elle mourraient. Le roi apprit la chose, je ne sais par qui. La dame fut exilée et M. de Sei-

1. Maîtresse d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe. Elle était en disgrâce depuis 1712, ce que Madame semble ignorer.

gnelay alla chercher le contrat qui fut brûlé devant le roi...

A LA RAUGRAVE LOUISE

Versailles, le 15 février 1714.

... Dans ne demi-heure nous allons à la Comédie. On joue le *Malade imaginaire :* de toutes les pièces que Molière a faites, c'est celle que j'aime le moins ; mais il faut bien se montrer quelquefois aussi aux endroits où vient toute la cour...

Versailles, le 18 février 1714, 8 h. et demie du soir.

... Les jeunes femmes de Paris sont pour la plupart comme de vraies folles...

La foule et la presse, voilà ce qui ne m'a jamais embarrassée. J'étais vaillante à m'en tirer au temps où j'avais de bonnes jambes et les cuisses solides. Je me souviens encore de la bonne duchesse de Guise, quand elle voyait une presse et une foule qu'il fallait traverser, elle s'accrochait à moi comme un chat, pour que je lui aide à passer. Au mariage de Monseigneur on me porta dans la salle à travers la foule, sans que mon pied touchât terre...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE

Versailles, le 18 février 1714.

... Je ne sais rien de neuf que le discours qu'on fait tenir à Paris, à Pasquin et à Morphorio, sur la réunion des évêques, après qu'on les a tous chansonnés.

« Dis moy Pasquin, demende Morphorio, pourquoy ces Évesques sont ils assambles en France. Te voilà bien ambarasses Morphorio, répond Pasquin, ne say tu pas que ce sont des Escollier des jésuistes qui compossent pour avoir des bonnes places. » Vous savez, je crois, que les élèves des jésuites font leurs thèmes pour obtenir charges des dignités : l'un est empereur, l'autre consul, le troisième préteur, et c'est là-dessus qu'on a fait ce dialogue...

Versailles, le 11 mars 1714.

... La bonne reine d'Espagne a payé pour les trois [1]. C'est dommage, car on ne saurait avoir plus d'esprit et de vertu qu'elle n'avait. Mais il y a une chose qui m'étonne, c'est que la princesse des Ursins a persuadé au roi, à ce qu'on prétend, d'aller au tiré immédiatement après que la reine eut rendu l'âme ; une heure après elle jouait au papillon, et quand le roi revint de la chasse, elle fit une partie d'échecs avec lui. Les gens qui, comme cette princesse, sont tellement bourrés de politique, n'aiment rien au monde qu'eux-mêmes. Malgré cela j'ai eu de la peine à croire la chose, car je n'y comprends rien. Mais M^lle de Charolais, qui me l'a racontée, dit la tenir de bonne source. Seulement, ceux qui prétendent que la pauvre reine est morte de jalousie, ceux-là, je peux vous l'assurer, ne connaissent pas la cour d'Espagne ; car d'abord le roi était trop pieux pour avoir des maîtresses, et

1. La reine Anne était moribonde, et le 10 février la reine d'Angleterre, « qui est à Saint-Germain », la veuve de Jacques II, avait reçu les sacrements, tellement elle était malade de la fièvre.

secondement la reine dominait le roi d'une façon absolue, il ne faisait pas un pas sans la consulter et l'aimait en outre tellement qu'elle n'avait rien à redouter. La reine a été atteinte de consomption parce qu'on a voulu la guérir d'une maladie qu'elle n'avait pas...

Versailles, le 15 mars 1714.

... Ce soir ou demain arrivera le héros de la paix, le maréchal de Villars. On la dit fort avantageuse pour le roi et les électeurs bavarois[1]. Celui de Bavière recouvre, dit-on, le Haut-Palatinat et redevient premier Électeur. Mais depuis quand l'empereur peut-il traiter au nom des électeurs et sans leur concours et au nom de l'Empire aussi ? Cela m'étonne grandement, il faut qu'en Allemagne tout soit horriblement changé depuis mon départ !..

Versailles, le 29 mars 1714.

... Comme je les connais, j'estime qu'on ne peut faire grand fond sur l'amitié des Anglais, qu'ils soient *Toris* ou Wighs...

Le roi ne parle plus du tout ; c'est que de jour en jour on le rend plus soupçonneux...

A LA RAUGRAVE LOUISE

Marly, le 12 avril 1714.

... Ma sciatique a disparu, mais mes pauvres genoux sont faibles encore et me font toujours mal... On m'a

1. C'est-à-dire pour l'électeur de Bavière et pour son frère, l'électeur de Cologne.

purgée une fois, les douleurs n'ont pas cessé ; peu après le maréchal de Tessé m'a donné une bague dans laquelle est enchâssé un ongle de lièvre, de telle façon que le doigt est en contact avec l'ongle. Depuis que je porte cette bague je n'ai plus rien senti, je ne l'ôte que quand je me lave les mains...

Marly, le 29 avril 1714.

... Ce matin j'ai eu la joie de recevoir en même temps deux paquets de ma tante... Ce qui m'étonna c'est que le premier ait été ouvert à Hanovre même, on m'a fait de plus une vraie polissonnerie de page, car pour bien me prouver que les deux lettres ont été lues, on en a entremêlé les feuillets de l'une avec ceux de l'autre. Il n'y a qu'un ivrogne qui ait pu faire cela, je m'imagine donc que c'est le comte Platen ; il n'a qu'à lire la lettre que j'écris aujourd'hui même à ma tante : il y trouvera son compte...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE

Marly, le 3 mai 1714.

... Nous avons notre duc de Berry fort dangereusement malade ici : dans la nuit de dimanche, ou plutôt lundi matin, avant quatre heures, il fut pris de fièvre et de frissons, mais il cela la chose, se leva et s'habilla ; il voulait se rendre à la médecine du roi. Les frissons le reprirent, il ne put pas s'en cacher davantage, les maux de tête étaient trop forts, il dut se coucher. La fièvre allait toujours en augmentant, accompagnée de forts vomissements. D'abord il rendit des matières

vertes, puis tout à fait noires... Quand hier on examina ces dernières, on vit que c'était uniquement du sang caillé qu'il rendait par le haut et le bas. Les docteurs en furent tout réjouis, car ils s'imaginaient qu'il était hors de danger et qu'ils pourraient arrêter le sang, et nous nous rendîmes tous à Versailles pour participer à la joie de Mme de Berry de voir le duc sauvé.

Mais la nuit dernière il a été pris de tels vomissements qu'il rend tout ce qu'il a dans le corps; il est donc bien dangereusement malade, quoiqu'il n'ait plus de fièvre et que les redoublements aient cessé. A l'instant même on lui tire du sang pour la cinquième fois. Je suis persuadée que c'est la forte dose d'émétique qu'on lui a donnée qui est cause de tout, car il en a pris neuf grains, cela a bien pu faire éclater une veine. D'autres disent qu'il y a huit jours, à la chasse, son cheval ayant butté très fort, il a fait un effort pour le retenir, et de cette façon s'est ouvert une veine, mais qu'il a tenu la chose secrète...

A l'instant même je sors de sa chambre, on lui a fait sa huitième saignée... Il a mangé une assiettée de gelée qu'il n'a pas rendue...

Marly, le 6 mai 1711.

Hélas! je ne disais que trop vrai, en vous écrivant jeudi dernier que le pauvre duc de Berry n'en réchapperait pas, car le pauvre prince est mort vendredi à quatre heures du matin. Trois quarts d'heure avant de mourir il parlait encore. Il est mort avec une grande fermeté, se repentant d'être lui-même la cause de son trépas et regrettant de ne pas pouvoir

encore une fois voir sa femme. Jusqu'à sa fin il a montré une grande considération pour le roi son grand-père, car quand, d'une façon indirecte, on lui demanda s'il ne voulait pas recevoir le viatique et l'extrême-onction, il répondit : « Ouy, très volontier, mais que ce ne soit qu'après le couché du Roy, pour luy espargner ce triste spectacle qui pouroit Le trop toucher. » Mais il se trouva mal : « Non, ne recullons rien, dit-il alors, je vois que cela presse. » — Le roi lui-même est allé chercher le saint sacrement ; nous avons tous assisté à cette triste cérémonie, qui a duré trois quarts d'heure. — On ne peut rien se figurer de plus lugubre, cela vous brise le cœur.

Une heure et demie avant, Mme d'Orléans et moi nous avions été chez lui. Le pauvre prince se figurait être tout à fait hors de danger : « Pour acteur [1], Madame, me dit-il en riant, je croi vous pouvoir dire que je suis sauves, je n'ay plus de fièvre et ne sens plus de mal. Donnes une chaisse à Madame, s'écria-t-il, et un siége à madame d'Orléans. Caussons la. — Non de parler, répondis-je, pourrait vous ramener la fièvre, ne parles pas haut. » Pendant qu'il causait, il fut pris d'un violent hoquet, et il avait de la peine à parler, vu qu'il respirait difficilement. Mme d'Orléans crut que vraiment il était hors de danger. Elle fut tout étonnée de voir qu'en sortant j'avais les yeux remplis de larmes. Elle me demanda pourquoi je pleurais : « Eh ! mon Dieu, madame, répliquai-je, ne voyez-vous pas à la respiration, à la parole et à ce hoquet

1. A cette heure.

que ce prince se meurt? » Elle ne voulut pas me croire, mais après elle apprit bien que je n'avais dit que trop vrai. Peu avant sa mort, le pauvre duc de Berry a avoué qu'il en était la cause lui-même, car jeudi, il y a huit jours, il chassait dans la forêt, le sol était glissant, car il avait plu un peu, son cheval glissa avec les pieds de devant, il le retint vigoureusement, si bien que le cheval se releva avec tant de force, que le pommeau de la selle alla frapper le duc entre la poitrine et l'estomac. Il ressentit immédiatement une vive douleur, mais il n'en dit rien. La nuit il perdit du sang en quantité, mais il défendit à son valet de chambre d'en parler; il croyait qu'il avait la dyssenterie. Il ne voulait pas le dire, de peur qu'on ne lui fît prendre beaucoup de drogues, croyant que cela passerait de soi-même.

Vendredi il commença à être très mal, il disait que cela ne provenait que de la diarrhée, et samedi il alla à la chasse. Ce jour-là, un paysan ayant vu comme il s'était heurté au pommeau de la selle, demande à un des gens du roi : « Comment se porte Monseigneur le duc de Berry? — Fort bien, répondit l'autre, car il court le loup aujourdhuy. — Si cela est qu'il se porte bien, fit-il, il faut que les princes aient les os plus dur que nous autres paissants, Car je luy vit recevoir vn coup jeudy à la chasse en Relevant sont cheval dont 3 paissant en seroit crevé. »

Si le duc avait dit un mot, on ne lui aurait pas donné d'émétique; mais il en a pris, sachant qu'il rendait des caillots de sang! On voit bien par là que quand un malheur doit arriver il faut que tout y concoure.

Ç'avait l'air d'une fièvre maligne, toutes les apparences y étaient : saignements du nez, somnolence, vomissements et une fièvre atroce qui l'a pris le lundi à quatre heures du matin. Il voulut aller à la chasse ce jour-là. M. Fagon, qui était chez moi tout à l'heure, dit qu'à partir du moment où il y eut chez le duc de Berry évacuation des caillots de sang noir, il n'y avait plus d'espoir, il avait le sphacèle...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Versailles, le 27 mai 1714.

... Ç'a été un grand bonheur pour moi que le duc de Berry ait cessé depuis de si longues années déjà de m'aimer, sans cela j'aurais été inconsolable... Vous devinerez aisément combien cette mort a provoqué de lamentations. Il y a bien des gens, petits et grands officiers, qui avaient acheté leurs charges et qui les perdent maintenant : ils pleurent leur argent...

Marly, ce dimanche 3 juin (1714), 8 h. moins un quart.

... Il n'est pas possible d'être plus irrité que ne l'est le roi contre M^lle^ de Rathsamhausen. En se sauvant et en changeant de religion, elle a tant fait qu'il ne s'en est fallu que de la largeur d'un cheveu qu'elle ne précipitât tous les siens dans la plus grande infortune du monde. Elle m'a écrit à plusieurs reprises, mais il ne m'est pas permis de lui répondre, je risquerais de tomber fort en disgrâce auprès du roi. Ici les religions ne sont pas libres comme en Allemagne. Celui qui change de religion devient criminel...

A LA DUCHESSE DE HANOVRE[1].

Rambouillet, le 15 juin 1714.

... Il est bien certain que la princesse des Ursins a plus d'autorité en Espagne que le roi, et il pourrait bien arriver à celui-ci la même aventure qu'à son grand-père Louis XIII, qui demandait à l'un de ses courtisans : « Est il vray que tu est chasses de la Cour ? » L'autre répondit fort bien : « Sire, j'espere que non, puisque vous n'en savez rien. »

Ainsi vont aussi les choses là-bas. Je me trompe : Louis XIII n'était pas le grand-père du roi d'Espagne, mais bien son arrière-grand-père.

Je vous remercie humblement de la relation moscovite. Je la trouve bien gentille et écrite en bon français. Je vous prie de vouloir bien m'envoyer toutes celles que vous recevrez, car je divertis fort mon fils avec ces rapports[2] : le résident écrit très bien...

A LA RAUGRAVE LOUISE.

Marly, ce dimanche 24 juin 1714.

... Bien aimée Louise, je vois par une lettre de Hanovre qui m'annonce notre malheur, hélas ! trop grand[3], qu'on vous y a rappelée... C'est pourquoi je

1. Fragment de lettre.

2. Ces rapports se trouvent aux archives de Hanovre. Nous en ferons l'objet d'un travail spécial. Le résident s'appelait Weber.

3. L'électrice mourut le 8 juin 1714, d'une attaque d'apoplexie à Herrenhausen, en se promenant dans les jardins.

vous écris non pour chercher à me consoler avec vous, mais pour mêler mes larmes aux vôtres : elles jaillissent bien souvent de mes yeux. Notre perte est immense : mes pleurs cesseront peut-être de couler, ma tristesse ne prendra jamais fin. Cette chère électrice était toute ma consolation dans les nombreuses tribulations qui m'ont assaillie ; quand je les lui avais contées et que je tenais sa réponse, j'étais toute consolée. Et maintenant il me semble être seule au monde. Je crois que Notre-Seigneur Dieu m'a envoyé cette affliction pour m'ôter la crainte de la mort, car il est bien certain qu'à présent je finirai ma vie sans regret !...

Marly, le 1er juillet 1714.

... Hélas! ma tante m'a souvent écrit à moi-même qu'elle tenait une mort subite pour la meilleure, et que c'était chose déplaisante de mourir dans son lit, ayant d'un côté le ministre ou le curé, et de l'autre le médecin, qui ne peuvent quand même pas vous venir en aide, et qu'elle s'arrangerait de façon à ne pas donner ce spectacle. Hélas ! elle n'a dit que trop vrai !...

Marly, le 10 juillet 1714.

... Il ne m'est pas possible de vous dire ce que j'endure nuit et jour, et, de plus, j'ai le tourment de devoir me contraindre, car le roi ne peut souffrir les visages tristes. Contre mon gré aussi, il me faut aller à la chasse. A la dernière, je pleurai amèrement : l'électeur de Bavière vint à ma calèche et me fit son compliment de condoléance ; je n'y pus tenir et lais-

sai un libre cours à mes larmes, et cela pendant toute la chasse. Je voyais bien qu'on riait de moi, mais je n'y pouvais rien...

Marly, le 22 juillet 1714.

... Ce m'est toujours un nouveau sujet d'étonnement que tant de gens aiment le café ; il a pourtant un goût horriblement désagréable. Je lui trouve une odeur d'haleine corrompue : le défunt archevêqne de Paris sentait comme ça.

Vous avez bien raison de ne pas vous mettre entre les mains d'un chirurgien malhabile. Le mien fait admirablement les saignées — il s'appelle Carrer; — mais aussi je lui permets de rester constamment en exercice : il saigne tout Paris...

Marly, le 29 juillet 1714.

... Hier quelqu'un m'a dit en confidence que le roi d'Espagne veut se remarier et qu'il a envoyé de Rome à Parme le cardinal Acquaviva pour demander la main de la princesse de Parme. Je ne pense pas qu'on la lui refusera.

Mon docteur veut à toute force me faire une saignée demain et me purger après... disant qu'il est impossible, dans la mélancolie où je suis depuis la triste nouvelle, que mon sang puisse bien circuler, et cela parce que depuis lors j'ai les jambes et les pieds enflés le soir et que je saigne souvent du nez depuis quelques jours.

Je savais bien que le Stanislas est à Deux-Ponts,

mais non que le roi de Suède lui eût fait don de la ville pour y résider tant qu'il vivrait. Il me semble que S. M. eût mieux fait de la donner au pauvre comte palatin de Deux-Ponts, qui en a bien besoin. A mon sens, il vaut mieux faire du bien à ceux de votre propre maison qu'à un Polonais qui ne vous est de rien...

Marly, le 9 août 1714.

... Mardi dernier mon médecin m'a saignée; jeudi et vendredi il m'a purgée, mais si fort que j'ai été trente fois à la garde-robe. Vous connaissez peut-être la drogue qui m'a fait un tel effet : c'est une nouvelle médecine, mais tellement à la mode que tout Paris ne veut plus prendre autre chose, un sel qui vient d'Angleterre : on l'appelle le sel d'Epsum [1]. On le fait fondre dans de l'eau. Le premier jour on m'en a fait boire trois grands verres à bière et deux le second jour.

On espère que Barcelone se rendra bientôt... Ce que je trouve plaisant, c'est la gasconnade qu'a faite Villaroël. On lui demandait quand il se rendrait. « Je donnerai le signal moi-même, a-t-il répondu; quand je ne pourrai plus tenir, je m'assiérai sur un baril de poudre et me ferai sauter. » Et là-dessus il arbora un drapeau tout noir portant des têtes de mort.

Vous avez sans doute vu dans les gazettes que la voiture de la duchesse de Vendôme a versé et quel affreux malheur s'en est suivi. Elle était venue complimenter sa sœur la duchesse du Maine d'une chose

1. Sel d'Epsom ou sel d'Angleterre.

qui en vaut bien la peine ; mais je pense que vous y aurez vu également que le roi au parlement a déclaré tous ses bâtards princes du sang et habiles à succéder, en cas d'extinction de la ligne légitime...

Versailles, le 23 août 1714.

... De là je me rendis à Sainte-Marie de Chaillot, où notre reine d'Angleterre passe tout l'été. J'y appris avec certitude que la reine Anne d'Angleterre est morte et que notre électeur de Brunswick, quelques heures après, a été proclamé roi des trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande.

... Il m'est arrivé quelque chose de fort désagréable : l'une de mes belles chiennes est morte subitement. Je l'ai fait ouvrir pour voir si elle n'avait pas été empoisonnée ou si elle n'avait pas eu la vilaine maladie dont sont atteintes toutes les bêtes dans la France entière et la Bourgogne, une espèce de peste, mais elle n'avait que le *miserere;* ses pauvres petits boyaux étaient tordus et noués comme un paternotre [1], nœud contre nœud et durs comme pierre.

Il est vrai que notre roi d'Espagne épouse la princesse de Parme ; mais il n'est pas vrai du tout, croyez-le bien, que ce mariage se soit fait à l'insu de la princesse des Ursins. Seulement je crois qu'elle répand ce bruit parce qu'elle avait promis à des gens d'ici qu'on leur demanderait la main d'une de leurs filles...

1. Un rosaire.

Fontainebleau, ce dimanche 2 septembre,
10 h. un quart du matin.

... Du moment que nous avons dans notre famille la sœur du duc du Maine et du comte de Toulouse [1], je préfère qu'on les élève plutôt qu'on ne les abaisse. Ils sont de même les oncles de tous les princes et de toutes les princesses du sang ; de sorte qu'on prend plus facilement son parti de la grâce que le roi leur a faite.

Il n'est pas possible que la princesse de Parme soit inféconde, car ce ne sont pas les femmes italiennes, mais bien celles du Portugal, qui cessent de si bonne heure d'avoir des enfants; celles-ci sont toutes nubiles à neuf ans, mais non les dames italiennes, et d'ailleurs Mme sa mère est une comtesse palatine, lesquelles manquent rarement d'être grosses...

Fontainebleau, le 6 septembre 1714.

... Remerciez bien, je vous prie, la princesse de Galles de son bon souvenir... Entre nous, personne ne dit du bien du prince de Galles : tous ceux qui l'ont vu prétendent qu'il a les manières des marquis ridicules des comédies de Molière , c'est un héritage des d'Olbreuse [2]. On le tient aussi pour tant soit peu toqué... On a pris en très bonne part la notification que notre électeur a faite immédiatement de son élé-

1. Mme d'Orléans.

2. Le prince de Galles, George de Hanovre, était petit-fils d'Éléonore d'Olbreuse, femme de George-Guillaume, duc de Celle.

vation au trône, et on l'appelle déjà le roi George; je ne suis donc pas étonnée que l'envoyé ait fait son compliment...

Fontainebleau, le 20 octobre 1714.

... Bien-aimée Louise, ceci, hélas! est la dernière lettre que je vous écrirai de ce cher Fontainebleau : nous partons mercredi et mardi aura lieu la dernière chasse dans cette belle forêt ; à Marly et à Versailles, il n'y a rien qui l'égale, et ce qui me plaît encore en cet endroit c'est que toutes les salles et les galeries ont l'air allemand : quand on entre dans la Salle des Suisses on se dirait tout à fait dans un hall allemand, avec ces croisées en saillie, les boiseries et les banquettes...

Versailles, le 27 octobre 1714.

... Nous arrivâmes de bonne heure à Petit-Bourg[1]. Monsieur le Dauphin[2], mon voisin, vint me voir. C'est un bel enfant, mais pas bien élevé du tout; il est très gâté. Il est délicat et frêle, on a peur de le faire pleurer : aussi lui laisse-t-on faire toutes ses volontés...

Marly, le 8 novembre, 6 h. et demie du soir.

... Je ne crois pas que les Anglais, qui sont si peu endurants, s'accommodent longtemps d'un roi qui ne sait pas leur langue... On dit qu'il ne peut garder au-

1. Au duc d'Antin.
2. Le futur Louis XV.

près de lui un seul domestique allemand; en ce cas il sera bien mal servi.

Mon fils ne vient me voir que de neuf et demie à dix heures du soir; on dirait qu'il arrive juste au moment où j'ai le plus de monde ou quand j'ai le plus à écrire, exprès pour n'avoir pas à me causer avec abandon...

Versailles, le 2 décembre 1714.

... J'étais assise dans mon cabinet, après le dîner... quand un valet de chambre de mon fils accourut, pâle comme la mort, en criant : « Ah ! Madame, Monseigneur s'est trouvé si mal qu'il vient d'evanouir sans cognoissance ! » Je sursautai et courus à l'escalier. Arrivé là, je tremblai si fort que je ne pus monter; je dus attendre des porteurs... Ce qui m'effrayait tellement, c'est que mon fils, quand il n'avait que quatre ans, avait eu une véritable attaque d'apoplexie, et comme rien au monde à cette heure n'est plus commun que ces attaques-là, je croyais le trouver mort. De suite en entrant je regardai sa figure, il riait... il n'avait pas les yeux hagards, ni la bouche de travers; la langue non plus n'était embarrassée et il avait le parler net comme à l'ordinaire... ce n'était qu'un évanouissement provenant de ce que, toussant affreusement et atteint d'un gros rhume, il avait, chez sa fille, bâfré comme un loup et lampé davantage encore, car c'est ainsi, malheureusement ! que les choses se passent toujours en cet endroit-là...

Versailles, le 27 décembre 1714.

... Après le dîner, je me suis promenée une demi-heure dans ma chambre pour faire ma digestion, et je me suis amusée avec mes bestioles, car j'ai dans mon cabinet deux perroquets, un canari et huit petits chiens.

Dans les pharmacies françaises il n'y a absolument rien que des médecines à prendre en lavements et de l'eau de rose, pas autre chose. Ils ne connaissent pas les autres eaux; *clisterium donare*, *posta seygnare*...

Votre bateau sans doute était un yacht[1]... Je ne comprends pas comment on peut se résoudre à faire un voyage en mer : il faut que vous ayez un grand courage pour n'avoir pas eu peur dans cette danse. Mon Dieu! qui donc pourrait ne pas être malade quand on est secoué de cette façon!...

Versailles, ce vendredi 4 janvier 1715.

... J'ai vu beaucoup d'Anglais dans ma vie, mais ils ne se ressemblaient pas tous : quelques-uns étaient extrêmement polis, d'autres extrêmement balourds et grossiers... La duchesse de Schrosburig[2], comme on l'appelle ici, est prompte à se lier, mais moi je ne le suis pas; voilà pourquoi elle est bien avec la princesse de Conti et avec d'autres dames plus qu'avec moi. Je suis très froide avec les gens que je ne connais pas.

1. La raugrave Louise venait de se rendre à Londres pour s'occuper de marier ses nièces, les filles du duc de Schomberg.
2. Shrewsbury.

Comment l'opéra est-il, à Londres? anglais, italien ou français? Ce qui me fait croire qu'on a chanté dans une autre langue et non en français, c'est qu'ici nous n'avons pas d'opéra intitulé *Armenius*...

D'après ce qu'on me dit de l'air de Londres, je ne crois pas que j'y pourrais demeurer vingt-quatre heures sans tomber malade, car, à ce qu'on prétend cela sent constamment le charbon...

Chère Louise, votre beau-frère voudrait bien marier ses filles comme le seigneur Harpagon, c'est-à-dire « sans dot ». Mais la chose n'est aisée nulle part. Les épouseurs sont épris autant des beaux yeux de la cassette que de la beauté des dames. On dit que c'est un mariage de conscience que le duc de Schomberg a contracté...

Versailles, le 11 janvier 1715, 11 h. du matin.

... Avant hier arriva la nouvelle que la princesse des Ursins — celle-là même qui a gouverné toute l'Espagne — devait aller à la rencontre de la reine pour être sa grande-maîtresse. Son orgueil a causé sa chute. Elle avait écrit des lettres contre cette jeune reine, et on les a remises à celle-ci. Arrivée auprès d'elle, à Xadraque, elle ne s'est avancée, sur l'escalier, à la rencontre de la reine qu'à mi-chemin; puis elle a trouvé à redire à tout, à la toilette, au temps qu'a duré le voyage — elle le trouvait trop long; ajoutant, prétend-on, que si elle était le roi, elle renverrait la reine, ou pour le moins la laisserait plantée en cet endroit-là pendant trois mois.

Là-dessus la reine ordonna à l'officier des gardes du

corps d'ôter cette folle de devant ses yeux et de la mettre aux arrêts, et immédiatement elle envoya au roi un exprès pour lui porter ses plaintes, fort vives, sur le compte de cette dame. Le roi lui répondit de faire ce que bon lui semblerait. La reine alors la fit mettre dans une voiture à onze heures du soir, ne lui donnant qu'une femme de chambre, un laquais et douze gardes du corps pour la reconduire en France, ce qui fut fait incontinent. Je ne peux la plaindre, parce qu'elle a toujours atrocement persécuté mon fils et qu'elle a persuadé au roi et à la feue reine qu'il voulait les détrôner et qu'il avait conspiré contre leur vie et leur trône. Cela est tellement faux que, malgré qu'elle eût suborné une foule de gens, elle n'a rien pu prouver... Ce qui me fâche, c'est que ce méchant diable va venir ici; je suis convaincue qu'elle va déverser son venin sur mon fils et sur moi. Que Dieu nous assiste !...

L'archevêque de Cambrai est mort il y a quelques jours, fort regretté; c'était un grand ami de mon fils...

Versailles, le 18 janvier 1715.

... Mylord Peterboroug n'est pas de ceux qui adorent le roi actuel d'Angleterre... Il a raconté que, S. M. ayant joué avec une dame, celle-ci était restée sa débitrice de 18 francs. Le lendemain cette dame lui envoya des bouteilles de vin en grande quantité. Le roi, prétend-il, a dit au laquais : « Dites à votre dame de vous donner huit francs de ma part; elle ne m'en devra plus que dix !... »

Versailles, le 7 février 1715.

Bien aimée Louise, avant-hier mylord Stairs m'a apporté la boîte avec le bézoard de Goa que la princesse de Galles m'a fait l'honneur de m'envoyer. Je vous prie... de lui en faire mes humbles remerciements et de lui en témoigner ma gratitude... J'en suis tout aussi reconnaissante à la chère princesse que si la pierre était rare, du moment qu'elle avait cru qu'elle l'était. Elle l'est néanmoins sous le rapport de la grosseur, car celles qu'on envoie ici ne sont pas plus grosses que des œufs de pigeon. Les jésuites en font à Goa. Mon fils en a de pleines boîtes que les pères avaient envoyées à feu Monsieur avant sa mort. Quand il les reçut, la duchesse de Bouillon, qui est morte l'an passé, était là. Elle déroba quelques-uns de ces œufs et se sauva avec. Monsieur lui courut après pour les lui reprendre : ils se sont quasi battus. Madame de Bouillon remporta la victoire. C'était fort drôle. Je m'étonne qu'en Angleterre on accepte quelque chose qui vienne des jésuites et qu'on ait en ce point confiance en eux. Je l'ai dit à mylord Stairs; cela l'a fait rire de bon cœur...

On ne parle d'autre chose que de l'ambassadeur persan [1]. Hier il a fait son entrée à Paris. C'est le plus singulier personnage que de sa vie on puisse voir. Il a un devin auprès de lui, qu'il consulte pour savoir quels jours et quelles heures sont propices ou néfastes.

1. Voir *Journal de Dangeau*, XV, et l'addition de Saint-Simon, 11 novembre 1714.

Lui propose-t-on de faire telle ou telle chose en un jour qu'il ne tient pas pour heureux, il se fâche, grince des dents, tire son sabre et son poignard et veut tout massacrer...

Versailles, le 12 mars 1715.

... A propos de pleurésie, le cardinal de Bouillon est mort de cette maladie-là, la semaine dernière, à Rome. Ce n'est pas une grande perte, car il était faux comme le diable, fort méchant, affreusement débauché avec les jeunes gens et très orgueilleux ; en un mot, il ne valait rien. C'est là la meilleure oraison funèbre qu'on en puisse faire : il n'en mérite pas d'autre...

Versailles, le 23 avril 1715.

... J'avoue que la mort du prince de Sicile[1] m'a fort peinée à cause de la reine sa mère. C'est une princesse fort vertueuse qui a bien du mérite. Hier je reçus de S. M. une lettre qui attendrirait un rocher. Elle prend son malheur bien chrétiennement. Elle craint bien, dit-elle, d'avoir péché en ne pas se résignant immédiatement à la volonté de Dieu, mais « le cœur d'une mère fidèle ne saurait être insensible ; elle souhaite et espère néanmoins de pouvoir avec le temps se résigner davantage à la volonté divine. » Cette reine[2] n'avait pas tout à fait deux ans quand je vins en France. Elle n'a jamais connu d'autre mère

1. Victor-Amédée Ier de Savoie prit, en vertu de la paix d'Utrecht, le titre de roi de Sicile, en 1713. En 1718, il échangea la Sicile contre la Sardaigne, dont il ne prit possession qu'en 1720.

2. Fille de Monsieur et de Henriette d'Angleterre, belle-fille par conséquent de Madame.

que moi, aussi me tient-elle pour sa vraie mère. Moi aussi je l'aime comme si elle était mon enfant. J'aimais de tout cœur également sa sœur, la feue reine d'Espagne, mais comme une sœur, car je n'avais que dix ans de plus qu'elle...

On m'a conté aujourd'hui une bien drôle d'histoire, qui doit s'être passée en Angleterre. Je voudrais bien savoir si elle est vraie. On prétend que le prince de Galles assistait à une comédie et qu'on y a joué la reine Anne, qui vient de mourir : elle s'enivrait au point de se laisser tomber sur une chaise. Un mylord doit alors être monté sur la scène, l'épée nue, et aurait fait une balafre au comédien... Le prince ayant crié à son capitaine des gardes de faire abattre le mylord d'un coup de fusil, tout le parterre aurait, dit-on, vociféré : « S'il est tiré un coup de fusil, ce sera le signal du massacre de tout ce qui est du parti du roi. » Et le capitaine des gardes doit avoir dit au prince que tirer, cela pourrait aller à Hanovre, mais nullement à Londres. Ici l'on dit également que le prince de Galles est totalement brouillé avec son père, qu'ils ne se parlent pas et qu'on a remis à la princesse de Galles une sorte de supplique, dans laquelle on a dit qu'étant pieuse et juste elle devait pourtant considérer qu'à bon droit le royaume n'appartenait à nul autre qu'à celui qu'on nomme le Prétendant, parce qu'il est le fils de Jacques II aussi sûrement que son mari à elle est le fils du comte de Koenigsmark. Si réellement on a dit cela à la bonne princesse, ce serait terriblement insolent...

Versailles, le 3 mai 1715.

... Après le dîner, quand mon petit-fils, le duc de Chartres, est venu chez moi, je lui ai donné un spectacle approprié à son âge. Trois chiens, trois pigeons et un chat. Un char de triomphe où est assise une chienne nommée Adrienne. Un gros chat traîne le char, un pigeon fait le cocher, deux autres font les pages, et un chien fait le laquais; il est assis derrière. Le chien s'appelle *Piquart*, et quand la dame descend de voiture, Piquart lui porte sa traîne... Le chien danse aussi les olivettes[1] en passant par trois cercles...

Versailles, le 10 mai 1715.

... Cette vieille inimitié ne prendra fin qu'avec la vie, et tout ce que l'ordure pourra inventer en fait de mauvais offices et d'ennuis, elle le mettra en œuvre. Il y a un nouveau motif pour cela, à savoir que je n'ai pas voulu recevoir son amie de cœur[2], que la reine d'Espagne actuelle a chassée. Et la cause... est que mon fils m'en a priée, car elle est sa pire ennemie, et elle l'a voulu publiquement faire passer pour un empoisonneur. Il ne s'est pas contenté de prouver son innocence, mais il a fait porter au parlement toutes les pièces de l'enquête, afin qu'elles y fussent conservées...

1. Danse provençale.
2. La princesse des Ursins.

Marly, le 14 mai 1715.

... M. Martini m'a apporté un paquet de votre part, avec tous les effets de l'éclipse de soleil. Quoique je ne sache pas l'anglais, j'en comprends beaucoup de choses, parce que je connais les planètes et les constellations. Je vais donner cela à un de mes gens qui demeure à Saint-Germain : il y trouvera bien quelques Anglais sachant assez de français pour le traduire... Cela est bien plus exact et plus curieux que ce que je vous ai envoyé. De telles choses me divertissent plus que d'être obligée de jouer au lansquenet dans un salon...

Marly, le 18 juin 1715.

Vendredi... à neuf heures du matin, j'irai au Palais-Royal pour dîner avec mes petits-enfants, le duc de Chartres et M^lle^ de Valois. Après le dîner je les conduirai tous deux au collège des jésuites, pour voir une comédie jouée par les élèves, qui sont presque tous des enfants de condition. Mon fils y a entre autres un enfant qu'il a de la Sery, mon ancienne fille d'honneur. On l'appelle le chevalier d'Orléans. Le gamin est fort intelligent, mais il n'est pas joli et il est petit pour son âge. Mon petit-fils, son frère, l'aime fort et se réjouit beaucoup en vue de ce jour-là...

Marly, le 12 juillet 1715.

... Chez les jésuites d'ici on ne joue pas de pièces religieuses, les deux au moins que j'ai vues n'en étaient pas. L'une avait pour sujet un duc de Bour-

gogne, et l'autre était Esope au collège... A Saint-Cyr, Mme de Maintenon a fait faire quelques pièces religieuses par M. Racine, comme *Ester* et *Attalie*. Elles sont extraordinairement belles et il ne s'y trouve pas de sots bavardages...

Je voudrais de grand cœur entrer en correspondance avec la princesse de Galles, car j'aime sa Dilection bien cordialement, mais entre nous soit dit, on est fort pointilleux ici pour ce qui est de la cour d'Angleterre. Quelque grande que soit mon envie, je ne peux donc pas commencer la chose en ce temps ci; si cela change, je n'y manquerai certes pas...

Marly, le 18 juillet 1715.

... Mardi on a couru le cerf... J'avais emmené l'une des filles de mon fils, qui de sa vie n'avait assisté à une chasse... On l'appelle Mlle de Valois ; c'est une jeune fille de quatorze ans. Quand elle était une petite enfant je croyais qu'elle deviendrait très belle; mais j'ai été grandement déçue : il lui est venu un grand nez aquilin qui a tout gâté... Je crois deviner d'où cela vient : on lui a permis de prendre du tabac ; c'est ce qui a fait tellement pousser ce nez...

... Vous avez perdu beaucoup des vôtres, mais, chère Louise, le monde est ainsi fait : ou bien il faut mourir soi-même ou voir mourir ceux qu'on aime. On pourrait appliquer à cela ce que feu Mme de Brégie [1] avait coutume de dire : « Cela est bien desobligent. » Un jour que, dans mon cabinet, elle était

1. De Brégis.

assise par terre dans un coin, elle se mit à faire cette exclamation-là : « Que dites-vous ? lui demandai-je. — Madame, me répondit-elle, je faissais reflection tout à l'heure, que nous sommes avant que de naistre dans un néant tres propre ; nous ne demandons point à venir en ce monde, on nous y met sans demander nostre advis, cela est bien desobligent. Nous sommes en ce monde, nous y avons bien du mal, cependant nous y accoustumons et nous n'en voullons point sortir. On nous prend, quand nous y songeons le moins, et on nous en fait sortir malgré nous, cela est bien desobligent... »

Marly, le 8 août 1715.

... Les lettres de ma fille me sont agréables, mais elles ne sont pas amusantes, car ou bien elle est malade ou enceinte, ou bien elle a d'autres sujets de plaintes. La reine de Sicile... est à cette heure encore plongée dans une tristesse profonde parce qu'elle a perdu son fils aîné. Les lettres de la reine d'Espagne à Bayonne[1] ne sont que compliments, commissions et toujours des commissions, fort ennuyeuses souvent ; c'est ainsi, par exemple, qu'elle veut quelquefois faire de tel ou tel un évêque, de tel autre un capitaine de gardes ; puis elle demande une abbaye pour l'un, une pension pour l'autre. Mais si je dis le mal, il me faut dire aussi le bien. Je suis fort obligée à la bonne reine : elle a beaucoup contribué au raccordement de mon fils avec le roi d'Espagne, par l'entremise de

1. Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II.

la reine, sa nièce... Je peux donc en vérité vous dire, chère Louise, que vos lettres sont les plus agréables que je puisse recevoir...

Versailles, le 15 août 1715.

... Notre roi, hélas ! n'est pas bien. J'en suis angoissée à en être à moitié malade ; je ne mange ni ne dors bien. Fasse Dieu que je me trompe ; mais si le malheur que je redoute devait arriver, ce serait le plus grand qui pût m'advenir présentement. Si j'en devais dire les détails ce serait chose si affreuse que je ne saurais y penser sans avoir la chair de poule...

Vendredi 16 août 1715, à 4 h. moins un quart.

... Grâces en soient rendues à Dieu ! j'ai trouvé le roi bien mieux portant qu'hier au soir ; il était très gai... mais je ne suis pas tout à fait à mon aise encore...

J'ai donné audience à M. d'Imhof. Il m'a fait une proposition que je n'ai pas acceptée, savoir de commencer un commerce par lettres avec la princesse Louise de Wolfenbüttel. Cela ne m'irait nullement...

Versailles, le 20 août 1715.

... On peut avoir fait, au nom du roi Jacques, bien des choses dont il n'a rien su ; les prêtres en sont fort capables. Toutes ces haines à propos de religion, les prêtres, de part et d'autre, en sont la cause...

Mme de Maintenon n'a pas été malade : elle est alerte

et bien portante. Plût à Dieu que notre roi fût en aussi bonne santé ! Je serais moins inquiète que je ne le suis, hélas !...

Versailles, le 27 août 1715.

... Nous avons eu hier le spectacle le plus triste et le plus touchant que de la vie on puisse voir. Notre cher roi, après s'être préparé à la mort, après avoir, comme c'est la coutume ici, reçu les derniers sacrements avant-hier à huit heures du soir et avoir ordonné toutes choses comme il entend qu'elles se fassent après sa mort, s'est fait apporter le petit Dauphin, lui a donné sa bénédiction et lui a adressé des exhortations. Puis il nous a fait venir , la duchesse de Berry, moi, toutes ses autres filles et petits-enfants. Il m'a dit adieu avec des paroles si tendres que je m'étonne encore moi-même de n'être pas tombée droit sans connaissance. Il m'a assuré qu'il m'avait toujours aimée et plus que je ne le pensais moi-même, qu'il regrettait de m'avoir parfois causé du chagrin... Je me jetai à genoux, pris sa main et la baisai ; il m'embrassa. Puis il parla aux autres, disant qu'il leur recommandait d'être unis. Je crus qu'il me le disait à moi. « En ceci, ma vie durant, répondis-je, j'obéirai à V. M. » Il se tourna vers moi, et, en souriant : « Je ne vous dis pas cela à vous, fit-il, car je sais que vous n'avez pas besoin qu'on vous le recommande, vous êtes trop raisonnable pour cela ; je le dis aux autres princesses... » Le roi a une fermeté dont on ne se fait pas idée. A tout moment il donne des ordres, comme s'il allait simplement partir pour un voyage... Il a

tout recommandé à mon fils et l'a fait régent avec une tendresse telle qu'on en a l'âme pénétrée...

Il n'est pas vrai que Mme de Maintenon soit morte : elle est en parfaite santé, elle se tient dans la chambre du roi, qu'elle ne quitte ni jour ni nuit.

... Le roi est d'une bonne et forte constitution ; je crois qu'on aurait pu le sauver si on s'y était pris à temps... Je ne crois pas que si Mme de Maintenon venait à mourir, elle léguerait sa fortune à la maison de Saint-Cyr ; en effet, elle a auprès d'elle la fille de son propre frère, la duchesse de Noailles, qui a des enfants, et, de plus, elle a d'autres parentes encore...

Versailles, le 6 septembre 1715.

... J'ai été si accablée et si horriblement triste qu'il m'a été impossible de vous écrire ; j'ai ménagé mes pauvres yeux mouillés pour la correspondance avec ma fille, le vendredi et le mardi. Dimanche dernier[1] notre roi est mort à huit heures et demie du matin... Je suis dans une profonde tristesse tant parce que j'ai perdu le roi que parce qu'il me faut habiter ce maudit Paris pendant toute une année. Mais si j'y tombe malade, je me sauverai et irai à Saint-Cloud...

Ç'a été pour moi une grande consolation de voir tout le peuple, les troupes et le parlement entier se déclarer pour mon fils, tandis que ses ennemis, qui ont trompé le roi sur son lit de mort et lui ont fait

1. Dimanche 1er septembre 1715.

signer une pièce dirigée contre mon cher fils, ont eu l'affront de le voir publiquement déclaré régent, et eux et leur cabale ont dû céder la place. Mon fils s'occupe des affaires avec un tel zèle qu'il n'a plus de repos ni jour ni nuit. J'ai peur maintenant qu'il n'en tombe malade, et d'autres pensées tristes, que je ne saurais vous dire, me traversent la tête : je ne suis donc pas entièrement consolée. Mon fils a parlé publiquement au parlement : on assure que son discours n'a pas mal été... Ce que vous nous souhaitez pourrait se faire sans intervention miraculeuse, car le jeune roi est fort délicat...

Paris, le 10 septembre 1715.

... Hier on a mené feu notre roi à Saint-Denis. Toute la famille royale est dispersée comme une volée d'étourneaux. Le jeune roi est allé hier à Vincennes, la duchesse de Berry à Saint-Cloud, la femme de mon fils et moi nous sommes venues ici ; mon fils ne nous a rejointes qu'après avoir mené le jeune roi à Vincennes. Quant aux autres, je ne sais où ils ont passé...

Paris, le 13 septembre 1715.

... Le roi, de lui-même, était bon et juste, mais la vieille femme lui avait si bien persuadé que personne au monde, sauf elle et ses ministres, ne prenait à cœur ses intérêts, qu'il n'avait confiance qu'en elle, en son confesseur et en ses ministres. De cette façon, et comme le bon roi n'était pas très savant, la vieille femme, et le confesseur pour le spirituel, et les mi-

nistres pour le temporel, lui ont fait accroire tout ce qu'ils ont voulu. Les ministres, pour la plupart, n'étaient que des créatures de la vieille ordure; je peux donc dire avec vérité que tout le mal qui s'est fait ne provenait pas du roi...

Mon fils... me semble bien résolu à se conformer aux derniers ordres du roi et à vivre en paix avec ses voisins. Je crois que si cela ne dépendait que de lui, il viendrait volontiers en aide à tous les opprimés... Mais pour prouver qu'il ne veut pas gouverner à sa fantaisie, il a déjà institué différents conseils... et il est difficile de croire que le conseil des affaires ecclésiastiques, qui ne sera composé que de prêtres, se montre favorable aux réfugiés. J'ai pris la résolution de ne me mêler de rien. Malheureusement la France, soit dit entre nous, a trop longtemps été gouvernée par des femmes; pour ce qui est de moi, je ne veux pas être cause qu'on puisse faire ce reproche-là à mon fils...

Il est vrai que tout le monde croyait le roi mort quand Mme de Maintenon est partie; elle-même le croyait parce qu'il avait été pris d'un long évanouissement, mais il est revenu à lui, et la vie ne l'avait pas encore abandonné, comme je vous l'ai déjà dit... Il est resté ferme jusqu'au dernier moment. Il a dit en riant à Mme de Maintenon : « Je m'imaginais qu'il était plus difficile de mourir que cela; je vous assure que ce n'est pas une grosse affaire : cela ne me paraît pas malaisé du tout... » Il est resté deux fois vingt-quatre heures sans parler à personne. Durant ce temps il n'a fait que prier, disant sans cesse : « A

quoy tient-il, mon Dieu, que vous ne me prenies? »...

Paris, le 17 septembre 1715.

... Le parlement a reconnu le droit de mon fils lors qu'il l'a fait valoir au nom de sa naissance. Il avait d'autant plus raison de le faire que le roi, avant sa mort, lui avait dit qu'à la vérité il y avait un testament, mais qu'il le devait modifier à sa guise s'il y trouvait quelque chose qui ne lui convînt pas. Ce testament était tout en faveur du duc du Maine ; il n'est donc pas difficile de deviner qui l'a dicté...

Paris, le 27 septembre 1715.

... Je vous réitère mes remerciements pour la poudre de mylady Kent. Je ne la donnerai pas à examiner à un docteur, car ils n'ordonnent d'autres remèdes que les saignées, les purgations, les lavements, les eaux et le lait d'ânesse.

... Quand j'avais la petite vérole, je pris de la poudre de mylady Kent; le médecin de Mme la Dauphine s'écria : « Madame a pris une poudre qui la tuera infailliblement; contes[1] qu'elle est morte! » On lui demanda s'il connaissait cette poudre. « Non, dit-il, mais prendre une poudre sans se faire saigner! contes qu'elle est morte! » Quand je fus remise et que je le revis, je lui dis en riant : « Les gens que vous tuez se portent assez bien. Aprenes par cecy, pour ne pas vous tromper, monsieur Bourdelot (ainsi se nommait-

1. Comptez.

il), de ne pas juger de ce que vous ne cognoisses pas et que d'autres savent mieux que vous! » Cet homme fut tellement confus qu'il n'y put tenir et qu'il s'en alla...

... Cela pourrait bien arriver, mais ce serait quand même un malheur, car je crois qu'il en résulterait une guerre acharnée. Le jeune roi est fort délicat, je voudrais bien qu'il pût vivre jusqu'à ce que mon fils ait tout remis en ordre...

Paris, le 1er octobre 1715.

... Il y a quelques années le jeu d'échecs était très à la mode ici, mais je ne m'y suis pas adonnée, je le trouve trop difficile pour ma méchante cervelle...

Je suis peinée que le marquis de Rochegude fût triste en vous quittant, mais il devrait bien savoir comment vont les choses ici et que mon fils ne peut pas tout faire ce qui devrait être fait. Je ne m'informerai pas moins de ce qu'on peut faire pour les pauvres galériens. Je parlerai d'eux sans nommer personne. Si cela réussit, j'en serai fort aise; si cela ne réussit pas, eh bien! j'aurai fait mon devoir et n'aurai rien à me reprocher. Je crains que le conseil de conscience ne permette pas à mon fils de faire quelque chose pour les pauvres réfugiés, car les prêtres seront toujours les prêtres. Mais il faut que j'aille à l'église.

... Ce n'est pas vrai que le roi d'Espagne ait fait remettre une protestation. Il nous a écrit à tous, et il est fort content. Il promet aussi de vivre en paix avec nous...

Paris, le 8 octobre 1715.

... Je vous ai quand même tenu parole, et en cachette j'ai sollicité pour les pauvres galériens. On m'a fait des promesses; mais n'en dites rien à âme qui vive, chère Louise. Pourvu que le conseil de conscience ne me gâte pas la chose!... Dites-moi donc, je vous prie, ce que mon fils a fait pour complaire au roi d'Angleterre...

Paris, le 11 octobre.

... La princesse de Galles et moi nous sommes en correspondance maintenant. Vous pouvez l'assurer que j'ai exécuté son ordre et que j'ai déjà donné ses instructions à M^lle^ Catherine Vezian... Je lui ai indiqué l'endroit où l'on fait bien les layettes; mais je crains qu'elle ne m'ait pas bien compris : elle tremblait de tous ses membres en me parlant. .

Paris, le 15 octobre 1715.

... A l'instant je rentre de la promenade : j'ai été dans un petit bois qu'on nomme le bois de Boulogne. Il s'y trouve un vieux château bâti par François I^er^. On l'appelle Madrid, parce que ce roi l'a fait élever sur le modèle du château de Madrid, où il était prisonnier...

Je ne sais ce que mon fils a dit à mylord Stairs au sujet des galériens, mais je puis vous assurer que je lui en ai parlé; il m'a donné bon espoir. Cependant, a-t-il ajouté, il faut qu'ils prennent patience; pour

différents motifs, il ne lui est pas possible de mener la chose promptement...

Les Anglais sont une affreuse nation de conspirer ainsi contre un roi qu'ils ont eux-mêmes choisi et appelé et contre tant d'innocents Allemands. Un Anglais qui est ici, lord Douglas, m'a raconté qu'Hervey a d'abord tout nié, jusqu'à ce qu'on lui eût montré sa propre lettre; alors il a pris la résolution de se tuer et l'a mise à exécution. Grâces soient rendues à Dieu que le roi et toute la famille royale, ainsi que vous, chère Louise, vous ayez si heureusement échappé au danger... Dans les derniers temps, la vieille femme et les ministres ont fait bien des choses à l'insu du roi. On ne peut pas trouver mauvais que le jeune roi Jacques veuille remonter sur son trône, mais ceux de son parti devraient faire une guerre loyale et non pas avoir recours à l'assassinat. Il n'est pas étonnant que les Anglais s'imaginent qu'on peut facilement se faire Turc, car il est bien facile de leur faire adopter les idées religieuses les plus saugrenues. Feu ma tante aimait beaucoup les Turcs; elle disait qu'ils étaient de braves gens. Vous avez fort bien fait, ma chère, de ne pas m'envoyer la vie de Rochegude. Cela aurait tout pu gâter.

Paris, le 24 octobre 1715.

... Je suis bien de votre avis : les Anglais se mettraient à haïr un ange du ciel, s'ils l'avaient choisi pour roi. Quand je vous écrivis la dernière fois, je ne savais rien de ces vaisseaux remplis de mousquets, mais je l'ai appris depuis. Mon fils me l'a raconté : sa

colère était grande de ce qu'on eût contrevenu ainsi aux stipulations du traité de paix... Si les pauvres galériens ne sont pas relâchés, ce ne sera pas de ma faute; je fais de mon mieux, comme un joueur de violon qui râcle tout seul[1]...

Je vois beaucoup d'hommes, mais peu de femmes chez moi. Celles-ci ne veulent pas venir me voir parce que je ne peux souffrir qu'elles se présentent devant moi toutes débraillées et en écharpe, comme on va chez Mmes d'Orléans et de Berry. Les jeunes gens ne savent pas en quoi consiste le respect : ils n'ont jamais vu de vraie cour.

Paris, le 29 octobre 1715.

... Ce soir le bruit court que le comte d'Argyle a été battu en Écosse et que les rebelles se sont emparés de la ville de Bristol. Je souhaiterais, je vous l'avoue, que le roi George et toute la famille royale fût à Hanovre...

Dieu sait qui m'a envoyé ce catéchisme : la lettre n'est pas signée. J'imagine que c'est Langallerie, mais il me semble qu'il ne réfléchit pas à ce qu'il fait, car que peut-on avoir de mieux que le catéchisme de Heidelberg[2]? Quand on a soixante-trois ans, on a forcément des idées bien arrêtées en fait de religion. Je suis de l'avis de saint Paul, qui ne veut pas que l'on soit ou du parti de Paul ou du parti de Kephas, mais bien de celui du Christ. C'est à quoi je veux m'arrêter,

1. Proverbe allemand.
2. Que Madame savait par cœur.

autant qu'il est en moi, et vivre et mourir dans cette foi avec l'aide de Dieu...

Paris, le 14 novembre 1715.

... Je ne peux pas croire que le duc d'Argyle soit fidèle au roi, du moment qu'il a laissé échapper tant de rebelles. Beaucoup d'autres, à ce que je pense, vont abandonner le roi *George*, maintenant que le chevalier de *Saint-Georges* est en Écosse. On m'a raconté ce soir comment il s'est échappé. Il était à Commercy, chez le prince de Vaudemont, à courir le cerf. Après la chasse le prince fit à ses invités un retour de chasse : on resta à table jusqu'à quatre heures du matin. En entrant dans sa chambre, le chevalier dit qu'il se couchait trop tard pour se lever de bonne heure et qu'on devait le laisser dormir jusqu'à deux heures de l'après-dînée. Quand ses gens allèrent pour le réveiller à cette heure, ils ne trouvèrent personne dans le lit, s'effrayèrent et coururent vers le prince de Vaudemont. Celui-ci feignit de ne rien savoir et déclara qu'il fallait se mettre à la recherche du chevalier. Après l'avoir vainement cherché pendant une heure, le prince de Vaudemont dit : « Mettons-nous à table, car tous les ponts-levis sont levés, et de trois jours personne ne pourra sortir de ce château. » C'est ainsi que le chevalier est arrivé incognito en Bretagne. Il s'est donné comme un voyageur, il a loué une barque de pêcheur qui l'a mené en mer à un navire écossais, où se trouvaient beaucoup de seigneurs d'Écosse qui l'ont accompagné dans ce pays.

*P. S.* — C'est bien à tort que mylord Stairs accuse mon fils d'avoir favorisé la fuite du roi d'Angleterre. Comment peut-il savoir ce qui se passe à Commercy ? et, du moment que le chevalier de Saint-Georges a traversé la Bretagne incognito, comment mon fils a-t-il pu deviner qu'il s'y trouvait ? On ne l'a informé de la chose qu'au bout de huit jours; quand il a envoyé du monde là-bas, tout était déjà fait...

Paris, le 22 novembre 1715.

... La princesse de Galles m'a décrit aussi la cérémonie de mylord maire [1]. Je me souviens que jadis j'en ai entendu parler par Sa Grâce, notre père. Mylord maire ne porte-t-il pas une baguette ou canne longue et mince, garnie d'argent ?

... Les ambassadeurs vénitiens ne sont d'ordinaire pas très polis.

Paris, le 10 décembre 1715.

... Hier, une bourgeoise de Strasbourg, une connaissance de M^me^ de Rathsamhausen, m'a fait cadeau d'un plat de choucroute avec du lard et un canard. Ce n'était pas mauvais, mais c'étaient des choux français qui ne valent pas de loin nos choux allemands, ils n'ont pas assez de montant, et on ne les avait pas coupés assez menu : c'est qu'ici on n'a pas les couteaux qu'il faut pour cela...

Je ne dirai plus rien de ma foulure à la main, j'ai été guérie en deux jours et une nuit, grâce à la pom-

1. Du lord-mayor de Londres.

made divine et à l'huile de Fioraventi... La pommade divine est une précieuse chose; lors même que j'ai la fièvre, je m'en frotte l'estomac, et quand je tousse, je m'en frotte la poitrine...

L'histoire de la dame qui a épousé un batelier est plaisante et m'en rappelle une qui s'est passée cet été. Une dame de Lorraine, qui se nomme Mme de Rosière, voulut faire une visite à une demoiselle du voisinage, qui est de la maison de Choiseul. Tout le monde la connaît ici, elle était fille d'honneur de la duchesse du Maine. Mlle de Rosière s'en vint donc chez Mlle de Choiseul. On lui dit de monter dans sa chambre. En y entrant, elle la trouve au lit avec son jardinier à elle, qui se nomme Grandcolas. Mme de Rosière, saisie d'effroi, lui dit : « Ah ! bon Dieu ! mademoiselle, qu'est-ce que mon jardinier fait dans votre lit ? » Mlle de Choiseul lui répond qu'il est dans son lit parce qu'il est son mari et qu'elle l'a épousé par reconnaissance; vu qu'étant tombée à l'eau quelques jours auparavant, Grandcolas seul était venu à son secours et lui avait sauvé la vie, elle n'avait su lui témoigner sa reconnaissance qu'en l'épousant, ce qu'elle a fait à l'insu de ses parents et contre leur gré. Elle a voulu le faire anoblir par le duc de Lorraine, sans y réussir; elle a tenté la chose auprès du roi : même insuccès, et de cette façon la fière Mlle de Choiseul est restée Mme Grandcolas...

M. Leibniz [1], à qui j'écris quelquefois, m'assure, à

1. M. l'archiviste Klopp, dans une addition à l'édition de M. Holland (II, p. 681), dit avoir trouvé dans les archives de Hanovre douze lettres au moins de la duchesse à Leibnitz. Elle servait d'intermédiaire

la satisfaction de ma vanité, que je n'écris pas mal l'allemand. Ce m'est une vraie consolation, car je serais désolée si je l'avais oublié...

Paris, le 27 décembre 1715.

... A propos de la comtesse de Roye, j'ai signé aujourd'hui au contrat de mariage de son fils, le chevalier de Roye... Il épouse une femme du commun, elle s'appelle Fronte [1] : elle est fille de gens qui ont été dans les affaires. Elle lui apporte un million en dot, mais si j'étais de lui, je ne voudrais pas pour un million m'encanailler de la sorte, car il est de bien bonne et grande maison...

Il est certain que le chevalier de Saint-Georges n'a pas mis les pieds à Saint-Germain ; mais Dieu seul sait où il est... On n'a jamais eu l'idée de marier M^lle de Chartres au chevalier de Saint-Georges ; le bruit, il est vrai, en a couru ; mais jamais les intéressés n'y avaient pensé...

Mardi, le 3 janvier (1716), 3 h. de l'après-dînée.

... Notre jeune roi aux Tuileries est, Dieu merci, en bonne santé ; il n'a pas été malade un seul instant. Il est très vif et ne reste pas un moment dans la même posture. Pour dire la vérité vraie, c'est un enfant mal élevé : on lui permet tout, de peur qu'il ne tombe

entre le philosophe allemand et l'abbé de Saint-Pierre (Charles-Irénée de Saint-Pierre, et non Bernardin, comme dit M. Klopp). Brockhaus, *Conversationslexikon*, 12e édition, confond l'abbé de Saint-Pierre avec son frère le jésuite, lequel fut aumônier de Madame.

1. Fronde (Dangeau, 6 déc. 1715).

malade. Je suis convaincue que si on le corrigeait il ne se passionnerait pas autant, et cela peut lui nuire plus que de lui laisser faire toutes ses volontés ; mais chacun veut être dans les bonnes grâces du roi, quelque jeune qu'il soit. Jusqu'ici il ne semble pas que le roi Philippe[1] ne veuille pas tenir compte de sa renonciation[2]. Dieu nous préserve de nouvelles guerres !... Partout où les jésuites et les méchants prêtres n'ont pas le dessus, ils ne sont pas à craindre... Les extirper, ce serait trop dur. Il suffit de ne leur accorder aucun pouvoir. En France, les couvents de jésuites ne sont pas riches. On ne les nourrit pas non plus aussi bien qu'en Allemagne.

... A cette heure l'agitation guerrière va bien commencer en Angleterre, maintenant que l'Écosse a reconnu le jeune roi[3]. Précédemment il y avait donc aussi des rois d'Angleterre et des rois d'Écosse. Si notre roi Georges gardait l'Irlande, l'Angleterre et tout ce qu'il possède en Allemagne, il serait quand même un grand roi et pourrait laisser à l'autre son Écosse, où il doit pourtant y avoir tant de catholiques...

Paris, le 21 janvier 1716.

... Hier j'avais autour de moi vingt-neuf princes, comtes et seigneurs allemands... Le prince d'Anhalt n'est pas mal fait, mais il s'imagine être beau, tandis qu'il est fort laid et d'humeur singulière. Chaque jour la Rathsamhausen lui conte une autre bourde. Il est

1. D'Espagne.
2. Au trône de France.
3, Jacques Stuart.

amoureux d'une des filles de mon fils, M^lle de Chartres; quand il la voit, il fait de telles grimaces, qu'on n'y peut tenir, il faut qu'on rie quoiqu'on en aie...

L'année où votre frère Charles-Louis vint ici, j'étais en fort mauvais termes avec le chevalier de Lorraine, et le faux bruit courait que j'avais fait venir Charles-Louis pour qu'il me vengeât du chevalier. Beaucoup de cavaliers de la cour, de braves gens vinrent me supplier au nom du ciel, de les accepter pour seconds du raugrave. Je ris de bon cœur et répondis que je ne voulais nullement qu'il y eût une batterie. Je ne sais si le chevalier en avait entendu parler ou non, toujours est-il qu'un jour que nous étions dans ma chambre, Charles-Louis et moi et beaucoup d'autres Allemands encore, le chevalier arriva. Lorsqu'il nous aperçut, nous autres Allemands tous réunis, il tourna court et se sauva comme s'il avait vu le diable. Un de ses bons amis lui demanda : « Où courez-vous donc si vite ? — Madame ne n'aime pas, répondit-il, elle est entourée de son raugraff et encore d'autres grands Allemands ; j'y pourrais mal passer mon temps, c'est pourquoy je pris le parti le plus sur; car qui sait ce qui oroit pust m'arriver, si Madame disoit mot parmi tous ces Allements ? ils sont mauvais railleur. Dieu sait ce qui me seroit arrives. » Tous ceux qui entendirent la chose en ont ri de bien bon cœur.

Paris, le 11 février 1716.

... Je suis vraiment désolée que la peste règne à Celle. Les juifs qui l'y ont apportée méritent d'être punis...

Paris, le 21 février 1716, à minuit.

... Il faut que je vous dise encore ceci — car j'en étouffe — c'est le pape et le roi d'Espagne qui ont donné l'argent au prétendant. Le pape lui a donné trente mille livres et le roi d'Espagne trois cent mille écus. De mon fils il n'a pas eu un liard...

Paris, le 28 février 1716, 1 h. du matin.

... Le chevalier de Saint-Georges est auprès de sa mère ; mon fils l'a fait prier de quitter la France...

Paris, 2 h. du matin, le 4 avril 1716.

... J'ai oublié de vous dire que mon fils et moi nous tenons sur les fonts la princesse nouveau-née du roi de Prusse...

Paris, le 7 mai 1717, 7 h. du soir[1].

... On attend le czar cette nuit. Il n'a pas voulu arriver de jour. .

Paris, le 14 mai 1717.

Très chère Louise, j'ai eu aujourd'hui la visite de quelqu'un de grand, savoir de mon héros, le czar. Je

1. De 1716 à 1717, la santé de Madame fut fort mauvaise. Elle n'en écrivit pas moins très régulièrement à la raugrave, mais ses lettres sont, à peu d'exceptions près, fort courtes. Aucune n'est intéressante.

le trouve bien, ce que jadis nous appelions « bien », c'est-à-dire quand on est sans façon et sans aucune affectation. Il a bien de l'esprit ; il parle, à la vérité, un fort mauvais allemand, mais il est très intelligent et se fait fort bien comprendre. Il est poli avec tout le monde et très aimé. Je l'ai reçu dans un singulier accoutrement : je ne peux pas encore mettre de corset et me présente comme je sors du lit, en chemise de nuit, en camisole et robe de chambre avec une ceinture...

Jeudi, le 5 août, 8 h. du soir.

... A l'instant je reviens de la promenade et je fais deux choses à la fois : je vous écris et je fais ma partie de hocca. Vous me portez bonheur, car mon chiffre est déjà sorti trois fois depuis que je vous écris...

... J'attendais votre lettre avec une vive impatience ; j'étais bien inquiète, chère Louise, au sujet de votre voyage sur mer, car c'est un maudit élément. Grâces soient rendues à Dieu de ce que vous soyez bien arrivée à Francfort !... Cela ne me surprend nullement que le roi d'Angleterre ne vous ait rien donné, car d'après ce que j'entends dire de S. M., il est comme le pauvre duc de Créqui avait coutume de dire : « Il ressemble à l'arbalettre de Coignac, il est dur a la dessere. »...

L'air de Saint-Cloud me fait du bien... Depuis dimanche passé la femme de mon fils est auprès de nous ; c'est pour lui complaire que je joue au hocca le soir...

Saint-Cloud, le 19 août 1717.

... Il ne me plaît pas du tout que l'électeur actuel[1] veuille résider à Dusseldorf et quitter le pauvre Palatinat. On m'avait fait espérer qu'il ferait réédifier et restaurer le pauvre château de Heidelberg...

Saint-Cloud, le 2 septembre 1717, 8 h. du matin.

... Ma santé, Dieu merci! est fort bonne et si je ne ressentais pas de temps en temps des douleurs aux genoux, je pourrais dire qu'elle est parfaite. Le vin amer à l'huile de copahu me fait grand bien. Il ne purge pas, ne produit pas d'effet extérieurement, mais il vous fortifie et vous fait uriner plus qu'en temps ordinaire, cela empêche pieds et jambes d'enfler. Un intendant qui est gentilhomme, M. de Vaucresson, m'a fait il y a trois jours un beau cadeau, savoir deux petites caves en laque rouge, chacune contenant deux petites fioles de très vieille huile de copahu : c'est là un beau présent, car la véritable huile de copahu est fort rare.

Saint-Cloud, le 4 septembre 1717.

... Nous n'avons pas joué gros jeu au hocca, dix sous seulement, mais chez le roi l'enjeu était toujours d'un louis. C'est ainsi qu'à la chasse au sanglier, dans une voiture, l'archevêque de Reims perdit deux mille louis en une demi-heure. Il tenait la banque. Il est

1. L'électeur palatin, Charles-Philippe, de la branche de Neubourg, laquelle, depuis 1666, possédait définitivement les duchés de Juliers et Berg.

rare que les banquiers perdent, et le jeu a été défendu parce qu'ils y gagnaient trop.

Saint-Cloud, le 12 septembre 1717.

... J'ai posé à M. et Mme Zachmann bien des questions au sujet de Heidelberg. Je suis bien aise que la ville soit rebâtie et qu'on travaille de nouveau au château ; mais ce qui me fâche fort, c'est qu'un couvent de jésuites s'élève à la place du commissariat. Les jésuites ne conviennent pas à Heidelberg, aussi peu que les moines franciscains... Mon Dieu! combien de fois n'ai-je pas mangé des cerises sur la montagne à cinq heures du matin, avec un bon morceau de pain. J'étais plus gaie alors que je ne le suis présentement...

Saint-Cloud, le 30 septembre 1717.

... Vous aurez appris que le pape a fait arrêter mylord Peterborough à Boulogne [1], en Italie. Personne n'en sait la cause. Pendant quatre jours il s'est promené en habits de femme; malgré toute son intelligence, cet homme est timbré... On lui a demandé, dit-on, s'il était venu pour assassiner le chevalier de Saint-Georges sur l'ordre du roi d'Angleterre. « Non, aurait-il répondu, le roi est incapable de donner un pareil ordre ; » mais, doit-il avoir ajouté, je ne me porte pas garant pour le prince de Galles, car celui-ci en est bien capable...

1. Bologne.

Saint-Cloud, le 9 octobre 1717.

... On appelle ici les capucins les laquais des jésuites, car ils font toujours ce que ceux-ci veulent. Tous les jésuites sont tellement détestés à Paris qu'il est impossible qu'ils le soient davantage dans le Palatinat. Il y a d'honnêtes gens parmi eux, mais la plupart sont très intrigants et par trop entreprenants, comme nous l'avons vu par deux confesseurs du roi...

Saint-Cloud, le 17 octobre 1717.

... Il n'est pas étonnant que le défunt électeur[1], ait fait des dettes; il déployait, à ce qu'on dit, une magnificence royale... En outre je me suis laissé dire que le pauvre seigneur était horriblement volé par ses domestiques; cela aussi fait partie de la magnificence royale et l'on en peut dire comme dans la comédie italienne *l'Empereur dans la Lune* : « C'est tout come icy ». Le roi a fait beaucoup de dettes parce qu'il n'a rien voulu retrancher de son luxe royal; il a donc emprunté, ce à quoi les ministres poussaient fort, car où le roi recevait un liard, eux et leurs créatures gagnaient des trésors; par leurs filouteries et leurs larcins, ils ont appauvri le roi et le royaume, tandis qu'eux-mêmes se sont enrichis comme il faut. Mon fils travaille nuit et jour pour tout remettre en ordre, mais personne ne lui en sait gré.

1. Jean Guillaume.

Dimanche, le 28 octobre, 7 h. et demie du matin.

... En France et en Angleterre les mylords et les ducs sont d'une fierté si outrée qu'ils s'imaginent être au-dessus de tout, et si on les laissait faire ils se croiraient meilleurs que les princes du sang, et pourtant la plupart d'entre eux ne sont pas même gentilshommes. J'en ai une fois relevé un, et cela vertement. A la table du roi il se plaça devant le prince de Deux-Ponts; je dis en élevant la voix : « D'où vient que monsieur le duc de St-Simon presse tant le prince de Deux-Ponts? a-t-il envie de le prier de prendre un de ses fils pour page? »... En Allemagne on est bien trop poli ; quand je pense que Boisjoli a mangé avec Son Altesse feu notre père et avec moi! Il n'était que fourrier de la maison de la reine et n'aurait pas mangé avec n'importe laquelle de ses dames... Cela avilit les électeurs de manger ainsi avec de petites gens qui peu après reviennent ici et s'en vantent...

Mylord Peterborough n'a pas voulu sortir de prison. Il exigeait qu'on lui fît réparation de l'affront qu'on lui avait fait... On prétend qu'il aime la princesse de Galles et qu'il lui fait volontiers sa cour, mais qu'il ne peut souffrir le prince...

Saint-Cloud, le 30 octobre 1717.

... Je vous réponds dès aujourd'hui... demain je ne le pourrai, car je veux me préparer à la sainte Cène; après-demain nous avons la Toussaint, où la plupart des gens qui se piquent d'être réguliers s'approchent

de la sainte table; ma règle à moi est de le faire cinq fois par an : à Pâques, à la Pentecôte, au 15 août, au 1er novembre et à Noël.

... Je suis bien en peine... de Mme la princesse... Je crains que cela ne se termine par un ulcère qui l'étouffe d'un coup... Elle est d'une grande dévotion maintenant... A dire vrai, je crois qu'elle est malade de trop prier, car le corps ne peut endurer un tel ennui sans être malade...

Saint-Cloud, le 7 novembre 1717.

... Je ne sais pourquoi je reçois vos lettres trois jours plus tard que vous ne recevez les miennes. Il faut que M. de Torcy ait des traducteurs plus lents que n'étaient ceux de M. de Louvois... Mais s'il s'imagine me causer des désagréments avec mon fils comme il m'en causa jadis avec le roi, il se trompe grossièrement, mon fils me connaît trop bien pour qu'on pût me brouiller avec lui...

Saint-Cloud, le 11 novembre 1717, 7 h. et demie du matin.

En France on ne joue pas l'hombre à la mode espagnole, mais avec de grands gestes et beaucoup de paroles. Les Français en particulier, on ne saurait les faire taire ; non seulement les joueurs, mais encore ceux qui regardent jouer, causent et cela très haut; à Saint-Cloud on ne joue pas pour de l'argent...

La première Dauphine avait un petit page de douze ou treize ans... Il s'appelait Fretteville ; il savait mieux le jeu d'échecs que tous les grands joueurs de

la cour. M. le prince, celui qui est mort tout dernièrement, s'enferma un jour avec le gamin pour n'être pas dérangé ni distrait, mais le page gagna toutes les parties, ce qui mit M. le prince hors de lui, tellement qu'à plusieurs reprises il s'arracha la perruque de la tête et la jeta au nez du page quand celui-ci le faisait échec et mat...

Il n'y a pas à s'étonner que mon fils ne soit pas aimé : quand une place est vacante, cent personnes la demandent, il n'est possible de la donner qu'à une seule, voilà donc quatre-vingt-dix-neuf mécontents; de plus il n'est pas bigot, les prêtres et les moines le détestent par conséquent, et troisièmement il y a ses beaux-frères, les frères de sa femme, des gens faux qui ne répandent dans le peuple que de méchants mensonges sur son compte, pour qu'il soit haï ; c'est là sa récompense de s'être mésallié!

Saint-Cloud, le 1er novembre 1717, 3 h. et demie du matin.

... Il est impossible que ce que vous souhaitez se fasse. Les choses auraient mieux été si les réfugiés venus d'Angleterre ne s'étaient pas si mal tenus, s'ils n'avaient pas voulu tout obtenir avec des airs de hauteur et de vanterie. Ils ne se sont pas montrés soumis du tout, et quoiqu'on leur eût dit de ne pas faire d'assemblée, qu'on le leur eût défendu sévèrement, ils n'en ont pas moins fait de publiques, et par là ils ont fait monter la moutarde au nez à tous les prêtres et moines. Dès lors il n'y avait plus rien à faire, ils ont tout gâté...

M^me^ du Maine a fait répandre des pasquins contre mon fils: c'est une méchante race que tous les enfants de la Montespan...

Le jeune roi a une gentille figure et bien de l'esprit, mais c'est un méchant enfant. Il n'aime personne au monde que son ancienne gouvernante[1]; sans raison aucune il prend en aversion les gens et il aime déjà à dire des choses piquantes. Je ne suis pas du tout dans ses bonnes grâces, mais je ne m'en afflige guère...

Quand je dis à mon fils de se garder des méchantes gens il me répond en riant : « Vous savez bien, madame, qu'on ne peust évitter ce que dieu nous a de tout temps destines; ainsi, si je le suis a perir je ne le poures évitter; ainsi je feres ce qui est raisonable pour ma conservation, mais rien d'extraordinaire. »

Saint-Cloud, le 18 novembre 1717, 8 h. et demie du matin.

... M^me^ de Berry... a depuis lundi la fièvre... Sa sœur M^lle^ de Valois l'a aussi... Il n'est pas étonnant que ces deux sœurs soient malades, à les voir manger et boire. M^me^ de Berry mange peu à midi; mais comment pourrait-elle faire un repas convenable? Elle est au lit à dévorer toute sorte de gâteaux au fromage ; elle ne se lève jamais avant midi, se met à table à deux heures et mange peu. A trois heures elle se lève de table et ne fait pas un pas. A quatre heures on lui apporte toute sorte de mangeaille, de la salade, des gâteaux au fromage, du fruit. Le soir à dix heures

1. La duchesse de Ventadour.

elle soupe, cela dure jusqu'à minuit. A une heure ou à deux elle se couche ; pour digérer elle boit de la très forte eau-de-vie.

Paris, le 27 novembre 1717.

... Saint-Cloud est une maison d'été. Beaucoup de mes gens y ont des chambres sans cheminée; cela n'est pas supportable en hiver, j'en ferais mourir la plupart... La seconde raison qui me ramène ici, c'est que les Parisiens m'aiment et souhaitent beaucoup que je revienne et que je passe l'hiver ici... Quoique je sois logée fort étroitement, j'ai une chambre et un cabinet bien chauds.

Paris, le 9 décembre 1717.

... On a fort mal élevé tous les enfants des princes, les garçons comme les filles. Dès l'âge de neuf ans on leur a laissé faire toutes leurs volontés. Mme d'Orléans ne s'est jamais, même pour un instant, occupée de ses enfants : son fils seul a eu le bonheur d'avoir de bons gouverneurs qui l'élevèrent bien et chrétiennement. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais de ma vie je n'ai vu élever, je ne dirai pas des enfants de princes, mais ceux de simples gentilshommes, aussi mal que l'ont été ceux-ci. Ils ont eu pourtant la même gouvernante que ma fille à moi, mais celle-ci, Dieu merci, n'a pas été élevée de cette façon. Un jour je lui demandai pourquoi elle n'élevait pas aussi bien mes petites-filles que ma fille. Elle me répondit : « Avec Mademoiselle j'avais votre appui, mais avec ces enfants-ci, quand je me plaignais d'elles, la mère

se moquait de moi avec les filles; ce que voyant, j'ai laissé tout aller comme cela pouvait. » C'est de là que provient cette belle éducation; mais comme je n'ai pas fait le mariage, je ne me suis pas non plus occupée des enfants. En Allemagne on laisse les princesses faire à leur tête, mais ce n'est que de l'Électrice douairière de Saxe et d'aucune autre que j'ai entendu dire qu'elle s'enivrait si fort...

Paris, le 11 décembre 1717.

... Mettre toute sa confiance en Dieu, voilà ce qui, en toute circonstance, vous est d'un grand réconfort. La sagesse de Dieu est infinie, comme le Tout-Puissant lui-même ; lui seul par conséquent connaît la cause de tout ce qui nous arrive. Nous devons suivre la raison qu'il nous a donnée, pour le reste le laisser faire et nous soumettre à sa volonté et, parce qu'il a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle [1], nous pouvons certes être tranquilles et contents; car, si après cela il nous envoie des malheurs, c'est qu'il veut nous châtier en ce monde, afin que nous ne soyons pas châtiés dans l'autre [2]; c'est là une grande consolation, elle nous permet de mourir tranquilles. Nous envoie-t-il des

1. Madame cite textuellement les saintes Écritures. Évangile selon saint Jean, III, 10.

2. Ici Madame paraphrase un cantique luthérien, qu'elle cite dans une lettre du 15 octobre 1715 : Sols ja so sein — Dass Straff undt pein — Auff sünden folgen müssen, — So fahre fort — Undt sechone dort — Undt lasz mich hir woll büszen.

joies, eh bien, c'est une occasion de lui rendre grâce et de l'aimer davantage. Ainsi Dieu fait tourner tout à notre avantage, pourvu que nous sachions bien accueillir et accepter ce qu'il nous envoie... Le docteur Luther a été comme tous les gens d'église ; ils veulent tous être les maîtres et gouverner. S'il avait pensé au bien général de la chrétienté, il n'aurait pas fait un schisme. Calvin et lui auraient fait mille fois plus de bien, s'ils n'avaient pas fait de schisme, s'ils avaient instruit le monde sans faire tant de bruit : ce qu'il y a de plus sot dans la doctrine romaine aurait disparu tout doucement et de lui-même...

La conduite des réfugiés a été conforme au caractère de tous les Français. Quand ils croient pouvoir espérer une chose heureuse, ils ne savent pas patienter et s'imaginent que tout est bien et qu'ils ont partie gagnée, ils ne sont modérés en rien et n'en font qu'à leur tête, et, si peu après il arrive un revers, ils croient tout perdu : ils sont extrêmes en tout...

Paris, le 14 décembre 1717.

... Certes, si les maîtresses de mon fils l'aimaient réellement, elles auraient soin de sa santé et de sa vie. Mais je vois bien, chère Louise, que vous ne connaissez pas les Françaises : elles n'obéissent qu'à leur intérêt et à leur goût pour les débauches... De plus il n'est pas jaloux... ; cela prouve bien qu'il ne les aime pas, il pourrait donc s'amender d'autant plus facilement, mais il est tellement habitué à cette vie de débauches, à boire et à manger chez elles, qu'il ne

peut s'en arracher. Cela me désole quelquefois. Mais espérons qu'un jour Dieu l'arrachera de ce labyrinthe et le tirera des mains de toutes ces méchantes gens... Le jeune roi me fait tous les ans quelques visites, sans doute bien malgré lui et à contre-cœur. Il ne peut me souffrir. Cela vient, je crois, de ce que je lui ai dit à différentes reprises qu'il sied mal à un grand roi, comme il en est un, d'être mutin et opiniâtre...

Paris, le 19 décembre 1717.

... Partout où je puis je fais de mon mieux, comme vous verrez par le placet ci-joint [1]. J'ai intercédé pour les quatre autres aussi, mais ils ne sont pas dignes de pardon : ils ne sont pas aux galères pour cause de religion, mais parce qu'ils ont mis le feu à des maisons et violé des femmes...

Paris, le 23 décembre 1717, 9 h. et demie du matin.

... L'œil de mon fils ne va ni mieux, ni moins bien... Il est incapable d'observer la diète plus de deux ou trois jours. De boire beaucoup cela ne vaut rien pour les yeux, et par malheur les dames ici boivent plus que les hommes, et (soit dit entre nous) mon fils a une maudite maîtresse qui boit comme un sonneur. De plus elle ne lui est pas fidèle du tout. Mais il s'en

1. C'est un écrit, en français, adressé à Élisabeth-Charlotte, par lequel trente réformés, envoyés aux galères pour cause de religion, la remercient de leur avoir procuré la liberté en intercédant pour eux auprès de son fils le régent. Ces trente graciés, dans leur écrit, demandent la liberté de quatre autres qui, exclus du pardon, ont dû rester aux galères. (Note de M. Holland.)

soucie comme d'un fétu, il n'est pas le moins du monde jaloux, ce qui souvent me fait craindre qu'il n'attrape quelque chose de laid dans ce commerce-là. Dieu l'en préserve! Cette compagnie du diable avec laquelle il soupe toutes les nuits jusqu'à trois ou quatre heures du matin, cela est forcément malsain!... Je vous le demande en grâce, priez assidûment pour qu'il se convertisse! Il n'a pas d'autre défaut que celui-ci, mais il est bien grand... Mon fils est si surchargé de besogne touchant les affaires intérieures que M. Zachmann n'a pas encore pu avoir son audience. Toute la province de Bretagne menace de se soulever; on a dû y envoyer des troupes. Mon fils est bien à plaindre, c'est une vraie âme en peine. On ne se fait pas idée de ce qu'il a à faire depuis le matin à six heures jusqu'au soir à huit. C'est pour se restaurer un peu qu'il fait les soupers dont j'ai parlé au commencement de cette lettre...

Paris, le 2 janvier 1718.

... On ne prodigue pas les titres en France. Le roi n'a jamais voulu souffrir qu'on appelât son fils le Dauphin, Altesse Royale. On l'appelait simplement Monseigneur...

Vous vous trompez bien, chère Louise, si vous croyez que l'Électeur de Bavière est heureux d'être de nouveau dans son pays et rétabli dans ses dignités. Journellement il regrette la vie débauchée qu'il a menée ici... L'ordre de la Toison d'or est trop commun pour qu'on désire tant l'avoir...

Paris, le 13 janvier 1718.

... Les Anglais ont été corrompus de tout temps, mais depuis que le roi Guillaume a régné en leur pays, on prétend qu'ils sont devenus plus vicieux encore et plus mauvais. On a fait l'observation que tous les insulaires sont toujours plus faux et plus méchants que les habitants de la terre ferme...

Paris, le 20 janvier 1718.

... Ç'a toujours été notre malheur que l'Allemagne non seulement imite la France, mais en outre qu'on y exagère tout ce qui se fait ici; c'est pourquoi cela ne me surprend pas qu'on se conduise si étrangement en Allemagne pour singer ce pays-ci. Mais voici le maréchal d'Estrées qui vient me présenter le neveu du czar...

Paris, le 27 janvier 1718.

... Mme de Dangeau[1] est une bien vertueuse et honnête femme, qui est estimée de tout le monde. Mais son oncle, l'évêque de Strasbourg[2], lui a fait faire un mariage par trop inégal. Elle vit fort bien avec son mari comme s'il était non seulement son égal, mais même de meilleure condition qu'elle...

... Je crains bien que la paix ne dure pas longtemps, car l'empereur et le roi d'Espagne font de grandes

1. Née comtesse de Lewenstein. Voir la lettre à la duchesse Sophie, du 7 avril 1701.

2. Le cardinal de Furstenberg.

levées de troupes, mais je me console en disant comme dans l'opéra de *Thésée*[1] :

« Que la guerre sanglante passe en d'autres estats
O Minerve savante, ô guerrière Pallas, ô guerrière Pallas ! »

Ce ne me sera pas un grand chagrin si l'empereur frottait un peu le pape : il a grandement besoin qu'on lui rabatte le caquet...

Paris, le 3 février 1718.

... Les femmes sont par trop légères et effrontées, en particulier celles qui sont de la plus grande maison[2]. Elles sont pires que les femmes dans les maisons publiques. C'est une honte que ce qu'on raconte qu'elles ont fait en public, au bal; on devrait les enfermer. Je ne comprends pas que le mari soit endurant à ce point. Son grand-père[3] a fait enfermer, pour des motifs bien moins graves, sa femme dans un château, où elle est morte. Comment est-il possible qu'on ne parle pas de telles choses qui se passent en public? C'est honteux, d'entendre comment toute cette famille est mal famée : la belle-mère, la mère, les filles, les belles-sœurs, toutes mènent une vie indigne de leur rang. Mais c'est leur affaire et non la mienne, seulement je regrette qu'elles soient mes si proches parentes et qu'elles aient une si honnête grand'mère[4] qui en meurt presque de chagrin...

1. Opéra de Lulli, texte de Quinault.
2. La maison de Condé.
3. Le grand Condé.
4. Anne, princesse Palatine, appelée Mme la duchesse, puis Mme la princesse, la bru du grand Condé.

Mes dernières lettres d'Angleterre sont du 16-27 janvier : tout y était encore dans un triste état[1]. On dit à Paris que les maudits Anglais font leur possible pour exciter l'un contre l'autre le roi et le prince, afin de pouvoir, entre eux, nommer une régence dans le Parlement et n'être plus sous la coupe du prince. Il y a apparence à cela... Il n'y a pas de motif au monde qui permette à un fils de ne pas se soumettre à son père, à plus forte raison quand ce père est en même temps son roi. Il me semble qu'il n'y a jamais eu grande tendresse entre le père et le fils. Mais notre défunte Électrice[2] donnait tort au fils : avec elle aussi il n'a bien été que pendant la dernière année qu'elle a vécu...

Paris, le 10 février 1718, 5 h. et demie du soir.

... Je reviens de Chelles... J'ai fait tout mon possible pour persuader à Mademoiselle[3] de ne pas se faire religieuse. Mais elle le veut à toute force. Je ne m'en mêlerai pas davantage; que le père et la mère voient comment ils mèneront la chose à bonne fin...

Tous les fossés sont gelés. Près de la Bastille j'ai vu beaucoup de monde qui patinait...

Le roi d'Angleterre, s'il m'est permis de parler ainsi, traite trop durement la princesse de Galles, qui

1. Il s'agit de la brouille entre le roi George Ier et le prince de Galles.

2. La duchesse Sophie.

3. Mademoiselle d'Orléans, la seconde fille du régent

pourtant ne lui a rien fait, en défendant à ses enfants de venir voir leur mère qui les aime tant...

Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que disent les gazettes allemandes de la fille du czar; mais elle ne serait pas la première princesse moscovite qui aurait été reine de France, car Henri Ier en épousa une parce qu'un pape lui avait fait rompre son mariage avec une de ses proches cousines...

Paris, le 18 février 1718.

... Nous espérons que ma fille et son mari seront ici vendredi prochain, au plus tard aujourd'hui en huit... Fasse Dieu que tout se passe sans encombre. Mais je crains la mauvaise compagnie que ma fille sera obligée de voir et qui fera son possible pour ternir sa réputation. Si je laisse aller les choses il pourra en résulter un malheur, car le duc de Lorraine n'est pas aussi indifférent sur l'honneur que sont les maris d'ici, il n'entendrait pas raillerie du tout si l'on devait faire quelque historiette à ma fille. Si je l'avertissais, je passerais pour un trouble-fête, on dirait que j'ai l'humeur chagrine... Ma fille a bon cœur, mais elle est d'humeur légère et très complaisante pour sa belle-sœur, laquelle, entre nous soit dit, tient un peu de sa mère et est fausse. Cela troublera certainement notre joie...

La première raison pour laquelle la petite Degenfeld [1] n'a pas reçu le nom de Caroline est valable... Il

1. Petite-fille du duc de Schomberg, veuf de la raugrave Caroline.

y a peu de familles où l'on n'ait pas de ces fantaisies-là. Dans la maison royale on a l'exemple que les Henri ne meurent pas de mort naturelle, ils périssent tous de mort violente...

Paris, le 17 février 1717.

... Il se pourrait bien qu'on imprimât quel est le vrai motif qu'a le roi d'Angleterre de se plaindre de son fils, car lundi passé j'ai reçu une lettre de la reine de Prusse[1] dans laquelle elle me mande qu'on lui a écrit d'Angleterre que le roi, son père, a l'intention de déclarer publiquement au Parlement les motifs qu'il a de se plaindre de son fils, par conséquent ce sera imprimé...

Paris, ce jeudi 24 février 1718.

... Dieu me pardonne, mais je me figure que le roi d'Angleterre ne croit pas que le prince de Galles soit de lui[2], car s'il le croyait il ne serait pas possible qu'il malmenât de la sorte son fils unique...

Paris, le 27 février 1718, 8 h. du matin.

... La princesse de Galles m'a assuré que son mari a fait tout ce qui est en son pouvoir pour rentrer dans les bonnes grâces du roi, qu'il lui a demandé pardon et reconnu ses torts, aussi humblement qu'on

1. Fille de George Ier.

2. La mère du prince de Galles et de la reine de Prusse était cette Sophie-Dorothée que George tenait enfermée dans le château d'Ahlden.

le ferait vis-à-vis de Dieu lui-même, mais que rien n'y fait. En ceci le roi a tort, à ce qu'il me semble... Entre nous, je crains que ce ne soit l'avarice qui le rend si quinteux...

On organise des tournois à Munich en l'honneur du comte de Charolais qui est là-bas; c'est un jeune coq extravagant, affreusement débauché, il est frère de M. le duc. Vous me rendrez service en m'envoyant la description de ces fêtes...

Paris, le 6 mars 1818, 8 h. du matin.

... A Paris, où l'on a la tendance de faire des inventions romanesques, on prétend que le roi déteste tellement son fils et malmène si fort la princesse, parce que lui-même en est amoureux et qu'elle n'a pas voulu l'écouter. Il ne m'est pas possible de croire cela, car selon moi le roi n'est pas de complexion amoureuse, et je crois qu'il n'aime que lui et sa propre grandeur...

Ma fille se comporte si bien ici que je n'ai ni à l'avertir ni à la conseiller, Dieu en soit loué! Mais elle est dans un profond étonnement de tout ce qu'elle voit et entend ici...

Paris, le 10 mars 1718, 10 h. du matin.

.. C'est inouï, les jeunes gens sont tels à cette heure que les cheveux vous dressent à la tête! Une fille[1] n'a pas honte de procurer à son père une jolie

1. La duchesse de Berry.

femme de chambre, afin qu'il se montre indulgent quant à ses propres débauches. La mère laisse faire pour qu'on lui passe quelques frasques à elle aussi...

Paris, le 13 mars 1718, 8 h. du matin.

... Ma fille est dans une stupéfaction telle de tout ce qu'elle voit et entend qu'elle n'en revient pas. Elle me fait souvent rire avec son ébahissement. En particulier elle ne peut s'habituer à voir des dames qui portent les plus grands noms se laisser aller, en plein Opéra, entre les bras des hommes qu'elles ne détestent pas, à ce qu'on dit. En voyant cela elle s'écrie : « Madame! Madame! » Je lui réponds : « Que voulez-vous ma fille que j'y fasse, ce sont les manières du temps. » — « Mais elles sont villaines », fait-elle, et cela est vrai. Mais si en Allemagne où l'on veut singer tout ce qui se fait en France on apprend la vie que mènent les princesses ici, tout est perdu et s'en ira à vau-l'eau...

On a de bien bons orfèvres à Londres, mais la plupart sont des réfugiés français...

Paris, le 17 mars 1718, 8 h. du matin.

... Tout Paris prétend que le roi d'Angleterre est dans l'intention de déclarer publiquement que le prince de Galles n'est pas son fils, et pour lui donner plus de dégoûts encore, il veut épouser la Schullemburg, actuellement duchesse de Munster...

Nous avons cru que la Craon était enceinte, mais elle ne l'est pas, elle est au lit tout juste pour le mo-

tif opposé; elle n'a que vingt-huit ans, et elle ne les paraît pas. Lunati et sa femme ne sont pas venus ici; on dit qu'elle est une vraie folle. L'Électeur de Trèves était amoureux d'elle tout autant que son frère, notre duc de Lorraine l'est de la Craon. La Lunati lui a soutiré jusqu'au dernier liard, elle l'a totalement ruiné...

Paris, le 24 mars 1718, 8 h. et quart du matin.

... La duchesse de Shrewsbury cause beaucoup et souvent elle dit d'étranges choses... Elle disait : « Vous voyes, que mon cher duc n'a qu'un œuill, la nature ne luy a donnes qu'un, parce qu'il luy estoit impossible d'en refaire encore un de la mesme beauté! » On s'est bien moqué d'elle à ce propos... Elle prétend être la sœur du roi d'Angleterre. Je ne le crois pas, car elle n'a aucune ressemblance avec les Brunswick. Sa mère voulut l'expédier une fois à feu l'oncle [1], mais il lui répondit qu'il avait partagé son amour avec trop de compagnons pour être sûr qu'elle fût sa fille...

Le cadeau qu'a fait la duchesse de Berry à ma fille est fort galant. Elle lui a donné une commode. Une commode est une grande table avec de grands tiroirs... avec de beaux ornements. Dans ces tiroirs il y avait toute sorte de choses à la mode, des écharpes, des coiffures, des andriennes... Mon fils a donné à sa sœur un nécessaire; c'est une petite caisse carrée où se trouve tout ce qu'il faut pour prendre le thé, le café, le chocolat. Les tasses sont blanches et tout ce qui ressort est or et émail...

1. Ernest-Auguste, le mari de la duchesse Sophie.

Paris, le 31 mars 1718, 8 h. du matin.

... Je suis très contente de l'aînée de mes petites-filles [1]; j'ai bon espoir qu'elle deviendra une personne de sens, car elle a bien changé à son avantage : elle a bien de l'esprit et bon cœur. Elle commence à vouloir savoir quelque chose du Dieu Tout-Puissant et à le prier, à haïr le vice, à aimer la vertu, et tout cela sans superstition. C'est pourquoi j'espère que Dieu aura pitié d'elle et qu'il lui donnera de se convertir entièrement. Je n'ai pas aussi bonne opinion de sa troisième sœur [2]... elle est fausse en tout point, ne dit souvent pas la vérité et est affreusement coquette. Cette fille, cela est certain, nous causera bien du chagrin encore...

Je crains qu'il n'en soit de même de la seconde des sœurs qui veut à toute force prendre le voile; la bonne fille se fait illusion sur son propre compte, elle n'a pas l'étoffe d'une nonne, et dès que le pas sera franchi elle en sera au désespoir, elle est capable de se tuer, car elle a du cœur et ne craint nullement la mort... Le duc de Chartres est un gentil garçon, il est intelligent, mais un peu trop sérieux pour son âge; il est affreusement délicat... il est porté à toutes les vertus et n'a aucun vice...

Les livres d'histoires sont mensongers aussi. On a écrit dans l'histoire de mon grand-père le roi de Bohême [3] que c'est ma grand'mère la reine de Bohême

1. La duchesse de Berry.
2. Mlle de Valois, plus tard duchesse de Modène.
3. Frédéric V, électeur palatin, épousa en 1613 Élisabeth, la fille de

qui par pure ambition n'a pas laissé à son mari un instant de répit qu'il n'eût accepté la couronne. Et il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. C'est le prince d'Orange, oncle maternel du roi qui a ourdi la chose, la reine n'en savait pas un mot et ne songeait alors qu'à voir des ballets, des comédies et à lire des romans. Dans l'histoire de notre roi on attribue à sa générosité la paix accordée à la Hollande. La vraie cause était que Mme de Montespan, après être accouchée de Mme la Duchesse, était revenue à Versailles et que le roi voulait la revoir. On attribue la première guerre de Hollande a l'ambition démesurée du roi, et moi je sais pertinemment qu'elle n'a été entreprise que parce que M. de Lionne était jaloux de sa femme, à propos du prince Guillaume de Furstenberg, et c'est pour lui nuire qu'il commença la guerre avec la Hollande et l'empereur. Si l'on peut donc faire de tels mensonges pour des choses qui se sont passées devant notre nez, que faut-il croire de ce qui est loin de nous et de ce qui s'est passé il y a de longues années?...

Ce jeudi 31 mars, 5 h. du soir.

... Ci-joint une petite boîte avec de la pommade divine. On appelle ces boîtes-là des *régences*...

Jacques 1er d'Angleterre, et accepta la couronne que lui offraient les Bohêmes révoltés contre Ferdinand d'Autriche (août 1619). Battu à la Montagne-Blanche, près de Prague (8 novembre 1620), il perdit cette couronne, ses pays héréditaires et la dignité électorale, qui passa au duc Maximilien de Bavière. Il est connu sous le sobriquet de roi d'hiver : Winterkœnig. A la paix de Westphalie, son fils aîné, Charles-Louis, le père de Madame, fut réintégré dans le Palatinat du Rhin.

Rien de neuf ici, si ce n'est qu'un homme qui voulait battre sa femme a d'abord fait la prière que voici : « Mon bon Dieu faîtte que le coup que je vais donner à vostre servante la corige et la rende plus sage ! »

Paris, le 7 avril 1718, 8 h. du matin.

... Demain ma fille partira avec son mari... Elle l'aime de tout son cœur et n'est quand même pas jalouse. Ceci je ne puis le comprendre, je l'avoue, mais je l'en loue... Mme d'Orléans va de mieux en mieux... Il a fallu lui rogner les vivres, car elle a déjà eu la colique derechef pour avoir trop mangé : cette femme peut dévorer des quantités énormes, elle tient cela du père et de la mère. Les filles sont comme cela aussi, elles mangent jusqu'à ce qu'elles rendent, et après elles recommencent, c'en est dégoûtant...

Ce jeudi saint, 7 h. du soir.

... Je sors des Ténèbres, qu'on a chantées de quatre heures à six et demie ; c'est bien le chant le plus triste qu'on puisse entendre... Mme de Berry est *magnifique* dans tout ce qu'elle fait. J'ai trouvé ce matin toutes les nonnes en larmes, touchées qu'elles étaient de la dévotion avec laquelle la duchesse a communié ce matin au couvent...

Paris, ce dimanche de Pâques, 17 avril 1718, 7 h. du matin.

... La paresse de Mme d'Orléans est chose inouïe. Elle s'est fait faire une chaise longue sur laquelle elle

est étendue pour jouer au lansquenet,... elle joue étant couchée, elle mange, elle lit couchée... aussi est-elle toujours malade...

Paris, le 24 avril 1718, 7 h. et quart du matin.

... La personne qui, à ce que j'espère, va s'amender, a bon cœur et de l'intelligence... mais elle est bien mal entourée. Du côté de sa mère aussi, elle a des tantes, des cousines qui mènent une existence dévergondée. La mère ne s'occupe que de ses propres fantaisies. Un jour, elle hait sa fille sans savoir pourquoi et le jour d'après, elle approuve tout, que ce soit bien ou mal. Cela me fait craindre que les bonnes résolutions prises à Pâques ne durent pas...

Saint-Cloud, le 1er mai 1718.

... Mon fils n'est pas assez riche pour faire faire à ses filles des mariages princiers, et en outre qui est-ce qui voudrait voir toutes ces enfants mal élevées avoir le pas sur les siens propres ? Il y a d'autres raisons encore qu'on peut bien dire mais qu'on ne saurait écrire. Je suis tout à fait de la vieille roche, j'abhorre les mésalliances et j'ai observé que jamais il n'en résultait du bien. Le mariage de mon fils a gâté toute ma vie et a détruit mon humeur joviale...

Saint-Cloud, le 5 mai 1717, 8 h. moins un quart du soir.

... Quand on est à Paris, il n'est pas permis de communier ailleurs qu'en sa paroisse à moins qu'on n'ait une permission d'un cardinal ou de l'archevêque de

Paris. Cela ne me fait pas de peine du tout, je préfère communier là plutôt qu'au couvent, comme fait Mme de Berry et Madame sa mère, je suis volontiers au milieu de communautés chrétiennes réunies...

Saint-Cloud, le 8 mai 1718.

... Hier matin à sept heures, la bonne, pieuse et vertueuse reine d'Angleterre[1] est morte à Saint-Germain. Celle-là pour sûr est au ciel, elle n'a pas gardé un liard pour elle, elle donnait tout aux pauvres et entretenait des familles entières. De sa vie elle n'a dit du mal de personne, et quant on voulait lui raconter quelque chose sur le compte de tel ou tel, elle avait coutume de dire : « Si c'est mal de quelqu'un, je vous prie, ne me le dites pas. Je n'aime pas les histoires qui attaquent la réputation. » Elle a supporté ses malheurs avec la plus grande patience du monde, non par simplicité d'esprit : elle était très intelligente, polie et avenante... toujours elle a fait le plus grand éloge de notre princesse de Galles...

Saint-Cloud, le 26 mai 1718.

... Je ne trouve pas qu'une mort subite soit chose aussi horrible que vous le pensez... Quand après avoir lu et dit ma prière du soir je monte dans mon lit, je me recommande à Dieu corps et âme, je lui demande sincèrement pardon de mes péchés connus et ignorés, je les remets tous en la passion et la mort de Notre-

1. Marie-Béatrix-Éléonore d'Este, veuve de Jacques II.

Seigneur Jésus-Christ et ne me fais pas d'autres soucis quoi qu'il pût m'arriver...

Saint-Cloud, le 29 mai 1719.

... C'était hier mon jour de naissance... J'allai au couvent des Carmélites dire merci à ces braves personnes, car elles m'avaient fait un cadeau, un ouvrage qu'elles ont fait, et comme c'est la mode maintenant de faire des nœuds, elles m'ont confectionné un sac aux nœuds. Dites-moi si vous en faites aussi, chère Louise. Mme d'Orléans ne fait pas autre chose de jour et de nuit, à la comédie, où qu'elle soit, elle fait des nœuds...

Saint-Cloud, ce dimanche de Pentecôte, 5 juin 1718.

... Quant à la question que vous m'adressez si des étrangers, de la religion luthérienne, peuvent obtenir des charges d'officiers en France, je vous dirai qu'on n'en veut que dans les régiments d'Alsace et les gardes suisses. Avec cela on les persécute et ils ont rarement de l'avancement à moins qu'ils ne changent de religion...

Saint-Cloud, ce 9 juin 1718, 8 h. et demie du matin.

... A Paris on prétend que c'est M. de Bernstorf qui monte tellement le roi contre le prince et la princesse de Galles[1]. Il devrait avoir honte ! Etre Allemand

1. M. Holland cite à ce propos Havemann, *Histoire des pays de Brunswick et de Lunebourg*. Cet historien dit que la brouille provenait

et être plus faux qu'un Anglais n'a jamais été !... Et le roi d'Angleterre qui ne veut à aucun prix qu'on croie que quelqu'un le gouverne, comment se laisse-t-il ainsi mener par ce Bernstorf et monter contre ses propres enfants ? Il se pourrait fort bien que mon fils en ait fait parler au roi sans me le dire, car nous ne nous contons jamais les affaires d'État, mon fils et moi...

J'admire comme l'on peut pourtant forger des mensonges. La pauvre reine d'Angleterre n'a pas pu faire d'économies, car ce qu'elle ne donnait pas à son fils était pour les pauvres. C'est donc un mensonge qu'elle ait laissé de l'argent. Le deuxième est pire, savoir qu'elle a déclaré que le chevalier n'est pas son fils. On n'a qu'à le regarder, il ressemble à tous ses parents et la vérité vraie est que c'est lui l'héritier légitime. Le troisième mensonge est que mylord Mar a brouillé la mère et le fils...

Saint-Cloud, le 19 juin 1718, 3 h. du soir.

... Sous le rapport de l'avarice, la reine d'Angleterre n'était pas Italienne. Elle n'avait qu'un défaut (car nul n'est parfait en ce monde) elle était par trop simple dans sa religion... mais elle l'a chèrement payé, car ç'a été la cause de tous ses malheurs...

de ce que le prince prenait le parti de sa mère, enfermée depuis vingt-quatre ans à Ahlden. Il avait son portrait avec les attributs royaux dans sa chambre. Aussi le roi n'y entrait-il jamais et avait-il fait défense aux courtisans d'y pénétrer.

Saint-Cloud, le 24 juin 1718, 8 h. du matin.

... Je suis horriblement quinteuse aujourd'hui : les ennemis de mon fils — et leur nombre est grand — et ceux en outre auxquels il a fait le plus de bien (il n'y a pas de nation plus ingrate que la française), tous ces gens-là ont soulevé tout le parlement contre lui : avec le temps cela pourra bien causer des révoltes et provoquer la guerre civile. Dieu sait ce qui adviendra de nous tous!... Mais il faut que je m'habille pour aller à l'église, nous avons aujourd'hui une grande fête[1] : je ne vous en peux pas dire ma façon de penser par la poste... La duchesse de Berry a les mains fortes comme celles d'un homme, elle peut donc très bien conduire elle-même, et d'ailleurs c'est la mode depuis longtemps...

Ce dimanche 26 juin, 6 h. du matin.

... J'irai ce soir avec mes enfants et mes petits-enfants voir un nouvel opéra, *le Jugement de Pâris*. Je ne l'ai pas encore vu, mais je l'ai lu. On a craint de faire de Ménélas un mari trompé. Dans la pièce, Hélène n'est pas encore mariée quand Pâris tombe amoureux d'elle. Je ne peux pas souffrir que l'on change ainsi la fable...

Saint-Cloud, le 30 juin 1718, 7 h. et quart du matin.

... Je n'ai pas besoin de m'ingénier pour vous aimer et mon affection pour vous n'a rien qui doive

1. La Fête-Dieu.

étonner. N'avons-nous pas eu le même père que j'ai aimé plus que ma propre vie ? Ce n'est pas votre faute que vous ne soyez pas la fille de ma mère. Vous réparez le malheur de votre naissance par de nombreuses vertus ; pourquoi donc ne vous aimerais-je pas ?

A Paris on ne croit pas aux sorcières et l'on n'en entend jamais parler. A Rouen les gens croient qu'il y en a et là-bas on en entend toujours parler... Le roi d'Angleterre ne veut pas que le prince de Galles voie ses enfants, il y a six mois qu'il ne les a vus, lui qui les aime tant. Je ne trouve pas cela raisonnable du tout. Il ne leur a pas été permis non plus de faire visite à Madame leur mère après qu'elle eut eu des couches si pénibles. L'autre jour les pauvres enfants ont cueilli un panier de cerises et l'ont envoyé à leur père en lui faisant dire que, quoiqu'il ne leur fût pas permis d'être de leur personne auprès de lui, leur âme, leur cœur et leurs pensées n'en étaient pas moins auprès de leur cher papa. Cela m'a attendrie au point que j'en ai eu les larmes aux yeux.

Saint-Cloud, le 7 juillet 1718, 9 h. du matin,

... Nous sommes allés, le duc de Chartres, M^lle de Valois, mes dames et moi, au collège des jésuites qui est assez loin du Palais-Royal. Nous avons vu les élèves jouer une petite comédie qui s'appelle *le point d'honneur*. Mon petit cousin de la Trémoille m'avait invitée. Les enfants ont gentiment joué la pièce, mais la plaisanterie a failli prendre une mauvaise fin pour moi. On avait mis mon fauteuil sur un petit *haut-dais*. Quand je voulus partir j'oubliai qu'il y avait un

degré à descendre... Je fis un faux pas et tombai ; mais je ne me suis fait aucun mal, j'ai simplement cassé le verre d'une de mes montres. Mais je tombai si plaisamment que j'en dus rire de tout cœur depuis le collège jusqu'au Palais-Royal et que j'en ris encore quand j'y pense, en particulier comme deux longs jésuites sont venus me relever bien gravement; il y aurait à faire là un joli tableau...

Je sais de source certaine que c'est Bernstorf qui excite le roi contre le prince et la princesse de Galles, car mon fils a voulu les réconcilier mais Bernstorf est venu fort en colère dire à Dubois de ne pas se mêler de cette affaire, qu'on ne lui en saurait aucun gré...

Saint-Cloud, le 14 juillet 1718.

... Il n'est que trop vrai que le parlement cause de l'embarras à mon fils; mais ce qui n'est pas vrai c'est qu'il ait parlé contre sa grand'mère[1] et le cardinal Mazarin. Il m'a dit que ces Messieurs se mêlaient de choses qui ne les regardaient pas et que tant que l'autorité royale reposerait en ses mains, il la maintiendrait intacte, qu'il la remettrait au roi à sa majorité telle qu'il l'avait reçue et ne souffrirait pas qu'on y touche. Jusqu'ici il n'y a rien à craindre, le peuple n'a pas bougé ni les autres parlements dans les provinces. Le frère de la femme de mon fils et sa femme[2] sont les pires ennemis, ce sont eux qui soulèvent tout le monde contre lui. S'il m'avait écouté il ne

1. Anne d'Autriche.
2. Le duc et la duchesse du Maine.

serait pas le beau-frère de ces gens-là et pourrait agir sans avoir à craindre des larmes. Il faut que mon fils trouve de nouveaux moyens pour payer les dettes du feu roi. Ce Las [1] qui est tellemement haï, est un Anglais fort intelligent.

Saint-Cloud, le 21 juillet 1718.

... La Fête-Dieu est une nouvelle institution doublement dévote. Je ne fais pas grand cas des dévotions ambulantes, de ma vie je n'ai pu, aux processions, prier, ne fut-ce qu'un mot, je ne faisais que regarder les tapisseries, et veiller à ne pas tomber sur le pavé, car tout le chemin étant jonché de rameaux odoriférants, on glisse très facilement.

J'espère que ce beau temps va nous donner de bon vin de Bacharach, car le vin du Rhin m'est prescrit pour la santé. Notre duc de Lorraine m'en envoie tous les ans une provision.

Dimanche, le 24 juillet, 8 h. du soir.

... La Princesse Palatine est cause que je suis si pauvre. Elle a fait faire mon contrat de mariage plus mal que celui d'une bourgeoise... Qu'est-ce que cela peut me faire que mon fils soit régent ? L'argent du roi n'est pas à lui et je n'en voudrais pas un louis : « Je sommes pauvres, mais j'avons de l'honneur » comme dit le proverbe des paysans, que cite souvent mon bon ami le pauvre duc de Créqui. Mon fils va

1. Law.

encore plus loin. Comme régent il a droit à de grosses sommes : il n'a jamais voulu les toucher....

Saint-Cloud, le 28 juillet 1718, 9 h. et demie du matin.

... A mon souper... je ne mange que les cuisses d'une jeune caille, le quart d'une laitue et cinq toutes petites pêches avec du vin de Bacharach et du sucre. Immédiatement après avoir soupé et remonté mes montres je me couchai... le matin je me suis levée à six heures... j'ai écrit à M. de Harling pour le remercier de deux excellentes mortadelles qu'il m'a envoyées. M^me^ de Berry les a trouvées si bonnes qu'elle en a emporté les restes.

Nous avons ici un évêque[1] bien zélé, portant les cheveux plats et lissés, n'osant regarder aucune femme, n'ayant jamais mis de poudre, ne portant que de petites et sales manchettes de deuil, c'est un homme jeune encore... je crois qu'il a trente-deux ans. Je ne sais comment cela est venu ; mais le diable qui rôde partout comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer, doit avoir été choqué de cette dévotion, il a voulu y introduire une machine de son invention. Il a inspiré au pauvre jeune évêque l'envie de convertir une jeune femme qui, dans sa ville natale, mène une conduite légère. Il la fit chercher pour qu'elle se confessât à lui. La femme est jeune, belle comme un ange et futée, elle a si bien parlé au bon évêque qu'elle l'a séduit avant qu'il ne l'eût convertie. Il n'a plus pu vivre sans elle, a renvoyé ses

1. L'évêque de Beauvais, frère du duc de Beauvilliers.

vieux domestiques, s'est entouré de ses parents à elle, ses cheveux plats, il les a fait friser et tous les jours il se promenait en voiture avec la dame. Cela a tellement fâché le peuple qu'on a accueilli sa voiture à coups de pierres. Les ecclésiastiques qui lui ont fait des remontrances, il leur a offert des volées de coups de bâton. Ceux-ci ont tout mandé à ses parents ... il n'a voulu voir que sa mère et lui a dit qu'il ne savait pourquoi on faisait une telle affaire de ses rapports avec M^lle^ de Rickard (ainsi se nomme la dame), qu'il ne l'avait auprès de lui que pour qu'elle lui montrât la musique, qu'elle sait dans la perfection. Quand les parents ont vu que rien n'y faisait, ils ont prié mon fils de faire enfermer la dame dans une maison de correction nommée Sainte-Pélagie, ce qui fut fait. L'évêque a fait le serment de ne plus voir de sa vie aucun de ses parents. Ainsi finit la chanson.

Saint-Cloud, le 31 juillet 1718.

... Nous savons dès longtemps que la paix est faite avec les Turcs... On ne parle présentement que de la flotte espagnole qui a envahi la Sicile et s'est emparée de Palerme. La reine de Sicile m'écrit qu'Alberoni a horriblement trompé son mari, mais bien des gens croient qu'ils s'entendent ensemble. Le temps nous apprendra ce qui en est. Et à ce propos les vers du commencement de la comédie : *la Mort de Pompée,* me sont revenus à la mémoire : « Le destin se déclare et nous venons d'entendre ce qu'il a décidé du beau-père et du gendre !... » Alberoni, je crois, ne s'in-

quiète guère de voir les coffres du roi d'Espagne se vider pourvu que ses caisses à lui et ses bahuts se remplissent...

Saint-Cloud, le 4 août 1718.

... A propos de conspirations, mon fils m'a raconté hier, à la comédie, que le czar avait gagné une maîtresse du czaréwitsch qui lui a remis des lettres où il disait qu'il voulait faire assassiner son père. Le czar a réuni un grand conseil où assistaient tous les évêques et les conseillers d'État. Quand tous furent réunis, il fit venir son fils, l'embrassa et lui dit : « Est-il possible que tu veuilles m'assassiner après que j'ai épargné ta vie ? » Le czaréwitsch a tout nié. Alors le czar a remis les lettres au conseil en disant : « Moi, je ne peux pas juger mon fils, jugez-le, vous, mais avec douceur et bonté et non avec rigueur ! » Et là-dessus il s'en alla. Tout le conseil a condamné le prince à mort. Quand il entendit cela, il a été saisi d'une telle terreur que, dit-on, il a eu une attaque d'apoplexie : il en a perdu l'usage de la parole pendant quelques heures. Quand il l'eut recouvrée, il a demandé à voir son père encore une fois avant de mourir. Il y est allé, le czaréwitsch lui a tout avoué et lui a demandé pardon en pleurant. Il a vécu deux jours encore et il est mort en se repentant grandement. Entre nous, je crois qu'on l'a empoisonné pour échapper à la honte de le voir dans les mains du bourreau... C'est une horrible histoire, elle me fait l'effet d'une tragédie et ressemble beaucoup à *Andronic*[1].

1. De Campistron.

Je croyais que M. Law était Anglais et non Écossais. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est horriblement haï. Il me fait l'effet d'un brave homme, très intelligent. Avant-hier il a failli mourir d'une colique. Le Parlement n'est pas encore content, il continue à faire des remontrances...

... En France, on n'est pas plus tendre pour les enfants qu'en Angleterre. Les gens mettent leurs enfants en nourrice à la campagne et ne se soucient pas d'eux pendant un an ou deux. Je suis poursuivie de la folle idée qu'il y a de cette façon beaucoup d'enfants changés en nourrice...

J'ai connu une dame à qui l'on reprochait d'aimer un gaillard de basse extraction. « Voilà qui est plaisant, dit-elle ; je n'ai jamais ouy dire qu'il faille des généalogies pour estre entre deux bons draps ensemble... »

Saint-Cloud, le 7 août 1718, 5 h. du soir.

A peine avais-je mis la date qu'arriva la princesse de Conti qui me présenta Mme d'Albret... Elles sont restées une heure un quart, à la fin j'ai dit franchement à notre jeune princesse de Conti : « Allez-vous en ! j'ay a écrire », car je suis sans façon avec elle et elle a ceci de bon qu'elle ne s'offense de rien au monde... »

Les Français sont plus entichés de leur patrie qu'aucune autre nation.... Les suicides sont rares en ce pays, mais tout est affaire de mode ici, si la mode prend un jour de se tuer soi-même, on la suivra aussi...

Saint-Cloud, le 11 août 1718.

... On n'a jamais mis de vin du Rhin dans le grand tonneau[1], simplement du vin du Neckar. Le bruit court que l'Électeur actuel s'entend à chopiner... Je ne peux pas souffrir le Bourgogne, je n'aime pas le goût de ce vin et il me fait mal à l'estomac... Le vin de Bacharach est incomparablement meilleur... Tous les vins qu'on importe... on est obligé de les soufrer...

Saint-Cloud, le 14 août 1718.

... J'ai rendu en ce temps-là un grand service à votre mère... Alors qu'elle était enceinte de Charles-Maurice, Sa Grâce mon père, voulant au lit lui donner une lettre pour moi, atteignit par un mouvement trop brusque la raugrave à l'œil qui enfla et le lendemain se trouva être noir et bleu. La voyant ainsi défigurée, je m'effrayai et lui dis : « Seigneur Jésus ! madame (c'est ainsi que je l'appelais, par ordre), quel œil vous avez là ! » Pour son bonheur, elle me conta comment la chose lui était venue. Quand Charles-Maurice vint au monde, il avait un œil comme hors de l'orbite. Vous savez, chère Louise, que l'Électeur, notre père, était horriblement jaloux ; il s'imagina que madame votre mère avait trop souvent regardé le colonel Webenheim, qui n'avait qu'un œil et qui maintes fois venait jouer avec nous, et que c'était pour cela que Charles-Maurice avait l'œil noir comme le bandeau du colonel. Il me fit appeler incontinent,

1. A Heidelberg.

dès que l'enfant fut au monde et me dit : « Liselotte, voyez cet œil ! n'est-il pas noir comme le bandeau du colonel Webenheim ? » Je me mis à rire et lui dis : « Eh ! non, Votre Grâce, je vois bien ce que cela est. » L'Électeur tout fâché s'écrie : « Par le Sacrement ! qu'est-ce-donc ? — C'est quelque chose que Votre Grâce n'a pas vu. Vous souvenez-vous que lors du voyage d'Openheim, en voulant remettre à madame une lettre de ma mère pour moi afin qu'elle me la donnât le lendemain, vous lui avez donné un coup de poing sur l'œil ? Le lendemain, il était noir, tel que vous voyez maintenant l'œil de l'enfant. — Mon Dieu, dit l'Électeur, que je suis donc soulagé que vous vous souveniez de cela ! Pour l'amour de Dieu, n'en dites rien à madame. »

Saint-Cloud, le 18 août 1718, 11 h. du matin.

... Le prince héréditaire de Wurtemberg m'a demandé de tenir son petit-prince nouveau-né sur les fonts. Tout le monde a été étonné de la chose, on la tenait pour impossible d'après ce qu'avait dit la surintendante de la princesse. Cela me rappelle Benserade. M. de Langeais, qui avait été déclaré impuissant après un congrès, avait quand même épousé une autre femme; vous l'avez vue à Hanovre. Quand elle fut enceinte, Langeais dit à Benserade : « Hé bien voila pourtant ma femme grosse. » Benserade répondit : « Hé, Monsieur, on n'a jamais douté de madame votre femme. » Je crains qu'on ne puisse en dire autant à mon compère le prince héréditaire de Wurtemberg.

... Il est difficile par le temps qui court de trouver un couvent où les enfants puissent apprendre quelque chose de bien. Les carmélites ne prennent pas de pensionnaires et tous les autres couvents où l'on en prend sont tellement remplis de vices et de débauches qu'on frémit d'horreur rien que d'y songer...

Saint-Cloud, ce samedi 27 août 1718, 9 h. du matin.

... Mon fils a fait tenir un lit de justice au roi, il a fait réunir tout le parlement et lui a formellement enjoint, au nom du roi, de ne pas se mêler des affaires du gouvernement et de s'en tenir à ce qui est de son ressort, savoir de s'occuper des procès et de rendre la justice. On a installé le garde des sceaux et sachant pertinemment que le duc du Maine et sa femme ont excité le parlement contre le roi et mon fils, on a retiré au duc la surveillance du roi, qu'on a donnée à M. le Duc ; on l'a dégradé lui et ses enfants du rang de princes du sang, par contre on y a maintenu son frère[1], car il s'est bien et fidèlement conduit. Les gens du parlement et la duchesse du Maine sont si méchants et si exaspérés, que maintenant je suis dans des transes mortelles, qu'ils n'assassinent mon fils, car avant que ceci n'arrivât la duchesse du Maine avait déjà, en pleine table, tenu un discours insensé : « On dit que je révolte le parlement contre le duc d'Orléans, mais je le méprise trop pour prendre une si noble vengeance de luy ; je sauray bien m'en venger aultrement, aultrement ! »

1. Le comte de Toulouse.

Je sais la tragique aventure du czaréwitch très exactement; les gens d'ici qui sont là-bas l'ont rapportée à mon fils. Dans les journaux il y a bien des choses qui ne sont pas vraies. Le czar n'est plus aussi barbare qu'il était avant qu'il n'eût voyagé et vu d'autres cours... Les convulsions dont le czar est pris par suite du poison sont horribles quelquefois, dit-on, je ne l'ai vu avoir que de petites. Ce qui abrègera davantage encore ses jours c'est qu'il boit trop, car le vin attaque les nerfs plus encore que le poison... La maison d'Autriche a ceci de particulier qu'on n'y est pas reconnaissant. Notre duc de Lorraine et son père ont pourtant fidèlement servi l'empereur. Pour les récompenser, celui-ci, dès que le duc de Mantoue est mort, prend le Montferrat et le donne au duc de Savoie, tandis qu'il revenait de droit au duc de Lorraine...

Saint-Cloud, le 4 septembre 1718, 7 heures du matin.

... Ma chienne Tilliette allait vers tous ceux qui la caressaient: une femme lui fit des caresses et la chienne se laissa prendre à la porte de la galerie. Un garçon du village l'a vu, mais il ne l'a dit que le lendemain et mes valets de pied sont les plus sottes gens du monde. Si on les mettait tous les dix dans un alambic, on n'en tirerait pas une once de raison et de sens commun. Souvent je dis que si le proverbe « tel maistre, tel valet » était vrai, il faudrait que je sois horriblement sotte...

Saint-Cloud, le 8 septembre 1718.

... Depuis toutes ces menaces de la duchesse du Maine d'assassiner mon fils, je ne dors plus aussi bien... Ces gens-là sont un méchant et maudit couple et quelqu'un les entretient encore dans leur méchanceté, la vieille sorcière, comme la grande duchesse a coutume de l'appeler...

Saint-Cloud, le 8 septembre 1718.

... Je vous estime heureuse de pouvoir fouler de nouveau le sol de la terre promise, voir Heidelberg et Schwetzingen. Saluez en mon nom mon ancienne chambre et le salon vitré et écrivez m'en beaucoup !..,

Saint-Cloud, le 11 septembre 1718, 7 h. du matin.

... Hier j'ai tenu sur les fonts avec mon fils un israélite, un bien joli homme qui n'a pas l'air juif du tout. Je le lui avais prédit, c'est pourquoi il m'a priée de l'accepter pour filleul. L'an dernier, il m'apporta une lettre de ma fille. Je crus que c'était un chrétien, mais voyant par la lettre qu'il était juif, j'en fus tout étonnée et lui dis en riant : « Je ne sais si vous êtes juif, mais je parierais que vous ne le resterez pas, vous avez si peu l'air juif que je crois que vous avez eu un chrétien pour père. Alors il protesta qu'il vivrait et mourrait juif, mais il s'est par hasard logé à Paris dans une maison où demeurait un vieil abbé fort savant qui sait l'hébreu. Il se met à discuter avec le juif... Au bout d'un an il a demandé le baptême... Hier il disait à M^me^ de Rathsamhausen : « Que je

serais heureux présentement si Dieu voulait immédiatement m'appeler à lui maintenant que je suis par le baptême purifié du péché originel, car la vie de ce monde n'est pourtant que peine et labeur ! » Ces paroles me font espérer que la conversion du jeune homme est sincère...

Saint-Cloud, le 18 septembre 1718, 7 h. du matin.

... Il n'est pas vrai du tout qu'un mariage soit arrêté entre le prince de Piémont et Mlle de Valois[1]... S'il devait se faire, je n'en ressentirais aucune joie, car il se ferait contre le gré de la reine de Sicile, que j'aime plus que toutes les filles de mon fils...

Que je vous conte le plaisant dialogue entre mylord Stairs et l'ambassadeur d'Espagne, le prince de Chelamar[2]. Il avait répandu dans tout Paris qu'il n'y avait pas un mot de vrai à cette victoire remportée par la flotte anglaise sur l'espagnole; lui et le parti espagnol disaient la chose avec une telle assurance que personne ne voulait plus croire la nouvelle jusqu'à ce qu'arriva le fils de l'amiral Being[3] avec la relation complète et la liste des vaisseaux qui avaient sauté, avaient été pris, ou avaient échappé. Quand mylord Stairs fut en possession de cette pièce, il dit au prince Chelamare : « Eh bien, monsieur, que dittes vous pressentement de vostre flotte. — Je dis, répondit l'ambassadeur, que la flotte est arrivée heureusement

1. Voir Saint-Simon, XXXIII, p. 121.
2. Cellamare.
3. Byng.

à Cadix. — Je ne vous parle pas de celle de Cadix, répliqua mylord Stairs, je vous parle de celle de Messine. — Et moy, dit le prince de Chelamare, je vous parle de celle de Cadix ou tous les gallions sont arrivés richement chargés. » Il n'en put tirer autre chose...

Saint-Cloud, le 22 septembre 1718, 9 h. du matin.

... Le duc du Maine est né dans la méchanceté. Il y a été élevé. Sa mère était la plus méchante femme du monde. Je sais trois personnes qu'elle a empoisonnées : la Fontange, son petit garçon et une fille que celle-ci avait auprès d'elle ; sans parler des personnes que je ne connais pas. Il a été élevé par la sorcière, la Maintenon, qui est un vrai diable. De sa vie elle n'a eu d'autre pensée que de mettre ce bâtard sur le trône et de gouverner avec lui...

Le premier président est amoureux de M^me^ du Maine, il est donc tout à sa dévotion...

Saint-Cloud, le 25 septembre 1718, 8 h. moins un quart du matin.

... Tous les enfants du roi et de la Montespan, à l'exception du comte de Toulouse, ont été élevés dans de telles idées d'orgueil, qu'ils s'imaginent valoir plus que nous et nous être supérieurs. M^me^ d'Orléans se figure avoir fait une grâce et un honneur à mon fils en l'épousant...

... Depuis quarante ans, la France n'a pas eu d'année aussi fertile et bonne que celle-ci...

Saint-Cloud, le 27 septembre 1718. 10 h. et demie du matin.

... Je n'ai pas encore eu le temps de lire l'article de notre bon et honnête prince Ragotzi[1]. Il n'y a rien d'étonnant qu'il se soit réfugié en Turquie. L'empereur le traite fort mal et en veut à sa vie et les Turcs lui ont promis de ne pas signer la paix sans lui et de lui aider à recouvrer sa principauté, et cela, il ne peut pas ne pas l'accepter. Cette après dînée donc, je lirai son article dans la gazette. S'il est conçu dans un sens favorable à l'Espagne, c'est que le prince y aura été amené par son ami le maréchal de Tessé, qui est très espagnol[2], comme tous les maréchaux de France, car presque tous sont des créatures de la vieille ordure...

Si vous ne pouvez pas trouver *Lysandre* et *Caliste*, je vous l'enverrai, je l'ai en double. L'*Arcadie*[3] est le roman le plus embrouillé et le plus nauséabond du monde : il pourrait vous dégoûter de tous les autres. Ceux que je trouve les plus agréables sont l'*Astrée* et *Cléopâtre*...

Saint-Cloud, ce dimanche 2 octobre 1718.

... Le roi tient ceci de feu Monsieur, son arrière-

1. François-Léopold Ragotzki, prince de Transylvanie, souleva les Hongrois contre l'empereur Charles VI, et mourut en Turquie. Il avait épousé une princesse de Wolfenbüttel. Il vivait alors à Grobois, chez les Camaldules.

2. C'est-à-dire opposé au régent.

3. L'*Arcadia*, de Sydney, sans doute. (Note de M. Holland.)

grand père[1], qu'il aime tout ce qui est cérémonie. Le lit de justice l'a bien moins ennuyé que les remontrances...

... Le roi serait bien gentil s'il voulait parler un peu plus, mais on a de la peine à lui arracher les mots. Il aimait fort le duc du Maine, car celui-ci lui racontait beaucoup d'histoires. Le duc de Villeroy ne sera pas ôté d'auprès du roi...

Saint-Cloud, ce dimanche 9 octobre 1718, 7 h. du matin.

... Mon fils est très gai. Il me racontait hier qu'en Espagne les raisins muscats sont si forts, qu'ayant mangé une seule grappe il en est devenu tellement ivre qu'il est allé dans un couvent et, ne sachant plus ce qu'il disait, il a débité toute sorte de fariboles aux nonnes, tellement qu'il en est tout honteux présentement encore...

Le motif pour lequel notre pauvre M^lle^ d'Orléans est devenue une nonne est uniquement le peu d'affection que lui témoignait sa mère et la crainte d'être tourmentée pour qu'elle épousât le fils aîné du duc du Maine... car, se disait-elle, si j'en épouse un autre je m'attirerai la haine éternelle et la malédiction de ma mère...

Saint-Cloud, le 13 octobre 1718, 6 h. du matin.

... Le seul défaut de M^m.e^ Dangeau, c'est qu'elle tient

1. Louis XV était le fils de la duchesse de Bourgegne, dont la mère, la duchesse de Savoie, était la fille de Monsieur et de Henriette d'Angleterre.

la vieille ordure pour une dame pieuse, tandis qu'elle est un diable. Mais c'est l'effet de son bon cœur, elle ne veut ni ne peut penser du mal d'une dame qui l'a aimée de tout temps et s'est bien conduite à son égard...

Saint-Cloud, le 20 octobre 1718, 9 h. du matin.

... Il n'est que trop vrai que le duc du Maine entretient des pratiques secrètes avec l'Espagne... Il voudrait bien décider le roi d'Espagne à venir ici afin d'empêcher, au cas où le roi viendrait à mourir (ce dont Dieu nous préserve!), que mon fils ne devînt roi. Car avec mon fils ils ne gagneraient rien, tandis que le roi d'Espagne se laisse mener comme on veut : avec lui ils gouverneraient tous, c'est pour cela qu'ils sont tellement entichés de ce projet et endiablés...

Saint-Cloud, le 3 novembre 1718, 8 h. et quart du matin.

... Je frissonne en pensant à tout ce que M. de Louvois a fait incendier dans le Palatinat. Je suis persuadée qu'il brûle comme il faut en l'autre monde pour son châtiment, car il est mort si subitement qu'il n'a pu se repentir le moins du monde. Il a été empoisonné par son propre médecin qui a été empoisonné à son tour, mais avant de mourir il a tout avoué, il a dit aussi qui lui avait fait faire le coup. Mais on a prétendu qu'il avait eu des transports au cerveau et qu'il avait extravagué, vu qu'il accusait la vieille ordure ; mais il donnait de tels détails que nul doute n'était possible...

Saint-Cloud, le 10 novembre 1718.

... Mme la Princesse habite le petit Luxembourg, bâti par le cardinal de Richelieu... Mais Mme la Princesse l'a fait démolir en entier et a bâti à la place une maison toute neuve...

Le roi s'est de tout temps moqué de Dangeau... Si la vieille ordure l'avait permis, sans nul doute il aurait été fait duc... Il n'est pas riche (*de naissance*), il a gagné beaucoup d'argent au jeu, qu'il a gaspillé de nouveau...

Saint-Cloud, le 22 novembre 1718, 8 h. du matin.

... Vous avez bien fait de refuser d'intercéder pour cette dame qui veut ravoir sa fille, qu'on a mise dans un couvent. Cela ne pourrait se faire, on ne rendrait la fille à la mère que si celle-ci était catholique.

Saint-Cloud, ce jeudi 25 novembre 1718, 8 h. et demie du matin.

... C'est dommage qu'on ait supprimé ce jardin [1], d'autant plus que dans la haie vive qui longeait le fossé il y avait une quantité de rossignols qui, au printemps, chantaient toute la nuit. Et qu'a-t-on fait du petit ruisseau qui coulait dans le jardin et sur le bord duquel j'étais si souvent assise à lire sur un saule renversé? Les paysans de Schwetzingen et d'Offtersheim se tenaient autour et bavardaient avec moi : cela me divertissait plus qu'un cercle de duchesses...

1. A Schwetzingen, près de Heidelberg.

Je vous prie, chère Louise, achetez-moi où que ce soit une carte du bailliage de Heidelberg, et envoyez-la moi en m'en disant le prix...

Paris, le 29 novembre 1718, 8 h. moins le quart du matin.

... Une cousine de M. Dangeau, pensionnaire du couvent de Saint-Mandé, m'a écrit deux ou trois lettres, elle veut à toute force m'enseigner à trouver la pierre philosophale; mais je lui ai répondu que j'étais trop vieille pour avoir soif de richesses, et trop maladroite pour apprendre un si grand art, ce dont elle est très fâchée...

Paris, le 1er décembre 1718, 8 h. du soir.

... Hier, en sortant de la nouvelle comédie[1] qui, *par parenthèse*, est fort belle, je trouvai vos deux paquets...

... Quand on a visité mes fourrures et mes zibelines, elles étaient remplies de mites. Mais, comme dit le proverbe, « à quelque chose malheur est bon », je me suis bien amusée en mettant les bêtes sous le microscope...

Paris, ce dimanche 1 décembre 1718, 7 h. du matin.

... La demoiselle Eltz de Quaadt a été la première gouvernante de mon frère et la mienne. Elle était fort vieille et voulut un jour me donner la verge, car dans

1. L'*OEdipe*, de Voltaire. Voir Dangeau, 30 nov. 1718.

mon enfance j'étais un peu turbulente. Comme elle allait m'emporter, je gigotai si fort et lui donnai de mes jeunes pieds tant de coups dans ses vieilles jambes qu'elle tomba avec moi... et faillit se tuer, c'est pourquoi elle ne voulut pas rester davantage auprès de moi...

... Le comte Wiser[1], on peut l'appeler *un conte pour rire.*

Paris, le 11 décembre 1718, 7 h. du matin.

... Il faut que je vous conte... la trahison et conspiration, ourdie secrètement contre mon fils, qu'on vient de découvrir. Un banqueroutier anglais, ou se disant Anglais, voulait passer en Espagne. On a prié mon fils de le faire arrêter. Il a donc mis du monde à ses trousses. Ce même homme, que l'on arrêta à *Potié*[2], avait des paquets de lettres secrètes de l'ambassadeur d'Espagne à Paris. Vous pensez bien qu'on s'est empressé d'ouvrir ces lettres. Voici ce qu'on y a trouvé : L'ambassadeur écrit à Alberoni qu'on se gardât bien d'entrer en composition avec mon fils, car dès que l'accord serait signé, celui-ci empoisonnerait le jeune roi ; mais lui, l'ambassadeur, donnerait assez de besogne à mon fils pour l'empêcher de faire la guerre. On lui susciterait des révoltes dans tout le royaume en envoyant des gentilshommes dans toutes les provinces ; on en avait suffisamment sous la main, le parti espagnol était assez nombreux à Paris; qu'on

1. Fils d'un maître d'école, dit Madame.
2. Poitiers.

eût à envoyer beaucoup d'argent et à ne rien ménager, vu qu'il savait déjà à qui le donner. Je crains bien que le frère boîteux de ma bru ne soit de nouveau mêlé à cette affaire. Mon fils a fait arrêter l'ambassadeur par deux conseillers d'État. Quand on l'a interrogé, il a répondu en riant : « Il est vrai que j'ai écrit tout cela pour éviter un mal plus grand, savoir la guerre, j'ai voulu faire peur au régent. » Quand on lui reprocha d'en avoir dit tant de mal : « Je dois avouer, dit-il, qu'il y a bien un peu de poison dans mes lettres, mais on en met dans tout contre-poison, ce n'est qu'un antidote pour éviter un mal plus grand. » Ce dont il faut s'étonner encore, c'est qu'on a trouvé le beau-père du fils[1] de Mme Dangeau mêlé à la conspiration. Sa femme[2] est la fille du deuxième gouverneur de mon fils, le maréchal de Navailles. Cette haine, Pompadour la tient de la vieille sorcière, la princesse des Ursins, dont il est l'ami et le parent. Elle persécutera mon pauvre fils jusqu'à sa fin, uniquement parce qu'il l'a trouvée trop vieille pour pouvoir être galante encore...

Paris, le 15 décembre 1718, 6 h. du matin.

... Mon fils est en danger de mort de toute façon, comme vous pourrez voir par les deux lettres imprimées ci-jointes. Ce sont celles-là même qu'on a trou-

1. Marquis de Courcillon. Il avait épousé Françoise de Pompadour Laurière. C'est le marquis de Pompadour qui est donc impliqué dans le complot.

2. La femme de Pompadour.

vées dans le paquet de l'ambassadeur d'Espagne...

... Il est vrai que j'ai présenté au roi le prince de Durlach; il est vrai aussi que j'ai failli épouser son grand'père, mais il n'est pas vrai du tout qu'il m'ait plu, c'est le plus gros mensonge du monde. Le bon seigneur était trop affecté et trop ridicule pour cela. La façon dont ce mariage a été rompu est trop plaisante pour que je ne vous la conte pas, chère Louise. Le margrave Frédéric avait demandé ma main en règle à S. G. l'Électeur, notre père, lequel la lui avait accordée pour son fils. Le margrave était aussi l'ami de S. G. ma mère, il ne voulut donc pas que le mariage se fît sans son consentement et se rendit tout exprès à Cassel. Pendant qu'il y va en poste, arrivent les Lorrains avec leurs grandes pelisses; ils enlèvent tous les chevaux dans un village du Palatinat. Les paysans se réunissent et s'arment de gourdins, et cela juste au moment où le vieux margrave s'en revient à cheval, par postes, de Cassel. Les paysans le prennent, lui et sa suite, pour les officiers lorrains qui leur avaient volé leurs chevaux, tapent bonnement dessus avec leurs gourdins et s'emparent de leurs montures. Le margrave crut que c'était une affaire arrangée exprès, que l'Électeur le faisait rosser parce qu'il était allé à Cassel chercher le consentement de ma mère [1], il rompit incontinent le mariage et envoya le baron Croneck dans le Holstein pour demander la main de la princesse de là-bas. Ce fut une des plus grandes joies que j'ai ressenties de ma vie...

1. Séparée de l'électeur et vivant à Cassel.

Paris, le 22 décembre 1718.

... On m'a montré une nouvelle invention qui permet de voir combien de pas on fait. C'est comme une montre. On l'attache à la ceinture et au genou[1]. Quand on marche, tous les dix pas sont marqués dans un cercle; les cent pas, le deuxième cercle les marque; les mille pas, le troisième. On peut donc toujours savoir combien de pas on a faits, sans compter, ce qui doit être très commode, surtout dans un siége. C'est pour mon petit-fils qui étudie présentement les mathématiques. Ce seront ses étrennes, avec une tablette...

On dit que l'abbé Brigaut commence à jaser dru. Mais on fait mystère de ce qu'il avoue...

Paris, le 19 décembre 1718, 10 h du matin.

... Mon fils est venu me dire qu'il a enfin dû faire arrêter le frère de sa femme, le duc du Maine et la duchesse; ils sont les chefs de la conspiration espagnole... La femme, en sa qualité de princesse du sang, on l'a fait arrêter par l'un des quatre capitaines des gardes du roi ; le mari, qui était à la campagne, par un lieutenant simplement. Cela établit une grande différence entre eux deux...

... J'ai trouvé M^me^ d'Orléans fort triste, mais elle

1. Le podomètre à la ceinture et un cordon qui en pend, au genou, sans doute.

est plus raisonnable que Mme la princesse[1]... Mme la duchesse[2], entre nous, n'est pas trop affligée...

Paris, le 1er janvier 1719, 6 h. et quart du matin.

... Que je sois malade ou en bonne santé, de ma vie je ne prends de bouillon, ni de potage... S. G. feu l'électeur notre père a failli me faire mourir un jour; il croyait que c'était fantaisie de ma part; il me contraignit durant un mois à prendre du bouillon tous les matins, et régulièrement je le rendais... J'en devins faible et sèche comme une bûche. Le bon et honnête Polier affirma à mon père que je ne pourrais pas l'endurer davantage, et l'on me donna en place du bouillon une bonne écuelle de soupe au vin ou de bouillie d'avoine au vinaigre... Quand je vins ici, feu Monsieur, tout le monde, les médecins aussi, s'imaginaient qu'on ne pourrait vivre sans bouillon. Je racontais à Monsieur ce qui m'était arrivé à Heidelberg. Cela ne le convainquit pas : je dus tenter la chose : je rendis jusqu'à du sang. Alors Monsieur jura que de sa vie il ne l'exigerait plus de moi...

Paris, le 5 janvier 1719.

... Je vous ai mandé, il y a huit jours, qu'on a découvert que le duc et la duchesse du Maine étaient les fauteurs de la conspiration. Depuis on a trouvé une chose encore qui prouve la culpabilité du duc. C'est une lette d'Alberoni, dans laquelle il lui dit :

1. Mère de la duchesse du Maine.
2. Sœur du duc du Maine.

« Dais que la guerre sera declarée mettes le feu a touttes vos mines. » Rien n'est plus clair. Ce sont de méchantes, de maudites gens. Ah ! voici qu'on vient me dire une chose qui me peine grandement, savoir que le roi de Suède est resté dans un assaut[1]. Mais je me consolerai si mon cousin, le prince héréditaire de Cassel[2], devenait roi de Suède. Il a immédiatement conclu un armistice avec le Dannemark...

Paris, le 8 janvier 1719.

... Bien aimée Louise, il nous vient de rechef un malheur. Tout le château de Lunéville est brûlé de fond en comble avec tout le mobilier, le 3 de ce mois, à cinq heures du matin. Une baraque prit feu; les gens voulurent cacher la chose, ils crurent pouvoir arrêter l'incendie en démolissant et en creusant les murs; mais il y avait tout près de là un bûcher; le vent y poussa la flamme, aussitôt tout ce bois brûla, le feu se communiqua au jeu de paume, de là gagna la toiture, et dans l'espace d'une heure, tout fut brûlé; tout le garde-meuble en premier lieu. On a voulu sauver les archives et les papiers, mais plus de cent personnes ont payé cette tentative de leur vie. La chapelle du château aussi, tout nouvellement bâtie et fort belle, avait-on dit, est en cendres. On estime la perte à quinze ou vingt millions. On a sauvé les enfants en les emportant en chemise, enveloppés dans des

1. Charles XII (de la maison des comtes palatins de Deux-Ponts), tué le 11 décembre 1718, devant Friedrichshall.

2. Frédéric de Hesse-Cassel, époux de la reine Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII.

couvertures, et ma fille a voulu se faire porter en chaise, les jambes nues, mais les porteurs tremblaient tellement, qu'ils n'ont pas pu avancer; elle a donc, par deux pieds de neige, dû traverser tout le jardin, non chaussée. Vous vous figurez l'angoisse horrible où elle était, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé ses chers enfants...

Paris, le 12 janvier 1719.

... Toute la méchanceté de la duchesse et du duc du Maine provient de la vieille ordure et de la princesse des Ursins. Ces deux vieilles sont de vrais diables. Il se pourrait fort bien que les Jésuites soient mêlés à l'affaire. Mais on ne peut les accuser, car on n'a encore rien trouvé qui fût à leur charge. Qui ne croit à rien ne peut s'amender : ces gens-là ne pensent qu'à leurs intrigues et à leurs intérêts...

Paris, le 19 janvier 1719.

... Il n'est pas vrai que le duc de Bourbon soit de la conspiration, mon fils et lui sont fort bien ensemble. Il était temps qu'on découvrît la trahison, encore quatre jours et le complot éclatait !...

Paris, le 21 janvier 1719.

La conspiration de Berlin [1] s'est trouvée être absolument fausse. Clément, qui les avait tous dénoncés,

1. Un aventurier hongrois, le protestant Clément, avait su capter la confiance de Frédéric-Guillaume Ier, et lui avait fait croire que ses favoris Léopold de Dessau et Grumbkow avaient comploté contre sa vie avec le prince Eugène et le ministre saxon Flemming.

a avoué, quand on lui appliqua la question, qu'il les avait faussement accusés. Mme Blaspiel[1] est remise en liberté, mais quelle compensation lui offrira-t-on pour les soufflets que le roi de Prusse lui a, dit-on, donnés au moment où il l'a fait arrêter ? Je trouve cela fort mal à la vérité, mais ce que je trouve plus mal encore, c'est qu'il l'ait invitée à dîner, qu'il lui ait causé gaîment et avec affabilité, puis qu'après il l'ait maltraitée à ce point; cela est par trop faux et nullement digne d'un roi... Il court aujourd'hui de bien vilains bruits sur son compte, si cela était vrai, j'en serais vraiment marrie, mais je veux attendre encore avant d'y ajouter foi. On prétend qu'il a de tels maux de tête, qu'il en devient comme fou. Je plains la pauvre reine de tout mon cœur...

Ce dimanche 21 janvier, 8 h. et quart du matin.

... Je ne connais pas autrement Kurtz de Kan que pour l'avoir vu quand il m'a remis une lettre de la reine douairière d'Espagne; de plus il est venu deux fois à Saint-Cloud avec son énorme femme... Que la reine ait voulu faire de lui son majordome, cela se peut : elle est ainsi, elle se commet avec toute sorte de gens qu'elle ne connaît pas. Cela lui a coûté tous ses joyaux, qu'elle a confiés à un jeune gaillard, un homme bien commun. Ce qu'il y a de pis, c'est que le manant, quand elle a voulu les ravoir, a prétendu que la reine

1. Femme d'un ministre du roi de Prusse. Elle avait mal parlé de Léopold et de Grumbkow. (Note du Dr Friedlaender dans l'édition Holland.)

avait contracté un mariage secret avec lui et que c'était pour cela qu'elle lui en avait fait cadeau.

... On a trouvé chez Schlieben [1], qui est à la Bastille, des poésies en l'honneur de cette reine [2]. Je les ai copiées et vous les envoie avec cette lettre. Je ne les trouve pas mal écrites...

Paris, le 26 janvier 1719.

... Certes, Clément est un imposteur et un coquin de la pire espèce. L'an dernier il vint ici et voulut tromper mon fils; il produisit des lettres du prince Eugène qui étaient fausses; par bonheur on connaissait trop bien ici l'écriture du prince, et quoique les lettres fussent fort bien imitées, on a découvert parfaitement la mystification et on a prié le joli monsieur de vider le royaume s'il n'y voulait rester trop longtemps à son gré; il s'est donc dépêché de partir pour Berlin, où il a monté ce beau coup. Ce gaillard mérite bien qu'on lui fasse faire un voyage sur une échelle, qui le mène dans l'autre monde [3]...

... Le comte palatin de Deux-Ponts gouvernera, je crois, et aura une cour comme son père et sa mère. Un jour on y entendit un grand vacarme. Un étranger demanda ce que cela voulait dire. — Oh ! lui dit un

1. Allemand compromis dans la conjuration de Cellamare.

2. M. Holland en communique une. Voici la première strophe : « Wie schön, wie wunderschön — Spilt mir zur qual dein Augenlicht! — Ich sehne mich nach solchen Sternen, — Die sich zu weit von mir entfernen, — Ich seüffze, doch du hörst mich nicht; — Ich flehe, aber, ach, vergebens, — Weil du, o Sonne meines Lebens, — Wilt andern auff, mir aber untergehen.

3. Il fut en effet exécuté à Berlin.

personnage de la cour, cela n'est rien de neuf, le duc court après son maréchal du palais pour le rosser et la duchesse court après sa dame du palais pour lui donner des taloches...

... Je sais qui on a voulu dire, en vous parlant d'une princesse, que le prince de Birkenfeld devait épouser. C'est la nièce du cardinal de Rohan, M^lle de Melun. Je ne le lui conseillerais pas, il aurait le cardinal tout autant pour beau-frère que pour oncle. La desserte d'un prêtre, c'est bien vilain ! De plus, leur titre de prince est une pure chimère. Ils sont de bonne maison, mais nullement princes ni princesses...

Le duc du Maine aurait bien fait de ne pas se mettre de cette conspiration et d'en détourner sa petite naine biscornue. On ne saurait guère faire l'éloge de M^me d'Orléans, elle n'a pas été raisonnable longtemps...

*P. S.* Il faut que j'ajoute encore ceci : Pelnitz[1] est un *excroq*. Il ne peut pas se montrer en France, parce qu'il a trompé tout le monde et qu'il doit à Dieu et au diable...

Paris, le 29 janvier 1719.

... Toute la cabale a répandu dans le peuple de tels libelles contre mon fils, que les cheveux vous dressent

1. Le baron Ch.-L. de Poellnitz (1692-1775), lecteur de Frédéric II, s'est converti au catholicisme à trois reprises. Auteur de : *Lettres et Mémoires, avec nouveaux Mémoires de sa vie et la relation de ses premiers voyages. État abrégé de la cour de Saxe sous le règne d'Auguste III, roi de Pologne.* On lui attribue aussi *la Saxe galante* et l'*Histoire secrète de la duchesse de Hanovre, épouse de George Ier, roi de la Grande-Bretagne.* Après sa mort, Brunn publia : *Mémoires de Poellnitz pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg, royale de Prusse.* 2 vol., Berlin, 1792.)

à la tête. On le fait passer pour le plus grand et le plus infâme tyran qu'on puisse trouver sur terre, et pourtant ceux qui le connaissent savent que son plus grand défaut est d'être trop bon. — La princesse des Ursins n'a pas besoin du tout de cajoler Alberoni : ils s'entendent comme larrons en foire. Il y a deux ans déjà qu'elle est rentrée en grâce, en Espagne...

Paris, le 2 février 1719, 8 h. et demie du matin.

... C'est une malédiction que ces affreuses maîtresses. Partout elles causent des malheurs; elles sont possédées du démon. Ma pauvre fille s'en aperçoit bien : la sienne[1] est une méchante femme qui fait son possible pour lui enlever totalement son mari. Je ne jurerais pas qu'elle n'ait pas fait flamber le château de Lunéville, car elle hait ma fille bien plus qu'elle n'aime le duc. On a prouvé qu'il y avait un homme qui a fait taire une femme lorsqu'elle voulait crier au feu, en lui disant : « Si vous cries au feu, vous estes morte; » et un autre a dit : « Ce n'est pas moy qui ay mis le feu au chasteau. » Ma fille croit que ça été fait à l'instigation de la vieille ordure[2], qui a voulu la faire brûler pour se venger de moi et de mon fils, et lui faire payer ainsi ce qu'il a fait à son duc du Maine et à la duchesse. Je n'en mettrais pas la main au feu; elle est assez méchante pour cela.

... Le boiteux a fait croire à Mme d'Orléans sa sœur que, si mon fils venait à mourir, il ferait en sorte que

1. C'est-à-dire celle de son mari.
2. Mme de Maintenon.

le duc de Chartres serait nommé régent et elle-même régente et qu'ainsi elle gouvernerait tout le royaume. Elle est donc toute chagrine que la conspiration ait été découverte...

... Sans me vanter, j'ai fait hier de mon mieux en intercédant pour vos coreligionnaires. Je ne peux vous en dire davantage, cela ne peut s'écrire par la poste. Mais ce que je puis dire sans ambages, c'est que les moines et la plupart des prêtres ne valent pas le diable...

Paris, le 4 février 1719.

... Tout le monde a trouvé que le manifeste était bien écrit. L'abbé Dubois, l'ancien précepteur de mon fils... l'a fait et mon fils l'a corrigé. Le roi d'Espagne ne sait pas un mot de tout ce qui se fait; la reine sa femme et le cardinal Alberoni mènent tout, et ces deux-là sont si remplis de fausseté et de fourberie que toujours il faut tout craindre de leur part, mais plutôt des trahisons et des révoltes à l'intérieur que la guerre...

Ce dimanche 5 février, 7 h. moins un quart du matin.

... Ma fille n'aime pas son mari comme font les femmes françaises, elle l'aime de tout son cœur, quoiqu'il soit très amoureux d'une autre. Je crois que la Craung[1] lui a fait avaler une noix muscade comme fit la Neidschen[2] à Dresde, car quand il ne la voit pas,

1. Mme de Craon, la maîtresse du duc Léopold.

2. Madeleine-Sibylle de Neitzschütz, maîtresse de l'électeur Jean George IV de Saxe. Elle mourut en 1691 à l'âge de vingt ans. Le successeur de Jean-George, Frédéric-Auguste, intenta à la mère de cette

il est dans un tourment si grand qu'il en sue... En Lorraine on n'a soin de rien; tout se fait par la Craon qui ne pense qu'à placer ses créatures et à tirer de l'argent de tout; les choses sont donc sens dessus dessous, et nos pauvres petits-enfants sont ruinés de fond en comble...

Hier est arrivée la nouvelle que la princesse de Suède a été proclamée reine. Mais cela ne suffit pas, je souhaiterais bien la couronne à mon cousin le landgrave et je voudrais le voir roi...

La guerre a été déclarée à l'Espagne par l'Angleterre aussi bien que par la France...

Paris, le 9 février 1719.

... Avant-hier les deux plus jeunes de mes petits-enfants ont passé toute la journée auprès de moi, ils dansaient et chantaient et semblaient être dispos et en bonne santé, mais la nuit d'après, la plus jeune... M^lle de Chartres, eut la fièvre et une éruption à la peau; on croit que c'est la petite vérole. De six semaines je n'irai plus voir le roi, car si, d'ici à dix ans, il avait cette maladie, on dirait que c'est moi qui l'ai donnée à S. M...

A l'instant je reviens de l'opéra... On donnait *les Ages*, c'est bien maniéré, à l'italienne; je ne peux supporter la musique italienne...

dame un procès au cours duquel furent mises au jour une foule de pratiques superstitieuses employées par la mère et la fille. (Note de M. Erbstein, archiviste à Dresde, dans l'édition Holland.)

Paris, le 16 février 1719, 7 h. moins un quart du matin.

... On peut dire de la cour de Prusse avec la fable de Lafontaine : « *La fromy n'est pas preteusse* ». On dit que le roi tout le premier rit de sa parcimonie...

Paris, le 23 février 1719, 7 h. et quart du matin.

Nous avons un temps de printemps bien chaud. Dimanche passé, je me suis promenée pendant une demi-heure dans le jardin des Carmélites; les amandiers sont en pleine floraison, les abricotiers et les pêchers commencent à fleurir. Je crains bien qu'une gelée ne gâte tout cela!... La comtesse de Solms, à ce que je vois, pense comme moi qu'il est plus agréable d'habiter la campagne que les villes les plus grandes et les plus belles. J'aime mieux voir la terre et les arbres que les plus magnifiques palais, et plutôt un potager que les plus beaux jardins ornés de marbres et de jets d'eaux, plutôt une verte prairie s'étendant le long d'un ruisseau que les plus splendides cascades dorées; en un mot, ce qui est naturel me plaît mieux que tout ce que l'art et la magnificence peuvent produire et inventer...

Grâces soient rendues à Dieu que voilà la fin du carnaval arrivée ! car mon fils, malgré sa promesse, recommence d'aller au bal...

Ce dimanche 26 février, 7 h. du matin.

... J'ai voulu savoir de mon fils si réellement sa femme lui avait persuadé de sortir la nuit et de

descendre [1] au bal masqué. Non seulement il m'a avoué cela; mais quand il lui eût dit qu'il n'y allait pas pour ne pas me donner d'inquiétudes, elle lui a répondu que je redoutais l'influence de sa fille de Berry, vu que je voulais être seule à le gouverner et que cela faisait tort à sa réputation de montrer qu'il craignait pour sa vie. Je vous prie, dites-moi, chère Louise, le diable lui-même dans l'enfer peut-il être pire que cette femme? Elle commence à marcher tout à fait dans les traces de sa mère [2]... Mon fils se repent bien de ne pas m'avoir écoutée lors de son mariage... mais il est trop tard maintenant...

Mon confesseur s'est donné une peine infinie pour me persuader qu'il ne se passe rien de répréhensible entre le duc de Lorraine et Mme de Craon et que de sa vie il ne la voyait en tête-à-tête. Je lui ris au nez et dis : « Mon père, tenes ces discours dans vostre couvent à vos moines qui ne voyent le monde que par le trou d'une bouteille, mais ne dittes jamais cela aux gens de la cour! Nous savons trop que quand un jeune prince très amoureux est dans une cour, où il est le maistre, quand il est avec une fame jeune et belle 24 heure qu'il n'y est pas pour enfiler des perles, sur tout quand le mary se lève et s'en va si tost que le prince arive. et pour les tesmoins qui sont dans la chambre, cela n'est pas vray, mais quand cela seroit, ce sont tous domestiques à qui le maistre n'a qu'a faire un clin d'oeuil pour le faire partir. Ainsi, si vous croyes sauver vos père Jessuiste qui sont les con-

1. L'Opéra était au Palais-Royal.
2. Mme de Montespan.

fesseur, vous vous trompes beaucoup, car tout le monde voit qu'ils tollerent le double adulterre. » Le père de Lignières se tut et ne m'en a plus parlé depuis...

Paris, le 2 mars 1719, 7 h. du matin.

... Je ne sais quelle femme est la marquise de Meuve; je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui porte ce nom, ce doit être une aventurière. On reçoit trop facilement ces espèces-là dans les cours allemandes...

... Ici je ne vois pas mon fils aussi souvent qu'à Saint-Cloud : il travaille horriblement, et ce serait un mauvais passe-temps, pour les courts instants de répit qu'il a, que la compagnie de sa vieille mère et de ses dames, aussi âgées qu'elle. Il préfère la société de sa fille aînée et de ses dames; d'autres se joignent à elles qu'il ne déteste pas non plus; elles l'amusent et soupent avec lui trois ou quatre fois par semaine. Je ne lui en veux pas du tout, cela est tout naturel...

Mais il faut que je m'arrête, je vais aller au sermon, aux *Quinse vint*...

Paris, le 5 mars 1719, 7 h. du matin.

... Je ne voudrais être ni roi d'Angleterre ni roi de Pologne, car je hais les tumultes et j'aime le repos. On a trop peu de temps à vivre pour se tourmenter de la sorte...

Je ne dors pas encore bien, mais je crois que je

pourrais dire avec Pickelhaering[1] s'adressant à mère Annette : « C'est la faute à la vieillesse ».

Le jour même où je reçus votre paquet avec une lettre du président baron de Gœrtz, l'envoyé du Holstein, M. Du Mont, m'en a apporté une autre de lui... dans laquelle il me demandait de faire en sorte que mon fils sollicitât pour son neveu[2]... Mon fils a piètre opinion de l'effet que ses recommandations produiront en Suède...

... Le duc actuel de Deux-Ponts s'imagine qu'il me ressemble comme deux gouttes d'eau. Qu'il soit plus joli que moi, cela se peut ; mais je me flatte d'être moins désagréable que lui et d'avoir un peu plus de bon sens...

Paris, le 9 mars 1719, 7 h. moins un quart.

... Mon fils a quand même écrit en faveur du comte de Gœrtz, mais il ne pense pas obtenir grand chose...

... Après midi je ne peux pas aller au sermon, je m'endors de suite, et, comme ici, on ne se trouve pas dans une tribune, mais qu'on est assise vis-à-vis de la chaire dans une chaise à bras où tout le monde vous voit, ce serait un vrai scandale. Et depuis que je suis vieille, je ronfle très fort quand je dors : cela ferait rire le monde et troublerait le prédicateur...

1. Le bouffon des farces hollandaises.

2. Le comte Gœrtz, ministre de Charles XII. Il avait été décapité dès le 20 février 1719. L'oncle était premier ministre de l'électeur de Brunswick Hanovre.

Paris, le 11 mars 1719, 5 h. moins le quart.

... J'avoue que j'aime à entendre raconter des petites histoires d'aventures, et en particulier de revenants et de sortilèges...

Ce dimanche matin, 12 mars, 7 h.

... A Paris on ne croit plus aux sorcières, on n'en brûle plus. Vous ne seriez pas la fille de S. G. monsieur notre père si vous croyiez aux sortilèges, car il était bien éloigné de toute espèce de superstition. Si celles qu'on appelle des sorcières ont manié des poisons ou commis des sacrilèges, on ne peut les punir assez sévèrement et je ne me ferais aucun scrupule de les condamner au bûcher, mais les brûler pour avoir passé par la cheminée, montées sur un manche à balai ou une fourche... et autres choses incroyables, cela on ne devrait pas le faire... Si vous pouvez apprendre d'autres histoires de sorcières encore, vous me rendrez service en me les mandant...

Paris, le 16 mars 1719, 8 h. du matin.

... A onze heures j'irai entendre prêcher le carême dans l'église la plus proche. C'est un abbé qui prêche. Ses sermons sont bien ordinaires. Il n'est pas comme l'évêque de Clermont[1], qui prêche admirablement bien. L'autre ne dit rien de ridicule. Il faut donc s'en contenter. Entre nous, nul sermon, quelque bon

1. Massillon.

qu'il pût être, ne me peut réjouir. Je tiens la chose pour bonne, mais non pour réjouissante...

Avant que la seconde princesse[1] et le prince de Prusse se marient, il passera bien de l'eau sous le pont, comme on a coutume de dire à Heidelberg. L'état de reine, je ne le tiens pas pour le plus heureux; de ma vie je n'aurais voulu en être une. On subit une contrainte plus grande que toute autre. On n'a nul pouvoir, on est comme une idole; il faut tout endurer et être contente quand même. C'est ce qu'on peut appeler *un sot mestié*, ce n'est que fumée et vanité, rien de solide...

... On ne me hait pas en Alsace parce que, du vivant encore du feu roi, j'ai été assez heureuse pour rendre quelques services à la noblesse du pays. J'ai révélé au roi que quelques coquins avaient le dessein d'opprimer cette noblesse et qu'on ne voulait pas laisser ses suppliques arriver jusqu'au roi. Je les lui ai remises et les braves gens m'en sont reconnaissants. En France, je ne suis pas fort aimée, à ce que je crois, hormis à Paris où l'on ne me veut pas de mal. On me sait gré de vivre selon mon rang...

Paris, le 25 mars 1719.

... C'est aujourd'hui mon jour de lecture de la Bible. J'ai déjà lu quatre psaumes, quatre chapitres de l'Ancien Testament et quatre du Nouveau. A propos de Bible, un pasteur de Berlin m'a envoyé un Nouveau Testament; celui qui l'a fait s'appelle M. Lenfant, et

1. C'est-à-dire la seconde fille du prince de Galles.

celui qui me l'a envoyé M. de Bosobre[1]... Ce doit être une belle œuvre et tout à fait impartiale, elle me plaira donc, car je ne peux souffrir les choses partiales...

... Entre nous, la duchesse de Berry a invité son père à venir souper dans une maison qu'elle a près de Versailles. Ils ne sont rentrés qu'à trois heures du matin. Donc, non-seulement elle met son père en danger de mort, mais tous deux y perdent aussi honneur et réputation. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais je préfère parler d'autre chose...

Ce dimanche 26, 6 h. et demie du matin.

... Il faut pourtant que j'excuse la duchesse de Berry. Mon fils n'a pas été chez elle, mais il a mené sa maîtresse à Saint-Cloud avec beaucoup d'autres ivrognes; ils y ont passé toute la journée à goinfrer. Je crois qu'il a honte d'avoir fait cette sottise, car depuis il n'est pas venu me voir. En France, rien ne se peut faire en cachette. Les princes, dans ce pays-ci, ont le malheur de ne pas pouvoir faire un pas sans que l'univers entier le sache...

Tous les jésuites veulent que l'on tienne leur ordre pour parfait et sans tache; voilà pourquoi ils cherchent à excuser tout ce qui se passe aux cours où un des leurs est confesseur. Aussi j'ai dit au mien, sans ménagement, que ce qui se passe à Lunéville est inexcusable, qu'il est aisé de voir que le confesseur du duc use d'une extrême indulgence à son égard. Ni lui,

1. Isaac de Beausobre.

ni aucun des jésuites lorrains ne pourront faire accroire quoi que ce soit à n'importe qui; c'est là un adultère public, et plus souvent ils feront approcher de la sainte table le duc et sa maîtresse, plus grand sera le scandale... Il n'y a pas longtemps, Craon a acheté un domaine de onze cent mille francs, et chacun sait que cette famille-là est pauvre, pauvre comme Job... C'est le c... le mieux payé que l'on puisse trouver sur terre...

Merci de vos deux jolies histoires de revenants : elles m'amusent bien et me servent de sujet de conversation avec Mme d'Orléans, à qui je ne sais que dire, comme bien vous pensez...

Paris, le 30 mars 1719, 7 h. du matin.

... Avant-hier, le duc de Richelieu vint chez le marquis de Biron, qui est grand ami de mon fils; il fait mille protestations de dévouement et insiste pour qu'on hâte son départ afin qu'il pût rejoindre son régiment. Dans le même temps, mon fils intercepte une lettre d'Albéroni à cet impertinent de duc, lettre qui prouve sa trahison jusqu'à l'évidence. Par conséquent, mon fils l'a fait arrêter dans son lit. On ne lui a laissé que le temps de s'habiller et on l'a mené à la Bastille... Cela fera couler bien des larmes à Paris, car toutes les dames sont éprises de lui. Je n'y comprends rien, c'est un petit crapaud que je ne trouve pas gentil du tout, il ne paie pas de mine, n'a pas de courage, est impertinent, point fidèle, indiscret et dit du mal de toutes ses maîtresses. Malgré cela, une princesse du

sang[1], est éprise de lui au point que, quand il est devenu veuf, elle a voulu l'épouser à toute force, mais ni sa grand'mère, ni sa mère, ni son frère n'ont voulu y consentir. Ils avaient bien raison, car outre que lui et elle ne sont pas de qualité égale, elle eût été malheureuse toute sa vie avec ce cerveau brûlé, qui ne vaut rien du tout. Moi je l'appelle le gnôme, car il ressemble comme deux gouttes d'eau à un lutin...

... On a tiré à mon fils trois grandes palettes et trois assiettes de sang. Je crains que ce ne soit trop pour un homme qui travaille nuit et jour comme il fait. Mais les médecins répondent qu'il faut que cela soit pour dégager les esprits vitaux...

Paris, le 2 avril 1719, 6 h. et demie du matin.

... Je deviens si *rêveuse* avec l'âge que bientôt, je crois, je vais tomber en enfance, devenir distraite comme notre tante la princesse Élisabeth d'Herfort. Un jour, elle prit un pot de chambre pour un masque et dit : « Ce masque n'a pas d'yeux et il ne sent pas bon. » Quand elle jouait au trictrac, elle crachait dans la caisse et jetait les dés par terre. Lorsqu'elle mourut, à soixante-deux ans, elle était complètement tombée en enfance...

Notre duchesse de Berry est malade, elle a la fièvre, des vapeurs et des douleurs à la matrice... A l'instant on me dit qu'elle est très mal ; je suis bien inquiète : elle est si grasse et si grosse que j'ai peur qu'elle ne fasse une bien grave maladie...

1. Mlle de Charolais.

Paris, ce jeudi saint 1719, 11 h. du matin.

... Mme de Berry est hors de danger, elle a pris médecine aujourd'hui...

J'ai été interrompue par un ancien bouffon de la feue reine que je n'avais pas vu depuis longtemps. La reine aimait cette sorte de gens; moi, non. Mais on voit si peu de monde qui date de ce temps-là, que malgré tout on n'est pas fâché d'en rencontrer un...

Le petit traître, le duc de Richelieu, a tout avoué...

Paris, le 8 avril 1719.

Mme de Châteauthiers s'amuse avec les images sur talc plus que d'autres dames; c'est qu'elle aime les plaisirs innocents. Mais il y en a un grand nombre qui ressemblent à la duchesse de Longueville. Elle est morte dans une grande dévotion, mais dans sa jeunesse elle était très coquette et galante. Son mari était gouverneur de Normandie, elle dut l'accompagner dans son gouvernement et elle était fort chagrine de quitter la cour : elle y avait laissé des gens qu'elle aimait plus que son mari, une personne surtout, de sorte que le temps lui dura bien. Beaucoup de gens lui dirent : « D'où vient, madame, que vous vous laisses enuyer, comme vous faittes, que ne joues vous? —Je n'aime pas le jeu, répondit-elle. — Si vous voullies chasser, je trouverais des chiens? disait l'un. — Non je n'aime pas la chasse. — Voudries-vous des ouvrages? — Non je ne travaillie point. — Voudries vous promener? Il y a de belles promenades, icy. —

Non je n'aime pas la promenade. — O, qu'aimes vous donc? — Elle répondit : « Que voules vous que je vous disse? Je n'aime point les plaisir innocent... »

J'ai reçu une lettre du pauvre baron de Goertz. Il m'annonce lui-même la mort de son neveu... Je voudrais que les ministres anglais aient reçu aussi leur châtiment, d'exciter ainsi l'un contre l'autre le père et le fils[1]... Le baron Goertz[2] laisse une femme et trois enfants. Il ne valait pas cher...

Ce saint jour de Pâques, 9 h. du matin.

Nous n'irons qu'à onze heures à la grand' messe, à notre paroisse. Nous nous y rendrons en cérémonie avec les gardes du corps et les suisses, tambours et fifres. De plus je rends le pain bénit aujourd'hui, c'est une espèce de grand gâteau. Il y en a douze, chacun porté par un suisse en livrée. Les tambours, iles trompettes, les fifres marchent en avant; les carrosses sont couverts de banderolles avec mes armes, chacun porte six cierges. Le maître d'hôtel de quartier marche derrière, portant sa baguette, de plus l'aumônier en surplis et le contrôleur général de ma maison qui mènent le pain bénit à l'église. On le coupe en morceaux, j'en envoie par mon maître d'hôtel au roi, à la duchesse de Berry et à toute la famille royale. Pour cela aussi il y a des cérémonies, auxquelles les princes du sang n'ont pas droit, mais je m'en soucie si peu que je ne sais pas

1 George Ier et le prince de Galles.

2. Le ministre suédois était comte,

même en quoi elles consistent. C'est certes une chose sotte et folle. Cet usage n'existe qu'en France.

... Je ne vous conseillerais pas, chère Louise, de faire un voyage en Angleterre, surtout par le temps qui court, car je ne pense pas que vous soyez de l'humeur de ces nonnes devant lesquelles on parlait des soldats et de tout le mal qui se commet en temps de guerre. Une jeune nonne entendit parler de viols et quelque temps après elle demanda à l'abbesse : « Ma révérente mère, quand viollera-t-on donc ? »

Paris, ce dimanche 16 avril 1719, 7 h. du matin.

... Je vous ai déjà écrit que mon fils a donné l'ordre de préparer les lettres de naturalité[1] pour la princesse d'Ussingen. J'ai demandé à Wendt à combien lui sont revenues les siennes.., Elles lui ont coûté deux mille livres à cause des sceaux. J'ignore si les princesses paient plus que les simples gentilshommes...

On dit ici qu'on a constaté dans toutes les régences on se rebequait et faisait des rébellions... Il les ont commencées dès avant la mort du roi... Mon fils, en prenant la régence a trouvé deux cent mille millions[2] de dettes... à cette heure, il en a payé la moitié. Ne devrait-on pas lui savoir gré de mesures qui ne pèsent pas au peuple et qui ne peuvent faire pâtir que les riches ?...

1. Lettres de naturalisation.

2. Zwey mal hundert tauszen (d) millionen. — Le chiffre est faux évidemment, mais la guerre de la succession d'Espagne avait coûté 1,55 millions.

Il faut que le czar ait été ivre quand il a coupé la tête à ce pauvre peintre, car quand il est à jeun il n'a plus rien, dit-on, d'un barbare russe, mais quand il a bu cela le reprend...

Ce que la princesse de Galles m'a mandé de la mort de Goertz m'a fait venir les larmes aux yeux : elle m'écrit que le duc d'Holstein[1] lui a fait dire avant qu'il ne mourût qu'il ne lui rendait pas ses bonnes grâces et que de sa vie il ne s'occuperait ni de ses deux fils ni des siens, qu'il n'avait qu'à les recommander à qui il voudrait. Ce qu'entendant Goertz doit avoir dit : Si le monde est ingrat à ce point, je le quitte et meurs avec joie. Le duc ne perdra rien en ma personne. Du moment qu'il ne sait pas reconnaître les serviteurs fidèles, il n'en aura amais...

La maladie de madame la duchesse[2] vient de ce qu'elle boit trop d'eau-de-vie et de ce qu'elle mange outre mesure. Dès qu'elle se sent un peu mieux elle ne se modère plus quant au boire et au manger, et éprouve une rechute. C'est un miracle qu'elle puisse vivre encore, elle est diaphane, dit-on, et baisse de jour en jour...

C'est à Heidelberg qu'on trouve les meilleures myrtilles. On n'en trouve point aux environs de Paris; on m'en apporte de Normandie, mais elles ne sont pas aussi bonnes que chez nous, elles sont bien plus peti-

1. Goertz, avant d'être au service de Charles XII, avait été conseiller privé et maréchal de la cour de ce duc.

2. De Berry.

tes, moins savoureuses et plus aigres que celles du Palatinat...

P. S... J'apprends ce matin que la vieille Maintenon est crevée[1] hier soir entre quatre et cinq. C'eût été un grand bonheur si cela avait pu arriver il y a quelque trente ans...

Paris, le 20 avril 1719, 6 h. du soir.

... Dites, chère Louise, si je n'ai pas raison d'être inquiète à cause de mon fils. Hier on a fait arrêter à Luick[2] un homme du nom de la Jonkère[3]. Il s'était engagé à enlever mon fils et à le livrer à Albéroni mort ou vif. Cet été il ne l'a manqué que d'un quart d'heure au bois de Boulogne... Ce soir je l'ai prêché et lui ai dit qu'il voyait bien maintenant que je n'avais pas tort de m'inquiéter quand il courait la pretentaine la nuit...

Paris, le 22 avril 1719, 7 h. et demie du matin.

... Il me semble que M. Lenfant était déjà de mon temps à l'église française de Mannheim; mais Beausobre n'y était pas... Mon Dieu, chère Louise, vous dites qu'on ne saurait se lasser d'entendre ces deux ministres, mais je dois avouer à ma honte que je ne trouve rien de plus ennuyeux que d'entendre prêcher; je m'endors de suite; un sermon pour me faire dormir,

1. Vereckt.
2. Luttich, Liège.
3. La Jonquière, Liégeois, avait été lieutenant-colonel de cavalerie dans le régiment de Forlat. (Dangeau, 14 avril 1719.)

c'est plus sûr que de l'opium! surtout après midi. Je n'aimais pas non plus à m'approcher de la table sainte dans l'église française ; cela se passe tout autrement que chez les Allemands et ne me plaît d'aucune façon. D'abord il n'y a pas de préparation à la Sainte-Cène ; secondement les psaumes que l'on chante sont écrits dans une langue qui a vieilli, c'est comme si on lisait l'*Amadis*; ensuite la piaillerie des petits garçons récitant le *Décalogue : « Tu ne mentira point, tuera point »* me semblait bien sotte et enfin je ne pouvais souffrir que l'on donnât le vin dans des verres qu'après on rinçait. Je l'ai vu faire à Mannheim et n'ai pas trouvé cela respectable et digne d'une chose si sainte ; cela ressemblait à une auberge plutôt qu'à une église et communauté chrétienne. Rien ne m'empêchera jamais de lire ma bible allemande. J'en ai trois fort belles : celle de Merian[1] que m'a léguée ma tante, madame l'abbesse de Maubuisson, une autre de Lunebourg qui est fort belle et une troisième que la princesse d'Oldembourg, la fille de la princesse de Tarente, m'a envoyée l'an passé. Cette dernière est comme moi : courte, épaisse et ronde...

Il faut que la comtesse Wiser soit de ces sottes catholiques allemandes qui ne connaissent que les saints et non Notre Seigneur Dieu. La margrave de Bade, la femme du prince Louis[2], doit en être aussi;

1. Mathieu Merian l'ancien, célèbre graveur de Bâle (1593-1650); illustra la bible. Il publia les « *Topographies* », c'est-à-dire les vues des principales villes d'Europe.

2. C'est la veuve qu'aurait dû dire Madame. Le prince Louis mourut en 1717.

au lieu de faire en sorte que son fils se perfectionne dans les exercices du corps et de le faire voyager, elle le mène en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. On ne peut se figurer rien de plus niais, aussi tout le monde se moque d'elle ici...

J'ai écrit, hier il y avait huit jours, une lettre de condoléances à vos enfants[1]. Mon Dieu qu'ils ont donc tort de s'affliger tellement de la perte de cette enfant ! Quel bonheur ne serait-ce pas pour mon fils s'il avait perdu ses trois aînées à cet âge-là ! Je n'en dirai pas davantage...

Paris, le 27 avril 1719, 7 h. du matin.

... Le duc de Richelieu est un archi-débauché, un vaurien, un poltron qui nonobstant ne croit ni à Dieu ni à sa parole. De sa vie il n'a rien valu et ne vaudra jamais rien, il est faux et menteur, ambitieux avec cela comme le diable... Il n'a pas vingt-quatre ans... La première fois on l'a mis à la Bastille parce qu'il s'était faussement vanté d'avoir couché avec Mme la Dauphine[2] et toutes ses jeunes dames... la seconde fois il y est allé parce qu'il a fait savoir lui-même que le prince de Bavière voulait se battre avec lui[3]. Or enfin cette fois-ci le coup qu'il a fait, « couronné l'œuvre », comme on a coutume de dire.

Tout ce que je sais des dernières années de ma

1. C'est-à-dire à votre neveu et à votre nièce, M. et Mme de Degenfeld-Schomberg, qui venaient de perdre une petite fille.

2 La seconde dauphine, la duchesse de Bourgogne.

3. Les duels étaient défendus. Ç'eût donc été pour ne pas se battre que Richelieu aurait fait cette démarche.

tante d'Herford[1], je le tiens de notre chère Électrice défunte.

A quoi sert-il que mon fils découvre ceux qui sont ses ennemis? Il est trop bon, tout ce monde lui fait de suite pitié et il n'en punit aucun comme il le mériterait. Cela ne fait qu'augmenter l'audace des autres.

Saint-Cloud, le 30 avril 1719, 9 h. moins le quart du matin.

... Les abricots d'ici je ne les trouve pas trop bons... mais les pêches sont admirables...

Le duc de Richelieu n'est pas de la conspiration de M. du Maine. Il a conspiré pour son compte, dans l'espoir, dit-on, de se rendre si *considérable* qu'il pourrait faire un mariage extraordinairement brillant[2], auquel, jusqu'ici, on n'a pas voulu consentir.

... Ce n'est pas à cause de lui que deux dames ont voulu se battre, mais à cause du prince de Soubise qui est fils du prince et duc de Rohan...

Saint-Cloud, le 4 mai 1719, 7 h. du matin.

... Je vous prie, chère Louise, faites donc mes remerciements à lady Holderness[3]... elle a une bien bonne *ortograffe*. Cela m'étonne fort, car bien peu de dames la savent, les Françaises même font presque toutes des fautes. Il m'arrive très souvent de corriger ma fille, car moi je la sais assez bien...

... Je ne me mêle jamais de ce qui concerne Rome; le

1. Voir la lettre du 2 avril.
2. Voir la lettre du 30 mars.
3. L'aînée des filles du duc de Schomberg.

pape et moi nous n'avons pas de commerce ensemble. Je ne m'occuperai donc pas d'obtenir de lui cette dispense-ci[1], ni aucune autre. Je ne fais pas grand cas de lui et ne suis pas *papiste* le moins du monde, je l'ai hautement déclaré...

Saint-Cloud, le 13 mai 1719, 9 h. du matin.

... J'ai pris ce matin ma purgation aux herbes... c'est un breuvage désagréable qu'on me fait avaler le matin à jeun, un fort verre plein. Le cresson de fontaine, le cerfeuil et la chicorée mêlés, cela vous a un vilain goût et c'est bien amer. Mais je préfère cela à la mauve chaude qu'on me donne d'ordinaire, avec du sel végétal...

Vous me demandez ce qui m'a chagrinée... Je ne peux pas vous le dire en détail, mais en gros c'est une horrible *coquetterie* que M^lle^ de Valois a eue avec cet endiablé de duc de Richelieu. Il a laissé traîner ses lettres, car il ne l'aime que par vanité. Tous les jeunes gens les ont vues. On y lisait qu'elle lui a donné rendez-vous ici. Madame sa mère aurait bien aimé que je l'amène de nouveau avec moi, mais je le lui ai nettement refusé, déclarant que je ne voulais plus l'avoir auprès de moi et qu'on ne me trompe qu'une fois. Et tous les jours on revenait à la charge... J'ai cette fille en horreur... le cœur me soulève quand il faut que je voie cette évaporée. Que Dieu pardonne à la mère, mais c'est elle qui a si mal élevé ses filles!

1. Pour un protégé de la raugrave, sans doute.

... Cet impertinent duc est hardi et se moque de tout, il connaît la bonté de mon fils, aussi fait-il le fier et n'est-il nullement soumis. Si on le châtiait comme il le mérite, on le ferait mourir sous les verges, il l'a doublement et triplement mérité. De ma nature, je ne suis pas cruelle mais ce polisson-là, je le verrais pendre sans verser une larme, je suis fort piquée contre ce gnome, je le hais cordialement.

Je crains que la mort de la Maintenon ne soit comme celle de la Gorgone Méduse, qu'il n'en sorte beaucoup de monstres encore. Si au moins elle était morte il y a quelque trente ans, tous ces pauvres réformés seraient encore en France et leur temple de Charenton n'eût pas été rasé... La vieille sorcière a combiné tout cela avec le jésuite le père la Chaise, à eux deux ils ont causé tout le mal. M^me^ Dangeau a bien été triste, mais c'est passé maintenant...

Saint-Cloud, ce dimanche 11 mai 1719, 10 h. et quart du matin.

Mylord Stairs a trop frayé avec les dames françaises : elles ne lui ont pas communiqué l'esprit français, rien que le mal. Il a une mine pitoyable, mercredi passé je l'ai vu à la comédie...

Saint-Cloud, le 18 mai 1719, 7 h. moins le quart du matin

... J'allai chez M^me^ de Berry qui ne se porte pas bien du tout : elle a un mal dont jamais de ma vie je n'ai entendu parler; elle ne peut pas marcher, la plante du pied est, à ce qu'elle dit, endolorie comme si on y laissait tomber de la cire à cacheter, elle crie de

douleur, si seulement elle frôte le drap de lit, elle ne peut l'endurer...

Non seulement ma petite fille a accepté la dignité d'abbesse, elle l'a demandée à son père, elle ne pouvait plus supporter la hauteur de la sœur de Villars, qui était son abbesse. Je ne trouve pas que celle-ci soit à plaindre, on lui donne dix-huit mille livres de pension et la première abbaye de son ordre qui deviendra vacante lui est réservée. Cependant elle et son frère poussent des cris comme si mon fils avait commis à son égard la plus grande injustice du monde, comme si elle était l'égale de ma petite-fille. Les gens sont par trop insolents en France, en particulier les ducs et pairs. Ils s'imaginent être les égaux du roi et pourtant le grand-père de ce Villars était un simple procureur de village...

Saint-Cloud, ce dimanche 21 mai 1719, 7 h. du matin.

... On donne à la maladie de Mme de Berry le nom de rhumatisme goutteux. La favorite, la petite Mme de Mouchy, en est atteinte aussi, aux mains et aux pieds...

Les Espagnols ont dépensé énormément d'argent avec leur flotte[1] : ils ne sont pas aussi opulents qu'on le pense...

Saint-Cloud, le 1er juin 1719.

... Qu'est-ce que ce zèle impétueux qu'on déploie présentement à Heidelberg contre le catéchisme? C'est

1. Battue par Byng à Syracuse (15 août 1718).

une machination de prêtres, je n'en mettrais pas la main au feu que les Jésuites ne l'aient pas ourdie, car ils sont impitoyables vis-à-vis des autres religions... De tout temps les disputes et les querelles m'étaient insupportables; pour avoir la paix on devrait supprimer la quatre-vingtième question[1]. A vrai dire elle est formulée trop durement. On aurait bien pu ne pas mettre cela. On ne devrait par employer d'expressions aussi dures en parlant d'une chose qui se fait en mémoire de la passion et de la mort du Christ...

Saint-Cloud, le 4 juin 1719.

... Hier mourut à Paris, à quatre-vingts ans, un homme à qui Dieu veuille pardonner tout le mal qu'il m'a fait durant les trente années que j'ai passées avec mon mari. C'est le marquis d'Effiat. Il a été grand-écuyer et grand-veneur de Monsieur et de mon fils aussi. Il a légué à ce dernier une terre avec une belle maison[2]. Mais il ne l'a pas voulu accepter, il l'a rendue aux héritiers. D'Effiat était énormément riche, il avait dans sa chambre des tonnes et des caisses pleines d'or, si bien que dernièrement, lorsqu'il y avait le feu chez lui, six hommes n'ont pu les faire bouger de place tellement elles étaient lourdes. Il ne laisse pas d'enfants, rien que des collatéraux...

... D'aller en calèche, cela ne m'échauffe pas le

1. Du catéchisme réformé de Heidelberg. La messe y est traitée d' « idolâtrie maudite ».

2. « La terre et la belle maison de Chilly. » (Dangeau, samedi 3 juin 1719.)

moins du monde, moi qui ai pendant trente ans chassé le loup et le cerf à cheval et pendant dix autres années suivi la chasse en calèche, j'y suis comme dans mon lit, toutes mes voitures sont douces comme une barque sur l'eau, elles sont toutes à ressorts... .

Ce Haw est-il le fils de l'oncle Robert[1]? Car, si je ne me trompe, sa comédienne s'appelait Haw. Aux gens qui ont servi au divertissement des grands, ceux-ci feront toujours un sort. Il en a été ainsi de tout temps et il en sera de même jusqu'à la fin du monde. J'ai oublié de vous dire que j'ai hérité du gouvernement de d'Effiat. Il était gouverneur de Montargis, et, avec l'assentiment de mon fils, j'ai donné ce gouvernement à mon Wendt[2]; il en est digne, lui, car il m'est aussi fidèle que l'autre m'était opposé...

Mme d'Orléans[3], étant abbesse, est suivie partout de deux nonnes qui sont de service auprès d'elle. Entre nous soit dit, un couvent n'est autre chose qu'une cour mal gouvernée. Ma tante l'abbesse de Maubuisson n'a jamais voulu avoir ce service auprès d'elle. « J'ai quitté le monde, disait-elle, pour ne plus voir de cour », elle retroussait sa robe et allait se promener seule dans tout son couvent et dans le jardin, riait de tout et d'elle-même et était bien drôle. Elle

1. Le comte palatin Robert, fils d'Élisabeth Stuart, général de Charles Ier dans les guerres de la Révolution.

2. Dangeau, samedi 3 juin 1719 : « Madame a obtenu pour Vintes, qui est un Allemand, son écuyer, attaché à elle de tout temps, le gouvernement de Montargis ; il y a 3,000 francs d'appointements et la ville donne encore quelque chose au gouverneur. » Montargis était le douaire de Madame. Nous avons d'ailleurs vu que Wendt s'était fait naturaliser (lettre du 16 avril 1719).

3. L'abbesse de Chelles.

avait la voix de S. G. l'électeur notre père... Mme de Berry n'est pas dévote, elle ne joue pas le moins du monde ce personnage-là. Sa sœur de Valois ne vaut rien et ne vaudra jamais rien, elle n'est pas digne que nous parlions d'elle. Mme d'Orléans a voulu venir ici ce soir avec moi, mais il lui est venu une fluxion à la nuque : elle ne pourra venir de sitôt. Dieu me pardonne! mais je n'en ai nul regret... Sa fille de Berry et la nonne ne sont pas fausses, ni son fils non plus, Dieu merci! mais la mère et la troisième fille pratiquent maîtrement la chose. Le diable n'est pas plus faux qu'elles. Je suis si lasse de tous ces gens que j'en ai jusque-là!...

Saint-Cloud, le 25 juin 1719, 8 h. et demie du matin.

... Jadis c'était une grande affaire quand dans une famille il naissait un septième garçon, tellement que les rois de ce pays-ci payaient une pension à ces enfants-là... On croyait aussi qu'ils guérissaient les écrouelles en les touchant, mais je crois qu'il en était d'eux comme des rois de France qui les touchent aussi...

Les remontrances du roi de Prusse[1] pourront produire grand effet : il a mis sur pied une forte armée, et une armée qui peut faire parler de nombreux canons devient très persuasive. J'espère donc que la lettre que le roi a écrite à l'électeur palatin fera les affaires des pauvres habitants...

Je ne fais pas grand cas du concile de Trente : je

1, Intervenant en faveur des réformés du Palatinat.

n'en connais pas le premier mot et je n'estime pas qu'il soit nécessaire de le lire...

Saint-Cloud, le 29 juin 1719.

Mme de Berry est bien malade encore et hier il y avait trois mois que cela dure. Un jour elle ne mange rien, le lendemain elle fait trois repas. Cela ne lui vaut rien, cela fait qu'elle passe la nuit à vomir, elle ne peut dormir, et le lendemain elle est très mal... Les orages ne sont pas bien forts en ce pays-ci, mais ils le sont suffisamment pour grandement effrayer Mme de Berry...

Saint-Cloud, le 6 juilet 1719.

... Feu ma mère aimait tout ce qui était à la mode; elle trouvait admirable tout ce qui venait de France, tandis que moi je ne fais aucun cas des modes.

... M. Fesch est Suisse, il est très-intelligent. Il est conseiller du margrave de Durlach; c'est un bien brave et honnête homme. Il est ici, à la cour, pour les affaires des Suisses. Il est réformé[1]...

Saint-Cloud, ce dimanche 9 juillet 1719.
8 h. moins le quart du matin.

... La jeune duchesse d'Albret est morte en couches pour avoir, pendant sa grossesse, mangé trop de cire

1. Le cardinal Fesch, l'oncle de Napoléon Ier, descend des Fesch de Bâle. Mme Ramolino, née Pietra Santa, la mère de Lætitia, épousa en secondes noces un certain François Fesch, de Bâle, lieutenant en premier au régiment suisse de Boccard. De ce mariage naquit le cardinal.

et trop de ce pain dont on fait les osties... Le duc est très-triste, mais il l'était aussi quand mourut sa première femme, ce qui ne l'a pas empêché de se remarier six mois après; on pense qu'il se consolera de nouveau tout aussi aisément...

Les méchants prêtres sont de vilains compagnons. Quand ils se mettent en tête de tourmenter le monde, ils n'ont de cesse qu'ils n'aient mis l'affaire en train. J'ai vu suffisamment ici comment ils s'y prennent et la façon dont se passent les choses. C'est une misère quand on s'imagine être dévôt et qu'on ne croit que ce que les prêtres veulent vous faire accroire. Feu notre roi était ainsi : il ne savait pas le premier mot des Saintes Écritures, jamais on ne les lui avait fait lire. Pourvu, croyait-il, qu'il écoutât son confesseur et récitât son pater, tout irait bien et sa dévotion serait parfaite. Souvent il me faisait pitié, car toujours ses intentions étaient bonnes et sincères. Mais la vieille ordure et les Jésuites lui ont fait accroire qu'en persécutant les réformés il réparerait aux yeux de Dieu et des hommes le scandale qu'il a donné en pratiquant le double adultère avec la Montespan. C'est ainsi qu'ils ont trompé ce pauvre roi. J'en ai souvent dit ma façon de penser à ces prêtres. Deux de mes confesseurs, le père Jourdan et le père de Saint-Pierre me donnaient raison, je ne me disputais donc pas avec eux. Les Capucins ont une bien sotte religion, ce sont de vrais moulins à prières, mais, en général, ce sont de braves gens...

Mon bon cousin le roi d'Angleterre a la cervelle singulièrement faite... mais, entre nous soit dit, quand

on adore trop le dieu Mammon, cela se voit dans toutes vos actions...

Saint-Cloud, ce 13 juillet 1719

Il faut qu'à Francfort on soit bien mal organisé en prévision des incendies pour que... cinq cents maisons aient brûlé. A Strasbourg, on prend mieux ses dispositions... Je plains de tout mon cœur tous les pauvres gens atteints par le sinistre et les pauvres cigognes aussi. Elles m'ont souvent divertie à Heidelberg, quand je les regardais sur les cheminées de la ville, c'est pourquoi elles me sont chères. On devrait avoir, à Francfort, des pompes comme on en a en Hollande. De mon temps, il y en avait une aussi près du théâtre, dans la grosse tour[1], et maintenant il y en a également ici...

Saint-Cloud, ce samedi 15 juillet 1719.

... Mme de Berry a la fièvre depuis mercredi... c'est sa faute, car elle a mangé le même jour du lait, de la salade, des melons et des figues... Malgré toute son intelligence, elle est comme un enfant de neuf ou dix ans, avec sa façon de vivre désordonnée... J'avoue que je la plains de tout mon cœur...

Ce dimanche 16 juillet, 7 h. du matin.

... Quand je lui ai tâté le pouls, elle a voulu à toute force me baiser la main ; cela m'a tout à fait attendrie ; je suis vraiment bien triste...

1. Au château de Heidelberg.

Mon docteur me dit à l'instant qu'il retourne à la Muette, où il est resté cette nuit jusqu'à deux heures; il craint un transport au cerveau, il conseillera, par conséquent, à Mme de Berry de se confesser et de communier. Je suis très affligée...

Saint-Cloud, le 20 juillet 1719, 7 h. du matin.

Bien-aimée Louise, Mme de Berry n'est pas morte encore, mais je crains que bientôt elle n'expire, car il commence à tonner, et c'est là chose dangereuse pour les moribonds. Je mène une bien triste existence à cette heure, chaque jour, dans l'après-dînée, je vais à la Muette... je reste dans la chambre de notre malade, où il fait horriblement chaud, de trois heures et demie à huit, ayant le cœur bien gros, comme vous vous le figurez aisément, car je vois mon fils en proie à une telle tristesse que j'en ai l'âme navrée. Je plains la mère aussi. Mais je retiens mes larmes à cause de la malade. Elle est pourtant bien résignée à mourir; elle disait hier qu'elle mourrait volontiers puisqu'elle avait fait sa paix avec Dieu, que si elle devait vivre plus longtemps elle pourrait retomber dans le péché, qu'elle préférait donc mourir. Cela nous a touchés à un tel point que je ne saurais vous le dire. Au fond elle a bon cœur, si sa mère avait davantage pris soin d'elle et l'avait mieux élevée, elle ne nous aurait causé que de la joie... Quand je ne la vois pas, mon cœur bat, et quand je la vois je m'afflige de l'état où elle est...

D'ordinaire les Suisses sont très-exacts dans l'exé-

cution des ordres et de la consigne. Il n'y avait pas longtemps que j'étais en France, j'eus envie une nuit de me promener dans les jardins de Versailles. Le Suisse qui montait la garde ne voulait pas me laisser passer. Je lui dis : « Bon Suisse, laissez-moi faire ma promenade, je suis la femme du frère du roi. — Le roi a-t-il donc un frère? — Comment, vous ne savez pas cela, lui dis-je, combien de temps y a-t-il donc que vous êtes au service du roi? — Trente ans, me répondit-il. — Comment! et vous ne savez pas que le roi a un frère! Mais on vous fait prendre les armes quand il passe. — Ah! oui, dit le Suisse, quand on bat la caisse je prends les armes, peu m'importe pour qui. Je n'ai jamais demandé si le roi avait une femme, des enfants ou un frère; je ne m'en inquiète pas. » — J'ai fait rire de bon cœur le roi en lui rapportant ce dialogue...

La comtesse Wiser m'assurait hier que les réformés n'avaient rien à craindre, que l'électeur ne les dérangeait en rien dans leurs églises et leur laissait toute liberté. Je lui ai soutenu que j'étais informée tout juste du contraire, qu'on les tourmentait fort et qu'ils n'étaient pas libres du tout...

Ce jeudi 20 juillet, 9 h. du soir.

... Je reviens de la Muette et je suis fort triste. J'ai laissé la pauvre duchesse de Berry dans un redoublement que je tiens pour une agonie, elle ne connaît plus personne, elle est devenue pâle, ce qui ne lui est pas encore arrivé depuis qu'elle est malade, le pouls est mauvais et elle est prise d'un fort hoquet... Bras

et jambes me tremblent encore, je ne peux pas me remettre... Je sue à grosses gouttes, j'ai des vapeurs et suis toute saisie...

Saint-Cloud, ce dimanche 23 juillet, 6 h. du matin.

Bien-aimée Louise, ce que j'ai tant redouté est arrivé enfin à deux heures et demie, dans la nuit du jeudi au vendredi : la pauvre duchesse de Berry est morte... Quand il m'a semblé qu'elle ne me connaissait plus, je la quittai. Mon pauvre fils est resté après moi : il lui a fait prendre un élixir qui l'a fait revenir à elle; elle lui a parlé longtemps encore. Puis on a dit des prières à son lit jusqu'à une heure, alors elle a de nouveau perdu connaissance, mais elle n'est morte qu'à deux heures et demie; la mort a été bien douce, dit-on. Elle a passé comme une lumière qui s'éteint; elle s'est endormie. Hier on l'a ouverte. Je ne comprends pas qu'elle n'ait pas souffert davantage. Elle avait un ulcère à l'estomac, un autre à l'aine, la rate était entièrement pourrie, ce n'était plus qu'une bouillie; la tête était pleine d'eau, la cervelle réduite de moitié : mon docteur pense que c'est pour cela qu'elle était si peu sensible à la douleur...

J'ai trouvé mon pauvre fils dans une telle affliction que cela attendrirait un rocher, il ne veut pas pleurer, il se raidit contre la douleur, et, à tout instant, les larmes ne lui en montent pas moins aux yeux... Je suis dans de terribles angoisses, il ne pourra pas l'endurer, il tombera malade. Nous ne prendrons le deuil que pour trois mois. Il devrait durer six mois,

avec des carrosses et des livrées noirs, mais le nouveau règlement de deuil en France a tout réduit de moitié...

Saint-Cloud, le 27 juillet 1719.

La piqûre des cousins du Rhin et de Mannheim est plus venimeuse que celle des cousins d'ici... Moi aussi j'ai des cousinières de gaze...

Je vous fais mon compliment de condoléance au sujet de la mort de votre beau-frère[1]. A ce que m'écrit la princesse de Galles, on l'a trouvé mort et tout roide déjà sur sa chaise percée, après qu'il eût eu bien dîné... J'ai écrit immédiatement à mon fils par un exempt de ma garde pour l'empêcher de donner Coubert et tous les autres biens que le duc avait en France à personne d'autre qu'à ses filles...

... On m'a amené le jésuite qui a prêché le carême en Lorraine; c'est un homme bien connu, il est fils de la maréchale de La Ferté, frère du duc mort récemment, il est très intelligent et, comme tous ceux de la famille, fort plaisant. Il m'a conté tout l'incendie de Lunéville...

On a bien des exemples de malades qui ont eu le don de seconde vue pendant leurs divagations et au moment de mourir. On prétend que feu mon frère a récité, pendant qu'il agonisait, des vers latins prédisant tous les malheurs du Palatinat. Vous avez bien connu la famille Wilder et vous savez que le fils aîné

1. Le duc Meinhard de Schomberg, fils du maréchal duc de Schomberg, mort à la bataille de la Boyne.

eut le malheur de tuer son plus jeune frère d'un coup de feu. Eh bien, l'une des sœurs avait été prise de fièvre chaude et ne faisait que crier : « Ne laissez pas mon petit frère Charles aller avec mon frère Guillaume! il le tuera. » Et cela arriva en effet quelques ours après...

Saint-Cloud, le 30 juillet 1719.

... Dans l'almanach qu'on nomme *le Liégeois,* on nous menace de beaucoup d'incendies pour l'année courante, et il n'y en a pas mal eu déjà et en beaucoup d'endroits... Cela est bien sûr : il y a quelque chose dans les astres qui marque une certaine prépondérance du feu... Cette lueur extraordinaire, nous l'avons vue au ciel en avril... C'était pendant la nuit une clarté rayonnante comme celle du soleil ; elle ne dura que le temps de dire un *Pater;* en d'autres endroits, en France, on l'a vue sous forme d'une boule de feu...

Saint-Cloud, le 3 août 1719.

... Feu le roi ne savait rien du tout des Saintes Écritures, il me tenait pour savante moi qui en sais quelques petites choses ; cela m'a toujours paru fort plaisant. S'il avait voulu lire, il aurait pu les connaître, mais il avait la lecture en horreur... Il ne savait pas le premier mot des différences entre les religions. Le confesseur lui disait : « Ceux qui ne sont pas catholiques sont des hérétiques, ils sont damnés. » Et il le croyait sans examiner autrement la chose...

M^me^ Sassetot n'était pas une *Lamode*, chère Louise, mais une *La Mothe*. La princesse de Galles fait cette faute-là toujours aussi, dans son français, de mettre des *d* pour des *t*...

Saint-Cloud, le 6 août 1719.

... Je me pique de n'être pas comme d'autres personnes princières... Je n'ai nulle ambition, je ne veux pas gouverner et n'y trouverais aucun plaisir. C'est là la grande affaire des femmes françaises : pas une laveuse de vaisselle qui ne se figure avoir assez d'esprit pour gouverner tout le royaume et qui ne croie qu'on commet à son endroit la plus grande injustice du monde en ne pas demandant son avis. Cela m'a dégoûtée de toute ambition; je trouve que c'est si affreusement ridicule, que j'en ai horreur. A l'exception de M^me^ de Châteauthiers, je ne connais personne en ce pays qui ne soit intéressé : tout le monde veut gouverner pour devenir riche. Quoique, à considérer mon état, je sois pauvre, je ne me donnerais aucune peine pour augmenter mon revenu. M^me^ de Berry qui en avait un double du mien laisse, outre ce qu'on pourra payer avec l'argent qui lui restait, quatre cent mille livres de dettes à mon fils. S'il plaît à Dieu, on ne trouvera pas mes affaires en cet état-là après ma mort,..

Saint-Cloud, le 10 août 1719, 8 h. du matin.

... C'est la maudite Mouchy, la favorite de la duchesse de Berry, qui est cause de sa mort; elle l'a

tuée comme si elle lui avait plongé un poignard dans le cœur. On sait à présent qu'elle lui donnait à manger toute sorte de choses... des fricassées, des petits pâtés, de la salade, du lait, des figues, des prunes ; elle lui faisait boire de mauvaise bière glacée et fermait la porte à clef; pendant quinze jours, pas un docteur n'a vu la malade... Mon fils a exilé la méchante sorcière avec son mari. Je crois que si elle était restée à Paris, les gens de Mme de Berry l'auraient lapidée... Personne d'entre eux n'avait donné à la duchesse des choses défendues par le médecin : la favorite faisait préparer cela au village et le faisait apporter par une porte dérobée, quand elle pensait que tout le monde était couché.

Saint-Cloud, le 13 août 1719.

... Mme de Berry avait beaucoup d'esprit et une éloquence naturelle : elle parlait fort bien quand elle voulait. Mon fils a été très touché de sa mort : elle était sa préférée et ce qu'il avait de plus cher au monde...

Saint-Cloud, le 17 août 1719.

... On ne porte des habits de deuil en drap que pour un mari ou une mère. C'est du drap de Saint-Maur en laine qu'on porte ou une étoffe en poil de chèvre qui est encore plus légère...

Il est bien rare que les Françaises élèvent bien les jeunes filles : elles en font des coquettes ou des dévotes...

Ce que je dis à mon fils et puis rien, c'est tout un :

il n'écoute pas mes conseils, car ses maudits flatteurs, ces mécréants viennent peu après pour tout effacer ! Ce sont de méchants drôles, débauchés et impies qui font profession d'athéisme. L'un est un marquis de Broglio, un ancien abbé, il a jeté le froc aux orties, c'est ce qu'il pouvait faire de mieux ; l'autre est le fils d'un bien honnête homme, ancien sous-gouverneur de mon fils ; il s'appelle Nossé[1].

Saint-Cloud, le 27 août 1719.

... Partout on se plaint de la grande chaleur et des maudites punaises : elles m'ont tourmentée toute la nuit. La princesse de Galles m'écrit que tout Londres s'en plaint, et la reine de Sicile, qu'on a trouvé tout son lit couvert de ces bêtes...

... La duchesse de Berry a été horriblement volée. Tous ses gens semblent s'être facilement consolés de sa mort. Moi aussi, chère Louise, je m'en console, et cela pour bien des raisons : j'ai appris après sa mort beaucoup de choses qu'il est impossible d'écrire...

Saint-Cloud, le 31 août 1719.

... Il ne s'est rien passé de neuf, si ce n'est une foule de choses concernant les finances, mais je ne peux vous les conter, je n'y comprends rien. Je ne sais que ceci : mon fils a trouvé, avec un Anglais, M. Law, que les Français appellent Las, le moyen de payer en un an toutes les dettes du roi qui se montent à deux cent mille millions...

1. Nocé.

Il n'est pas étonnant que la duchesse de Berry ait fait des dettes : elle avait auprès d'elle un jeune impertinent et une femme effrontée, ces deux faisaient cause commune : ils se faisaient tout donner... et avaient pris sur elle une telle autorité que jamais elle ne leur a refusé quoi que ce soit...

A MADAME LA COMTESSE DE DEGENFELT A LONDRE
Condid street by Honovre Square Pony post[1].

A Saint-Clond, ce vendredi 1er de septembre 1719.

Madame la Comtesse, il y a déjà quelque temps que j'ay recue vostre lettre du 20 de juillet, vieux stille, mais il m'a esté impossible d'y faire plus tost responce, car vous croyez bien que dans ces tristes occations je n'ay manqué ni de lettres de condoléances ny de vissittes. Sans cela je n'orois pas manquée plus tost de vous remercier de la part que vous aves prisse dans mes paines pendant que vous vous esties si accablés de vostre propre affliction[2], comme aussi de vos bons souhaits. Quand j'ay eu soin de vous conserver en ce pays-cy, ce qui vous est si légitimement duë, je n'ay fait que ce que je devais. Je suis bien aise de savoir que feu M. le duc de Schonberg avait un brevet. J'ay reçu, il y a deux jours, une lestre de vostre sœur. Ne craignes vous de faire voyager vostre fille trop tost? Car l'air de la mer au mois de septembre doit estre violent. Je n'escris à M. le comte de Degenfelt

1. Cette ligne n'est pas de la main de Madame. (Note de M. Holand.)
2. La mort du duc de Schomberg.

parce que Mme la princesse de Galle le croit déjà parti pour venir icy; ainsi je luy feres responce. Je me faits un grand plaisir de vous voir tout deux et de vous assurer que je suis madame la comtesse,

Vostre bien bonne amie,

ELISABETH CHARLOTTE

Saint Cloud, le 2 septembre 1719.

... La Mouchy était bien la plus indigne favorite que jamais on ait vue; elle était de basse extraction. Son grand-père maternel était chirurgien de feu mon mari, et contrôleur général de sa maison, ce qui n'est pas une charge élevée; il s'appelait Forcadel. La mère ne vaut pas grand'chose non plus... Ce que la Mouchy a fait de plaisant, c'est qu'elle a volé son propre amant, le comte de Rioms. Mme de Berry lui avait fait d'énormes cadeaux, tant en pierres précieuses qu'en argent. Il avait mis tout cela dans une caisse qu'il avait laissée à Meudon[1] et cette caisse, sa chère Mouchy la lui a volée et s'est sauvée avec. C'est ce que je trouve plaisant. On peut dire comme S. G. feu notre père en de semblables occasions : « Accordez vous, canaille !... » Mme de Berry n'était pas aimée de ses gens. Les domestiques français sont fort jaloux quand ils voient qu'on leur préfère un de leurs camarades, ils se mettent à haïr les maîtres. Il n'y a pas de nation plus âpre au gain que celle-ci, il n'y a donc pas à s'étonner qu'ils aient si vite oublié leur maîtresse; de plus elle était très hautaine et absolue, c'est ce qui y a contribué

1. Rioms était à l'armée quand la duchesse mourut.

aussi. En outre ses gens n'étaient pas régulièrement payés. Rioms grappillait, la Mouchy aussi ..

L'électeur palatin aurait bien besoin aussi d'un M. Law qui mît de l'ordre dans ses affaires et réglât ses finances...

Saint-Cloud, le 7 septembre 1719;

... C'est aujourd'hui la fête de Saint-Cloud... c'est pourquoi je vous envoie mon visage de chat-singe-ours, comme S. G. l'électeur notre père avait coutume de dire; je pense que mon portrait vous sera tout aussi agréable que la petite boîte que j'ai coutume de vous envoyer chaque année. Je vais à l'avenir pouvoir vous faire de plus beaux cadeaux, car mon fils a augmenté mon revenu de cinquante mille écus français, ce qui fait cent soixante mille francs; me voilà donc riche, comme vous voyez, chère Louise...

Saint-Cloud, ce mercredi 13 septembre 1719.

... Il faut que demain... j'aille à Chelles où se fera la bénédiction de notre jeune abbesse... Ce sera une journée bien désagréable pour moi, car premièrement je suis fort chagrine de ce que cette jeunesse se soit fourrée dans un couvent, ce dont nous retirerons, je le crains, peu de joie et peu d'honneur; secondement, la cérémonie durera deux heures entières, et troisièmement, il me faudra voir force nonnes et novices, ce qui m'est contraire aussi...

Je n'ai pas peur du tout des serpents; je les touche de la main. Je ne sais si vous en avez gardé le souvenir, mais j'avais à Heidelberg, devant mes fenêtres,

des petites caisses vitrées remplies de son, avec des serpents dedans...

C'est ce qu'on peut faire de mieux, de ne pas parler du tout de la pauvre duchesse de Berry. Plût à Dieu que j'aie moins de motifs de me consoler de sa mort! C'est pire que tout ce que vous sauriez imaginer...

Saint-Cloud, le 17 septembre 1719,

... Nous arrivâmes à Chelles à neuf heures et demie; mon petit-fils le duc de Chartres était déjà arrivé. Un demi-quart d'heure après nous arriva mon fils, et au bout d'un égal laps de temps, M^lle^ de Valois. M^me^ la duchesse d'Orléans a fait exprès de se faire tirer du sang pour n'être pas de la cérémonie, car elle et l'abbesse ne s'entendent pas toujours fort bien. Mais même si ceci n'avait pas été, sa paresse naturelle ne lui aurait pas permis de venir; elle aurait été obligée de se lever de trop bonne heure pour aller à Chelles. Peu après dix heures, nous allâmes à l'église. Le prie-dieu de l'abbesse était dans le chœur des nonnes, il était en velours violet tout couvert de fleurs de lys d'or brodées sur l'étoffe. Mon prie-dieu était contre la balustrade de l'autel; mon fils était à mes côtés; sa fille était derrière ma chaise, car les princesses du sang n'ont pas le droit de s'agenouiller sur mon drap de pied; ce droit n'appartient qu'aux petits-enfants de France, tels que mon fils et ma fille... Toute la musique du roi était dans la tribune; elle chanta un beau *modet*. Le cardinal de Noailles officiait... Il vint douze moines de l'ordre de

ma petite fille, en chasubles brodées, pour servir la messe. Après que le cardinal eut lu l'épître, le maître des cérémonies alla dans le chœur des nonnes et chercha l'abbesse. Elle vint. Elle avait vraiment bonne façon. Deux abbesses et une demi-douzaine de nonnes de son couvent la suivaient. Elle fit une grande révérence à l'autel, une autre à moi-même, puis elle gravit les degrés et s'agenouilla devant le cardinal, qui était assis devant l'autel dans une grande chaise à bras. On porta en cérémonie la confession de foi à l'abbesse, elle la lut, puis elle s'étendit sur la dernière marche de l'autel à plat ventre. Le cardinal prononça sur elle beaucoup de prières et il lut l'Évangile aussi. Les deux abbesses qui l'avaient suivie l'enlevèrent alors; elle se mit de nouveau à genoux devant le cardinal, il lui donna un livre contenant la règle du couvent, et après cela, on la reconduisit à sa place. En attendant, on lisait le credo et l'offertoire; ensuite on rapporta sa chaise à bras au cardinal, et les douze moines vinrent chercher l'abbesse pour l'offrande. Celle-ci revint à l'autel, accompagnée des mêmes personnes qu'avant : on lui apporta comme offrande deux grands cierges, deux pains, dont l'un était doré et l'autre argenté, de plus, deux *tonnes* [1], l'une toute dorée comme le pain et l'autre argentée. Quand elle eut présenté en cérémonie tous ces objets à l'officiant, on la reconduisit à sa place. Quand on en fut à la communion et que le cardinal eut communié, on alla chercher l'abbesse.

1. ?

Elle avait en ce moment le voile tiré sur la figure et les mains levées; elle alla à l'autel, communia, puis retourna à sa place et le cardinal acheva la messe, moins la bénédiction. Alors les douze moines en chape allèrent avec le maître des cérémonies prendre l'abbesse et ses nonnes; elle s'agenouilla derechef et le cardinal lui donna la crosse. Alors elle se leva et, tenant la crosse à la main, elle se tourna vers le chœur, de façon que toutes les nonnes la vissent. Les douze moines marchèrent devant; elle donna la crosse à la nonne qui a charge de la porter, et le cardinal la mena non pas à son prie-dieu, mais au siège de l'abbesse, à l'autre bout du chœur. Au-dessus était un dais de princesse du sang, avec des fleurs de lys et les armes de ma petite-fille. Pendant qu'elle s'y rendait, les trombones, trompettes et hautbois jouèrent. Dès qu'elle fut sur son trône, le cardinal avec tous ses prêtres retourna à l'hôtel et se plaça à gauche, et la musique chanta le « Te Deum laudamus ». Cela dura une bonne heure. Pendant qu'on le chantait, les nonnes s'avancèrent deux par deux et firent acte de soumission à l'abbesse en lui faisant de grandes révérences. Cela me rappela la scène où Athis[1] est proclamé grand-prêtre de *Cibelle*. Là aussi l'on vient deux par deux faire des révérences. Je croyais qu'on allait se mettre à chanter comme dans l'opéra :

> Que devant vous tout s'abaise et tout tremble!
> Vives heureux! Vos jours sont notre espoir.
> Rien n'est si beau que de voir ensemble
> Un grand méritte avec un grand pouvoir, etc.

1. *Atys*, opéra de Lulli, texte de Quinault.

Après le Te Deum nous retournâmes au couvent. A onze heures et demie je me mis à table et notre abbesse une demi-heure plus tard dans sa salle. Sa table était de quarante couverts. Sa sœur, M^lle^ de Valois, douze abbesses, deux dames qui étaient venues avec M^lle^ de Valois, l'ancienne gouvernante de l'abbesse et celle d'à présent, et toutes les nonnes y prirent place. C'était plaisant à voir, cette table entourée de toutes ces nonnettes noires et surmontée de tant de choses voyantes, car les gens de mon fils avaient fait les choses fort bien et magnifiquement. On a laissé le peuple piller le fruit et les confitures...

Saint-Cloud, le 21 septembre 1719.

... Le pauvre Courcillon, le fils de M^me^ Dangeau, est tellement mal qu'on a peu d'espoir de le sauver, car on dit que la petite vérole ne peut pas assez s'étendre vu qu'il n'a qu'une jambe[1], qu'elle se portera donc à la tête, occasionnera un transport au cerveau et de cette façon l'expédiera dans l'autre monde... La poste est arrivée, mais elle ne m'a rien apporté de vous, chère Louise! Cela me rend bien inquiète...

Saint-Cloud, le 24 septembre 1719, six heures moins le quart du soir.

Enfin j'ai de vos nouvelles! grâces éternelles en soient rendues à Dieu!... Si votre compte est juste, il me manque six de vos lettres. Mais, pour l'amour du ciel, dites-moi à quoi cela tient. Je m'imagine que

1. Blessé à Malplaquet, il avait été amputé de l'autre.

c'est le maître de poste Wetzel, qui nous joue ce tour. Il aura vu dans mes lettres que je n'approuve pas du tout qu'un gredin de roturier comme lui prétende à des fiefs comtaux. J'avoue qu'il s'est bien vengé de moi, car il m'a causé de grands tourments...

Quand j'ai vu dans vos lettres la façon dont se passent les choses à Heidelberg, j'en ai eu les larmes aux yeux... où l'on laisse régner moins de prêtres, tout va forcément de travers ; il n'y a ni bonheur ni bien à espérer. Mais comment se fait-il que le roi d'Angleterre et le roi de Prusse ne s'occupent pas de l'affaire ? Ils devraient le faire de toute facon et par tous les moyens. La fourberie dont on s'est servi pour s'emparer de l'église du Saint-Esprit est un vrai tour de prêtres ; les fourberies je les hais à la mort ; elles ne siéent bien qu'à Arlequin, dans la comédie italienne...

Saint-Cloud, le 1er octobre 1719.

... L'augmentation de pension que mon fils m'a accordée m'est venue à point, car on m'avait fort mal traitée à la mort de mon mari. Ce n'avait pas été la faute de mon fils mais bien celle de la vieille ordure. Elle m'avait fait malmener par les gens de mon fils, en leur disant que telle était la volonté du roi. Ce n'était là qu'un mensonge et la preuve est que le roi augmenta ma pension de quarante milles livres dès que je lui fis savoir qu'elle ne me permettait pas de joindre les deux bouts...

Mon fils n'est que trop bon. Le petit duc de Richelieu lui ayant assuré que ç'avait été son intention de

tout lui dévoiler, il l'a cru et l'a remis en liberté. Sa maîtresse, j'entends celle du duc, Mlle de Charolais, ne lui avait pas laissé de repos qu'il ne le lui ait accordé. C'est quelque chose d'horrible pourtant qu'une princesse du sang déclare ainsi devant l'univers entier qu'elle est amoureuse comme une chatte et cela d'un individu qui n'est pas son égal, qu'elle ne peut épouser et qui ne lui est même pas fidèle, car il a une demi-douzaine d'autres maîtresses. Quand on lui en fait l'observation elle répond: « Bon, il n'a de maîtresses que pour me les sacrifier et pour me conter tout ce qui se passe entre eux... Si je croyais aux sortilèges, je penserais que cet homme a des secrets que les autres ne connaissent pas: il n'y a pas une femme qui lui résiste, toutes lui courent après... Il est indiscrèt et il raconte tout avec détail. Il a déclaré que si une impératrice, belle comme un ange, était amoureuse de lui et lui accordait ses faveurs à condition qu'il n'en dirait rien, il n'en voudrait pas et ne la verrait de sa vie... C'est un grand poltron, il est vain et impertinent et c'est là l'*oriflame* de la plupart des femmes, elles lui sacrifient tout, leur honneur, leur bonheur; souvent cela m'impatiente fort...

Ceux qui parlent mal de M. Law et de sa banque le font par jalousie pure. On ne peut rien voir de mieux: il paie les dettes monstrueuses du roi et diminue les impôts, il allège donc les charges qui pèsent sur le peuple. Le prix du bois a diminué de moitié ; tout, l'entrée que paie le vin, la viande et tout ce qu'on apporte à Paris, tout a été diminué. Cela cause une grande joie au populaire, comme bien vous pensez...

M. Law est un homme bien poli, un brave homme, je l'ai en haute estime; il me rend aussi des services où il peut. Il ne vole pas comme tous ceux qui avaient les finances entre leurs mains, les profits qu'il fait sont faits honnêtement au vu et au su de tout le monde.

Le roi établit sa ménagerie à la Muette; il y aura des vaches, des brebis, des poules, des chèvres et des pigeons...

Les pauvres réformés du Palatinat me font pitié vraiment. L'électeur pourrait dire des prêtres de Heidelberg ce que le père De la Rue[1] disait du confesseur du roi : « Le père Le Tellier nous mène si viste que j'ay peur qu'il ne nous verse. »

Saint-Cloud, le 12 octobre 1719.

... Je suis bien en peine de mon cher abbé de St-Albin. Depuis huit jours il a une fièvre atroce... avec de grandes douleurs dans la tête et les reins. Je suis très inquiète de lui, et cela me peinerait au fond de l'âme s'il devait mourir, car, soit dit entre nous, il est après le duc de Chartres, de tous les enfants de mon fils, tant légitimes que de la main gauche, celui que j'aime davantage.

Saint-Cloud, le 21 octobre 1719.

... Les rois d'Angleterre et de Prusse ont résolu, à ce qu'on m'écrit, d'intervenir très serieusement en faveur des réformés: les prêtres de cette façon n'ose-

1. Confesseur de la duchesse de Bourgogne.

ront plus faire des leurs, ce dont je me réjouis du fond de mon cœur ; car je souhaite toute sorte de bien et de bonheur à nos bons et honnêtes compatriotes ; aux méchants prêtres qui les persécutent, je leur souhaite la potence qu'ils méritent bien pour leur fausseté et leurs tromperies... ils sont méchants et insolents, mais dès qu'on leur montre les dents, ils font patte de velours...

Mais il faut que je m'arrête. J'ai commencé à écrire fort tard aujourd'hui, car c'était mon jour de Bible. J'ai lu mes chapitres jusqu'à mercredi, les troisième, quatrième, cinquième et soixante-seizième psaumes, les chapitres XIII, XIV, XV et XVI de saint-Luc, et les mêmes chapitres de l'Apocalypse de saint Jean, à laquelle, pour dire vrai, j'ai fort peu compris.

Saint-Cloud, ce jeudi 26 octobre 1719.

... Les lièvres du Palatinat sont sans comparaison meilleurs que ceux de ce pays-ci. Lorsque M. le Dauphin en revint, il me dit : « Quand vous me dissiez que vos lièvres et truittes estoit meilleures au Palatinat qu'en France, je croyois que l'amour de la patrie vous faissoit parler ainsi, mais despuis que j'ay estés au Palatinat je ne puis plus manger icy ni truittes ny lièvres et je vois que vous aviez raison. »

J'ai appris avec plaisir que les envoyés d'Angleterre, de Prusse et de Hollande sont allés à Heidelberg, car j'espère qu'en dépit du pape et des Barbarins, comme le pauvre duc de Créqui avait coutume de dire, une intervention sera favorable aux bons et honnêtes

habitants du Palatinat, malgré la méchanceté de tous les prêtres de Neubourg et d'Autriche... J'aurais cru l'Électeur trop avisé pour se laisser mener par ces gaillards, et toutes les sottises que les prêtres ont fait commettre à sa sœur l'impératrice, qu'ils gouvernent absolument auraient dû l'empêcher de tomber dans la même faute. Il devrait se dire que la vraie dévotion d'un souverain consiste à faire régner la justice et le bon droit et à tenir sa parole... Il ne vous paie pas non plus. Cela me rappelle un dialogue qui jadis m'a fait rire de bien bon cœur. Un chanoine de Saint-Cloud, un bien brave et honnête homme, mais sévère, vint voir Monsieur. Celui-ci quelquefois s'amusait à faire l'hypocrite. Il dit donc : « Monsieur Feuillet (car ainsi s'appelait le chanoine...), j'ay grand'-soif: serait-ce rompre le jeûne que de prendre un jus d'orange? Eh, Monsieur, répondit le chanoine, mangez un bœuff et soyes bon chrétien et payes vos dettes! »

Le bon M. Law est tombé malade il y a quelques jours, à force d'être tourmenté et persécuté...

J'ai vu les tapisseries de l'électeur de Trèves, avant qu'on ne les ait expédiées d'ici.

... On en fait maintenant de magnifiques ici, des tapisseries de haute lice...

Vous me faites rire en disant qu'elles sont faites au *Goblet*. C'est aux *Goblins* qu'il fallait dire...

Saint-Cloud, ce dimanche 29 octobre 1719,
huit heures moins un quart.

... Ma fille m'écrit qu'Alberoni a voulu faire assassiner ou empoisonner l'Empereur; il avait gagné à son

projet un Silésien, le comte Nimbtsch, qui a épousé la sœur du comte Altheim, et deux abbés italiens, car il faut qu'il se trouve des prêtres dans toutes les vilaines affaires. Je ne sais comment on a découvert celle-ci [1], mais tous les drôles qui voulaient faire le coup sont arrêtés...

Saint-Cloud, le 2 novembre 1719.

... La rue Quincampoix fait qu'on ne joue plus à Paris. C'est une vraie rage; j'en suis excédée : on n'entend parler que de cela, et il ne se passe pas de jour que je ne reçoive trois ou quatre lettres de personnes qui me demandent des actions, c'est bien ennuyeux... Sans compter mes gens qui m'obsèdent aussi, mais je leur réponds que de ma vie je n'ai appris à mendier...

Ce jeudi 2 novembre 1719, six heures du soir.

... Mon abbé de Saint-Albin et le chevalier [2], qui à cette heure est grand prieur de France, sont frères; mais du côté du père seulement, car ils n'ont pas la même mère. Le chevalier a été légitimé, mais mon fils n'a pas reconnu le pauvre abbé, quoiqu'il ressemble plus que son frère à certains de ses parents, il me rappelle beaucoup feu Monsieur, il a quelque ressemblance avec son père, beaucoup avec M^lle^ de Valois... Il est affligé de voir son cadet si au-dessus de lui. Le

1. Voir Dangeau, vendredi 3 novembre 1719.
2. D'Orléans.

chevalier qui, depuis peu, a été nommé grand prieur de France dans l'ordre de Malte, est fils de Mme d'Argenton, qui s'appelait Sery de son nom de fille, elle a été l'une de mes demoiselles. La mère de l'abbé était une danseuse de l'Opéra, du nom de Florance[1]. Mon fils a en outre une fille de la main gauche, qui n'a pas été reconnue. Un marquis de Ségur l'a épousée. Elle est la fille de la Demare, la meilleure comédienne de la troupe du roi. Il en existe encore deux ou trois que je n'ai vus de ma vie. — Leur mère est une dame de qualité. Son grand-père, le duc de la Vieuville, a été gouverneur de mon fils, précédemment il avait été chevalier d'honneur de la reine. Elle est veuve depuis deux ans. Son mari s'appelait M. de Berabas... Je ne crois pas que mon fils puisse être sûr que ces enfants sont de lui. La mère est une évaporée qui boit jour et nuit comme un sonneur. Mon fils n'est pas jaloux du tout : un de ses gens loge chez elle; ils sont à pot et à rôt; un autre... a tant soit peu évincé celui-ci ; cela l'amuse, il n'en fait que rire... Je souhaite que ces traits d'histoire vous aient un peu divertie...

Saint-Cloud, ce dimanche 5 novembre 1719,
sept heures du matin.

... Je ne comprends pas qu'à Vienne on veuille tenir secrète l'affaire d'Alberoni. Ne sait-on donc pas qu'Alberoni est le plus grand coquin du monde ? Son

1. M. Dussieux dans sa « Généalogie de la maison de Bourbon » attribue l'abbé à Mme d'Argenton aussi. De plus il a dit qu'il a été légitimé en juillet 1706.

maître, le duc de Parme, il l'a vendu à M. de Vendôme, M. de Vendôme à la princesse des Ursins, Mme des Ursins à la reine. Beaucoup de gens aussi prétendent qu'il a empoisonné M. de Vendôme... Alberoni a ceci de particulier, qu'il fait toujours entrer beaucoup de personnes dans ses conspirations...

Ce jeudi 9 novembre, sept heures du soir.

... Je suis bien aise qu'Alberoni ait perdu cent mille pistoles d'Espagne ; cela m'a rafraîchi le sang plus que n'aurait fait mon breuvage aux herbes...

Lundi dernier Mlle de Valois a failli se tuer. Elle a eu l'idée puérile de passer au galop de son cheval par une toute petite porte : elle ne s'est pas assez baissée et s'est cogné la tête tellement, qu'elle a été donner sur la croupe du cheval. On lui a fait immédlatement une saignée, et l'on espère que sa vie n'est pas en danger...

Saint-Cloud, le 12 novembre 1719, six heures du matin.

... J'ai appris hier que mon fils et Mme d'Orléans ont permis au duc de Chartres d'aller à ce maudit bal de l'Opéra, si dévergondé. Ce sera la ruine physique et morale de cet enfant qui, jusqu'à ce jour, a été si pieux, car d'aller là ou au b..... [1] c'est tout un. L'enfant a une santé délicate, c'est un vrai moucheron, il ne peut endurer la moindre fatigue, et de sa vie il n'a veillé plus tard qu'onze heures. Ceci joint à la vie

1. Madame met le mot en toutes lettres.

insensée qu'on mène à ce bal, tuera bien certainement ce pauvre garçon... Ce qui me fâche le plus, c'est que mon fils, qui ne craint nullement le danger, s'y trouvera aussi; non seulement il se rendra malade comme l'an dernier, mais encore il risquera de se faire assassiner par Alberoni...

... Notre abbesse a dit une chose qui me plaît bien. Elle avait des affaires, elle aurait donc bien pu prendre ce prétexte pour venir à Paris, au Val-de-Grâce, mais il ne convient pas à une abbesse, a-t-elle dit, de ne pas habiter son couvent à moins de nécessité absolue; elle n'a donc pas voulu venir. Elle a mon entière approbation : du moment qu'elle a pris ce métier-là, il vaut mieux qu'elle le fasse bien que mal...

... Selon toute apparence, on peut espérer que les affaires des pauvres réformés du Palatinat vont prendre bonne tournure... J'ai vertement dit ma façon de penser au secrétaire de l'Électeur... Il était tout penaud.

*P. S....* Quand je suis rentrée de l'église j'ai trouvé chez moi le jeune grand prieur que l'on appelle le chevalier d'Orléans. Il revient de Malte, où il a fait ses caravanes et prononcé ses vœux définitifs; maintenant il ne peut plus se marier. La famille de mon fils — de la main gauche — ne pourra donc pas se multiplier, car l'abbé[1] va prendre les ordres, quoique son inclination ne l'y porte guère...

1. De Saint-Albin, plus tard archevêque de Cambrai.

Saint-Cloud, le 16 novembre 1719.

... Je sais fort bien où est la porte d'en haut, à Heidelberg : j'ai fait bien souvent le chemin en me rendant chez le bailli, M. de Landasz ; sa maison était juste en contre-bas de la ménagerie. Bien des fois j'y suis allée par le chemin du château, le matin à quatre heures, manger des cerises, j'en mangeais à ne plus pouvoir me tenir debout, car les cerises du jardin de Landasz sont incomparablement meilleures que partout ailleurs à Heidelberg... Je crois que je retrouverais toute seule mon chemin, de la porte de Spire à Schevetzingen...

Moi aussi je suis toujours sincère vis-à-vis de Dieu. Cela me rappelle cette bonne dame de Landasz. Quand la Colb était malade et que Mme de Landasz la remplaçait auprès de moi et couchait dans ma chambre, elle disait la prière du matin et celle du soir. Arrivée au « Notre Père » elle omettait toujours le « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Cela m'a fait rire bien souvent...

Il me semble que MM. les envoyés, à Heidelberg, sont bien lents dans leurs opérations. Traiter de choses se rapportant à la religion et travailler dans l'intérêt de la justice, ce n'est pas se livrer à un travail manuel ; ils pourraient donc s'occuper de ces affaires les dimanches et fêtes, aussi bien qu'aux jours ouvrables, cela me semble une piètre excuse...

... Vous n'êtes pas tenue du tout de savoir comment s'appellent les *Goblins*. Ce nom leur vient d'un ruisseau qui passe tout près de là, à Paris...

Vous ne me dites plus rien de la princesse de Nassau et de son Durnberg. Où donc sont passés ces amoureux? En sont-ils à *la quitterie*, comme la duchesse de la Meilleraye avait coutume de dire. Elle était bien plaisante : « Ah, que l'amour seroit jolis, s'il n'y avoit point ces quitteries ! » s'exclamait-elle...

Saint-Cloud, le 23 novembre 1719.

... Chausseray[1] a beaucoup d'esprit; elle est toujours gaie, et toujours malade. J'allai la voir hier; Dieu merci elle va bien mieux maintenant, elle circule dans sa maison, et a l'air d'un spectre : elle a un bonnet blanc et une robe de chambre d'indienne, avec sa pâleur, sa taille longue et élancée, elle ressemble tout à fait à la description qu'on fait des revenants. Je crois que la Dame Blanche de Berlin[2] a cet air-là...

Alberoni a suscité une révolte en Bretagne. Celui qui a reçu de l'argent de lui est un seigneur d'une des meilleures maisons de Bretagne, il s'appelle M. de Pontcaillé[3]. Il est venu cinq navires espagnols, deux gaillards sont descendus à terre et lui ont apporté l'argent. Il a voulu se sauver, déguisé en moine, mais Dieu merci, on l'a pris...

L'histoire du cocher de M. Law est bien vraie, si c'est celle dont vous voulez parler : il amène à son maître deux cochers. Celui-ci lui demande s'ils sont bons. « Ils sont si bon, répond-il, que celuy que vous ne prendrez pas, je le prend pour moy. » Il y a cent

1. Mlle de Chausseraie, ancienne fille d'honneur de Madame.
2. Le spectre qui hante le château royal de Berlin.
3. Marquis de Pontcallec.

histoires encore sur sa banque. On n'entend plus parler d'autre chose...

Torcy et Dubois ont raison de ne pas pouvoir se souffrir, tous les deux ne valent rien. Mon fils m'assure formellement qu'il ne permettra pas que l'abbé reçoive le chapeau. Je serais charmée par contre si notre abbé de Saint-Albin l'obtenait. Ce serait plus juste...

Le prince Eugène avait laissé beaucoup de dettes ici, dès qu'il a été au service de l'Empereur et qu'il a eu de l'argent entre les mains, il a tout payé, jusqu'au dernier liard, il a même payé ceux de ses créanciers qui n'avaient ni billet ni signature de lui... Un seigneur qui agit avec une telle honnêteté ne peut pas trahir son maître pour de l'argent. Je le tiens donc pour innocent de ce dont l'accuse le traître Nimbtsch...

J'ai fait manger à notre grande-duchesse une oie de la Saint-Martin, farcie de marrons et de raisins de caisse, mais à dire vrai, j'aime mieux les choux rouges et la choucroute...

... Mon fils m'a fait remettre quatre cents actions pour ma maison. Quoique cela fasse deux millions, il n'y en a eu que pour ceux de mes gens qui sont en quartier et pour les domestiques ordinaires...

Si M. de Gemmingen continue à grandir, il aura la taille de M. Benterider. A propos de cet envoyé [1], il vint chez moi le soir, il y a quelques jours. Un de mes chapelains, qui ne l'avait jamais vu, se trouvait seul dans mon antichambre... Il entend marcher, se retourne et, voyant cet homme si grand, il sursaute et se sauve. Cela m'a bien fait rire...

1. De l'Empereur.

Saint-Cloud, le 30 novembre 1719.

... J'ai à vous annoncer une nouvelle qui m'est bien agréable, savoir que le mariage de Mlle de Valois avec le prince de Modène est arrêté. Le courrier est parti hier pour Rome afin d'aller chercher la dispense, car ils sont parents au quatrième degré. La fiancée est au désespoir, elle aurait voulu épouser son cousin le comte de Charolais; mais il n'a pas voulu mordre, car tous les princes et les princesses du sang, qui sont parents les uns des autres, se haïssent comme le diable, même, Mme la duchesse et la femme de mon fils, qui sont sœurs. Auparavant déjà, elles ne s'aimaient pas à cause d'assez méchants propos que chacune d'elles avait tenu sur le compte de l'autre; mais ce qui a donné le coup de grâce à leur amitié, c'est que les princes du sang légitimes n'ayant pas voulu reconnaître les bâtards pour princes du sang, Mme la duchesse [1] a pris parti pour ses fils contre ses frères, tandis que Mme d'Orléans s'est déclarée pour ses frères contre les princes du sang. Cela, comme bien vous pensez, a fait naître une haine horrible entre les deux sœurs... Le prince de Conti finira bien par devenir fou... tantôt il hait sa femme au point qu'il veut la tuer, tantôt il l'aime si fort qu'il ne la quitte pas plus que son ombre. Par bonheur pour elle, il n'est pas comme ceux de sa race, il n'est pas courageux du tout. Une fois, il se campa devant le lit de sa femme, un pistolet chargé à la main, en lui disant: « Vous ne

1. Quoique bâtarde légitimée.

m'échapperez pas, je vais vous tuer. » Elle, qui connaît son côté faible et qui a toujours des pistolets dans son lit, en prend un et lui dit : « Prenez bien garde de me tirer juste, car si vous ne me tuez, vous êtes mort; tirez le premier! » Le prince, qui n'est pas courageux du tout, comme il l'a bien fait voir dans la dernière campagne, eut peur et s'en alla...

Paris, le 3 décembre 1719.

... Alberoni ferait très bien aux galères : il est gros et fort et ferait un bon rameur. Nul châtiment, fût-ce le pire, n'est trop grand pour ce pitre. Il commence pourtant à parlementer; il veut faire une bonne paix, dit-il, si on le laisse en Espagne; mais ni l'Empereur ni mon fils ne veulent entendre parler de paix, à moins qu'on ne renvoie ce scélérat chez lui, en Italie. Je voudrais qu'il y fût déjà...

M^lle^ de Valois commence à se consoler un peu depuis qu'elle voit ses beaux habits. On lui en fait quarante. De plus, on lui a envoyé de beaux diamants de Modène, c'est encore une consolation...

Tout devient horriblement cher; il faut donner le double de toute chose, n'importe laquelle. D'Angleterre on envoie tous les diamants, tous les joyaux, tous les bijoux : ceux qui ont fait des gains si colossaux avec les actions achètent tout sans marchander. Il se passe d'étranges histoires. Il y a quelques jours, une dame était à l'Opéra. Elle en vit venir une autre fort laide, mais ayant les plus beaux habits du monde et couverte de diamants. La fille de

Mme Begond se met à dire à sa mère : « Ma mère, regardez bien cette dame parée; il me semble que c'est notre cuisinière Marie. — Eh, taisez-vous, ma fille, répond la mère; cela ne peut être. — Eh, ma mère, reprend la fille, au nom de Dieu, regardez! » Elle la regarde fixement et dit : « Je ne say plus que penser; elle luy ressemble bien. » Tout le monde à l'amphithéâtre commence à murmurer : « Marie, la cuisinière. » Celle-ci se lève et dit tout haut : « Hé bien oui, je suis Marie, la cuissinière de Mme Begond. Je suis devenue riche, je me pare de mon bien; je n'en dois rien à personne; j'aime à me parer, je me pare; cela ne fait tord à personne. Qu'a donc[1] à redire à cela? » Vous pensez comme on a ri...

Paris, le 7 décembre 1719.

... D'après ce que j'avais entendu dire de l'Électeur palatin, je n'aurais cru de ma vie qu'il se laisserait ainsi subjuguer par les prêtres... Mais des gens qui ont eu une jeunesse déréglée se laissent persuader, quand vient la vieillesse, qu'ils peuvent réparer cela en persécutant réformés et luthériens. La cervelle s'en va avec l'âge, c'est ce qui arrive a cette heure à l'Électeur...

... De toute la famille du duc d'Antin il ne reste plus que deux petites-filles... Si elles allaient ressembler à leur grand'mère Mme de Montespan! Elle a été un vrai diable sous tous les rapports. Dieu me pardonne! on ne doit pas condamner ses semblables,

1. Qu'a-t-on.

mais je ne peux m'empêcher de mettre en doute la béatitude éternelle de la Montespan et de la Maintenon : elles ont fait trop de mal sur cette terre. Que Dieu le leur pardonne!...

La richesse qu'il y a maintenant en France est inouïe. On n'entend parler que de millions... Je n'y comprends rien...

Paris, le 9 décembre 1719.

... J'ai le cœur tout gros à cause du traitement cruel que le roi d'Angleterre fait subir au prince de Galles et à sa femme. Je le trouve par trop dur. Le pauvre prince avait écrit à son père une lettre pleine de soumission pour le féliciter de son heureux retour à Londres. Il lui avait permis de voir la princesse sa fille. Le roi, non seulement ne s'est pas contenté de refuser la lettre de son fils... il lui a fait dire de plus, et cela très durement, qu'il prenait en fort mauvaise part qu'il ait eu l'audace de venir à Saint-James chez ses enfants, qu'il n'avait qu'à rester dehors et qu'il ne permettait pas à la princesse de voir ses enfants plus d'une fois par semaine.

Ce que je craignais au sujet de mon petit-fils est arrivé tout juste. Dans ce maudit bal, il est tombé dans les mains des filles de l'opéra. Vous n'avez pas de peine à imaginer ce qu'elles ont bien pu lui apprendre; il est présentement comme un animal déchaîné! Quand sa mère s'en plaint au père, il se tord de rire... Il y a d'autres choses encore, qui ne se peuvent écrire et qui ne valent pas mieux...

L'or est devenu une divinité ici, on n'a plus d'autre préoccupation. Cette grande folie me paraît affreuse...

... Si l'Empereur, les rois d'Angleterre et de Prusse et les États Généraux ne peuvent rien obtenir de l'Électeur, s'il n'écoute pas sa propre raison, si les articles des traités de paix ne le lient, comment puis-je espérer que moi je pourrai exercer une action favorable à mes bons et honnêtes compatriotes? Je ne peux que les plaindre de tout cœur, mais sans les servir. Cela me chagrine assez. Hélas! je ne le vois que trop bien : Dieu ne m'a pas envoyée en France pour le bien de qui que ce soit, car de ma vie, quelque peine que je prisse, je n'ai pu rendre de services à ma patrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis venue en France uniquement pour obéir à S. G. mon père, à mon oncle et à ma tante de Hanovre, ce n'était rien moins que mon inclination...

Paris, le 17 décembre 1719, six heures et demie du matin.

... Dans le temps, il y avait ici un vieux duc de Bellegarde qui avait coutume de dire : « Je n'ay que les peurs que l'honneur permet. » C'en est une de celles-là qu'a eue votre nièce. On frémit rien que d'y penser: car de voir trois gaillards qui entrent chez vous par la fenêtre, cela est affreux; cela ne m'étonne pas qu'elle en ait fait de mauvaises couches...

M. Law est une vraie âme en peine, de même que mon fils. On n'a pas idée du travail qu'ont à faire ces deux hommes, du matin jusqu'à la nuit...

Paris, le 21 décembre 1719.

... Le mariage de M^lle de Valois est définitivement arrêté. Dès que les dispenses seront arrivées on le célébrera. Il n'est pas à craindre que je tombe malade de chagrin quand elle partira... Aucune de nous deux ne se soucie beaucoup de l'autre... Elle ne dit jamais ce qu'elle pense, toujours le contraire, cela m'est insupportable. Je voudrais, je l'avoue, qu'elle fût déjà à Modène. Elle a de l'esprit, cela est certain. Tous les enfants de M^me d'Orléans en ont, grands et petits... Le comte de Charolais épousera une princesse de Modène, c'est la vérité[1]. Si c'est pour la punir de ses péchés, la punition est dure ; car je sais quel écervelé c'est. Si la princesse n'est pas la femme la plus malheureuse du monde, je me trompe fort, mais toutes les apparences y sont. Je la plains de tout cœur. Les gazetiers mettent dans leurs feuilles ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas, pourvu que la page soit pleine... M^lle de Valois doit, dit-on, se rendre d'ici *aux Entibes*. Il est convenu que son demi-frère, le grand prieur et général des galères, la mènera à Modène, sur les galères du roi. Vous voyez bien, chère Louise, que cette fois-ci les gazettes n'ont pas dit vrai...

... L'Électeur ferait mieux de vous payer ce qu'il vous doit que de traiter si mal les pauvres réformés, ses propres sujets. Je ne sais pas ce que c'est qu'une lettre de change, mais ce que je sais bien, c'est qu un

1. Le comte de Charolais ne s'est pas marié.

puissant Électeur, à qui l'on vole de toute part des mille et des mille, ne veut pas payer cent louis... Je crois que la rue Quincampoix attire tout le monde à Paris, qu'il va en résulter une famine; car les prix n'ont pas doublé, mais triplé. Depuis hier le bruit court qu'Alberoni est en disgrâce, voire qu'il va être obligé de se retirer à Rome, mais je crains bien qu'une fourberie ne se cache là-dessous...

Paris, le 24 décembre 1719.

... M. Marion m'a remis aussi le livre des *Dialogues des Morts*... Ces choses là ne doivent pas être médiocres, il faut que ce soit ou fort gentil ou fort plat; quand cela est par trop plat, on en rit aussi. Il y a un dialogue qui a déjà produit cet effet-là sur moi, c'en est un entre M. de Turenne et M^me^ de la Vallière. Je ne pense pas que de leur vie ils aient conversé ensemble : il n'y avait aucun commerce entre eux. Si au lieu de M^me^ de la Vallière on lui avait donné pour partenaire M^me^ de Coaquin[1], on aurait pu apprendre par ce dialogue toute l'histoire du traité d'alliance que feu Madame a négocié entre le roi[2], son frère, et le roi d'ici, son beau-frère. Madame consultait le vicomte de Turenne en cette affaire, pour avoir quelqu'un qu'elle pût envoyer en cachette au roi; car la chose devait être tenue secrète devant Monsieur. Le vieux Turenne était éperdument amoureux d'une jeune madame de Coaquin. Elle était toujours auprès de Madame et fort en faveur,

1. Coëtquen.
2. Charles II d'Angleterre.

quoiqu'elle ne le méritât pas, comme vous allez voir, car elle tomba amoureuse du chevalier de Lorraine, le pire ennemi de Madame. Celui-ci, pour apprendre les secrets de Madame, permit à sa maîtresse de caresser son vieil amoureux, pour tirer de lui le secret du traité qu'on n'avait pu tirer de Madame. Turenne était trop épris pour rester ferme, il confia donc à cette traîtresse de Coaquin toute l'histoire du traité. Elle n'a rien de plus pressé à faire que de tout raconter au chevalier, qui le dit à Monsieur. Celui-ci se fâche tout rouge contre Madame et même contre le roi, et s'emporte contre les deux. Madame dit au roi que le chevalier de Lorraine l'avait brouillée avec son mari. Le chevalier fut chassé, mais Madame paya la chose de sa vie. Ses ennemis ne voulurent pas mettre Monsieur dans leur secret. « Il ne sauroit rien taire au roy, disoient-ils, si nous luy avouons que nous voullons empoissonner Madame, ou il ne le souffrira pas, ou bien il nous denoncera au roy et nous fera tous pendre. » Ceux donc qui ont accusé feu Monsieur d'avoir fait empoisonner sa femme, lui ont fait grand tort. Il en était incapable. Pour se disculper et pour cacher à Monsieur que la chose venait d'eux, ils lui ont fait accroire que Madame a été empoisonnée par les Hollandais. L'histoire est vieille, mais elle n'en est pas moins vraie, quoiqu'elle ait l'air d'un roman... Peu de gens savent le détail, moi je sais tout *d'original*, car je le tiens du roi et de mon mari lui-même, sauf la mort de Madame, qui m'a été rapportée par d'autres...

Paris, le 28 décembre 1719.

Avant-hier le courrier est arrivé avec la dispense du pape. Donc, dès que les toilettes de notre fiancée seront terminées, on célébrera le mariage. Je voudrais que la chose se fût faite il y a deux ou trois ans. Je ne dirai rien de plus à ce propos, cela m'entraînerait trop loin... On dit beaucoup de bien du prince de Modène... On prétend qu'il est fort épris du portrait de sa future. Je le plains de toute mon âme. Les unions heureuses sont rares dans toutes les conditions; j'ai vu beaucoup de gens se marier par amour, qui après se sont détestés comme le diable et se détestent encore à cette heure. Heureux ceux qui ne sont pas mariés! Combien j'aurais été contente si l'on m'avait permis de ne pas me marier et de vivre dans un heureux isolement!... Dois-je vous dire la vérité vraie : la raison pour laquelle nos princes et nos princesses se haïssent tellement, c'est que tous tant qu'ils sont, ils ne valent pas le diable...

Paris, le 31 décembre 1719.

... L'air de Paris me fait moins de bien que jamais. Depuis trois semaines j'ai maigri et dépéri que c'en est effrayant. Le corset que j'ai porté il y a trois semaines m'est devenu trop large de l'épaisseur de trois doigts, mais il n'y a pas à s'en étonner : j'ai enduré tant de choses depuis que je suis revenue ici!... Pour dire la vérité vraie, je suis quinteuse comme une punaise et n'ai que trop de motifs pour l'être...

On a persuadé à mon fils de remettre en liberté le duc et la duchesse du Maine et de leur permettre de revenir ici; cela me cause bien des angoisses...

A tout moment on entend parler de gens qui meurent; un de mes aumôniers, l'abbé Berthet, est mort subitement. Il avait été quarante ans à mon service; la veille il avait encore rempli son office. Un des intendants de ma maison, qui était son ami, voulut lui faire visite. En entrant chez lui il le trouve étendu mort sur la paille. Il est venu me le dire, tout pâle et tout saisi, mais il ne m'en a pas moins demandé immédiatement sa charge pour la vendre; j'ai failli éclater de rire...

Ce dimanche soir.

Je pensais bien que j'aurais de la peine à me remettre à vous écrire... Je m'y suis mise à six heures, mais j'ai été interrompue tant de fois que voici neuf heures qui sonnent. C'est le diable qui m'envoie cette tribulation pour m'impatienter, parce que j'ai communié aujourd'hui... Je ne sais comment je commencerai la nouvelle année, mais je termine celle-ci étant d'humeur bien chagrine et maussade. Bonne nuit, bien-aimée Louise; que Dieu vous accorde une nouvelle année bien heureuse! Quant à moi, je vous aimerai toujours de tout cœur.

ÉLISABETH CHARLOTTE.

Paris, le 4 janvier 1720.

... Je n'ai ici qu'ennui et tourments; jamais rien d'agréable; jusqu'à la comédie, qui est le seul délassement qui me soit resté dans ma vieillesse, on me la gâte et je ne peux m'y plaire; les gens sont si sots ici qu'ils se mettent ou s'asseyent par bandes entières sur la scène, si bien qu'il ne reste plus de place aux comédiens pour jouer...

J'ai parmi mes amis un abbé de qualité, d'une des meilleures maisons de France. Il a beaucoup d'esprit, mais il est d'humeur un peu étrange. Tout d'un coup il lui est venu à l'idée qu'il n'appartenait pas à la bonne religion, parce qu'on a tellement persécuté les pauvres réformés. Cela l'a porté à devenir réformé lui-même. Il a été trouver le chapelain de l'ambassadeur hollandais, et entre ses mains il a abjuré le catholicisme et s'est fait réformé. A Noël il a communié sous un déguisement, car d'ordinaire il s'habille comme un abbé et porte le rabat et le manteau. Après la cérémonie il reprend sa tenue ordinaire et va faire une visite à une dame. Celle-ci lui dit : « Abbé, voicy un vray temps pour vous qui ames a veiller, car vous jres sans doutte a la messe de minuit. » Le pauvre abbé d'Entragues lui répond : « Moy je nires plus de ma vie a la messe. » Toute la société est ébahie. « Par quelles raisons, lui dit-on, nirez vous plus à la messe? » Il répond *de sans froid :* « Despuis que j'aye aies[1] le bonheur de Communier sous les deux espèces avec 6 cent de mes freres j'ay bien ressolu de ne plus

1. Eu.

jamais aller a la messe. » Cela a révolutionné tout Paris; les évêques et tous les prêtres se sont assemblés et ont décidé de se rendre auprès de mon fils et de lui demander qu'il voulût mettre l'abbé à la Bastille. Le pauvre homme vint me trouver de nuit et me demanda conseil. Je lui lavai la tête d'importance d'avoir parlé si imprudemment, et lui conseillai de ne pas perdre de temps et de gagner le large. Il a suivi mon conseil et s'est sauvé, Dieu merci. J'ignore où il est allé, mais ce que je sais c'est qu'on l'a cherché pour l'envoyer à la Bastille, mais on ne l'a pas trouvé. S'il devait venir à Francfort, dites-lui que je vous ai écrit du bien sur son compte. Vous pouvez sans scandale frayer avec lui; quand il était tout petit, les poules d'une basse-cour où il était allé faire son besoin l'ont étrangement mutilé. Cela lui a fait prendre les poules en horreur, tellement que quand il en voit une qui vole, il se trouve mal...

Paris, ce jeudi 4 janvier 1720.

... Je crois que l'abbé d'Entragues est devenu totalement fou. Comme je vous l'ai écrit l'autre jour, il a pris la fuite d'après mon conseil. Il était en Flandre et n'avait qu'à se rendre à Tournay, où il n'était plus sur terre de France, en sûreté par conséquent. Au lieu de cela, il va à deux lieues plus loin, à Lille. Là aussi il aurait pu se reposer durant quelques jours s'il s'était tenu caché, car personne ne le connaissait. Au lieu de cela, il s'en va en plein marché avec des billets de banque et fait le négoce avec, comme un juif, et débla-

tère contre mon fils et contre le gouvernement. On prévient le commandant de Lille qui le fait arrêter, et l'on découvre qu'il est l'abbé d'Entragues... Mon fils a a fait tout ce qu'il a pu pour le sauver... Et voilà qu'il se laisse prendre comme un sot, et au lieu de lui savoir gré d'avoir montré de l'indulgence à son égard, il se déchaîne contre lui en plein marché à Lille ! Cela prouve bien qu'on n'échappe pas à son destin...

Certes il se commet plus d'horreurs à Paris que jamais il ne s'en est commis chez les gentils, voire même à Sodome et à Gomorrhe ; ceux qui veulent être vertueux et vivre chrétiennement, on les tient pour sots et pour des gens sans esprit; les vicieux sont aimés, et les gens vertueux, on les hait. C'est une vraie pitié...

Paris, le 18 janvier 1720.

... Je ne dirai plus rien des millions d'ici; j'en suis si lasse que je ne peux plus en entendre parler, et j'ai honte que des princesses du sang se bousculent et se battent à la banque par pur intérêt et pour ramasser de l'argent. Je trouve cela ignominieux...

Paris, le 25 janvier 1720.

... M^me^ du Maine, il est vrai, a entièrement disculpé son mari et avoué qu'elle a ourdi toute la conspiration sous son nom et qu'il n'en savait pas un mot. Tous les autres conjurés, qui ont été enfermés à la Bastille, disent la même chose. Il faut donc que ce soit vrai, quoique peu croyable. Le duc, pour confirmer ce que dit sa femme, ne veut rien savoir d'elle

ni la voir. Elle est au désespoir de ce que mon fils ait fait lire son projet de conspiration au conseil, comme si cette tête folle avait pu croire que, pour l'amour d'elle, mon fils consentirait à passer pour avoir inventé la conspiration et à la déclarer innocente. Cette femme m'effraye, elle est par trop portée à l'extraordinaire!

Alberoni a écrit à mon fils pour lui demander pardon. Il a déclaré que tous les libelles et tous les écrits publiés en son nom, en Espagne contre mon fils, lui avaient été envoyés de Paris. Il offre de tout dévoiler et de lui indiquer les moyens de se rendre maître de toute l'Espagne, vu qu'il connaît le fort et le faible du royaume. Quels gens aimables, n'est-ce pas?...

Notre pauvre abbé d'Entragues s'est fait prendre à Lille comme un sot. Sa chaise étant devant la porte il n'avait qu'à s'y mettre et à s'en aller, son valet de chambre le pressait de le faire, mais non, il a fallu d'abord qu'il se noircisse les sourcils avec de la corne brûlée et qu'il attende qu'on lui porte du lait pour se laver les mains! A tous ceux qui lui demandaient: « Que faites-vous ici », il répondait: « je me suis fait huguenot » et cela en Flandre où l'on est tellement papiste à cette heure! C'est ainsi qu'il s'est fait prendre. Mon fils a ordonné de bien le traiter.

Paris, le 4 février 1720.

... L'abbé d'Entragues s'est disculpé : il n'a pas mal parlé du tout... Aujourd'hui nous avons eu — une

fois par hasard — une bonne nouvelle, savoir que la paix avec l'Espagne est faite..,

Paris, le 4 février 1720.

... Paris n'est plus tellement rempli de monde qu'il l'était; la cherté des vivres en fait partir beaucoup. Aujourd'hui l'on a défendu de payer en or et en argent; les louis et les écus ne valent plus rien : il n'y a plus que des billets de banque et des pièces de vingt sous. Je ne permets pas qu'on me parle de millions, d'actions, de primes et de souscriptions. Je n'y comprends rien et cela me paraît ennuyeux. Je ne connais personne en France qui soit absolument désintéressé si ce n'est mon fils et Mme de Châteauthiers. Tous les autres sont affreusement intéressés, en particulier les princes et les princesses du sang : ce monde-là échange des horions avec les commis de la banque...

Paris, le 18 février 1720.

... Que feu le roi ait porté un *silice*, qu'il s'est fait donner par des moines, des franciscains, cela n'est pas, car il avait trop d'esprit pour cela et de plus ce n'est pas l'habitude chez des laïques. On a répandu sur son compte bien des mensonges de ce genre. Et la reine aussi n'a certainement pas porté de cilice, car cent fois je l'ai vue nue quand je mettais la chemise à S. M. comme c'est l'habitude ici. C'est là toute une cérémonie. La première femme de chambre donne la chemise à la dame d'honneur; celle-ci me la donne à moi, et moi je la donne à la reine...

Paris, le 16 mars 1720.

... Il n'est pas vrai du tout que mon fils ait approuvé la fourberie des prêtres qu'ils ont mise en œuvre à Heidelberg à propos de l'église du Saint-Esprit... il a écrit à l'Électeur de ne rien faire qui fût contraire aux articles de la paix de Westphalie, car il se verrait obligé de prendre parti contre lui. L'empereur, aussi, dans cette affaire, s'est fort bien comporté.

Paris, le 23 mars 1720.

... Hier matin un jeune homme fort bien fait et de bonnes manières a commis un crime odieux. Il est de bonne maison, des comtes flamands de Horn. Il avait perdu quatre mille écus à la foire de Saint-Germain. Il les devait et voulait les payer. Il inventa un beau coup, prit trois coquins avec lui, se rendit dans la rue Quincampoix et chercha une maison d'où il pût sortir en sautant par la fenêtre. Le lendemain il y retourne, rencontre un commis de la Banque et lui demande s'il a des billets et s'il veut lui en vendre. « Combien en voulez-vous? dit le commis. Le comte de Horn lui en demande plus qu'il ne lui en faut, puis le mène au cabaret de *Lespie de bois* proche la rue Quincampoix. C'est là qu'ils assassinèrent le commis, puis sautèrent tous par la fenêtre. Mais le comte pensant celer son crime, courut tout ensanglanté chez le commissaire du quartier, disant qu'on avait voulu l'assassiner. Le commissaire le regarde et dit: « Mons! vous vous plaignes d'assassinat, vous arrivés tout en sang et vous n'estes pas blesses, sur cela vous trouveres bon

que je vous arestes. » En ce moment arrive le second coquin et entend le premier qui dit : « Tenez, demandes à Mons! qui entre, qui est témoyn de l'assassinat. » Lui, que sa conscience tourmente, entend qu'on invoque son témoignage, il croit que son camarade a tout avoué, et fait des aveux complets. Il est arrêté également. Tous deux sont en prison et bien gardés. On pense qu'on les jugera lundi... A l'instant on m'annonce tous les princes de la maison de Lorraine qui sont ici, tous les d'Aremberg, tous les Noailles, les d'Isenghien et d'autres encore. Je les plains de tout mon cœur : ils ne demandent pas la vie de leur parent coupable, ils voudraient simplement obtenir qu'il ne fût pas exécuté en public, mais qu'on le décapitât, en secret, dans la prison. Je leur ai dit que je les plaignais tous, mais qu'ils savaient bien que je ne me mêlais en rien des choses de la régence, qu'ainsi donc je ne pourrais rien faire dans leur intérêt... Mais je frémis rien que d'y penser...

Paris, le 31 mars 1720.

... Je trouve fort ennuyeux qu'on ne voie plus d'or. Il y a quarante-huit ans que j'en avais toujours en poche et maintenant je n'ai plus que des pièces d'argent...

Il est certain que M. Law est horriblement détesté. Mon fils m'a dit aujourd'hui en voiture quelque chose qui m'a émue au point que j'en ai eu les larmes aux yeux. « Le peuple, m'a-t-il conté, a dit quelque chose qui m'a tout à fait touché le cœur, j'y suis sensible.

Quoi donc, lui demandai-je? « Quand on a roué le comte de Horn, répondit-il, les gens on dit : quand on fait quelque chose personnellement contre nostre régent jl pardonne tout, mais quand on fait quelque chose contre nous jl n'entend pas de raillerie et nous rend justice comme vous voyez par ce comte de Horn... » Il en avait les yeux humides.

Monsieur Law n'a aucune mauvaise intention; on le voit bien par ceci qu'il achète beaucoup de terres, c'est à cela qu'il dépense ses grandes sommes d'or, il faut donc bien qu'il reste dans le pays. Il n'est que juste qu'il tire profit de son travail. Je ne peux croire qu'il envoie de l'argent en Angleterre, en Hollande et à Hambourg. Il fait punir trop sévèrement ceux qui font cela. S'il était lui-même en faute on l'en accuserait bien. Mon fils s'entend merveilleusement aux affaires de finance...

Paris, le 14 avril 1720.

... Mylord Stairs a, dit-on, fait de grandes dépenses avec une maîtresse qu'on appelle M^me^ Raimond. Elle est plus agréable que belle et elle a été la maîtresse de l'Électeur de Bavière. Présentement elle a un autre amant, ce dont mylord s'attriste beaucoup, à ce qu'on dit. Cet amant, c'est le comte Maurice de Saxe. Il n'est pas beau, mais il a bonne façon, il est jeune et agréable. Voilà donc milady Stairs vengée de l'infidélité de son mari.

... Alberoni s'est rendu en Suisse auprès de l'abbé de Saint-Gall. Quelle vie du diable il va mener par là, le temps se chargera de nous l'apprendre... La mé-

chante petite sorcière de duchesse du Maine va venir nous voir demain dans l'après-midi, je m'en serais bien passée, mais que puis-je faire? Mon fils l'a reçue, il faut donc que je la voie aussi, du moment qu'elle le veut à toute force...

Saint-Cloud, le 21 avril 1720.

... Le comte Horn avait été horriblement mal élevé et il s'était lié avec tous les filous de Paris. C'était un homme bien léger sous tous les rapports, *sodomiste* au plus haut point, bref il n'y avait de recommandable en lui que sa jolie figure, car la naissance ne doit être comptée pour rien quand la vertu ne vient s'y associer...

Saint-Cloud, le 27 avril 1720.

... L'histoire du cocher... me rappelle le comte de Kœnigsmark, celui dont le frère aîné a eu ce malheur à Hanovre [1]. Il était accompagné d'une fort belle fille, une Anglaise, habillée en page. Je l'ai vue à *Chamber* [2] Elle avait le visage rond, de grands yeux et des cheveux bruns coupés courts et frisés en grosses boucles, de belles couleurs vives, la bouche et les dents belles, mais elle était trapue et grasse. En revenant de la chasse, pendant laquelle le comte m'avait raconté toute son aventure, je feignis d'avoir fort envie de voir ses tentes turques et je l'accompagnai. Il appela son page pour l'aider à descendre de cheval. La jeune personne accourut... et c'est alors que

1. C'est-à-dire : a été assassiné à Hanovre en 1694.
2. Chambord?

je la vis de très près. Pendant qu'il se rendait en Italie, on vint un jour dans une auberge lui dire : « vostre page est fort malade d'une colique » et un instant après on cria : « Mons. le comte, votre page accouche. » Elle mit au monde une fille. Plus tard elle se retira dans un couvent, mais sans prendre le voile. Elle y a vécu pieusement et honnêtement jusqu'à sa fin. La fille vit encore, dans un couvent aussi. Le marquis de Thiange, qui avait été grand ami du comte, s'est intéressé à la pauvrette, après la mort du père et lui a fait avoir une petite pension du roi, dont elle vit; car Thiange est mort aussi...

Le cardinal Mazarin avait coutume de dire : « La nation française est la plus folle du monde. Jls crient et chantent contre moy et jls me laissent faire et moy je les laisse crier et chanter et fait ce que je veux. » Il a imaginé une chose bien plaisante : il faisait rechercher et saisir toutes les méchantes chansons faites sur lui, comme s'il était bien irrité de la chose et sous main, sans avoir l'air de le savoir, il les faisait revendre : de cette façon il a gagné dix mille écus...

Saint-Cloud, le 9 mai 1720.

...J'ai écrit à l'abbé Dubois, aujourd'hui archevêque de Cambrai, pour le remercier de la bonne nouvelle qu'il m'a annoncée ce matin, par un exprès, savoir que la paix est faite entre le roi d'Angleterre et ses enfants. Le prince et la princesse de Galles se sont rendus l'un après l'autre auprès du roi, et sont restés longtemps seuls avec lui. Tout s'est si bien arrangé

que le lendemain, c'est-à-dire le 6, tous les partisans du prince sont venus au baise-main du roi...

Saint-Cloud, le 23 mai 1720.

...Mme d'Orléans gâte toutes les dames, elle ne sait pas du tout se faire respecter : elle ignore ce que c'est que la grandeur. Mme de Montespan et Mme de Maintenon, qui l'ont élevée, ne le savaient elles-mêmes pas. Or, elle est trop vaniteuse pour vouloir apprendre quelque chose de moi, elle s'imagine que cela est au-dessous d'elle... Il n'y a plus de cour en France; c'est la Maintenon la première qui a inventé cela. Voyant que le roi ne consentait pas à la déclarer reine, elle a empêché la jeune dauphine[1] de tenir une cour en la retenant toujours dans sa chambre où il n'y avait plus ni rang ni dignité. Même que les princes et la dauphine, sous prétexte que ce n'était qu'un jeu, devaient servir cette dame à table et à sa toilette : la dauphine l'a souvent peignée, comme aurait fait une femme de chambre, et les princes portaient ses plats, changeaient ses assiettes et lui versaient à boire. C'est ce qui a bouleversé toute la cour, personne ne savait plus qui il était.

...Quelques personnes me conseillaient de faire comme le dauphin et les princes, mais je leur répondis : « Je n'ay jamais estés eleves a faire des basseses et je suis trop vieille pour faire des jeux d'enfants. » Depuis lors on ne m'en a plus reparlé...

1 La duchesse de Bourgogne.

Saint-Cloud, le 26 mai 1720.

...Mlle de Valois n'est pas pressée du tout d'arriver à Modène. C'est une écervelée... Quoique son père l'en eût instamment priée, elle ne veut pas renoncer à se promener à travers toute la Provence et à visiter Toulon, qui est bien loin de sa route. Elle veut voir aussi ce qu'on appelle la Sainte-Baume [1]. Elle traîne donc après elle toute la maison du roi, ce qui coûte des millions à celui-ci et ne lui vaut pas à elle la moindre considération ; tout rejaillira sur son père... J'ai vu, en fait de femmes, bien des écervelées, mais aucune n'égale celle-ci, le caractère de la Montespan se montre dans toutes ses actions. Mais ce n'est pas ma faute, je peux dire à mon fils comme dans la comédie : « George dandin tu l'a voulu. »

Saint-Cloud, le 11 juin 1720.

...A en juger par les bruits qui courent, nous sommes dans de mauvais draps. Je voudrais que Law et sa magie noire et son système fussent au Blocksberg [2] et que jamais ils n'aient pénétré en France.

Saint-Cloud, le 16 juin 1720.

...Certes la dauphine [3] avait de l'esprit. C'est justement pour cela qu'elle faisait tout ce que voulait la vieille, pour se faire bien venir du roi. Si la pauvre

1. Montagne du Var.

2. C'est-à-dire au diable. Le Blocksberg ou Brocken, le sommet le plus élevé du Harz, rendez-vous des sorcières.

3. La duchesse de Bourgogne.

enfant avait pu vivre encore quelques années, elle se serait tirée de cet esclavage et n'aurait plus eu besoin de la vieille, car elle avait entièrement conquis le cœur du roi...

Saint-Cloud, le 27 juin 1720.

...Trois ducs qui pourtant portent la tête haute et qui sont de meilleure maison que les autres ont fait, à mon avis, quelque chose de bien laid. Ce sont le duc d'Antin, qui est le fils de la Montespan et, par conséquent, le frère de ma bru et de Mme la duchesse, le duc maréchal d'Estrées et le duc de la Force. Le premier a accaparé toutes les étoffes pour les vendre plus cher que les marchands ; le second, le café et le chocolat, et le troisième a été le plus malpropre, il s'est jeté sur le suif et a produit une vraie hausse sur les chandelles. Il descendait l'escalier de l'Opéra ; des jeunes plaisants s'y installèrent. L'un dit : « Voilà un gros sac. » Un autre réplique : « Ce n'est pas de l'argent, ce ne sont que des chandelles. » Et tous se mirent à chanter le dernier chœur de l'opéra de Phaëton :

« Alles, alles respandre la lumiere
Puisse un heureux destin
Vous conduire à la fin
De vostre brillante cariere.
Alles respandre la lumiere. »

Saint-Cloud, le 30 juin 1720.

...Je ne crois pas que nos princes allemands permettront jamais que le fils du czar ou, pour dire mieux son petit-fils, épouse une archiduchesse. Ce

serait un trop grand danger pour toute l'Allemagne...

Il faut que je rie de la conversion de la princesse de Nassau-Siegen. Les gens qu'on envoie prêcher, on les appelle des missionnaires. Présentement, il y en a en Lorraine. Ils prêchent quatre fois par jour et le duc de Lorraine assiste à deux de leurs prédications. Je crains qu'avec sa couronne d'épines, cette princesse ne soit devenue plus folle encore que son mari. Vous verrez qu'avec la chaîne même qu'elle s'est mise autour du cou, il va falloir l'attacher. Quant aux gens qui se sont fait donner la discipline en pleine rue, on ne tolérerait pas cela en ce pays-ci; on tiendrait cela pour *une jmmodestie*, et c'en est une dans le fait. Je ne peux souffrir ces extravagances. Aussi bien que le cardinal de Noailles a aboli l'usage qu'on avait d'aller en pèlerinage le jeudi saint au Mont-Valérien, pieds nus, en portant des croix et en se flagellant, aussi bien on ne permettrait pas que des femmes se donnent la discipline...

Saint-Cloud, le 14 juillet 1720.

...Tous les jours il me faut entendre des choses désagréables. Tantôt on vient me dire que je n'aurai plus rien à manger, mes officiers et mes pourvoyeurs ne pouvant plus endurer de n'avoir que des billets et pas d'argent, tantôt on me prévient que je ne peux avoir ni bas ni habits vu que les marchands n'acceptent plus en paiement des billets de banque, tantôt encore on dit que Paris va se soulever...

Saint-Cloud, le 14 juillet 1720.

... Il faut que je vous conte l'horrible frayeur que j'ai eue hier. J'allai, à mon ordinaire, en voiture, aux Carmélites; j'y trouvai la duchesse du Lude et nous étions bien tranquilles quand entra Mme de Chateauthiers, pâle comme une morte, qui me dit: « Madame, on ne saurait vous cacher ce qui se passe, vous trouveres touttes les cours du Palais-Royal remplies de peuples, jls vont porter des corps morts écrasés à la banque; Laws a été obliges de se sauver au Palais-Royal, on a déchires son carosse après qu'il en a estés sortis, en mille pièces, jls ont forces les portes à six heures du matin. » Je vous laisse à penser quelle émotion je ressentis, mais je n'en laissai rien paraître, car il ne faut pas qu'on ait l'air d'avoir peur. J'allai donc voir le roi comme à l'ordinaire. Je dus horriblement me contraindre. En arrivant à la rue Saint-Honoré, il me fallut attendre une demi-heure avant de pouvoir passer, tellement l'embarras était grand. J'entendais le peuple qui murmurait, mais contre Law seul, ils ne disaient rien de mon fils et me bénissaient, moi. Enfin j'arrivai au Palais, mais le calme était déjà rétabli et le peuple s'était retiré. Mon fils vint chez moi et me raconta que toute cette histoire avait commencé à propos de dix sous. Ceux qui ont été étouffés dans la presse n'étaient pas de pauvres diables. L'un d'eux avait cent écus en poche et aucun des écrasés n'était sans argent. C'était donc par pure cupidité qu'ils en étaient venus là. Qu'on ait envahi le Palais-Royal, cela s'est fait certainement à l'instigation de

méchantes gens qui détestent horriblement mon pauvre fils...

Saint-Cloud, le 21 juillet 1720.

... Je ne sais pourquoi on vante le courage que déploient les hommes dans les moments critiques : Law était pâle comme la mort mercredi dernier; il avait donc bien peur... Il y a différentes espèces de jalousie; en ce pays-ci on trouve plus de femmes jalouses par ambition que par amour, car elles veulent tout gouverner... et toujours raisonner des affaires de l'État. Elles me donnent une telle impatience que j'en voudrais trépigner et frapper du pied.

... Un homme fort habile que je connais et qui s'appelle M. de Haye... m'a montré une chose fort curieuse, savoir trente pions d'un jeu de dames avec lequel *Charlequins*[1] jouait au trictrac ou aux dames. Ils sont en bois léger, rouges et blancs. Sur chacun de ces pions se trouve un portrait, repoussé, ça a l'air d'être de l'or fondu, aux couleurs vives. Il y a *Charlequins* lui-même, et beaucoup de gens qui ont vécu de son temps : Soliman, l'empereur turc, un électeur de Saxe, un duc de Bavière, et force dames dans le costume d'alors. Cela est très beau. On attribue ce travail à Albert Durer et on l'estime à plus de mille pistoles. Cela est fort curieux aussi. De Haye est un graveur très habile, il a l'intention de faire graver tout cela et d'y ajouter l'histoire de tous ces personnages. Ce sera bien gentil...

1. Charles-Quint.

Saint-Cloud, le 28 juillet 1720.

... Un autre fois quand vous vous piquerez le doigt, coupez un peu l'ongle de ce doigt-là, mettez l'endroit blessé derrière l'oreille et frottez légèrement. Je vous garantis que jamais vous n'aurez d'abcès à cet endroit-là...

Saint-Cloud, le 4 août 1720.

... Vous croyez donc, chère Louise, que je ne chante jamais de psaumes et de cantiques luthériens? J'en sais encore beaucoup par cœur et les chante : j'y trouve une grande consolation. Il faut cependant que je vous conte ce qui m'est arrivé, il y a plus de vingt-cinq ans avec mon chant. J'ignorais que M. Rousseau qui a peint l'orangerie, fût réformé. Il se trouvait sur un échafaudage tout en haut. Je me croyais seule dans la galerie et me mis à chanter tout haut le 6e psaume. A peine eus-je fini le premier verset que j'entendis quelqu'un descendre en grande hâte de l'échafaudage. C'était M. Rousseau qui se jetait à mes pieds. Je crus qu'il devenait fou : « Bon Dieu, M. Rousseau, lui dis-je, qu'avez-vous? — Est-il possible, Madame, s'écria-t-il, que vous vous souvenies encore de vos psaumes et les chantes, le bon Dieu vous bénisse et vous maintiene dans ces bon sentiments. » Et en disant cela il avait les larmes aux yeux. Quelques jours après il se sauva. Je ne sais où il est allé, mais où qu'il soit je lui souhaite beaucoup de bonheur et de joie. C'est un excellent peintre en fresques et très estimé...

Il y a peu de médailles antiques qui ne se trouvent dans ma collection, car j'en ai près de neuf cents...

Saint-Cloud, le 15 août 1720.

... Les Parisiens sont les plus braves gens du monde, si le parlement ne les avait pas excités à la révolte, jamais ils ne se seraient soulevés...

Quoi qu'on ait pu me dire en faveur du système de M. Law, je n'y ai non seulement jamais rien compris, mais de plus j'ai toujours fermement cru que l'affaire finirait mal. Je ne sais pas farder la vérité, aussi ai-je dit franchement à mon fils ma façon de penser. Il me répondit que je jugeais mal la chose, parce que je ne la comprenais pas bien. Il a voulu me l'expliquer, mais plus il en parle, moins je comprends...

Saint-Cloud, le 18 août 1720.

... Jusqu'ici on s'est tenu tranquille. Cela durera ce que cela pourra. M. Law ne peut pas sortir de chez lui. Les femmes de la halle ont mis des gamins tout autour de sa maison pour l'espionner afin qu'ils les avertissent s'il sortait. Cela ne fait présager rien de bon pour lui et je crains bien que nous n'ayons un de ces jours un nouveau soulèvement et tumulte. . De ma vie je n'ai vu un Anglais ou Écossais aussi poltron qu'est Law. C'est la richesse qui le rend peureux. Ce n'est qu'à contre-cœur qu'on abandonne biens et trésors. J'imagine qu'à certaines heures, il voudrait bien être en *Souciane*[1] ou au *Mississipi*.

1. Louisiane.

Saint-Cloud, le 5 septembre 1720.

... Tout est tranquille ici, à vrai dire, mais le mécontentement est grand, ce n'est donc qu'un calme factice... Il y a quelques jours, des laquais se sont rendus coupables d'une grande insolence. Je ne comprends pas que des gens tolèrent que leurs laquais soient insolents à ce point. Ils ont crié à M^lle Law qui revenait de la promenade toute sorte d'ignominies, et ils ont lancé des pierres à la pauvre enfant. Je vois bien la raison de tout cela. Les jeunes seigneurs du temps actuel se sont trop commis avec leurs laquais ; ils s'en servent pour accomplir toute sorte d'infamies et n'osent plus leur dire quoi que ce soit : les laquais sont les maîtres...

La reine de Prusse m'a mandé le malheur qui leur est arrivé avec cette poudrière qui a sauté... Cela me rappelle une aventure qu'a eue M^me de Durafort[1] à Besançon. Elle a été *ma dame Datour*. Elle était sœur du maréchal de Duras et tante de M^lle de Malause. Le maréchal était gouverneur de Besançon.

... Au fond de son jardin il y avait des niches avec des statues, entre autres un Jupiter magnifique. Le roi l'a acheté. C'est le vrai Jupiter du Capitole; il est maintenant à Versailles. M^me de Durafort donc était un jour toute seule dans le jardin de son frère, à Besançon. Elle alla vers cette statue et dit : « O çà[2], mons jupitter, on dit que vous avez parlez autre fois nous voila seuls, parlez-moy donc aussi bien tenez

1. Durfort.
2. Or çà.

vous la bouche entre ouverte? » Au moment même où elle prononçait ce mot, le moulin à poudre sauta avec un grand fracas. Mme de Durafort crut que c'était Jupiter qui parlait, elle s'effraya tellement qu'elle tomba droit en syncope et qu'on dut l'emporter du jardin...

Saint-Cloud, le 19 septembre 1720.

... Je reçois fort souvent de ces maudites lettres anonymes. Celle que je reçus avant-hier m'a fait rire en dépit de ma mauvaise humeur, car on m'y donnait, avec le plus grand sérieux du monde, le conseil de faire enfermer mon fils comme fou; par là, ajoutait la lettre, on ferait tomber toute l'irritation dont il est l'objet...

Saint-Cloud, ce jeudi 3 octobre 1720.

... Les irrégularités à la poste, chère Louise, viennent uniquement de l'animosité de Torcy et de l'archevêque de Cambrai, ou de l'envie qu'ils ont de savoir ce que j'écris. Ne pouvant me faire d'affaires avec mon fils, ils cherchent à m'attirer la haine des autres gens. C'est ainsi qu'ils m'ont accusée auprès du maréchal de Villeroy d'avoir écrit à ma fille que lui et tous ceux qu'on appelle la vieille cour sont les ennemis de mon fils. Quand on m'a parlé de la chose, j'ai répondu froidement : « Il est vray je l'ay escrits a ma fille, et je luy escrit parce qu'il est vray et que les lettres de lambassadeur d'Espagne en ont assez fait foy »...

Saint-Cloud, le 20 octobre 1720.

Une pauvre femme qui est toujours auprès de moi — elle est la fille de mon dernier médecin et a épousé un Boerstel — a failli devenir veuve hier par suite d'un accident bien étrange. M. Boerstel traversait la rue Saint-Antoine en voiture. Un cocher de fiacre — ce sont d'ordinaire des gens fort insolents — coupa la rue et arrêta M. Boerstel. Celui-ci crie au cocher de s'ôter de son chemin. Le fiacre lui répond avec insolence. Boerstel se fâche et veut lui donner des coups. Mais l'autre crie au peuple : « Voila Laws qui me veust tuer a mon secur ! » Le populaire se rassemble, s'arme de bâtons et de pierres et commence à charger Boerstel. Il dut se sauver à l'église. Ils l'ont poursuivi jusqu'à l'autel ; par bonheur il y avait près de là une petite porte qui était ouverte. Il s'y glissa avec le jeune gentilhomme qui était avec lui et ferma la porte ; sans cela, il eût été lapidé et assommé...

Saint-Cloud, le 12 octobre 1720.

... A propos, je me suis informée du pauvre M. Rousseau, qui fut tellement heureux lorsqu'il m'entendit chanter les psaumes à l'Orangerie. J'ai voulu savoir où il était passé. Il est mort en Hollande. Cela me fait de la peine. Je ne crois pas que Law soit méchant au point d'avoir fait tout cela avec intention, mais tout n'en est pas moins en un piteux état... De plus, il ne pouvait pas deviner que tous les Français, et en particulier les princes de la famille royale, seraient

si horriblement rapaces. Mais ne parlons pas de cela.

J'avais eu pour page un jeune gentilhomme du nom de Neuhof. Il s'était bien conduit : je l'ai donc fait recommander à l'Electeur de Bavière, qui lui a donné une bonne compagnie. Mais il s'est mis à jouer en Bavière et ensuite de cela, il est devenu un coquin, un *excroq*. Il empruntait de l'argent qu'il ne rendait pas. Il dit un jour à deux chevaliers de Malte : « J'ai encore un oncle et une tante chez Madame. Mon oncle c'est M. Wendt, et ma tante Mme de Rathsamhausen. Je vais vous donner une lettre pour l'un et l'autre ; ils vous payeront immédiatement ». Et il leur remet des lettres cachetées. Quand ces cavaliers vinrent ici, ils dirent à Wendt et à Mme de Rathsamhausen qu'ils avaient des lettres de leur neveu Neuhof pour eux. « Nous connaissons fort bien Neuhof, répondirent-ils ; il a été page de Madame, mais il n'est pas notre parent ». Ils ouvrent les lettres : il n'y avait que du papier blanc. Par là les deux pauvres chevaliers de Malte virent bien qu'il les avait trompés. Ils me demandèrent conseil. « Cet homme, répondis-je, n'est pas à mon service ; faites-en ce que vous voudrez... » Neuhof vint à Paris ; son beau-frère voulut lui faire une semonce ; le gentil enfant tenta de l'assassiner, mais apprenant qu'on allait l'arrêter et le mettre en prison, il se sauva en Angleterre. Là une dame s'éprit de lui, car il est bien de sa personne ; il n'est pas laid de figure et sait causer. Cette femme l'épouse. Dès qu'ils sont mariés, il lui vole tout et se sauve avec à Paris. Elle le suit. Lui se dit que cela pourrait bien lui jouer un mauvais tour, et s'en va en Espagne.

Là il se marie derechef. Je ne sais où a passé l'Anglaise. J'ignore aussi si le beau jeune homme n'a pas une troisième épouse en Bavière; il pourrait au fond se contenter de deux. Il a eu l'insolence de m'écrire une longue lettre pour m'offrir ses services et il est venu à Paris... Je lui ai fait défendre de jamais se présenter devant moi. Un jour, en allant aux Carmélites, je le rencontrai, il était en voiture. « Voilà c'est honneste garson de Neuhoff », dis-je. Il baissa les yeux et devint blanc comme le papier sur lequel je vous écris... Il a volé à sa sœur tout ce qu'elle avait, deux cent mille francs; on prétend aussi qu'il a pris un million au frère de M. Law. Personne ne sait où il est allé; tout d'un coup il avait disparu. Sa sœur, Mme de Trévoux, est au désespoir [1].

Saint-Cloud, le 30 octobre 1720.

... Je n'aurais pas reconnu le prince Eugène dans ce portrait; car, quand il était ici, il avait un petit nez retroussé, et sur cette gravure on le lui fait long et pointu. Il avait le nez tellement retroussé que toujours il tenait la bouche ouverte : on voyait fort bien les deux grosses dents de devant. Je le connais parfaitement. Quand il était petit, je le tourmentais beaucoup. On voulait qu'il entrât dans les ordres; il était habillé comme un abbé, et moi je l'assurais toujours qu'il n'en deviendrait pas un. C'est en effet ce qui est

1. Ce page Neuhof, né à Metz en 1686 d'une famille wesphalienne, élevé chez les jésuites de Munster, est le futur roi de Corse, Théodore Ier.

arrivé... J'ai connu toute sa famille, père, mère, frère, sœurs, oncles et tantes. Il ne m'est donc pas inconnu du tout; mais il est impossible que son nez soit devenu long et pointu. Mme d'Orléans dit que peut-être il aura perdu les dents et que ceci aura tiré vers le bas son nez qui remontait. Je ne sais si la chose est possible...

J'ai bien dû rire de ce que M. de Lutzelbourg aussi est comte à cette heure. Ce comte-là, je l'ai connu page chez le feu prince de Conti. On a trouvé fort risible ici qu'on l'ait mis comme gouverneur auprès du Prince électoral de Saxe. Mais nos Allemands ont ce défaut que tout ce qui vient de France, ils le tiennent pour parfait. M. de Lutzelbourg a de l'esprit, mais ses mœurs ne conviennent pas du tout au rôle de gouverneur d'un jeune prince...

Saint-Cloud, le 9 novembre 1720.

... A Paris, le Mississipi fait le désespoir d'autant de gens que la mer du Sud en Angleterre. Mercredi dernier encore, un homme s'est jeté par la fenêtre, de désespoir, et s'est cassé le cou. Je ne voudrais pas être dans la peau de M. Law. Il a trop à répondre devant Dieu d'avoir causé tant de malheurs. Si les Français se mettent une fois à suivre la mode anglaise et à se tuer, il en périra autant par là que de la peste, car tout est affaire de mode dans ce pays...

Le baron Goertz m'a écrit, il y a quelques semaines, que les rois d'Angleterre et de Prusse avaient pris des résolutions tellement favorables aux pauvres habitants du Palatinat!... Mais je ne vois pas qu'il en ré-

sulte quoi que ce soit. Un souverain ne devrait pas haïr ses sujets, il doit les aimer comme un père ou il aura à en répondre devant Dieu. Je crois que tous les prêtres de l'Électeur se damneront à force de molester les pauvres gens d'Heidelberg...

Saint-Cloud, le 21 novembre 1720.

... Il faut que la princesse de Siegen soit plus gentille que son mari, qui est un personnage fort ennuyeux... Un jour il vint me trouver et me dit qu'il fallait que je l'appuie en tout. « Pourquoi? dis-je. — Parce que je me suis fait catholique, répondit-il; les autres princes et comtes de Nassau, qui sont huguenots, obtiendraient sans cela plus d'avantages que moi, prince catholique. — Votre religion, lui dis-je en riant, est votre affaire et non la mienne. Toute ma vie j'ai tenu en haute estime toute la maison de Nassau; mon christianisme à moi et la parole de Dieu m'enseignent à aimer le prochain et non à le haïr et à lui nuire à cause de la religion qu'il professe. Vous ne pouviez donc pas vous adresser plus mal pour trouver quelqu'un qui fût partial pour ce motif là. De toute la maison de Nassau j'estimerai davantage ceux que je trouverai les plus honnêtes, à quelque religion d'ailleurs qu'ils puissent appartenir. » Il devint cramoisi et s'en alla tout confus...

Saint-Cloud, le 28 novembre 1720.

... La duchesse de Hanovre va rester au Luxembourg[1], jusqu'à ce qu'elle ait une maison à elle... Il n'est pas étonnant que la duchesse aime la France, elle y est née, y a été élevée et y a une sœur chérie. On ne peut cependant pas appeler Paris sa patrie, car sa mère était plutôt italienne que française ; c'était une princesse de Mantoue, la propre nièce ou tante de l'impératrice Léonore, je ne sais plus au juste...

Saint-Cloud, le 30 novembre 1720.

... La duchesse de Hanovre est si peu changée dans les vingt-sept ans qui viennent de s'écouler, que c'est vraiment étonnant. Mais, entre nous soit dit, il faut qu'elle ait tant soi peu fourré son doigt dans le pot de rouge de sa maman, car son teint est tout à fait comme était celui de sa mère.

L'Impératrice[2] l'aurait volontiers gardée à Vienne, mais je ne peux la blâmer de ne pas y être restée, car on prétend que Mme sa fille voulait la mettre dans le couvent qu'elle a fondé, et les couvents ne font pas l'affaire de tout le monde, moi du moins je ne pourrais y exister... Notre duchesse n'est pas assez folle pour se laisser enfermer dans un couvent, mais je peux aisément deviner pourquoi elle en aura répandu le bruit,

1. Chez sa sœur — Mme la princesse. Toutes deux étaient filles d'Édouard, comte palatin du Rhin et d'Anne de Gonzague.

2. L'impératrice douairière Whilhelmine Amélie, veuve de Joseph Ier, était fille de la duchesse de Hanovre.

c'est que la rumeur publique veut qu'elle ait contracté un mariage de conscience avec son secrétaire italien. C'est pourquoi elle aura dit qu'elle avait l'intention de se retirer dans un couvent, en France, afin que l'impératrice, sa fille, n'ajoute pas foi à cette rumeur, laquelle est grandement répandue ici aussi. Vous devez connaître celui qu'on accuse d'être son mari, car elle l'avait auprès d'elle à Hanovre déjà; si je ne me trompe, il se nomme Marcelli...

Paris le 14 décembre 1720.

... C'est un vilain compliment à faire aux gens que de leur dire qu'ils vont avoir droit au titre de bisaïeule Je l'ai été, car la duchesse de Berry a eu deux filles et un garçon... Je n'ai pas vu le dernier; quand il naquit et mourut, j'étais avec le roi, à Rambouillet.

... Si ce qu'on dit de la princesse de Modène est vrai, elle ne sera pas enceinte de si tôt. On prétend qu'elle ne veut pas coucher avec son mari : c'est qu'elle a bien mauvaise tête et qu'elle n'écoute personne...

Paris, le 28 décembre 1720.

... J'avoue que ce m'est désagréable d'apprendre que des cadets de maisons princières se marient : cela produit des seigneurs aux petites parts et des princes archipauvres. Quel singulier cadeau que ce prince et cette princesse indiens ! Le landgrave, à mon avis, ferait bien de leur faire payer une rançon et de les renvoyer chez eux. Du moment qu'ils se peignent de couleurs différentes, ce sont des sauvages d'Amérique.

Mais parmi ceux-ci il n'y a ni princes ni nobles; ils sont tous égaux. Ils n'obéissent à leurs chefs que tant que dure la guerre. Après, ceux-ci retombent au même rang que les autres. Il en vient souvent ici, c'est pourquoi je sais fort bien comment se passent les choses au Canada. De plus, une de mes femmes de chambre a épousé un gentilhomme français du nom de Longueil. Il a tous ses biens au Canada et y est au service du roi... Elle était ici il y a vingt-trois ans. C'est alors qu'elle m'a dépeint toute la manière de vivre de ces sauvages. Je la connais donc dans la perfection : aucun capitaine de vaisseau ne pourrait me faire accroire quoi que ce soit...

Paris, le 1er février 1721.

... Je maigris tellement et je suis si lasse, qu'à peine je peux tenir la plume... Je crois que je finirai par sécher comme la tortue que j'avais dans ma chambre, à Heidelberg...

Paris, le 15 février 1721.

... Hier M. *Martirce*[1] m'a amené le prince Charles de Hesse, Philipsthal... Il veut à toute force prendre du service en France. Je lui ai conseillé de d'abord... tout bien examiner, car je suis persuadée que s'il voyait comment les choses se passent ici, à quel point les étrangers sont méprisés et qu'ils ne peuvent arriver à rien, l'envie lui en passerait bien...

1. Sans doute le Martini de la page 164.

Paris, le 20 février 1721.

... Avant hier j'eus une grande visite. On m'amena le jeune roi. Il n'avait avec lui que deux personnes qui avaient des mines bien sérieuses, savoir : son grand écuyer, le prince Charles, de la maison de Lorraine, et le duc de Noailles, le premier capitaine des gardes. A ce moment là je ne savais pas ce qu'ils avaient sur le cœur ; je ne l'ai appris qu'hier. Le prince Charles a épousé, il y a deux ans, la fille du duc de Noailles. Elle était encore tout à fait une enfant : elle n'avait que douze ans. Pendant une année on l'a tenue éloignée de son mari ; mais depuis un an ils sont ensemble. Cette enfant est devenue une gentille femme, vertueuse, aimant son mari de tout cœur. Il n'y a rien d'étonnant à cela, car c'est un bel homme. Mais ce dont il faut s'étonner, c'est que cette jeune femme d'à peine quinze ans ne soit pas devenue coquette, comme le sont presque toutes ses pareilles en France. Elle a eu une conduite irréprochable à tous égards, quoiqu'elle vît que son mari n'avait aucune inclination pour elle. Et pourtant elle a une jolie figure et elle est bien faite. Avant hier, dans la matinée, le prince Charles se rendit auprès d'elle et lui dit : « Madame, il faut nous séparer, je ne me trouve pas assez de bien pour vous entretenir. » — La pauvre petite femme fut remplie d'effroi : « si je vous aye desplus dans ma conduitte, lui répondit-elle, dittes moy ce que c'est et je m'en corrigeres; pour le bien, mettes moy dans une chambre, ne me donnes que du pain et

de l'eau et que je vous puisse voir, je seres contente. — Je suis très content de votre conduitte, répliqua-t-il, je n'ay pas la moindre plainte contre vous, mais en un mot comme en mille, vous estes mon aversion, je ne vous puis souffrir, ainsi je veux que vous retourniez ches vostre père. » La pauvrette se mit à pleurer amèrement. « A quoy bon ces pleures, lui dit-il, ils ne m'attendrissent, alles vous en. — Puisque je suis si mal avec vous, répondit-elle, il n'est pas juste que j'aille dans la maison de mon père, il faut me cacher à jamais. » Et là-dessus elle fit venir tous ses domestiques et les paya bien. Tout le monde dans la maison pleurait. Elle monta en voiture et se fit conduire dans un couvent, aux Filles Sainte-Marie, où elle a une tante. Tout le monde plaignait la pauvre créature. Quant à moi je n'ai pu entendre raconter son histoire sans verser des larmes. Personne ne sait ce qui a pris au prince, car jusqu'ici il avait eu l'air fort doux. Avant son mariage il était très épris d'une dame, qui est veuve à présent. D'aucuns pensent que c'est là la raison pour laquelle il se conduit ainsi...

Paris, le 22 février 1721.

... Hier le duc de La Force a subi un grand affront. Il voulait occuper au parlement son siège de duc et pair, mais le premier président l'en a empêché et a appelé un huissier auquel il dit : « Faites sortir la force. »... On pense qu'il sera dégradé de son duché. C'est là un vrai châtiment de Dieu... Il a laissé mourir de faim sa pauvre mère et a horriblement persécuté

les pauvres réformés, ce qui lui valut une pension du roi, que le P. La Chaise et la Maintenon lui ont obtenue...

Paris, le 6 mars 1721.

... M. de Louvois lisait toutes mes lettres, mais il avait des traducteurs fort savants... Torcy n'en a jamais eu d'aussi habiles... L'abbé Dubois imite ces deux ministres. Comme dit le proverbe français, « c'est un petit chien qui fait comme les grand jl pisse Contre le mur parce qu'il les y voit pisser »... C'est bien le prêtre le plus méchant et le plus intéressé qu'il soit possible de voir, et Dieu le punira; son châtiment ne se fera pas attendre...

Paris, le 8 mars 1721.

... Mon fils vit très bien avec moi. Il me témoigne une grande amitié. Il avait bien peur de me voir mourir, et quand il m'a vue revenir à la santé, il était bien heureux. Ses visites me font plus de bien que le quinquina, elles ne me pèsent pas sur l'estomac et me réjouissent le cœur. Il a toujours quelque chose de drôle à me raconter pour me faire rire... Je ne lui suis bonne à rien, mais je l'aime de tout mon cœur... Tant qu'il a pu procurer de l'argent à M. le Duc, celui-ci feignait de n'aimer personne au monde plus que lui; maintenant qu'il n'y a plus rien à gagner, il s'est mis contre lui en toutes choses.

Paris, le 29 mars 1721.

... Hier matin arriva un courrier porteur de la nouvelle que le pape est enfin mort le 19 de ce mois. Les cardinaux d'ici sont tous tristes d'avoir à aller à Rome pour faire un autre pape; cela leur coûte gros et les éloigne de Paris où ils aiment tant être ; mais aussi, pourquoi tous les prêtres veulent-ils passer cardinaux? Et après, ils sont au désespoir d'être obligés de se rendre à Rome... Les princes[1] sont si mal élevés, parce qu'ils ont perdu leur père de bien bonne heure, et la mère ne songe... qu'à se divertir, à jouer jusqu'à cinq heures du matin, à manger et à aller au spectacle... Mais elle en est bien punie par ses enfants mêmes. Quand, un jour, elle voulut laver la tête au comte de Charolais, à propos de l'existence dévergondée qu'il mène, il lui répondit : « jl faut que le jeune Lassé[2] n'ayt pas bien fait son devoir cette nuit que vous estes de si mauvais humeur si vous nous donnies des mellieurs exemples nous vivrions mieux. »

Paris, ce samedi 12 avril 1721.

... Je ne suis les modes que de loin, et il en est que je n'adopte pas du tout, comme les paniers, que je ne porte pas, et les *robes ballantes,* que je ne peux souffrir. Je trouve que c'est impertinent d'en mettre ; aussi nulle femme qui en porte n'est-elle admise en

1. De Condé.
2. Lassay.

ma présence : c'est comme si on allait se mettre au lit. Il n'y a aucune règle pour les modes : ce sont les faiseuses de robes de chambre et les coiffeuses qui les font. Je n'ai jamais suivi à l'excès la mode des hautes coiffures...

Saint-Cloud, le 26 avril 1721.

... Tout ce qu'on lit dans la bible sur la façon dont se passaient les choses avant le déluge, ou à Sodome et à Gomorrhe, n'est rien à côté de la vie qu'on mène à Paris. Sur neuf jeunes gens de qualité qui dînaient il y a quelques jours avec mon petit-fils le duc de Chartres, sept avaient le mal français. N'est-ce pas affreux?

Saint-Cloud, le 8 mai 1721.

... La Maintenon avait coutume de dire : « Despuis quelques années jl règne un esprit de Vertige qui ce respand partout » ; et en ceci elle avait bien raison.

Le margrave de Bayreuth et sa femme sont, dit-on, un couple prodigieux. A cette cour-là et à leur Ermitage l'esprit de vertige règne aussi ; on s'imagine facilement que le margraviat est en un piteux état...

Saint-Cloud, le 12 juin 1721.

... Ma fille vit dans un tourment continuel : il ne peut lui être agréable de voir qu'on aime mieux sa surintendante qu'elle... Le mari de cette dame est le plus grand coquin que l'on puisse trouver au monde : il ruine le duc de Lorraine à fond. Ma fille pourrait bien prendre son parti quant à l'affection de son

mari, mais de voir ses enfants ruinés par ce vilain c... de Craon, c'est là ce qui l'afflige...

Saint-Cloud, le 21 juin 1721.

... Je ne sais rien de neuf aujourd'hui. Je vais donc vous raconter une vieille histoire qui m'est arrivée quand je fus pour la première fois à Boisfontaine... J'étais fort jeune alors, j'avais à peine vingt-trois ans, j'étais donc assez étourdie encore. Or il arrive à ces pauvres moines de devenir tout à fait fous, parce qu'il ne leur est jamais permis de parler. Ma pauvre Théobon et moi donc nous nous mîmes à courir par tout le couvent, et, trouvant une porte où la clef était dans la serrure, j'ouvris et entrai dans la cellule. Un moine pareil à un spectre s'avança vers moi ; il n'avait que la peau sur les os, était jaune comme un coing et d'une taille énorme; il avait les yeux hagards, les lèvres blêmes; cet homme se jette à terre, saisit mes deux pieds et les tient tellement serrés que je ne pus remuer. Moi qui ne crains rien tant que les fous! Jugez de ma terreur. Je n'en pris pas moins mon cœur à deux mains et lui dis: « Levez-vous, je vous l'ordonne » d'une voix résolue, car, me disais-je, « ces gens-là sont habitués à obéir » ; j'étais venue à cheval en habit de chasse, il me prit donc pour un homme. Théobon s'était sauvée pour chercher du secours, disait-elle, mais je crois, moi, que c'était parce qu'elle avait peur, car le gaillard avait un air bien terrible. Dès qu'il eut lâché mes pieds, je me sauvai moi aussi, car en ce temps-là je savais courir encore. Malgré

tout, cette aventure me faisait bien rire. Six ans après nous retournons à Villers-Cotterets. On me dit un matin que le procureur de la Chartreuse veut me rendre visite et me faire le compliment ordinaire au nom de son couvent; les chartreux ont l'habitude aussi de vous faire remettre un cadeau : de petits écrans et des balais. J'étais habillée, et dis de faire entrer. Quand il vint dans ma chambre, je le reconnus immédiatement, quoiqu'il eût pris de l'embonpoint et qu'il ne fît plus des yeux égarés. Il avait l'air raisonnable, mais en voyant ma stupéfaction, il devint cramoisi. Après qu'il m'eut fait son compliment, il se mit à rire et dit : « J'ay pour[1] que V. A. R. me trouvera bien effronté doser reparoitre devant Elle apres lorrible Estat ou Elle ma veüe et ou je luy ay fait grand peur, mais il est de ma charge de venir et cette mortification m'est bien deüe pourveüe que je ne fasse pas encore peur à Madame. » — « Non mon pere, lui répondis-je, quand vous me parleres aussi raisonablement que vous faittes pressentement, je ne poures avoir peur de vous, mais jl est vray que je vous ay veüe bien malade. » — « Madame a trop de bonté, dit-il en riant, de voulloir mespargner la honte d'avoir paru si fol devant ces yeux. » — « Qu'est-ce qui vous a guerie? » demandai-je. — « La charité de notre supérieur, me répondit-il, qui voyant que j'estois devenu fol manque de sosieté ma permis de m'entretenir avec le monde et petit à petit voyant que cela faissoit vn bon Effect sur mon Esprit ma charges des

1. Peur.

affaire de la maison, ou jl a fallu parler tout les jours a du monde ce la par la grace de Dieu tout jndigne que je suis m'a rendu le peu d'Esprit que j'avois Au lieu donc de cacher le malheur que j'avois eüe, je dois Le publier par tout pour rendre grace a Dieu de m'avoir remis dans mon bon sens. » Je le trouvai si raisonnable que je me mis à causer longuement avec lui... Il rit de sa folie et convint que son ordre était trop sévère, mais sans vouloir approfondir la chose, se contentant de hausser les épaules et de baisser les yeux...

Saint-Cloud, le 17 juillet 1721.

... Si votre nièce la comtesse de Degenfeld aime bien son mari, elle trouvera que tout est bien et magnifique en Allemagne, car l'amour est une sauce qui fait passer tous les morceaux... et, comme l'on chante dans le prologue de *Pourceauniac*,

Quand deux cœurs s'aiment bien.
Tout le reste, tout le reste n'est rien.

Saint-Cloud, le 24 juillet 1721.

... Dieu merci, la peste perd de son intensité en Provence. Elle ne rend pas les gens plus pieux. Chose étonnante : à l'hôpital de Toulon il a fallu marier dix-huit personnes, parce que, malgré la peste, elles avaient tenu une conduite légère...

Il est certain que quiconque a vu la Hollande trouve qu'en Allemagne on est malpropre, mais pour trouver l'Allemagne propre et agréable, il faut passer par la France : rien n'est plus puant et plus dégoûtant que Paris...

Cartouche s'est retiré en Flandre, mais je ne pense pas qu'il puisse, malgré toute sa *gentillesse*, échapper à la potence...

Ma fille, Dieu merci, est entièrement remise. Il va y avoir une noce à la cour de Lorraine : Un prince de la maison, qu'on nomme le chevalier de Lorraine, — il est fils du comte de Marsan — épouse la deuxième fille de Mme de Craon. Je dis bien Mme de Craon, car pour sûr elle est sa fille à elle...

Saint-Cloud, le 26 juillet 1721.

... Hier l'archevêque de Cambrai vînt ici et me fit part de son élévation à la dignité de cardinal. Voilà Alberoni qui a un copain...

Saint-Cloud, le 13 août 1721.

... Je connais bien quelqu'un qu'il m'est impossible d'aimer ; mais je ne lui fais pas de mal, c'est le nouveau cardinal Dubois. Il a empoisonné toute ma vie. Dieu veuille le lui pardonner, mais il pourrait bien avoir à en répondre dans l'autre monde...

Saint-Cloud, le 16 août 1721.

.., Il n'est pas de mode du tout d'aimer sa femme en ce pays-ci. ... Mais à bon chat bon rat ! Les femmes en punissent bien les hommes. La vie que tout le monde mène ici est vraiment étonnante. Parmi les gens du commun, il est vrai, l'on trouve encore des hommes qui aiment leurs femmes. L'un de mes valets de chambre, par exemple, avait l'une des plus laides

femmes qu'on puisse voir : elle parlait comme un canard, avait une figure comme un crapaud sur lequel on a marché, elle était plus épaisse que haute et toujours mal portante et voilà le pauvre homme qui est au désespoir de l'avoir perdue il y a huit jours. Mais parmi les gens de qualité, je ne connais pas un seul couple qui s'aime et se soit fidèle...

Saint-Cloud, le 11 septembre 1721.

... On se raconte ici l'histoire d'un aide-apothicaire de la pharmacie du roi. Cela se passa du temps où le roi était tout jeune encore. On venait de confier à ce garçon des lettres qu'il devait porter à Lyon. Il passe par la rue d'Enfer et y rencontre un homme qui lui demande où il allait : « Je pars pour Lyon, répond l'apothicaire. — Et combien de jours comptez-vous mettre ? Dix. — Aimeriez-vous y être dès ce soir ? — Pourquoi pas, si cela est possible » répond l'apothicaire en riant. L'autre là-dessus lui donna une bretelle en disant ; « Nouez ça autour de votre cuisse ». Dès que ceci fut fait, notre homme se sentit soulever dans les airs et le soir on le dépose dans une ville. « Où suis-je, demanda-t-il. — A Lyon, lui répondit-on. Il alla porter toutes ses lettres, mais ceci fait il tomba malade de frayeur. De sa vie les couleurs ne lui sont plus revenues. Je crois qu'il vit encore. Lorsqu'il passait au-dessus d'une ville, il percevait le son des cloches, a-t-il dit...

En Suède on prétend que les noyés ne sont pas

réellement morts. Ils ont un moyen d'en ranimer beaucoup. On les attache sur un tonneau, dans une chambre chaude et on les fait rouler jusqu'à ce qu'ils aient rendu par le haut et par le bas toute l'eau qu'ils ont absorbée. Dès que le corps est vidé et qu'il s'est réchauffé, le noyé revient à la vie. Mais il ne faut pas qu'un de ses proches parents assiste à l'opération; sans cela le noyé ne peut être ranimé. Dès que le parent entre dans la chambre, le patient perd tout son sang par le nez, la bouche et les oreilles. Plusieurs personnes m'ont assuré l'avoir vu de leurs propres yeux.

Saint-Cloud, le 13 septembre 1721.

... Est-ce que Worms a été rebâti, chère Louise, et le dôme, n'a-t-il pas été détruit par l'incendie? J'ai bien regretté que l'Hôtel de Ville soit devenu la proie des flammes, où était peinte la belle histoire du dragon[1] qui a donné son nom à Worms.

Saint-Cloud, ce jeudi 25 septembre 1721.

... Tout le monde ici est en grand habit, car j'ai une cérémonie à trois heures, savoir la réception de ce maudit cardinal Dubois; le pape lui a envoyé la barrette et il faut que je le *salue*, que je l'invite à prendre place et l'entretienne pendant quelque temps. Ce me sera une corvée, mais les corvées et les désagréments, c'est là mon pain quotidien. Mais

1. Lindwurm. Madame connaissait, paraît-il, la Nibelungensage.

voici notre cardinal qui s'avance; il faut donc que je fasse une pause.

Le cardinal m'a priée d'oublier le passé, il m'a fait la plus belle harangue qu'il soit possible d'entendre. Il est certain que cet homme a bien de l'esprit; s'il était aussi bon qu'intelligent, il ne laisserait rien à désirer...

Saint-Cloud, le 2 octobre 1721.

... Je vous écris en très grande hâte ce matin, car il me faut aller à Paris pour féliciter mon fils et sa femme de la bonne nouvelle qui leur est parvenue lundi passé, savoir que le roi d'Espagne demande la main de leur fille pour son fils aîné, le prince des Asturies. M^lle^ de Montpensier n'a pas encore de nom. Avant qu'elle ne parte pour l'Espagne, cette cérémonie aura lieu; le roi et moi nous devons la tenir sur les fonts; puis on l'instruira, elle communiera, et après la communion, elle sera confirmée; c'est ce qui s'appelle recevoir presque en même temps les trois sacrements...

Saint-Cloud, ce samedi 4 octobre 1721.

... J'ai là auprès de moi un brunet, un prêtre que j'appelle souvent petit fripon. Il m'emplit la tête de ses caquets, tellement, que je ne sais plus ce que j'écris. Par là vous devinerez aisément qui je veux dire. C'est mon abbé de Saint-Albin. Bientôt il va être nommé évêque *de Lan*[1], duc et pair de France. J'en suis bien aise, car dès sa plus tendre enfance, j'ai préféré

1. De Laon.

le pauvre petit à tous ses frères et sœurs, étant persuadée que de tous les enfants de mon fils, tant légitimes qu'illégitimes, c'est lui qui m'aime le plus...

Saint-Cloud, le 23 octobre 1721.

... Ci-joint la lettre du roi de Bohême à la reine sa femme. J'avais promis de vous l'envoyer. C'est une pièce rare.

LETTRE DU ROI FRÉDÉRIC DE BOHÊME.

De Strabach[1], ce 21/31 de marce 1632.

Mon tres cher cœur. Jay repondue a vos cheres lettres du 4/14 de Mars, le 25 de Kitirngen[2], depuis je nay point eu de vos lettres ny Commodité de vous Escrire, ce qui me fache le plus. Est que nos Lettres sont si souvent intercepté, ce qui fait craindre d'écrire, Et ne faut rien dire que ce qu'on ne se soucie que tout le monde sache, jl me tarde Extrêmement d'auoir de vos lettres Et destre assuré de votre santé, pour moy, je me porte For bien, je suis tout le long du jour en Campagne avec le Roy[3], qui est fort honneste Enuer moy : le 26 nous Sommes venue à Pfrum[4], le 27 à Wjnlen,[5] qui est situé en vne fort belle campagne, — le 28 le Roy fit mettre toutte son jnfanterie En Bataille pres de la ville, elle est fort belle, le 29

1. Schwabach ?
2. Kitzingen ?
3. Gustave Adolphe.
4. Iphofen ?
5. Windsheim.

nous auons logée à Wjlmorstort[1] En la maison dvn Baron de Milgzingen c'est celuy qui a Epouzé vne Contesse Dortimbourg[2], elle y estoit avec sa Soeur vne Barone de Wolfestein Et sa belle fille, je croy qu'aués bien ouy parles deu a leur feu cousin Le Comte hanry Dortemb[1]. Elle a un bien deplesant mary qui est 30 ans plus vieux quelle. Elle ne serait laides si elles estoient bien coiffées, Et habillés. Elles portent des Chapeaux auec des fort grand bors Et tout derriere Sa teste Et des cheveux qui leurs cache presque tout le visage, lvne auait un pourpoint d'homme de Couppé a la Chemise avec un Cotillon, Elles estoient fort bigarement accomodées, hier le Roy est venu a fert[3], Et le matin jl est allée à Nuramberg, jl dit n'auoir jamais veu vne plus belle ville, aussi l'estelle Extraimmement Et fort peuplée, Le Majistrat la tresté fort bien En la maison ou jay esté logé autre fois, je suis allé voir la Comtesse de Holoch[4] Schillingsfurst. Elle a été fort aise de me voir Et souhette fort de vous venir Seruir En ce pays, nous y eumes les nouvelles de la mort du bon Comte henry de Solmes, qui est mort de Sa blessure iy ay bien perdu, car jl mestoit fort affectioné, apres le disner Le Roy a fait le tour de la ville a pied, je metonne qu'il peut faire tant dexercice, card jl est bien gras, Le Soir nous sommes ariués issy ou nous auons trouvé les deux fils du feu marquis Danspach[5] Et le Sura-

1. Wilmersdorf.
2. D'Ottemberg?
3. Furth, près Nuremberg.
4. Hohenlohe.
5. D'Ansbach.

ger[1], qui est aussi Surt que aveugle, je voudrais qu'il eust excusé Son frère. Le Roy attend le Duc Guillaume de Weinmar demain jl aura alors po le moins 24000 hommes a pied Et 12000 a Cheval, je souhete de voir 207 mais Tilly se retire jl est venu hier avec son Armée à Neumarc, jl y a apparence qu'il prendra Son chemin vers le Danuble, je Croy que 120 (Ro[2]) visitera 132 (R Ba[3]) S'il est posssible. Le marquis Christofle de Badin [4] Et le Duc jean de Holsteinn sont arriué icy ainsy que je nay faute de compagnie de toutte sorte je crains que pour quelque temps les affaires en 158 (bas Palatinat) niront trop bien, mais pourveu que cette marche succede bien, cela se raccommodera bien. Le dit Duc de Holstein dit que les pierreries Et argent de notre grand mére[5] doivent estre bientost partagée En cinq partie Et qu'on parle de remettre toutte la partie de la Reine vôtre mère au Roy d'Angleterre qui serait bien jnjuste, Et le 123 retiendrait par ce moyen tout pour luy a cause de ce que 116 luy doit, je croy que luy deveriez Escrire Et le prier de vous faire tenir la moittié qui vous est deu et luy remontrer que cela n'a rien de commun avec ce que 116 luy doit, je metonne que personne ne me mande ce que Percka vous aporté En cest affaires ni

1. ?

2. Le Roi ?

3. Lire au lieu de R : H ce qui donnerait H Ba, c'est-à-dire Haute-Bavière. Le 17 mai 1632, en effet, Gustave-Adolphe, après avoir battu Tilly sur le Lech le 15 avril, entrait à Munich. Frédéric V l'accompagnait.

4. Baden.

5. La reine de Danemark. Jacques Ier d'Angleterre avait épousé la princesse Anne de Danemark.

ce que 123 (Rven) vous a Escrit j'ay peure que seres aussi peut heureux En cette succession quend celle de feu la Reine votre Mere, pour mes affaires je ne say que vous Endire Dieu veillie quelles aillent bien Et que je puisse avoir bientost le Contentement de vous voir Et de vous pouvoir temoigner Combien perfoitement je Suis

Mon chere vnique coeur,

Votre tres fidelle amy

Et tres affectionné Serviteur

FRIDERIC.

Ceux de Nuremberg ont fait praissant au Roy deux gouppes[1] en forme de Globes Tereste Et Celleste extrêmement curieusement fait.

Saint-Cloud, le 30 octobre 1721.

... La princesse Ragotzki[2] parle poliment et est de bon sens. Je sais la vie qu'elle mène, il me faut donc convenir que je rougis d'elle plus ou moins, car tout le monde ici sait les aventures qu'elle a eues. J'ai bien fait rire mon fils en lui disant de ne pas rester seul avec elle, s'il ne voulait pas qu'elle le violât, comme elle a fait du czar, prétend-on...

Saint-Cloud, le 29 novembre 1721.

... En rentrant de la chapelle j'ai trouvé chez moi le comte Hoïm et le chevalier Schaub. Ils m'ont

1. Coupes ?

2. Née princesse de Brunswich-Wolfenbuttel. Sa sœur avait épousé le czarewitsch Alexei.

raconté que Cartouche a été roué hier. Cela m'a tenue bien longtemps...

Saint-Cloud, le 6 décembre 1721.

... On ne peut pas dire que M^lle^ de Montpensier soit laide... mais c'est bien l'enfant la plus désagréable qu'on puisse voir, dans sa façon de manger, de boire, de parler. Elle vous impatiente bien ; aussi n'ai-je pas versé de larmes, ni elle non plus, quand nous nous sommes dit adieu. J'ai trois femmes de ma famille en Espagne qui ont été reines en ce pays, ou qui vont l'être : une belle-fille[1], la fille d'une autre belle-fille[2], et présentement donc cette petite fille. C'est la première que j'aimais le plus. Je la chérissais comme si elle avait été ma sœur ; elle n'aurait d'ailleurs pas pu être ma fille, car je n'avais que neuf ans de plus qu'elle. J'étais bien enfant encore en arrivant en France, et nous jouions souvent ensemble, avec feu Charles Louis et le petit prince d'Eisenach, nous faisions un tel tapage qu'on ne pouvait l'endurer. Il y avait à la cour une vieille dame, elle s'appelait M^me^ de Hene, que nous avons horriblement tourmentée. Elle n'aimait pas entendre tirer, et nous passions notre temps à lui lancer des pétards dans les jupes. Cela la mettait hors d'elle, elle nous courait après pour nous battre, c'était justement là le plus amusant...

1. Marie-Louise d'Orléans, première femme de Charles II.

2. Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, première femme de Philippe V, fille d'Anne-Marie d'Orléans, duchesse de Savoie, puis reine de Sicile, et enfin reine de Sardaigne.

Paris, le 21 février 1722.

... Les gens gros et grands ne vivent pas plus longtemps que les autres : nous l'avons bien vu par la pauvre princesse Ragozki, mercredi passé. Dimanche, elle était alerte et bien portante; lundi, après qu'elle se fut fait arracher une dent, il lui vint un abcès à la bouche et de la fièvre; on lui a tiré du sang au bras à deux reprises, une fois au pied. Elle semblait aller mieux à la suite de cette dernière saignée, mais un instant après elle dit : « Je me trouve mal », et rend l'âme là-dessus. Hier, on l'a enterrée dans son couvent. Ses gens m'ont raconté une singulière histoire sur son compte. Quand elle demeurait encore à Varsovie, elle rêva une nuit qu'un étranger entrait chez elle, dans une petite chambre qu'elle n'avait jamais vue; il lui présente une coupe et lui dit de boire. « Je n'ai pas soif, répond-elle. — Buvez, car c'est la dernière fois de votre vie que vous boirez », dit l'homme; et là-dessus elle se réveille. Ce rêve lui trottait toujours par la tête. Quand elle vint ici, elle alla se loger à l'hôtel : elle ne se sentit pas bien et demanda un médecin. On lui en chercha un qui est médecin du roi par quartier et qui se nomme Helvétius. Son père est Hollandais; ce sont des gens fort savants et très estimés ici. Quand elle aperçoit le docteur, elle est toute surprise et promène ses yeux de tous côtés dans la chambre. Le comte Schlieben lui demande ce qui lui cause un tel étonnement. « Ce qui m'étonne, répond-elle, c'est qu'Helvétius est

l'homme même que j'ai vu en rêve à Varsovie ; cependant, ajoute-t-elle en riant, je ne mourrai pas de cette maladie-ci, car ce n'est pas là la chambre où je me trouvais en songe ». Mais quand elle arriva dans le couvent de *Chasmidy* [1], où on lui avait loué un appartement sans qu'elle l'eût vu elle-même, elle dit à ses gens : « D'ici je ne sortirai pas vivante, car c'est là la chambre même que je vis en rêve en Pologne, la chambre où je bus pour la dernière fois. » Et ainsi advint-il. Mais il me semble que ces choses-là arrivent plutôt aux princes et princesses de la maison de Hesse qu'aux autres gens. Dieu sait d'où cela peut bien venir. Nous autres comtes palatins nous sommes tout l'opposé : jamais nous n'entendons ni ne voyons d'esprits, jamais nous ne faisons de rêves...

Paris, le 26 mars 1722.

... Je ne pense pas qu'il soit possible de trouver au monde une enfant plus gentille et plus intelligente que notre petite Infante [2]. Elle fait des réflexions comme une personne de trente ans. C'est ainsi qu'elle disait hier : « On dit que quand on meurt à mon âge qu'on est sauvée et va droit en paradis que je serois heureuse donc si le bon Dieu me voulloit prendre. » Je crains qu'elle n'ait trop d'esprit et qu'elle ne vive pas; on est toute saisie quand on l'entend parler. Elle a les plus gentilles façons du monde. J'ai

1. Cherche-Midi ?

2. Marie-Anne-Victoire qui devait épouser Louis XV et que Mme de Prie fit renvoyer par M. le Duc.

gagné ses bonnes grâces : elle court au-devant de moi, les bras ouverts, jusque dans son antichambre et m'embrasse de tout cœur.

Je ne suis pas mal non plus avec le roi. Hier, j'ai joué un tour à ses gouverneurs qui m'a bien divertie. Ils sont tellement jaloux du roi qu'ils s'imaginent toujours qu'on lui dit quelque chose contre eux; je les ai bien attrapés. Avant-hier, le roi avait eu une colique venteuse, et hier j'allai vers lui avec l'air le plus sérieux et lui glissai un billet dans la main. Le maréchal de Villeroy était tout embarrassé et me demanda fort sérieusement : « Quel billiet donnez-vous là au Roy »? Moi je lui réponds avec le même sérieux : « C'est vn remède contre la colique des vents. — Le maréchal : « Il n'y a que le premier médecin du Roy qui luy propose des remèdes ». A quoi je réponds : « Pour celuy-cy je suis sur que mons Dodart Laprouvera, jl est mesme Escrit en vers et en chanson. » Le roi, tout embarrassé aussi, se met à le lire et immédiatement éclate de rire. Le maréchal dit : « Peut-on le voir? — O ouy, répondis-je; jl n'y a point de secret ». Voici ce qu'il y trouva :

« Vous qui dans le Mezantaire
Avez vents impétueux
Jl son dangereux
Et pour vous en défaire
P. . . z, etc. »

... Il se passe d'étranges histoires ici. Une dame, non mariée, a tenu une conduite bien intrépide et a tué un homme. Cet homme avait mis à mal sa sœur et ne la voulait pas épouser. Il avait tué un de ses

frères en le tirant par une fenêtre, et balafré le visage au plus jeune, et, pour déshonorer toute la famille, il prétendait qu'ayant été l'amant de la mère, il ne pouvait épouser la fille. M^lle^ de Saint-Étienne, voyant que celui de ses frères qui vivait encore n'avait pas assez de cœur pour venger la honte de la famille, est allée trouver M. des Escarts. « Vous avez deshonoré ma famille tout entière, lui dit-elle, vous pouvez le reparer en Espoussant ma sœur; prenez garde à ce que vous me respondrez. Car si vous ne me Respondez pas bien, pourez vous en respentir. Reguardez-moy bien, me recognoissez vous? — Ouy, je vous Cognois bien, répondit-il; vous estes M^lle^ de Saint-Étienne mais je n'espousserez pas vostre sœur quoy qu'elle soit grosse de moy ». Alors M^lle^ de Saint-Étienne saisit un pistolet chargé qu'elle avait dans sa poche et lui loge une balle dans la tête. Il a vécu quelques heures encore; il donnait à entendre, par signes, qu'il lui pardonnait sa mort. On sollicite pour elle; je trouve que cette honnête fille mérite bien sa grâce. Autre étrange histoire que nous avons. C'est celle d'un jeune prêtre de vingt et un ans. Il avait fait de fort bonnes études, c'est pourquoi on l'avait mis auprès de M^lle^ de Vermandois pour lui montrer le latin. Il en est tombé amoureux et cela lui a dérangé la cervelle. Il a écrit à M^me^ la duchesse qu'il voulait épouser sa fille, et à celle-ci il a écrit lettres d'amour sur lettres d'amour. L'abbesse n'a pas remis les lettres à la princesse; elle a envoyé le confesseur du couvent à l'abbé pour qu'il lui rendît ses lettres et lui fît défense expresse de jamais approcher du couvent.

« Je vois bien, lui répondit le jeune abbé, que c'est toi mon rival et que tu veux m'enlever la princesse, il est permis de tuer un rival » et ce disant il prend un pistolet qu'il avait en poche et brûle la cervelle au pauvre confesseur qui tombe raide mort. On l'a condamné à être roué, mais Mme la princesse sollicite bien fort la grâce du pauvre fou...

Il arrive des choses ici si monstrueuses que jamais Salomon, à ce que je crois, n'en a vu de pareilles. C'est ainsi par exemple que la Solignac a dit à son mari : « Je suis grosse, vous savez bien que ce n'est pas de vous, je vous conseil de n'en pas faire de bruit car si on mest cela en proces vous perdrez parceque vous savez qu'il est dans les lois de ce pais cy que tout enfant né dans le mariage appartient au mary, ainsi il sera à vous de plus je vous le donne »...

Paris, ce jeudi 16 avril 1722.

... Hier j'ai vu des gens bien tristes, j'en ai le cœur tout gros, savoir Madame la princesse et sa petite fille la jeune princesse de Conti. Celle-ci est obligée de faire un procès à son mari. Il la veut ravoir à toute force et pourtant il lui a fait subir de tels traitements qu'elle veut être, à tout prix, séparée de lui. Cette histoire fait un bruit affreux...

Saint-Cloud, le 14 mai 1722.

... Je ne sais si je vous ai déjà mandé le beau dialogue que les marquises de Polignac et de Sabran ont eu il y a quelques mois avec deux duchesses qui ne sont

pas d'aussi bonne maison qu'elles. Au bal de *Lautel de ville* ces dames ne voulurent pas permettre que les deux duchesses se missent au dessus d'elles. Elles leur dirent : « vous voullez vous mettre au-dessus de nous pour montrer vos beaux habits qui sont de la bouttique de vostre père. » Les duchesses, piquées de ce discours répondent : « Si nous ne sommes pas d'aussi bonne maison que vous, au moins nous ne sommes pas des p. . . . s comme vous. — Ouy nous sommes des p. . . . s, répondirent les Dames, et nous le voullons bien être, car cela nous divertit. »...

Saint-Cloud, le 16 mai 1722.

... Je vous remercie bien chaudement, chère Louise, de prier si assidûment pour moi. J'en ai grand besoin. Non pour mon bonheur en ce monde, cela est bien fini, pourvu que le Dieu tout-puissant me conserve mes enfants, et je suis contente. Mais j'en ai grand besoin pour le bonheur éternel et pour mon fils aussi. Dieu veuille le convertir, c'est la seule joie que je lui demande pour moi. Je ne crois pas que dans tout Paris on trouve tant parmi les ecclésiastiques que parmi les gens du monde, cent personnes qui aient la vraie foi chrétienne et même qui croient en notre Sauveur; cela me fait frémir...

Saint-Cloud, le 6 août 1722.

Je viens de causer avec un homme qui me fait tellement pitié que les larmes m'en sont venues aux yeux... Il y a quatre ans, il a marié l'aîné de ses

petits-fils, le duc de Rais[1], fils du duc de Villeroy, à la fille du duc de Luxembourg. Celle-ci s'est jetée de suite tête baissée dans toute sorte de débauches, si bien que pour faire plaisir au duc de Richelieu, elle a soupé avec lui et ses amis dans le plus simple appareil. Quelques mois après elle s'est mise avec ce vilain Rion[2] qui a l'air d'un *ondin*. Mais elle ne s'est pas contentée de lui, elle a pris aussi son frère, son beau-frère plutôt, le chevalier Dédie[3]. Rioms lui en ayant fait des reproches, elle lui dit : « Vous vous figuriez donc que vous me suffiriez; avec le tempérament que j'ai vous devriez me savoir gré de vous ménager et d'avoir d'autres amants à côté de vous... Tout d'un coup l'envie lui prit de se remettre avec le duc de Richelieu. Mais celui-ci ayant pris la ferme résolution d'avoir toutes les jeunes dames, il a déclaré à son amie que si elle voulait redevenir sa maîtresse, il faudrait d'abord qu'elle lui livrât sa belle-sœur la marquise de Dalincourt[4]. Elle le lui promit. Mardi dernier donc la duchesse de Rais invita sa belle-sœur à venir faire un tour dans les jardins, à Versailles; l'autre accepta, mais à peine étaient-elles dans le petit bois que Rioms et le duc de Richelieu survinrent; la vilaine duchesse se saisit des mains de sa belle-sœur, mais celle-ci se mit à crier au secours avec une telle force que des gens qui se promenaient dans le jardin purent arriver à temps encore...

1. Retz.
2. Rioms.
3. D'Aydie, le chevalier de Mlle Aïssé.
4. Marquise d'Alincourt.

Saint-Cloud, ce jeudi 13 août 1722.

... Il y a quelques jours le vieux maréchal de Villeroy n'a pas voulu permettre à mon fils d'entretenir le roi en particulier. Cela lui a fait tellement monter la moutarde au nez qu'il a fait arrêter le maréchal et l'a fait conduire à Villeroy. Le duc Dechare[1] le remplace comme gouverneur du roi.

Saint-Cloud, ce jeudi 5 novembre 1722[2].

Bien-aimée Louise, depuis avant-hier je suis de retour ici, mais en fort piteux état...

Durant notre voyage j'ai reçu cinq de vos chères lettres. Je vous en remercie bien, car dans le triste état où je suis, elles m'ont réellement réconfortée. Je n'ai pu y faire réponse tant à cause de mon état de faiblesse qu'à cause du remue-ménage continuel où je vivais. Car, outre les cérémonies elles-mêmes, j'avais mes enfants toujours autour de moi et de plus énormément de princes, comtes, évêques, archevêques et cardinaux; mais je ne crois pas que dans le monde entier on puisse imaginer quelque chose de plus beau que le couronnement du roi. On m'a promis la description des fêtes pour samedi; si Dieu me prête vie et santé jusqu'à ce jour, je vous l'enverrai complète. Ma fille a été surprise en me voyant : elle n'avait pas voulu me croire et elle s'imaginait que ma maladie n'était qu'un prétexte; mais quand elle m'a

1. Duc de Charost.
2. Le voyage à Reims dura du 16 octobre au 10 novembre.

vue à Reims, elle a été tellement saisie que les larmes lui sont venues aux yeux : cela m'a serré le cœur. Elle a des enfants bien faits. J'ai peur que l'aîné ne soit un géant, car il a déjà six pieds de haut et n'est âgé que de quinze ans. Les quatre autres ne sont ni grands ni petits pour leur âge. Le plus jeune, le prince Charles, est ce que S. G. feu notre père appelait un singulier patron[1] : toujours le bec ouvert, toujours joyeux, toujours se disputant avec ses sœurs et fort drôle avec cela...

Saint-Cloud, le 12 novembre 1722.

J'espère pouvoir vous envoyer après-demain la grande relation du sacre. En fait de nouvelles, je n'en sais qu'une qui m'a réjoui le cœur : mon fils a rompu avec sa maîtresse[2]; il trouve qu'une semblable vie était un trop mauvais exemple pour le roi, et qu'avec le temps on pourrait lui en faire un reproche. Il a donc entièrement rompu. Dieu l'assiste et le maintienne dans ces bonnes dispositions et dispose tout pour son bonheur en ce monde et en l'autre. Qu'à moi il m'accorde aussi ce qui contribue à la béatitude éternelle. Je ne suis pas inquiète du tout; au contraire, je suis fort tranquille, et attends ce que le Tout-Puissant décidera de moi.

Saint-Cloud, ce samedi 21 novembre 1722.

... Chère Louise, je baisse d'heure en heure et je souffre nuit et jour. Tous les remèdes qu'on fait ne

1. Ein wunderlicher Heiliger.
2. Mme d'Averne (Journal de Marais, II, p. 157, 159, 367).

me soulagent en rien. Que le Tout-Puissant me donne de la patience, j'en ai grand besoin ; mais c'est un bonheur pour moi qu'il me délivre de mes souffrances et me retire de cette vallée de larmes. Ne vous affligez donc pas trop si vous veniez à me perdre : ce serait le plus grand bonheur qui pût m'arriver...

Saint-Cloud, ce jeudi 26 novembre 1722.

... En sus de ma maladie, j'ai autre chose encore qui me chagrine fort : notre pauvre vieille maréchale de Clérembault est gravement malade...

Saint-Cloud, ce samedi 29 novembre 1722 [1].

Bien-aimée Louise, vous ne recevrez aujourd'hui qu'une bien courte lettre de moi, car, premièrement, je suis plus mal que je n'ai encore été, — je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit ; — et, secondement, nous avons perdu hier matin notre pauvre maréchale. Elle est morte subitement ; non pas qu'elle ait eu une attaque d'apoplexie, non : la chaleur vitale l'a abandonnée. On dit qu'elle s'est refroidi l'estomac en prenant trop d'*aigre de cèdre*. Cette mort me cause un véritable chagrin, car c'était une dame d'une haute intelligence et douée d'une excellente mémoire ; elle était fort savante, mais elle n'en laissait rien paraître. Jamais elle ne faisait montre de sa science, à moins qu'on ne lui posât une question. Elle a nommé son

1. Madame mourut le 8 décembre.

héritier le fils de son frère aîné. Quoiqu'il n'y ait rien de surprenant à voir mourir une personne âgée de quatre-vingt-huit ans, il est douloureux quand même de perdre une amie avec laquelle on a vécu cinquante et un ans. Mais je termine, chère Louise; je suis trop malade pour pouvoir en dire davantage aujourd'hui. En quelque misérable état que je sois et jusqu'à ce que je reçoive le coup de grâce, je vous aimerai, chère Louise, de tout mon cœur.

ÉLISABETH CHARLOTTE.

FIN

# INDEX

## A


Abraham a Sancta Clara. II, 33.
Albermale (mylord). I, 278, 293.
Alberoni (le cardinal). II, 217, 232, 236, 242, 243, 252, 258, 291, 292, 293, 294, 296, 299, 304, 311, 315, 344.
Albret (le duc d'). II, 269.
Albret (la duchesse d'). II, 219, 268.
Alençon (le duc d'), fils du duc de Berry. II, 127.
Alexei (le czaréwitsch). II, 38, 218.
Alincourt (la marquise d'). II, 359.
Allart (le coiffeur). I, 71.
Altheim (le comte d'). II, 291.
Altoviti (M.). I, 345.
Ambotten (M. d'). I, 128.
Amélie Élisabeth (la raugrave). I, 141. II, 21, 23, 28, 30, 33.
Ancre (le maréchal d'). I, 292.
Ange (le frère). I, 90.
Angleterre (roi d'). Voy. Charles II, Jacques II, Guillaume III et Georges Ier.
Angleterre (reine d'). Voy. Marie - Béatrix - Éléonore d'Este; Marie, femme de Guillaume III; Anne.
Angleterre (princesse d'), fille de Jacques II et de Marie-Béatrix. I, 148.
Anhalt (prince de). I, 316. II, 181.
Anjou (le duc d'). Voy. Philippe V, roi d'Espagne.
Anjou (le duc d'). Voy. Louis XV.
Anne d'Autriche. II, 214.
Anne (reine d'Angleterre). I, 163, 267, 293, 294. II, 22, 87, 91, 98, 107, 114, 123, 142, 153, 162.
Anne de Gonzague (princesse Palatine). I, 16, 17, 49. II, 19, 215, 333.
Ansbach (le margrave d'). I, 223.
Ansbach (le prince d'). I, 221.
Ansbach (la princesse d'). Voy. Galles (princesse de).

Antin (duc d'). I, 218. II, 2, 108, 113, 300, 320.
Antoine-Ulrich (le duc de Brunswick Wolfenbuttel). I, 348.
Aquaviva (le cardinal). II, 151,
Arco (le comte d'). II, 39, 41.
Arcy (M. d'). I, 21.
Argenson (M. d'). I, 307. II, 19.
Argenton (Mme d'). II, 292.
Argyle (le duc d'). II, 176, 177.
Armagnac (Louis de Lorraine, comte d'), dit M. le Grand. I, 10, 78. II, 28, 106.
Armagnac (Mlle d'). I, 217, 223.
Arpajon (la duchesse d'). I, 82.
Auguste (le roi de Pologne). Voy. Frédéric-Auguste.
Aumont (le duc d'). I, 13.
Avaux (M. d'). I, 249.
Aydie (le chevalier d'). II, 359.
Ayen (le comte d'). I, 217, 218.
Ayen (Mme d'). I, 218.
Azolini (le cardinal). I, 97.

B

Bade - Durlach (le margrave de). I, 375. II, 268.
Bade-Durlach (le margrave Frédéric de). II, 234.
Bade-Durlach (le prince de). II, 234).
Bade (le prince Louis de). I, 81, 327.
Bade (la margrave de), veuve du prince Louis). II, 259.
Barbézieux (M. de). I, 100, 101, 105.
Barillon (M. de), I, 212.
Barrière (Mlle). I, 372.
Bassompierre (le maréchal de). I, 292.
Bavière (Maximilien II, Emmanuel, électeur de). I, 90, 316, 319, 325, 352. II. 39, 40, 41, 42, 55, 83, 84, 136, 137, 138, 143, 150, 196, 315, 329.
Bavière (le prince de). II, 260.
Bayreuth (le margrave de). II, 340.
Bazinière (Mme de La). II, 72, 73.
Beaubrun (l'abbé de). I, 213.
Beaumont (l'abbé de) I, 212.
Beausobre (Isaac de). II, 251, 258.
Beauvais (le baron de). I, 28.
Beauvilliers (le duc de), II, 25.
Beauvilliers (évêque de Beauvais). II, 216, 217.
Béchamel (M. de). I, 228, 257.
Begond (Mme). II, 299, 300.
Bellefonds (le maréchal de). I, 11, 117.
Bellefonds Mlle de). I, 69.
Bellefonds (le marquis de). I, 110.
Bellegarde (le duc de). II, 302.
Bellemond (Mme de). I, 328.
Belosi (M.). I, 254.
Bennigsen (Mme de). II, 132.
Benserade. II, 221.
Benterider (M.). II, 297.
Bentheim (le comte de). II, 7.
Bentink. Voy. Portland.
Berabas (M. de). ? II, 292.
Berleps (la comtesse de). I, 152.
Bernard (Samuel). I, 292.
Bernstorf (M. de). II, 210, 214.
Berry (Charles de France, duc de). I, 166, 214, 215, 218,

219, 239, 260, 261, 268. II, 10, 12, 13, 36, 42, 48, 52. 53, 58, 67, 69, 77, 88, 97, 112, 113, 127, 134, 135, 144, 145, 146, 147, 148.
Berry (Marie-Louise Élisabeth d'Orléans duchesse de). I, 166, 167, 182, 183, 205. II. 36, 52, 53, 56, 61, 67, 77, 80, 83, 88, 89, 90, 91, 94, 95, 96, 106, 112, 113, 118, 119, 120, 121, 123, 127, 134, 145, 146, 156, 168, 170, 176, 191, 202, 204, 205, 207, 208, 209, 212, 216, 246, 247, 251, 253, 254, 255, 257, 263, 264, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 334.
Berthet (l'abbé). II, 307.
Bertière (M. de La). I, 110.
Berwick (le maréchal, duc de). I, 142, 144, 366, 367, 370, 373.
Béthune (M. de). I, 79, 89, 336.
Beuvron (M. de). I, 28, 36.
Beuvron (la comtesse de). Voy. Théobon (Mlle de).
Birkenfeld (le prince de). I, 209, 243. II, 51, 241.
Biron (le marquis de). II, 252.
Biron (Mlle de). I, 69.
Blainville (M. de). I, 299.
Blaspiel (Mme). II, 239.
Blois (Mlle de). Voy. Orléans, (la duchesse d').
Boerstel (M.) II, 328.
Boileau (Despréaux). I, 117.
Boileau (l'abbé). I, 124.
Boisjoli (M. de). II, 188.
Boissière (M. de). I, 195.
Boissière (Mme de la). I, 158.
Bolingbrocke (mylord). II, 118.
Bossuet (évêque de Meaux). I, 123, 197, 202, 203, 206, 207, 210, 292, 313. II, 87.
Boufflers (le maréchal duc de) I, 128, 129, 170, II, 26, 32, 37.
Bouillon (M. de) I. 134, 135, 136.
Bouillon (Mme de) I. 95. II, 160.
Bouillon (le cardinal de) I, 136, 255, 256, 344. II, 54, 59, 61, 161.
Bouillon (le chevalier de). I, 133, 134, 135, 136. II, 54.
Bourbon. Voy. Condé.
Bourdelot (M.). II, 172.
Bourgogne (Louis de France, duc de). I, 67, 105, 148, 149, 160, 166, 181, 182, 183, 184, 212, 214, 217, 229, 239, 252, 261, 266, 268, 274, 290, 291, 295, 324, 325, 327, 355, 365. II, 10, 12, 13, 35, 41, 42, 46, 47, 53, 69, 79, 83, 87, 98, 99, 100, 101, 104, 105, 107, 108.
Bourgogne (Marie Adélaïde de Savoie, duchesse de). I, 149, 155, 156, 157, 158, 160, 177, 182, 183, 184, 207, 209, 210, 218, 235, 240, 265, 269, 274, 284, 308, 340, 355, 365. II, 8, 10, 12, 13, 34, 35, 36, 45, 46, 52, 67, 77, 80, 83, 87, 88, 91, 98, 99, 100, 101, 103, 107, 108, 260, 267, 318, 319, 320.
Boyer (l'abbé). I, 124.
Bracciano. Voy. Ursins (princesse des).

Brandebourg (l'électeur de). Voy. Frédéric I.
Brandebourg (l'électrice de). Voy. Sophie Charlotte.
Brandebourg (la princesse électorale de). I, 223, 252.
Brégis (Mme de). I, 328. II, 165, 166.
Bretagne (N... de France, duc de). I. 315, 333.
Bretagne (Louis de France, duc de), le 3e Dauphin. II, 103. 104, 107.
Brigault (l'abbé). II, 235.
Brink (Mme). II, 71.
Brinvilliers (la marquise de). II, 72.
Brionne (le comte de). I. 78, 217, 218. II, 28.
Brissac (le duc de). I, 213, 214.
Broglio (le marquis de). II, 278.
Broglio (le comte de). II, 140.
Brousseau (M.). I, 314.
Brunswick (le duc Auguste de). I, 207.
Brunswick (l'électeur de) Voy. Georges I.
Brunswick (l'électrice de) Voy. Sophie de Hanovre.
Brusseau (M.). I. 53.
Byng (l'amiral). II, 225, 264.

## C

Cadaval (M. de). I, 97.
Caillemotte (M. de la). I, 341.
Cambrai (l'archevêque de). Voy. Fénelon.
Cambrai (l'archevêque de). Voy. Dubois.
Campistron. II, 218.
Capucins (Les). II, 187, 269.
Carlier (le bourreau). I, 261.
Caroline (la rangrave), duchesse de Schomberg. I, 27. 101, 122, 143, 144, 148, 150.
Carrer (le chirurgien), II, 151.
Cartouche. II; 344, 352.
Catinat (le maréchal de). I, 275, 377, 378.
Cavalier (le chef des Camisards). I, 318, 350.
Cavoie (M. de). II, 25.
Chaise (le père de La). I, 118 II, 263, 338.
Chamillard (M. de). I, 358, 377. II, 12, 13, 25, 26, 27.
Chamillard (Mme de). II, 26.
Champmeslé (la). I, 124.
Chardon (M.). II, 92.
Charles-Quint (l'empereur). II, 323.
Charles VI (l'empereur). I, 259, 266, 303, 321, 323, 349, 351. II, 66, 85, 197, 198, 291, 299, 302, 313.
Charles II (roi d'Angleterre). I, 44, 94, 154, 160.
Charles II (roi d'Espagne). I, 60, 70, 230, 252, 259, 266.
Charles XII (roi de Suède). I, 249, 263, 303, 359, 370, 375. II, 38, 152, 237.
Charles-Louis (l'électeur palatin) père de Madame. I, 3, 8, 18, 22, 24, 51, 75, 77, 89, 90, 116, 150, 165, 242, 277, 279, 308. II, 92, 116, 188, 213, 220, 221, 234, 236, 249, 267, 281, 302, 361.
Charles (l'électeur palatin), frère de Madame. I, 51,

89, 90, 300. II, 7. 116, 274.
Charles-Philippe (l'électeur palatin). II, 185, 281, 288, 290, 300, 302, 303, 313, 332.
Charles-Louis (le raugrave). I, 24, 25, 45, 51, 66, 67, 131, 175, 193, 300. II, 5, 182, 352.
Charles-Maurice (le raugrave). I, 80, 140, 148, 225, 227, 242, 264, 275, 280, 300. II. 221.
Charles-Frédéric (le prince)? II, 72.
Charlotte (l'électrice palatine), mère de Madame. I, 46, 90. II, 234, 268.
Charolais (le comte de). II, 139, 202, 298, 303, 339.
Charolais (Mlle de). II, 253, 287.
Charost (le duc de). II. 360.
Chartres (le duc de). Voy. Orléans (Philippe II duc d').
Chartres (la duchesse de). Voy. Orléans (la duchesse d').
Chartres (le duc de), petit-fils de Madame. II, 42, 44, 48, 163, 164, 205, 213, 243, 282, 288, 293, 301, 340.
Chartres (Mlle de). Voy. Berry (la duchesse de).
Chartres (Mlle de). Voy. Orléans (Mlle d') Louise Adelaïde.
Chartres (Mlle de) la plus jeune des petites-filles de Madame. II, 244.
Chartres (l'évêque de). I, 176.
Chateauneuf (M. de). I. 363.
Chateauthiers (Mme de). I, 20, 294, 365. II, 43, 254, 276, 312, 322.
Chatillon (Mme de). I, 217.
Chaulnes (la duchesse de). I, 213.
Chausseraie (Mlle de). II, 296.
Chétardie (M. de La). I, 70.
Chevreuse (le duc de). II, 25.
Chiverny (M. de). I, 20.
Chivry (M. de). I, 292.
Choin (Mlle). I, 120. II, 82.
Choiseul (la duchesse de). I, 59.
Choiseul (Mlle de). II, 179.
Chrétien (le comte palatin). I, 221.
Christian V (roi de Danemark). I, 242.
Cellamare (le prince de). II. 225, 226, 232, 233.
Celle (le duc de). Voy. Hanovre-Celle.
Cilly (M. de). I, 366.
Cinqmars (M. de). I, 292.
Clément XI (le pape). I, 298, 341. II, 25, 26, 61, 136, 183, 186, 198, 339.
Clément (le Hongrois). II, 238, 240.
Clérembault (la maréchale de). I, 19, 28. II, 43, 76, 77, 129, 362.
Clermont (M. de). I, 20.
Clermont (le chevalier de). I, 322.
Clermont (l'évêque de). Voy. Massillon.
Clos (M.) II, 7.
Coche (M.) I, 367.
Coetquen (Mme de). II, 304, 305.
Cœuvres (la maréchale de). II, 47.
Coislin (le cardinal de). I, 182, 344.

Colbert. I, 47, 48, 240, 320.
Colbert (de Croissy). I, 15, 21.
Cologne (l'électeur de). II, 40, 55, 143.
Colonne (Mme). Voy. Mancini (Marie).
Commercy (le prince de). I, 66.
Condé (le prince de), dit le grand Condé. I, 60, 61, 291, 375. II, 19, 68, 73, 198.
Condé (le prince Henri-Jules de), dit M. le duc, puis M. le prince, fils du grand Condé. I, 58, 59, 69, 105, 106, 111, 183. II, 19, 73, 190.
Condé (la princesse de), dite Mme la duchesse, Mme la princesse, Mme la princesse douairière de Condé. I, 59, 61, 182. II, 190, 198, 230, 236, 333, 357.
Condé (le prince Louis III de), dit M. le duc. I, 201, 227. II, 4.
Condé (la princesse de), Mlle de Nantes. I, 114, 157, 161, 182, 195, 218, 227, 281. II, 36, 68, 75, 78, 80, 82, 108, 113, 198, 206, 236, 298, 320, 339, 356.
Condé (le prince Louis-Henri de), dit M. le duc. II, 97, 198, 202, 238.
Conti (le prince Louis-Armand de). I, 36, 50, 122.
Conti (la princesse de), Mlle de Blois. I, 55, 59, 61, 78, 120, 126, 129, 153, 155, 161, 176, 182, 217, 232, 245. II, 36, 75, 78, 80, 82, 84.
Conti (le prince François-Louis de). I, 106, 111, 170, 171, 172, 176, 177, 178, 199, 200, 201, 213, 216, 290, 298. II, 4.
Conti (la princesse de). I, 114, 156, 227, 338.
Conti (le prince Louis-Armand II de). II, 298, 299, 357.
Conti (la princesse de). II, 219, 298, 299, 357.
Corneille (Pierre). I, 293, 343.
Cornuel (Mme). I, 105, 113, 317.
Cossel (la comtesse). II, 140.
Coulanges (M. de). II, 129.
Courcillon (M. de). II, 33, 56, 233, 285.
Courcillon (Mmr de). II, 56.
Courlande (la princesse de), abbesse d'Herford. I, 254.
Courtenveau (M. de). I, 100, 101.
Coypel (le peintre). I, 249.
Craon (M. de). II, 246, 252, 340, 341.
Craon (Mme de). II, 203, 204, 242, 243, 244, 246, 252, 340, 341, 344.
Créqui (le duc de). II, 184, 215, 289.
Créqui (la marquise de). I, 60.
Croneck (le baron de). II, 234.
Cronstrom (M.) I, 311.
Czar (le). Voy. Pierre le Grand.

## D

Danemark (le roi de). Voy. Christian V et Frédéric IV.
Danemark (la princesse de). Voy. Anne, reine d'Angleterre.

Dangeau (le marquis de). I, 20. II, 4, 56, 197, 230, 233.
Dangeau (Mme de). I, 218, 266, 267. II, 33, 56, 120, 197, 228, 233, 263, 285.
Darmstadt (la margrave de). II, 33.
Dauphin (le), Louis de France, fils de Louis XIV. Est bien le fils de sa mère. I, 9. Son mariage, 15, 17, 18. Ses menins, 19. Propos que lui tient Madame, 50. Ne se soucie de rien au monde, se débauche, 58. Une des filles de la Dauphine prétend être sa maîtresse, 68, 69. Part pour le Palatinat, 74, 75. Ne veut pas se remarier, 98. Tremble devant Mme de Maintenon, 100. La succession de la grande Mademoiselle, 113, 114. Projet de mariage. Mme de Maintenon intervient, 120. Intervient entre Madame et le chevalier de Bouillon, 134. Sa compagnie ordinaire, 153. Joue à colin-maillard avec la petite duchesse de Bourgogne, 156. La vie qu'il mène, 161. Va à Meudon, 163. Son caractère, 165, 235, 240, 247. Le prince de Conti et M. de Vendôme se disputent sa faveur, 170. Ne verse pas une larme au mariage de Mlle d'Orléans, 209. N'est pas maître de ses actions, 216. Danse au bal masqué, 217. Ses fils, 239. N'a pas reçu de soufflet du prince de Galles, 250. Le duc d'Anjou, roi d'Espagne, 262. A peur de mourir, 268. Son aventure avec la marquise de Richelieu, 286.
Remarque météorologique. II, 7. Est cause que Madame s'enrhume, 10. Mariage secret, 13. N'aime pas le duc de Bourgogne, 35. Le mariage du duc de Berry, 52-54. N'est pas ignorant, 69. Cause peu, 70. Sa maladie, 75-76. Sa mort, 77-82. Avait été parfait pour son père, 81. Laisse une fille naturelle, 82. Le café, 84. Son contrat avec Mme du Roure, 140. Son titre de Monseigneur, 196. Remarque gastronomique, 289.
Dauphine (la) Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière. I, 20, 25, 26, 29, 58, 66, 67, 68, 75, 80, 81, 82, 90, 157, 215, 233, 267, 272, 308, 309. II, 140, 189.
Dauphin (le deuxième). Voy. Bourgogne (le duc de).
Dauphine (la deuxième). Voy. Bourgogne (la duchesse de).
Dauphin (le troisième). Voy. Bretagne (le deuxième duc de).
Degenfeld (M. Ferdinand de). I, 54.
Degenfeld (Mme de). I, 234.
Degenfeld (Mlle de). I, 200.
Degenfeld (Mlle Louise de). La raugrave palatine. I, 220, 221.
Degenfeld-Schomberg (M. de). II, 260, 280, 343.

Degenfeld-Schomberg (Mme de). II, 260, 279, 343.
Descartes. I. 128, 154, 294.
Desmares (La). II, 137-292.
Despréaux. Voy. Boileau-Despréaux.
Deux-Ponts (le comte palatin de). II, 152, 240, 248.
Deux-Ponts (le prince de). II, 188.
Dibagnet (concierge du Palais-Royal). I, 318.
Dodart (M.). I, 232, 233.
Dodart (M.), médecin du roi. II, 355.
Dohna (le comte de). I, 289.
Dohna (la comtesse de). I, 289.
Dondorff, (M. de). I, 1.
Douglas (mylord). II, 175.
Dubois (l'abbé). II, 134, 135, 136, 214, 243, 297, 317, 327, 338, 344, 346, 347.
Duc (M. le). Voy. Condé.
Duchesse (Mme La). Voy. Condé.
Dufrénoy (Mme). I, 339. II, 73.
Dumont (M.). II, 248.
Duras (le maréchal de). II, 326.
Durer (Albert). II, 323.
Durfort (Mme de). II, 326, 327.
Durnberg (M. de). II, 296.

E

Échelle (M. de L'). I, 212.
Effern (le comte d') II, 3.
Effiat (le marquis d'). I, 7, 32, 33, 42, 71, 72, 79, 82-89. II, 265, 266.
Eisenach (le prince d'). II, 5, 352.
Elbeuf (le prince d'), I, 358.
Elisabeth-Charlotte (comtesse palatine du Rhin, deuxième femme de Monsieur, frère du roi Louis XIV) dite Madame.
Elle pleure de Strasbourg à Châlons. I, 1. Son petit, 2. Son caractère, ses médecins, 3. Saute de joie à la nouvelle de la défaite des Français à Consarbruck, 4. Chute de cheval, 6. Fait médianoche avec Mme de Montespan, 7. Met à la mode les palatines, 7. La cabale, 7. Son portrait, 8. Veut marier sa filleule Sophie-Charlotte avec le Dauphin, 17 La mort de son père, 21. Colère contre le roi, 22 Envoie de l'argent à son demi-frère Charles-Louis, 24. On ouvre ses lettres, 26. On lui enlève Mlle de Théobon, 28. On l'accuse d'avoir une galanterie, 29-36. Elle veut se retirer au couvent de Maubuisson, 36. Le roi le lui interdit, 39-40. La réconcilie avec Monsieur, 40-42. Elle veut marier sa filleule avec le roi, 47. Se plaint des mauvais traitements du roi, 50-52. Plaint ses demi-frères et sœurs, 52. Trouve mauvais que Monsieur soit le maître de la communauté, 52, 180. A quoi elle passe son temps, 54. Elle envoie des gravures à sa tante, 57. Nouvelles menées de la cabale, 61-64.

Mariage du duc de Chartres, 71. Elle n'est plus sur un bon pied avec le roi, 73. Propos qu'elle tient au sujet de la guerre du Palatinat, 74, 75, 76. Les incendies de Heidelberg et de Mannheim, 76. L'invasion du Palatinat, 77, 89. Ses dettes, 80, 97. Elle s'oppose à ce que d'Effiat soit nommé gouverneur de du duc de Chartres, 82-89. Mort de la Dauphine, 90. Elle est un peu mieux vue que par le passé, 97. Mort de Louvois. Souhaits pieux, 99. Sa conduite lors du mariage de son fils, 103. Sa bru, 104. Elle n'est pas du particulier du roi, 104. Est heureuse de ce que M. du Maine n'épouse pas sa fille, 104-105. Espère que celle-ci épousera le duc de Bourgogne, 105. N'aime que ceux qui l'aiment, 106. Est en peine de son garçon, 108. Son fils est blessé, 109. Elle ne trouble pas Monsieur dans ses divertissements, 115. Ne danse plus, 116. Dialogue avec le roi à propos de la comédie, 118; à propos de sa toilette, 120. L'Amadis la divertit, 123. Elle ne joue ni ne danse, 124. Ses dévotions, 125. Elle a le cœur allemand, 131. Ses portraits, sa laideur. 131. Elle fait une avanie au chevalier de Bouillon, 133-136. Ses idées sur le mariage 136, 171, 174, 228; sur le jubilée, 137. La détresse où la laisse Monsieur, 138. Le roi Guillaume III, 145, 165. La mission des rois, 146. La métemspycose, 147. Elle est derechef en disgrâce, 150. Fait des vœux pour le rétablissement du roi, 153. Reçoit la petite duchesse de Bourgogne à Fontainebleau, 155. Joue à colin-maillard avec elle, 156. Voudrait que sa fille épousât Guillaume III, 156, 159, 162, 173. Ne sait pas un mot des mathématiques, 158. Son crédit, 159. Les trois églises chrétiennes, 161, 162, 312. La malechance, 163. Sa religion, 164. La comédie est sa distraction favorite, 165. Prophétie à propos de Louis XIV, 165. Elle vit à part, 167. Se casse le bras, 168-169. Ne peut sortir du royaume, 174. N'aime pas les compliments, 175. La Pologne et les Polonais, 177, 178, 185. Elle n'a pas eu un liard de l'argent du Palatinat, 180. Le mariage du duc de Bourgogne, 181-185. Réponse qu'elle fait à Monsieur à propos de mylord Portland, 188. Elle intercède auprès du roi et de Monsieur en faveur des raugraves, 189, 190. Les portraits, 191, 204, 228, 257. Son genre de vie, 194. Les pharmacies françaises; les pasteurs de Francfort, 195.

La comédie, 196. Sa conversion au catholicisme, 198. La querelle entre Bossuet et Fénelon, 199, 203, 206. La grand'messe; son peu d'indépendance, 202. Elle fait son portrait, 204. Son aversion pour le café, le thé, le chocolat, 204, 345. Elle fait des chansons françaises, 205. Son chagrin au sujet du départ de sa fille, 208. Elle ne croit pas que celle-ci sera heureuse, 211. Gronde le duc de Berry, 215. Sa colère contre Mme de Maintenon, 215. Le bal masqué à Marly, 217. Ce qu'elle pense des grandeurs, des mésalliances, 221. Sa détresse, si Monsieur venait à mourir, 222. La duchesse Sophie est ce qu'elle a de plus cher au monde, 224. Elle ne permet pas qu'on saigne son fils, 225. Le *Télémaque*, 229. Les Anglais, 230, 270, 354. Elle aime les plaisirs champêtres, 233. Remet à sa place la duchesse de Bourgogne, 236. N'aime pas la cuisine française, 236. Ses dettes, son argent de poche, 241. Les pèlerinages, 246. Ses étrennes, 246, 326. Pourquoi la politesse a disparu de la cour, 247. Elle plaint les Réformés, 250. Sollicite les juges pour son gendre et pour le duc de Schomberg, 251. N'approuve pas que le roi prenne médecine tous les mois, 253. S'endort en écrivant, 254. Félicite le duc d'Anjou de son élévation au trône d'Espagne, 260. Avanie que lui fait le roi, 264, 265. Ses médailles, 268, 363. Elle regrette d'être femme, 270. La mort de Monsieur, 270, 271. Elle se réconcilie avec le roi et Mme de Maintenon, 271, 272. Brûle les lettres de Monsieur, 272. N'a jamais songé à entrer dans un couvent; n'a pas de riche douaire; est contente de son fils, 273. Est à la charge du roi, 273, 274. Son contrat de mariage, 276, 279. Elle lit la Bible, 280, 333, 362. N'a pas d'ambition, 281. Ne peut souffrir que les dames prisent, 281. On ne veut pas d'elle dans le particulier du roi, 283, 289. Histoire d'une nouvelle Jocaste, 286, 287. Elle fait fi de la beauté, 288. Son procès à Rome, 290, 293, 298. Son perroquet, ses chiens, 294, 299, 305. Les fêtes de Pâques, 295, 311. La mort du roi Guillaume, prophétie, 295. Elle ne possède pas l'affection des Français, 299. N'aime que le *grand habit*, 302. Est fière que Charles XII soit de la maison palatine, 303. Est hors d'elle qu'on n'estime pas assez cette maison, 305. Son mariage, 308. Contestation d'étiquette, 308, 309. Les femmes coquettes, 310. Elle n'a pu ni manger ni dormir parce qu'elle croyait sa tante malade, 311. La Fête-

Dieu, 313. Elle n'oublie pas les cantiques luthériens, 325, 330, 333, 334. Mort de la reine de Prusse, 329, 330. Elle appelle Torcy un crapaud, 330. Console sa tante, 331. S'est habituée au chagrin comme Mithridate au poison, 332. Les médecins, 248, 333, 335. Elle prend du cachou indien contre la toux, 336. Dort à l'église, 337. Trianon, 337. Les reliques, 341. Elle fait venir des emplâtres de Nuremberg, 343. Se foule le pied, 345. Visites et comédies, 346. Le sanctuaire, 348. Jacques Stuart n'est pas un enfant supposé, 348. Elle prête des livres qu'on ne lui rend pas, 350. Départ de son fils pour l'armée d'Italie, 352. Histoire d'un Suisse qui a deux maréchaux de France sur le cœur, 352, 353. Elle est toujours coiffée de travers, 354. Turin, 356, 357. Elle s'indigne de la lâcheté du roi Auguste, 359. Ses repas solitaires; les soupers du roi, 360. Les petits enfants de France, 361. Départ de son fils pour l'armée d'Espagne, 362. Elle aime les histoires de revenants, 362. Choucroute, 369. Prise de Lérida, 374. Elle s'informe de Heidelberg et de Mannheim, 376. N'est pas d'humeur *flatteuse*, 377.

Elle est heureuse qu'on restaure Heidelberg. II, 1. Fait l'éloge de son fils, 4. Son idéal, 6. Ses créanciers, 7. Souvenirs d'Heidelberg, 7. Elle se réconcilie avec la duchesse de Bourgogne, 8. Son médaillier, 9, 109. Elle s'enrhume à cause de M. le Dauphin, 10. L'hiver de 1709, 11, 12. Ses chiens, 14. Elle perd sa tante, l'abbesse de Maubuisson, 14. Cancans de la cour de Danemark, 15. Son nouveau médecin, 16. Misère à Paris, 16, 18, 24. Gens qui prédisent l'avenir, 17. Les tours que lui joue la poste, 18. Elle se moque de son confesseur, 19, 20. Pensées sur la mort, 21. Elle approuve un jeune homme de faire campagne contre la volonté de son père, 21. Ses médecins. Elle n'est pas libre de ses actions, 24. Approuve le roi de ne pas accepter les conditions de paix des alliés, 27. Sa toux, 27. Son trésorier la vole, 29. Mort de la raugrave Amélie-Élisabeth, 30. Révolte à Paris, 30, 32. Ovation que lui font les Parisiens, 32. Elle défend dans son testament de faire son autopsie, 33. Misère; intrigues à la cour, 35, 36. Les blessés de Malplaquet, 38. L'Électeur de Bavière, 39, 40. Elle s'endort aux opéras de Lulli, 41. La rapacité des prêtres, 42. Elle rit aux larmes de la chute que fait la maréchale

de Clérembault, 42, 43. Ne prend pas de médecine, à moins d'être gravement malade, 45. Donnait la verge à son fils, 48. Les procès, 51. Mariage de sa petite-fille avec le duc de Berry, 52-54. Les princes de la maison royale sont des esclaves couronnés, 58, 71. Elle boit du champagne, 61. Les promenades dont elle ne se lasserait pas, 62. Elle ne comprend pas qu'on se remarie, 62. Accident de chasse qui arrive à son fils, 63, 64. Elle ne vend pas la charge de secrétaire, elle la donne, 64. Se donne une entorse, 65. Indisposition de la duchesse de Berry, 67. Le café, 70. Le fard, 71. Elle ne quittera pas la cour, 71. Ne peut voyager, 73. Maladie et mort du grand Dauphin, 75-80. Elle dort aux sermons, 80, 81. Ne peut parler au roi, 82. Se plaint de l'Électeur de Bavière, 84. Portrait de la duchesse de Berry, 88. Semonce à la duchesse de Berry, 89-91. L'Académie française, 91. Lecture de la Bible, 91. Comédies anglaises traduites en allemand, 92. Elle est malade, 93, 96, 97. Intercède pour M^me^ de Berry, 94-97. Envoie une bague à sa sœur, 97. Mort de la duchesse de Bourgogne, 98-100. Accusation d'empoisonnement lancée contre son fils, 100-104. Elle est admise au sanctuaire, 105, 107. Sa bru, 112, 113. La paix; son maître d'écriture, 115. Le médaillier de son père, 116. Prise de Landrecies, 117. Remontrances faites à la duchesse de Berry, 118, 120. Elle redoute la mort du roi, 121. Le thé, le café, le chocolat, 121. Lait de poule, 122. La succession d'Angleterre, 123. Ce qui advient d'une lettre de Hanovre, 124. Elle prend du café, 125, 130, 151. Les diamants bleus, 126. La paix, 127, 128. Sa santé, 128. Sa façon de payer ses fournisseurs, 129. La phthisie de mylord Harwich, 129, 133. M^lle^ de Stubenvoll, 130. Les Allemands qui méprisent leur langue maternelle, 130. L'ambre, le tabac, 131. La Bible, 136. Ragoûts français, 137. Ce qui lui arriva au mariage du Dauphin, 141. La réunion des évêques, 141. Bague contre la sciatique, 144. Maladie et mort du duc de Berry, 144-148. Mort de la duchesse Sophie, 149-151. Elle prend du sel d'Epsom, 152. Perd une de ses chiennes, 153. Éloge de Fontainebleau, 155. Indisposition de son fils, 156. Ses bestioles, 157. Les pharmacies françaises, les voyages sur mer et les Anglais, 157. Disgrâce de la princesse des Ursins,

158, 159. Mort de Fénelon, 159. Ladrerie du roi Georges, 159, 184. L'ambassadeur persan, 160, 161. Oraison funèbre du cardinal de Bouillon, 161. Ses belles-filles, 161, 162. Ce qui doit s'être passé au théâtre, à Londres, 162. Singes et chiens savants, 163. Sa haine contre Mme de Maintenon, 163. Éclipse de soleil, petits-enfants légitimes et illégitimes, représentations théâtrales chez les jésuites, 164. *Esther* et *Athalie*, 165. Pensées philosophiques, 165, 166. Ses correspondantes, 166. Maladie et mort de Louis XIV, 167-169. Son fils est déclaré régent, 169-172. M. Bourdelot, 172. Intercède en faveur des réformés aux galères, 173, 174, 176. Entre en correspondance avec la princesse de Galles, 174. Conspiration contre la maison de Hanovre, les Anglais, 175. Ses réceptions, 176. Idées religieuses, 176. Choucroute, etc., 178. Visite du czar, 183, 184. Elle prend de l'huile de copahu, 185. Le hocca, 185. Les cerises de Heidelberg, 186. Elle relève vertement le duc de Saint-Simon, 188. Communie cinq fois l'an, 189. L'hombre en France, 189. Le petit Louis XV ne l'aime pas, 191, 195. Pourquoi elle habite Paris l'hiver, 192. L'éducation de ses petits-enfants, 192. Profession de foi, 193. Luther et Calvin, 194. Le caractère français, 194. Elle obtient la grâce de trente galériens réformés, 195. Inquiétudes maternelles, 196, 212. Anglais ou Allemands, 197. Elle essaye de détourner sa petite-fille d'entrer au couvent, 199. Craint le séjour de Paris pour sa fille, 200. Ébahissement de la duchesse de Lorraine, 203. Ses petits-enfants, 205. Comment on écrit l'histoire, 205, 206. Elle ne comprend pas que sa fille ne soit pas jalouse, 207. Les mésalliances, 208. Mort de la reine d'Angleterre, 209, 211. Pensées sur la mort, 209. Les nœuds, 210. Le jugement de Pâris, 212. Accident qui lui arrive chez les jésuites, 213. Law, la Fête-Dieu, le vin du Rhin, son contrat de mariage, 215. L'évêque de Beauvais, 216. Le czar et le czaréwitsch, 218, 223. Law, 219. Les enfants en nourrice, 219. Service rendu à la mère des raugraves, 220, 221. Les couvents, lit de justice, duc et duchesse du Maine, 222. Ses domestiques, 223. Tient sur les fonts un israélite, 224. Romans préférés, 227. Mort de Louvois, 229. Souvenir de Schwetzingen, 230. Études au microscope, 231. Conjuration de Cellamare, 232, 233. Comment son mariage

avec le prince de Bade fut rompu, 234. Un podomètre, 235. Elle ne peut prendre du bouillon, 236. Incendie du château de Lunéville, 237, 238, 242. Moines et prêtres, 243. Elle n'aime pas la musique italienne, 244. Goûts champêtres, 245. Les sorcières, 249. Le métier de reine, 250. Elle craint de tomber en enfance, 253. Ses bibles, 259. Pieux souhaits au sujet de trois de ses petites-filles, 260. Elle n'est pas papiste. M^lle de Valois, 262. Mort du marquis d'Effiat, 265. Ses voitures, 266. Les écrouelles, 267. Les cigognes, 270. Mort de la duchesse de Berry, 271-273. Histoire d'un Suisse, 272. L'almanach de Liège, 275. Les femmes françaises, 276. Les serpents, 281. Les cérémonies de Chelles, 282-285. Les réformés du Palatinat, 264, 265, 267, 269, 286, 288, 289, 290, 294, 295, 302, 303, 313. Ses finances, 286. Les bâtards du régent, 291, 292. Les cerises de M. de Landasz, 295. Le Notre-Père de M^me de Landasz, 295. Le prince Eugène, 297. Mariage de M^lle de Valois, 298, 299, 303, 306, 319. La cuisinière de M^me Begond, 299, 300. Pourquoi elle est venue en France, 302. Empoisonnement de la première Madame, 304, 305. Les princes de la maison royale, 306. Aventures de l'abbé d'Entragues, 308, 309. Le papier-monnaie, 312, 314, 321. Le comte de Horn, 313, 314. La fin du *Système*, 322, 323, 325, 326, 328, 331. Le peintre Rousseau, 324. Lettres anonymes, 327. Neuhof (le roi Théodore de Corse), 329, 330. Les modes, 339. Aventure à la Chartreuse de Bois-Fontaine, 341, 342, 343. Étrange histoire d'un aide-apothicaire du roi, 345. Elle reçoit le cardinal Dubois, 346, 347. Mariage de M^lle de Montpensier, 347. Elle revient de Reims, 360. Sa dernière maladie, 361, 363.

Élisabeth Stuart, grand'mère de Madame. II, 205, 206, 293, 348.

Élisabeth Farnèse, deuxième femme du roi d'Espagne Philippe V. II, 151, 153, 154, 158, 159, 163, 243.

Eltz de Quaadt (M^lle). II, 231.

Entragues (l'abbé d'). II, 308, 309, 311.

Epinoy (M^me d'). I, 196, 203, 204.

Escarts (M. d'). II, 356.

Espagne (le roi d'). Voy. Charles II. Philippe V.

Espagne (la reine d'). Voy. Orléans (Marie Louise d'). Marie Anne de Neubourg, Marie Louise Gabrielle de Savoie, Élisabeth Farnèse.

Estrées (le cardinal d'). I, 213.

Estrées (le maréchal d'). I, 218, II, 197, 320.
Estrées (la comtesse d'). I, 218.
Eugène (le prince). I, 275, 327. II, 22, 27, 49, 50, 73, 114, 115, 117, 240, 297, 330.

F

Fabricius (M.). I, 131.
Fagon (le docteur). I, 147, 213, 216, 369. II, 28, 148.
Fénelon. I, 198, 201, 202, 203 206, 207, 211, 212, 229, 292. II, 59, 86, 87, 159.
Ferté (le père de la). II, 274.
Fesch (M.). II, 268.
Feuillade (le duc de la). I, 199, 356, 358.
Feuillet (le chanoine). II, 290.
Fiennes (Mme de). I, 14, 160, 230, 231. II, 84.
Filding (M.). I, 96.
Fleury (Mlle de). II, 82, 83,
Flottes (M. de). II, 29.
Florance (La). II, 292,
Florensac (M. de). I, 20.
Fontange (Mme de). I, 291. II, 226.
Fontenelle. II, 134, 135.
Force (le duc de la). II, 320, 327.
Force (Mlle de la). I, 69.
François (l'empereur). II, 361.
Frédéric I (le roi de Prusse), électeur de Brandebourg. I, 102, 112, 171, 185, 186, 187, 223, 256, 262, 264, 289, 320, 330, 375. II, 127.
Frédéric-Guillaume I (le roi de Prusse). I, 321, 330, 354, II, 38, 65, 116, 138, 183, 239, 245, 267, 286, 288, 302, 331.
Frédéric-Auguste I (le roi de Pologne) électeur de Saxe, I, 178, 185, 221, 359, II, 15, 140.
Frédéric IV (le roi de Danemark). I, 202. II, 15, 109.
Frédéric V (le roi de Bohème) électeur palatin, grand-père de Madame. II, 205, 206, 348.
Frèteville (M. de). II, 2.
Freteville (le page). II, 189.
Fourneaux (M. des). I, 13.
Fronde (Mlle). II, 180.
Furstemberg (le cardinal de), I, 221, 312, 345. II, 197, 206.
Furstemberg (le comte de). I, 345.
Furstemberg (la comtesse de). I, 312, 345.

G

Gacé (M. de). II, 2.
Galles (le prince de), fils de Jacques II. I, 151, 175, 250, 275, 276, 348, 349. II, 119, 123, 162, 175, 177, 178, 180, 181, 186, 211.
Galles (le prince de) Voy. Georges II.
Galles (la princesse de) femme de Georges II. I, 310, 321. II, 154, 162, 165, 174, 178, 188, 199, 201, 202, 209, 210, 213, 214, 257, 274, 275, 278, 301, 317.

Gemmingen (M. de). II, 297.
Genday (M.). I, 215.
Genest (l'abbé). I, 321, 322, 323.
Georges I (le roi d'Angleterre), électeur de Hanovre. I, 4, 5, 224, 296, 297, 335, 341, 351, 360. II, 107, 153, 154, 155, 159, 175, 176, 177, 181, 184, 186, 199, 201, 202, 203, 204, 210, 211, 213, 214, 269, 286, 288, 301, 302, 317, 331.
Georges II (le roi d'Angleterre), électeur de Hanovre. I, 310, 361, 363. II, 132, 154, 162, 199, 201, 202, 203, 210, 213, 214, 301, 317.
Georges (le prince de Danemark) époux de la reine Anne. II, 22.
Gesvres (le marquis de). I, 200.
Goertz (le baron de). II, 248, 255, 331.
Goertz (le comte de). II, 248, 255, 257.
Gonzague. Voy. Anne.
Gordon (Mme). I, 7, 31.
Gramont (le duc de). I, 10, 11, 12. II, 32.
Gramont (la duchesse de). II, 6.
Gramont (le comte de). I, 142. II, 110, 111.
Gramont (la comtesse de). I, 143, 315.
Gramont (Mlle de). I, 69.
Grancey (Mme de). I, 7, 30, 42, 62, 63, 86.
Grand (M. le). Voy. Armagnac.
Grande (duchesse, la). Voy. Orléans.
Grignan (le chevalier de). I, 20.
Guéménée (la princesse de), II, 72.
Guiche (le duc de). II, 50.
Guillaume III (le roi d'Angleterre, prince d'Orange, I, 92, 94, 101, 106, 108, 109, 122, 123, 128, 130, 142, 144, 145, 156, 164, 165, 170, 172, 173, 185, 188, 191, 192, 226, 228, 229, 252, 267, 276, 278, 281, 284, 285, 292, 293, 295, 296, 297, 367. II, 197.
Guion (Mme). I, 197, 198, 199, 202, 292, 313. II, 86.
Guise (Mme de). Voy. Orléans.
Gustave-Adolphe (le roi de Suède). II, 348, 349, 350, 351.

## H

Halifax (M.). I, 351.
Hamilton (mylord Antoine). II, 110, 111.
Hanau (le comte de). II, 56, 57.
Hanau (la princesse de). II, 70, 83, 84.
Hanovre (le duc Ernest-Auguste de), oncle de Madame. I, 3, 4, 5, 47, 51, 52, 107, 123, 188, 224. II, 204, 302.
Hanovre (la duchesse Sophie). Voy. Sophie.
Hanovre (le duc de Hanovre-Celle). I, 188.
Hanovre (le duc Georges de). Voy. Georges Ier.
Hanovre (le prince électoral de). Voy. Georges II.
Hanovre (la princesse électorale de). Voy. Galles (princesse de).
Hanovre le prince Charles de). I, 54, 57.

Hanovre (le prince Maximilien de). I, 66.
Hanovre (la duchesse de) veuve de Jean-Frédéric. I, 14, 106, 134. II, 54, 333, 334.
Harcourt (le duc d'). I, 292.
Harcourt (le comte d'). I, 375.
Harcourt (M. de). I, 25.
Harcourt (la princesse de). I, 62, 64, 156.
Harlay de Chanvallon (l'archevêque de Paris). I, 118.
Harlay (les). II, 98.
Harley (comte d'Oxford). II, 98, 121.
Harling (M. de). II, 216.
Harling (Mme de). I, 4.
Hassemberg (M.). II, 108, 113.
Harwich (mylord). II, 21, 23, 129, 133.
Hautan (M. de la)? II. 63.
Hautefort (M. de). I, 78.
Hautefort (Mlle de). I, 78.
Haw (M.) II, 266.
Haye (M. de). II, 323.
Hedwige-Eléonore (la reine douairière de Suède). I, 249.
Helmont (Van). I, 149.
Helvétius (MM.) II, 353.
Hene (Mme de). II, 352.
Henri III (le roi de France). I, 292.
Henri (le jeune, duc de Brunswick-Wolfembuttel), I, 259.
Henriette (d'Angleterre), la première Madame. I, 37, 44. II, 304, 305.
Herford (l'abbesse de), tante de Madame. I, 128, 129. II, 253, 261.
Herwey (le conspirateur). II, 175.
Hesse-Cassel (le landgrave Charles de). I, 246.
Hesse-Cassel (le prince Frédéric de). roi de Suède. I, 307. II, 237, 244.
Hesse-Darmstadt (le prince Georges de). I, 374.
Hesse-Philippstahl (le prince Charles de). II, 335.
Hohenzollern (la princesse de). I, 362, 369.
Hoim (le comte). II, 351.
Holderness (lady). II, 261.
Holstein (le duc de). II, 257.
Homberg (le chimiste). II, 100, 101, 106.
Hombourg (la princesse de). II, 51, 56.
Hoquincourt (M. de). I, 153.
Horn (le comte de). II, 313, 314, 315, 316.
Humières (le maréchal d'). II, 17.

## I

Imhof (M. d'). II. 167.
Impératrice douairière. Voy. Wilhelmin Amélie.
Isenghien (le prince d'). II, 92.

## J

Jacques II (le roi d'Angleterre). I, 92, 93, 94, 95, 96, 105, 106, 108, 122, 142, 146, 147, 154, 160, 184, 188, 209, 241, 252, 258, 275, 279. II, III, 162, 167.
Jacques Stuart (le prétendant). Voy. Galles (le prince de).
Janson (le cardinal). I, 295.

Jansénistes (les). II, 84, 85, 86.
Jean Guillaume (l'électeur palatin). I, 270, 274. II, 1, 187.
Jésuites (les). I, 23, 341, 356. II, 62, 84, 85, 164, 165, 181, 183, 186, 187, 213, 238, 269.
Jonquière (M. de la). II, 258.
Joseph Ier (l'empereur), roi des Romains. I, 147, 149, 164, 216. II, 66, 74, 85.
Jourdan (le père). I, 336. II, 19, 269.

K

Kapel (M.). I, 192.
Keversberg (M. de). II, 29.
Klenk (Mme de). I, 127, 137.
Kœnigsmark (le comte Philippe Christophe de). I, 297. II, 162, 316.
Kœnigsmark (le comte... de). II, 316, 317.
Kœnigsmark (la comtesse Aurore de). I, 221.
Kolb (Mlle), la gouvernante de Madame. I, 5.
Kurtz de Can (M.). II, 239.

L

Lafayette (Mlle de). I, 347.
La Fontaine. I, 292.
Lambert (le marquis de). II, 4.
Landasz (M. de). II, 295.
Landasz (Mme de). II, 295.
Langallerie (M. de). II, 63, 92, 178.
Langeais (M. de). II, 221.
Langéli (le fou). II, 68.
Langeron (l'abbé de). I, 212.
Lasalle (le commissaire). I, 132.
Lassay (M. de). II, 339.
Lavallée (M.). I, 10, 11.
Lavardin (M. de). I, 280.
Lauzun (M. de). I, 72, 113, 114.
Law (M.). II, 215, 219, 278, 281, 287, 288, 290, 296, 302, 314, 315, 319, 322, 323, 325, 328, 330, 331.
Law (Mlle). II, 326.
Leak (l'amiral). I, 334.
Lebel (M.). I, 345.
Lebrun (le peintre). I, 292.
Leibnitz (M.). I, 132, 154, 158, 159, 213, 294, 340, 344. II, 179.
Lenclos (Mlle de), Ninon. I, 193, 194.
Lenfant (M.). II, 250, 258.
Lenôtre (M.). I, 292.
Léopold (l'empereur). I, 45, 149, 216, 253, 263, 266, 306, 335.
Leplat (M.). II, 134.
Lesdiguières (le duc de). I, 298.
Linenschloss (MM.). II, 7.
Linières (le P. de). II, 19. 20, 246, 247, 251.
Lintz (M.). II, 7.
Lionne (M. de). II, 206.
Lislebonne (Mme de). I, 65, 153.
Lislebonne (Mlle de). I, 217.
Loccum (l'abbé de). I, 123.
Longueil (M. de). II, 17, 335.
Longueville (la duchesse de). II, 254.
Longueville (le chevalier de). I, 106.
Lorraine (le duc Charles de). I, 6.
Lorraine (la duchesse douairière de). I, 185.

Lorraine (le duc Léopold de), gendre de Madame. I, 147, 164, 185, 187, 205, 211, 241, 245, 251, 253, 266, 319. II, 83, 200, 204, 207, 242, 243, 246, 251, 321, 340.
Lorraine (la duchesse Élisabeth - Charlotte de). Voy. Orléans.
Lorraine (le prince François de), petit-fils de Madame. Voy. François (l'empereur).
Lorraine (le prince Charles de), petit-fils de Madame). II, 361.
Lorraine (le prince Camille de). I, 217, 218.
Lorraine (le prince Charles de). II, 336, 337.
Lorraine (la princesse Charles de). II, 336, 337.
Lorraine (le chevalier de). I. 11, 23, 28, 33, 35, 36, 42, 47, 71, 72, 86. II, 182, 304, 305.
Losné (le tapissier). I, 209.
Loubes (Mlle de). I, 62, 63, 64.
Louis XIII (le roi). I, 346. II, 149.
Louis XIV (le roi) veut que Madame l'accompagne à la chasse. I, 2. Lui témoigne de l'intérêt lors d'une chute de cheval, 6. Mariage du Dauphin, 17, 18. Fait écrire par Madame à la duchesse Sophie, 20. L'amant qui lance la foudre, 26. Intervient entre Monsieur et Madame, 31-39. Défense à Madame de se retirer dans un couvent, 39, 40. Réconcilie Monsieur avec Madame, 40-42. Rend justice à Madame, 43. Se remariera peut-être, 47. Il fait réprimander Madame au sujet de propos trop libres qu'elle a tenus, 50. Change horriblement, 51. Propos qu'il tient au sujet de Saint-Cyr, 55. Il est devenu très sérieux, 56, 57. Intervient de nouveau entre Monsieur et Madame, 62, 64. Son mariage avec Mme de Maintenon, 65, 72. Sa piété, 67. Mariage de Mlle de Blois avec le duc de Chartres, 71. Il en veut à Madame d'un propos tenu sur la guerre du Palatinat, 76. Ne répond pas à une lettre de Madame, 88, 89. Promet de choisir un gouverneur pour le duc de Chartres, 89. Fait défense à Madame de répondre à une lettre de la comtesse de Soissons, 95. Envoie deux mille pistoles à Madame, 97. N'est pas *incommodé* de la mort de Louvois. 100. Est incapable de faire empoisonner Guillaume III, 101, 108, 142. Le pouvoir qu'a Mme de Maintenon sur lui, 107. Il a la goutte, 108. S'enferme avec Mme de Maintenon, 109. Elle le rend cruel, 115. Sa dévotion, 117. Dialogue qu'il a avec Madame à propos de la comédie, 118; A propos de sa toilette, 120. Il ne songe pas à la monarchie universelle, 127. Trem-

ble de colère, 128. Est chansonné, 129. Préfère tous ses bâtards à Madame, 139. On ne peut lui parler que quand il est de bonne humeur, 145. Il est niais en fait de religion, 145. Ne voit âme qui vive, si ce n'est aux repas, 152. Son anthrax, 153. Il a un éclaircissement avec ses filles, 157. La passion que lui inspire Mme de Maintenon, 157. Il aurait encore des Alcmènes, 158. Vivra longtemps, 165. Son entretien avec le prince de Conti, élu roi de Pologne, 171, 172. Il est obligé d'attendre une demi-heure à la porte de son appartement, 184. Sa réponse ordinaire aux requêtes, 189, 190. Il gâte la duchesse de Bourgogne, 207. La dispute du Seculum, 212, 216. Il fait mettre aux arrêts le duc de Berry, 214. Difficultés de cérémonial avec le duc de Lorraine, 241. Il avoue qu'il y a des fautes dans l'architecture de Versailles, 243. Le roi de Maroc lui demande la main de la princesse de Conti, 245. A seul conservé la politesse, 247. Sa santé est parfaite, 252. Il fait assister Mme de Maintenon au conseil, 260. Accepte la couronne d'Espagne pour le duc d'Anjou, 260, 262. Fait une avanie à Madame, 264, 265. Mort de Monsieur; il se réconcilie avec Madame, 271, 272. S'attendrit chaque fois qu'il parle de Monsieur, 273. Pourquoi on fait son éloge dans tous les livres, 285. Il envoie deux mille pistoles à Madame, 288. Suit la chasse en calèche, 298. Fait faire des changements à Marly, 300. A Versailles, 301. Attribue ses succès à la Sainte Vierge, 303. Est tout à fait serein malgré la défaite du Vigo, 305. Combien il est juste, 308. Fait recommencer une ode en musique composée en son honneur, 321. Personne en France n'est aussi poli que lui, 327, 359. La rinçure de ses verres, 336. Son entrevue avec Cavalier 350. Sa fermeté d'âme, 357. Il possède toutes les médailles du temps du roi Guillaume, 363.

Le mariage secret, II, 13. Il est décidé à continuer la guerre, 24. Envoie sa vaisselle d'or à la Monnaie, 28. Prend sa part des bénéfices que fait Mme de Maintenon, 35. Bérénice et Mme Colonne, 37. Sa politesse, 41. Le tableau mouvant, 47. Sa générosité vis-à-vis de la comtesse de Soissons, 50. Le mariage du duc de Berry, 52-55. Il change d'une façon inouïe, 54. A tout changé et modifié dix fois à Versailles, 55. Ne permet pas qu'on attaque ses ministres, 63. Ne permettrait pas que les dames lui baisent la main,

66. Ne songe plus à la grandeur, 69. Cause peu, 70. S'enferme avec le dauphin, 75. Quitte Meudon sans voir le Dauphin mourant, 78. Sa tristesse, 78. Sa résignation, 79. Son ignorance des choses religieuses, 81, 269, 275. Son portrait, 89. Il punit Mme de Berry, lui pardonne, chasse une de ses femmes de chambre, 94-97. Perd la duchesse de Bourgogne, le duc, le petit Dauphin, 99. Ne croit pas que son neveu les ait empoisonnés, 100, 101, 108. Ne cause pas avec les courtisans, 106. Travaille chez Mme de Maintenon avec les ministres, 106. La disgrâce du comte de Gramont, 110. Sa passion pour Mme de Maintenon, 112. Il passe en revue les demoiselles de Saint-Cyr, 120. La famille royale, 121. Ses conversations, 122. Il ne prend pas le deuil de Frédéric Ier de Prusse, 127. Son équité, 132. Les parfums, 133. Bon mot, 138. Il ne parle plus du tout, 143. Mort du duc de Berry, 146. Sa colère contre une demoiselle noble qui change de religion, 148. Sa maladie et sa mort, 167-172. Ses dettes, 187. Pourquoi il fit la paix avec la Hollande. Pourquoi il lui déclara la guerre, 206. Empoisonnement de la première Madame, 304, 305. Ne portait pas de cilice, 312.

Louis XV (le roi). II, 103, 104, 155, 168, 170, 180, 181, 195, 227, 228, 234, 244, 288, 336, 347, 355.

Louvois (M. de). I, 17, 98, 99, 100, 111, 330, 339. II, 1, 50, 73, 117, 189, 229, 338.

Louville (M. de). I, 282.

Lude (la duchesse du). II, 322.

Ludolf (M.). I, 226, 227.

Ludres (M. de). I, 291.

Lulli. II, 41.

Lunati (M.). I, 319. II, 204.

Lutzelbourg (le comte de). II, 331.

Luxembourg (le maréchal duc de). I, 111, 219, 290, 292, 326, II, 51.

Luxembourg (M. de). I, 251.

## M

Madaillan (M. de). I, 98.

Madame. Voy. Henriette (d'Angleterre), et Élisabeth-Charlotte.

Madame douairière. Voy. Marie-Jeanne de Savoie-Nemours.

Mademoiselle. Voy. Orléans.

Mademoiselle (la grande). Voy. Orléans.

Maine (le duc du), I, 35, 71, 72, 73, 83, 104, 126, 268, 269. II, 4, 73, 108, 113, 123, 154, 172, 190, 214, 222, 224, 226, 228, 229, 235, 236, 238, 241, 242, 261, 307, 310, 311.

Maine (la duchesse du), I, 268, 269. II, 73, 152, 191, 214, 222, 224, 226, 235, 236, 238, 241, 307, 310, 311, 316.

Maintenon (Mme de). I, 42, 50, 55, 56, 57, 59, 65, 68, 69, 71, 72, 73, 83, 99, 100, 104, 105, 107, 108, 109, 115, 120, 139, 145, 149, 151, 155, 157, 160, 161, 172, 184, 185, 193, 198, 199, 201, 203, 206, 210, 212, 215, 234, 235, 243, 248, 260, 266, 267, 271, 272, 273, 283, 289, 291, 292, 321, 325, 348, 356, 357, 365, 377.
II, 13, 26, 32, 35, 36, 39, 43, 54, 77, 78, 88, 89, 96, 106, 108, 112, 117, 120, 163, 167 170, 171, 224, 226, 227, 229, 230, 238, 242, 258, 263, 269, 286, 301, 318, 319, 320, 340.
Malause (Mlle de). I, 162, 191, 238. II, 23, 57, 326.
Malborough (mylord), I, 324, 338. II, 27, 49, 98.
Malborog (lady), II, 87, 98.
Malézieu (M. de). I, 269.
Malherbe. I, 291.
Mancini (Marie). II, 37.
Mans (l'évêque du). Voy. Tressan.
Mansard. II, 2.
Mansfeld (le comte de). I, 60.
Marcelli (M.). II, 334.
Maréchal (le chirurgien). II, 36.
Marie Thérèse (la reine de France). I, 46, 53, 261, 308, 309. 335. II, 23, 312.
Marie Anne (de Neubourg), reine d'Espagne, puis reine douairière d'Espagne. I, 81, 91, 152, 254, 259. II, 6, 166, 239, 240.
Marie Louise Gabrielle (de Savoie), reine d'Espagne 1re femme de Philippe V. I, 278, 282, 283, 284, 332. II, 8, 52, 69, 142, 143, 159, 352.
Marie Béatrix Éléonore (d'Este), reine d'Angleterre, 2me femme de Jacques II. I, 94, 95, 132, 144, 154, 184, 188, 209, 218, 243, 258, 270, 296. 328, 348, 349. II, 89, 118, 123, 142, 153.
Marie (d'York), reine d'Angleterre, femme de Guillaume III I, 96, 122, 144, 278.
Marie Anne Victoire (l'infante) II, 354, 355.
Marie jeanne (de Savoie-Nemours), dite Madame douairière. II, 71.
Marillac (le maréchal de). I, 292,
Marion (M.). II, 304.
Maroc (le roi de). I, 244, 245,
Marot (Clément). II, 81.
Mar (mylord). II, 211.
Marsan (le comte de). II, 344.
Marsillac (M. de). I, 11.
Marsin (le maréchal de). I, 352, 356, 357, 358. II, 6.
Martini (M.). II, 164, 335.
Massillon (l'évêque de Clermont). II, 249.
Masson (Mme). II, 87.
Matignon (M. de). I, 298.
Matta (M.). II, 111.
Maubuisson (l'abbesse de). Louise-Hollandine, comtesse Palatine, tante de Madame. I, 29, 173, 238. II, 14, 259, 266.
Maulevrier (le chevalier de). I, 376.
Mauroy (M. de). Supérieur des

Pères de la Mission des Invalides. I, 102, 103.
Mazarin (le cardinal). II, 214, 317.
Mazarin (Mme de). I. 238, 308,
Meaux (M. de). Voy. Bossuet.
Mecklembourg (le duc de). I, 221.
Mecklembourg (Mme de). I, 16. II, 51.
Medina-Céli (le duc de). I, 303.
Meilleraye (la duchesse de la). II, 296.
Mélac (M. de). I, 302.
Melun (Mlle de). I, 218. II, 241.
Mercy (le général). I, 34.
Mérian (le graveur). II, 259.
Meuve (la marquise de)? II, 247.
Meuvius (M.). I, 226, 232.
Mieg (le vice-chancelier). I, 303. II, 7.
Mignard. I, 292.
Modène (le prince de). II, 298, 306.
Modène (la princesse de). Voy. Valois (Mlle de).
Modène (la princesse de). II, 303.
Molanus (l'abbé) I, 118.
Molière. I, 342. II, 141
Monaco (M. de). I, 217, 253, 255, 256.
Mongeon (Mme de). I, 218.
Montmouth (le duc de) I, 44.
Monseigneur. Voy. Dauphin (le).
Monsieur. Voy. Orléans (Gaston d').
Monsieur. Voy. Orléans (Philippe I, d').
Montausier (le duc de). I, 75.
Montchevreuil (Mme de). I, 68, 69.
Montespan (Mme de). I, 7, 35, 71, 72, 288, 291, 337. II, 2, 50, 113, 191, 206, 226, 246, 269, 300, 301, 318, 319, 320.
Montmorency (le duc de). I, 292.
Montmorency (Mlle de). I, 69.
Montpensier (Mlle de), fille du régent. II, 43, 347, 352.
Morangis (M. de). I, 44.
Moras (M. de). Voy. Morel (l'abbé de).
Moreau (Fanchon). I, 210, 244.
Moreau (M.). I, 291.
Morel (l'abbé de). I, 51, 52, 54, 59, 89, 274.
Mothe (la maréchale de la). I, 13, 155, 158. II, 110.
Mothe (le comte de la). II, 2, 110.
Mothe (Mlle de la). II, 110.
Mouchy (M. de). II, 277.
Mouchy (Mme de). II, 264, 276, 277, 279, 280, 281.

## N

Nangis (le marquis de). I, 25.
Nassau-Weilbourg (les comtes de). I, 226, 227, 230, 231.
Nassau-Siegen (le prince de). II, 332.
Nassau-Siegen (la princesse de). II, 296, 321, 332.
Navailles (M. de). I, 320. II, 233.
Nebel (l'apothicaire). II, 16.
Neitzschutz (Mlle de). II, 243.
Nemours (Mme de). I, 155. II, 138.

Neuhof (M. de). II, 29, 329, 330.
Neuville (Mlle de La). II, 94.
Nevers (M. de). I, 201.
Nevers (Mme de). I, 337.
Nimbtsch (le comte). II, 291, 297.
Ninon. Voy. Lenclos (Mlle de).
Nocé (M. de). II, 278.
Noailles (le duc de). I, 271, 309. II, 336.
Noailles (la duchesse de). II, 169.
Noailles (le cardinal de). II, 283, 284, 321.
Nogent (Mme de). I, 114.

## O

O (le comte d'). II, 9.
Obrecht (M.). I, 273.
Oglithorpe (mylord). II, 133.
Olbreuse (Éléonore d'), duchesse de Hanovre, femme de Georges-Guillaume de Lunebourg-Celle. I, 297.
Oldembourg (princesse d'). II, 259.
Orange (prince d'). Voy. Guillaume III.
Orange (prince Maurice d'). II, 206.
Orléans (Gaston d'), frère du roi Louis XIII, appelé Monsieur. I, 246.
Orléans (Anne-Marie-Louise d'), fille du précédent, appelée la grande Mademoiselle. I, 72, 73, 111, 113, 114, 246.
Orléans (Marguerite-Louise d'), grande duchesse de Toscane, fille du précédent. I, 16, 58, 157. II, 60, 65.
Orléans (Élisabeth d'). duchesse de Guise, fille du précédent. I, 58, 141, 142. II, 141.
Orléans (Philippe Ier d'), frère du roi Louis XIV, appelé Monsieur. Impression qu'il fait sur Madame, 1. Joue à la bassette, 3. Son goût pour la parure, 16. Congédie la maréchale de Clérembault, 19. Propose à la reine de faire un vœu, 23. Chasse Mlle de Théobon, 27. La cabale, 31-33. Se réconcilie avec Madame, 40-42. Est innocent de la mort de sa première femme, 44. Est plus en faveur que Madame, 47. Est le maître de la communauté, 52. Sa principale occupation est de jouer, 54. Il n'aime pas donner de l'argent, 54. Sa conduite vis-à-vis de Madame, 58. Il aime l'argent, 59. La cabale, 61-64. Mariage du duc de Chartres, 71. Affaires du Palatinat, 75, 76. Il veut donner d'Effiat pour gouverneur à son fils, 82-89. Dialogue avec Jacques II, 93, 94. Il est dévot parce qu'il aime les cérémonies, 103. Son appartement, 111. Il est l'esclave de son frère, 112, 225. La succession de la grande Mademoiselle, 113, 114. Ses mœurs, 114, 138. Superstition de joueur, 119. Il donne tout son bien à ses mignons, 121. Ressemble à Henri III, 125. Détresse dans

laquelle il laisse Madame et ses enfants, 138. Ce qu'il fait de l'argenterie venue du Palatinat. Discours qu'il tient à Madame, 140. Il ne paie pas un peintre qui travaille pour lui, 143. Joue à Collin-Maillard avec la petite duchesse de Bourgogne, 156. Ses gros diamants, 181. Il n'aime pas qu'on témoigne de la considération à sa femme, 188. A une très-bonne santé, 216. Gaspille deux cent mille écus venus du Palatinat, 220. Est plus à plaindre qu'à haïr, 237. La goutte, 255. Ne prodigue pas les louanges aux dames, 259. Proteste contre le testament du roi d'Espagne, 266. Sa mort, 270-272.

Les médailles d'Heidelberg II, 116. Il se bat avec Mme de Bouillon, 160. Bonne réponse que lui fait un chanoine, 290. L'empoisonnement de la première Madame, 394, 305.

Orléans (duchesse d'), appelée Madame, *voyez* Elisabeth-Charlotte.

Orléans (Philippe II d'), appelé d'abord le duc de Chartres. Son horoscope, I, 2. Son caractère, 56. Il a honte des sottises faites à l'armée, 101. Son mariage, 103, 104. Il est blessé, 109. Steinkerke, 110. Neerwinde, 115. Il s'occupe de balivernes, 121. A la fièvre, 127. Son père le plonge dans les débauches, 138. Il est grand ami de Ninon, 193. Danse au bal masqué, 217, 218. Peint une Antigone, 237. A le génie de la peinture, 249. Chagrin qu'il cause à sa mère, 249. Il ne retire que honte de son mariage, 269. Est un brave garçon, 273. Laisse sa mère sans argent, 304. Fait un opéra, 314. N'est pas de l'avis de Leibnitz, 344. Sa joie d'aller en Italie pour y commander en chef, 351, 353. Prend la chose à cœur, 355. Turin, 356, 357. Ses lettres à Madame, 364, 366, 368, 370, 373. II 6. Campagne d'Espagne, 364-375, II, 3.

Ses qualités, II, 4. Ses goûts, 13. Il est calomnié par la princesse des Ursins, 28, 29. Brise avec sa maîtresse, 44. Mariage de sa fille aînée avec le duc de Berry, 53, 54. Il fait une chute de cheval, 63, 64. Assiste à une semonce que Madame fait à la duchesse de Berry, 89. Est trop indulgent pour celle-ci, 91. Intercède pour elle, 94-96. Est accusé d'empoisonnement, 100-108. Aime les sciences, 101. Les fêes de son baptême, 101, 102. Il est détesté à Paris, 105-107. Ce qu'on affiche au Palais-Royal, 107. Il s'enivre, 109. Reconnaît ses torts, mais ne se corrige pas, 112. Se ruine à cause de Mme de Berry, 123

Brouille avec Mme de Berry, 134, 135. L'abbé Dubois, 136. Il ne vient voir sa mère qu'une demi-heure, 156. S'évanouit, 156. Inimitié de Mme des Ursins, 163. Mort du roi, 168, 169. La Régence, 169-172. Relations avec l'Angleterre, 175, 176, 178. Est parrain d'une princesse de Prusse, 183. Remet de l'ordre dans les finances, 187. Pourquoi il n'est pas aimé, 190. Il ne se garde pas assez des méchantes gens, 191. Ses maîtresses, ses débauches 194-196. Sa fille aînée et sa femme, 202, 203. Il n'est pas assez riche pour marier ses filles à des princes, 208. Intervient entre le roi d'Angleterre et le prince de Galles, 214. Le Parlement, 214. Son désintéressement, 216. Le Parlement, le duc et la duchesse du Maine, 222. Il tient un israëlite sur les fonts, 224. Souvenir d'Espagne, 228. Menées du duc du Maine, 229. Conjuration de Cellamare, 232, 233, 235, 236, 241. Sa femme, 245, 246. Il travaille horriblement, 247. S'amuse, 251. Fait arrêter le duc de Richelieu, 252. Les finances, 256. Complot contre sa vie, 258. Il est trop bon, 261. Mort de la duchesse de Berry, 271, 273. Les dettes de Mme de Berry, 276. Il exile Mme de Mouchy, 277. Ses compagnons de plaisir, 278. Il augmente le revenu de sa mère, 281. Cérémonies de Chelles, 282-285. Ses bâtards, 292. Le bal de l'Opéra, 294. Propos du populaire, 314, 315. Fin du *système*, 322, 323, 325, 326, 328, 331. Il est très bien avec sa mère, 338. Mariage de Mlle de Montpensier, 347. Il rompt avec sa maîtresse, 361.

Orléans (Mme la duchesse d'). Mlle de Blois. I, 71, 103, 104, 114, 116, 139, 151, 157, 182, 205, 218, 281, 305, 314, 317. II, 4, 10, 36, 43, 53, 54, 89, 94, 95, 96, 97, 112, 113, 135, 146, 154, 170, 176, 190, 192, 203, 207, 208, 209, 210, 226, 228, 235, 241, 242, 243, 245, 246, 252, 262, 267, 271, 282, 293, 298, 301, 303, 318, 320, 331, 347.

Orléans (Marie-Louise d'), appelée Mademoiselle, reine d'Espagne. I, 9, 19, 25, 60, 70, 76, 80, 81, 91, 152, 162. II, 352.

Orléans (Anne-Marie d'), appelée Mademoiselle, duchesse de Savoie, reine de Sicile, puis de Sardaigne. I, 15, 17, 70. II, 52, 98, 99, 128, 161, 162, 166, 217, 225, 278, 352.

Orléans (Élisabeth-Charlotte d'), appelée Mademoiselle, duchesse de Lorraine. I, 104, 105, 138, 139, 147, 149, 151, 156, 159, 162, 164, 167, 181, 185, 187, 205, 208, 209, 224, 226, 242, 245, 248, 324, 355.

II, 51, 55, 82, 166, 169, 192, 200, 202, 204, 207, 238, 242, 243, 291, 327, 340, 360, 361.
Orléans (Mlle d'), abbesse de Chelles, deuxième fille du régent. I, 205. II, 180, 182, 199, 205, 228, 264, 266, 267, 281, 282-285, 298.
Orléans (le chevalier d'), bâtard du régent. II, 164, 291, 294, 303.
Ormond (le duc d'). II, 133.
Ostfriesland (la duchesse d'). I, 147.

P

Parme (le duc de). II, 293.
Parme (la princesse de). Voy. Élisabeth Farnèse.
Palatine (la princesse). Voy. Anne de Gonzague.
Palatine (l'électrice douairière), veuve de Philippe-Guillaume. II, 34.
Pape (le). Voy. Clément XI.
Paris (l'archevêque de). Voy. Harlay de Chanvallon.
Péletier (M.). I, 49.
Pélisson. I, 342.
Peterborough (mylord). I, 351, II, 159, 186, 188.
Pflug (Mme de). I, 216.
Philippe V (le roi d'Espagne), duc d'Anjou. I, 67, 166, 182, 183, 217, 239, 253, 260, 261, 262, 268, 282, 283, 284, 288, 303, 304, 319, 349, 351, 357. II, 29, 50, 61, 62, 66, 69, 83, 103, 142, 143, 149, 151, 153, 159, 173, 181, 183, 197, 217, 218, 229, 243, 347.
Philippe-Guillaume (l'électeur palatin). I, 77.
Piémont (le prince de). II, 225.
Piennes (Mlle de). I, 25, 26.
Pierre II (le roi de Portugal). I, 241, 319.
Pierre (le czar). I, 171, 224. II, 37, 38, 183, 184, 197, 218, 257.
Platen (le comte de). I, 363. II, 144.
Platen (Mme de). I, 128.
Poellnitz (le baron de). II, 114, 124, 241.
Poisson (M.). I, 343.
Polier (M.). II, 236.
Polignac (la marquise de). II, 357, 358.
Polignac (l'abbé de). I, 172, 178.
Pologne (le roi de). Voy. Frédéric-Auguste.
Pomereu (M. de). I, 289.
Pompadour (le marquis de). II, 233.
Pontcallec (le marquis de). II, 296.
Pontchartrain (Mme de). I, 156.
Portland (mylord). I, 170, 187, 188, 189, 229.
Portsmouth (Mme de), I, 55, 94.
Portugal (le roi de). Voy. Pierre II.
Précontal (M. de). I, 307.
Pressenville (Mlle de). I, 164.
Prusse (le roi de). Voy. Frédéric I.
Prusse (la reine de). Voy. Sophie-Charlotte et Sophie-Louise.

Prusse (le roi de). Voy. Frédéric-Guillaume I.
Prusse (le prince royal de). Voy. Frédéric-Guillaume I.
Prusse (la reine de). Voy. Sophie-Dorothée.
Prusse (la princesse royale de). Voy. Sophie-Dorothée.
Puy (M. du). I, 212.

## Q

Quélus (Mme de). II, 120.
Quenaudt (M.). II, 128.
Quesnel (le père). II, 136.
Quinault. I, 331.

## R

Rabelais. I, 292.
Racine. I, 292. II, 37, 165.
Ragotzki (le prince). II, 227.
Ragotzki (la princesse). II, 351, 353, 354.
Raimond (Mme). II, 315.
Raisin (La). I, 268.
Rathsamhausen (Mme de). I, 295, 301. II, 20, 181, 329.
Rathsamhausen (Mlle de). I, 168. II, 148.
Raugrave (La). Voy. Degenfeld (Mlle Louise de), Caroline et Amélie-Élisabeth.
Raugrave (Le). Voy. Charles-Louis et Charles-Maurice.
Razilly (M. de). I, 214, 215.
Regnard. I, 117.
Régnier (l'abbé). II, 132.
Reims (l'archevêque de). Voy. Tellier.
Reine (La). Voy. Marie-Thérèse.
Reine-Duchesse (La). Voy. Lorraine.
Retz (le duc de). II, 359.
Retz (la duchesse de). II, 359.
Reynie (M. de La). I, 116.
Richelieu (le cardinal de). I, 292. II, 230.
Richelieu (la duchesse de). I, 286.
Richelieu (la marquise de). I, 238, 286. II, 58.
Richelieu (le maréchal duc de). II, 252, 253, 260, 261, 262, 263, 286, 287, 359.
Rickard (Mlle de). II, 216, 217.
Rioms (M. de). II, 279, 280, 281, 359.
Robert (le comte palatin), oncle de Madame. I, 328. II, 111.
Rochebrune (M. de). I, 5.
Rochefoucauld (le duc de La). II, 137, 138.
Rochegude (le marquis de). II, 173.
Roche-sur-Yon (le prince de La). I, 25.
Rohan (le cardinal de). II, 241.
Rohan (le prince de). II, 261.
Rohan (le chevalier de). II, 72.
Roi (Le). Voy. Louis XIV et Louis XV.
Romains (le roi des). Voy. Joseph I.
Romains (la reine des). Voy. Wilhelmine-Amélie.
Romy (Mlle de). I, 162.
Rongère (M. de La). I, 92, 93.
Rosière (Mme de). II, 179.
Roure (la comtesse du). II, 140.
Rousseau (le peintre). II, 324, 328.
Roye (la comtesse de). II, 180.

Roye (le chevalier de). II, 180.
Rue (le père de La). II, 288.
Russel (mylord). I. 351.
Ruvigny (M. de). I, 318, 341.

## S

Sabran (la marquise de). II, 257, 258.
Saint-Albin (l'abbé de). II, 288, 291, 294, 297, 347.
Saint-Chamand (M. de). I, 25, 26.
Saint-Étienne (Mlle de). II, 355, 356.
Saint-Évremond (M. de). I, 238, 308.
Saint-Georges (le chevalier de). Voy. Jacques Stuart.
Saint-Pierre (le père de). II, 19, 180, 269.
Saint-Pierre (l'abbé de). II, 86, 180.
Saint-Simon (le duc de). II, 188.
Sale (Saint-François de). I, 329.
Sanzay (M. de). II, 128.
Sardaigne (la reine de). Voy. Orléans (Anne-Marie d').
Sassetot (Mme de). II, 276.
Savoie (le duc de). Voy. Victor-Amédée II.
Savoie (la duchesse de). Voy. Orléans (Anne-Marie d').
Savoie (la princesse de). Voy. Bourgogne (la duchesse de).
Savoie (le prince Philippe de). I, 55.
Saxe (le prince électoral de). II, 331.
Saxe (l'électrice douairière de). II, 193.
Saxe-Gotha (le prince de). I, 221.
Saxe (le comte Maurice de), I, 221, II, 353.
Schaub (le chevalier). II, 351.
Schelm (Mme de). I, 234.
Schlieben (le comte de). II, 240, 353.
Schomberg (le maréchal duc de). I, 27, 92. II, 92.
Schomberg (le duc Meinhard de). I, 101, 148, 174, 248, 251, 252, 318. II, 21, 57, 132, 133, 158, 274, 279.
Schomberg (le comte Frédéric de). I, 251.
Schullembourg (Mlle de). II, 203
Schultes (M.). I, 354.
Schutz (M.). II, 7.
Scudéry (Mlle de). I, 342.
Scudéry (Mme de). II, 88.
Sébastien (le père). II, 47.
Ségur (le marquis de), II. 292.
Séhu (Tertulien). I, 250.
Seignelay (M. de). II, 103, 141.
Sekhlton (M.). I, 307.
Séméac (Mlle de). I, 69.
Séry (Mlle de). II, 164, 292.
Sessac (M. de). I, 167.
Seyler (M.). II, 7.
Shrewsbury (la duchesse de). II, 157, 204.
Siam (le roi de). I, 323.
Sicile (la reine de). Voy. Orléans (Anne-Marie d').
Sicile (le prince de). II, 161, 166.
Sinsanct (M. de). ? I, 30, 36.
Sintzendorff (la comtesse de). I, 362.
Sophie (la duchesse), de Hanovre. L'opinion qu'on a

d'elle à la cour. I, 5. Elle souhaite que le diable emporte tous ceux de la cabale, 7. L'opinion qu'en a le roi, 14. Elle réclame ses lettres qui sont à Heidelberg, 52. Porte des fontanges, 65. Veut savoir si Monsieur est dévot, 103. Propos qu'elle tient sur le compte du roi Guillaume, 130. Communique à Madame une lettre de Leibnitz, 132, 154. Parle l'anglais et le hollandais dans la perfection, 187. Est malade, 223, 224. Compare la France, l'Angleglegleterre et la Hollande à la sainte Trinité, 254. Fait cadeau à Madame d'un cachet qu'admirent tous les savants de Paris, 258. La succession d'Angleterre lui échoit, 267. Rit de bon cœur en voyant son neveu ivre, 280. On lui envoie trois savants pour la distraire pendant qu'on fait les obsèques de sa fille, la reine de Prusse, 332. Propos qu'elle tient à l'électeur de Bavière, II, 40, 41. A quatre-vingts ans elle danse une allemande avec son petit-fils, 65. Les mémoires de Gramont l'amusent, 111. Sa mort, 149. Elle tient une mort subite pour la meilleure, 150. N'était pas bien avec son petit-fils Georges, 199.

Sophie-Charlotte (la reine de Prusse), 2e femme de Frédéric I. I, 17, 47, 97, 256, 262, 264, 289, 311, 329, 330, 331, 332. II, 41, 114.

Sophie-Louise (la reine de Prusse), 3e femme de Frédéric I. II, 126, 127.

Sophie-Dorothée (la princesse d'Ahlden), femme de Georges I. I, 297, II, 201.

Sophie-Dorothée (la princesse royale, puis reine de Prusse), femme de Frédéric-Guillaume I, fille de Georges I. I, 354. II, 126, 130, 201.

Soissons (Olympe Mancini, comtesse de). I, 95, II, 50.

Soignac (Mme de). II, 357.

Solms (la comtesse de). II, 245.

Soubise (le prince de). II, 261.

Sourdis (M. de). I, 5

Spanheim (M.). I, 185, 186, 187, 189.

Spanheim (Mlle). I, 306.

Spinosa. I, 354.

Squinquinelle (la danseuse de corde). I, 303.

Stairs (mylord). II, 160, 174, 178, 225, 226, 263, 315.

Stanhope (mylord). II, 66.

Stanislas (Leczinski, le roi de Pologne). I. 370. II, 151.

Stubenvoll (Mlle de). II, 130.

Suède (le roi de). Voy. Charles XII.

Suède (la reine douairière de). Voy. Hedwig Éléonore.

Sunderland (mylord). II, 87.

## T

Tarente (la princesse de), I, 64, 82, 347. II, 259.

Tarente (la princesse de), la jeune. I, 347.
Tallard (le maréchal de). I, 307, 315, 316, 317, 319, 325.
Tellier (l'archevêque de Reims Le). I, 60. II, 185.
Tellier (le père Le). II, 288.
Térat (le chancelier). I, 87, 88.
Teseu (l'abbé de). I, 211, 216, 219, 225, 257, 267, 295, 298.
Tessé (le maréchal de). I, 353. II, 26, 144, 227.
Testard (Mlle). II, 134.
Théobon (Mlle de). I, 20, 32, 33, 34, 35, 36, 83, 84. II, 341.
Thiange (le marquis de). II, 317.
Thorigny (M. de). I, 20.
Tilladet (le chevalier de). I, 13.
Tiquet (M.). I, 222, 223, 231.
Tiquet (Mme). I, 223, 231.
Toelner (M.) I, 255.
Tonnerre (M. de). II, 57.
Torcy (M. de). I, 308, 314, 316, 330. II, 24, 189, 297, 327, 338.
Toscane (la grande duchesse de). Voy. Orléans.
Toscane (la princesse de). I, 98.
Toulouse (le comte de). I, 139, 149, 269, 317. II. 4, 122, 123, 154, 190, 226.
Tourbes (Mlle de). I, 218.
Townsend (mylord). II, 24.
Trémoille (le prince de la). I, 81, 82, 347. II, 213.
Tressan (Louis de). Évêque du Mans. I, 60.
Trèves (l'électeur de). II, 204, 290.
Trévoux (Mme de). II, 330.
Turenne (le maréchal de). I, 2. 292, II, 304, 305.
Turenne (le prince de). I, 110.

U

Ulrique Éléonore (la reine de Suède). II. 244.
Urbain (le père). I, 322, 323.
Ursins (la princesse des). I, 126, 284, 357. II, 28, 29. 69, 101, 142, 149, 153, 158, 159, 163, 233, 238, 242, 293.
Ussingen (la princesse de). II, 256.
Uzès (le duc d'). I, 253.
Uzès (la duchesse d'). I, 253.
Uzès (Mlle d'). I, 100.

V

Valbel (M. de). I, 9.
Valentinois (le duc de), I, 217.
Vallière (M. de la). I, 217, 218, 317.
Vallière (Mme de la). I. 288. II, 304,
Valois (Mlle de), fille du régent. II, 164, 165, 191, 205, 213, 225, 262, 267, 282, 285, 292, 298, 299, 303, 306, 319, 334,
Valsemé (M. de). I, 318.
Varenne (M. de). I, 304.
Vaudemont (le prince de). II, 177.
Vaudemont (Mme de). I, 65.
Vaucresson (M. de). II, 185.

Vendôme (le duc de). I, 10, 12, 170, 201, 301, 313, 351, 353. II, 9, 11, 34, 54, 55, 59, 61, 117, 293.
Vendôme (la duchesse de). II, 55, 59, 117, 152.
Vendôme (le grand prieur de). I, 195, 199, 200, 201, 244.
Ventadour (le duc de). I, 13.
Ventadour (la duchesse de). I, 12, 13, 110, 156, 270. II, 103, 191.
Vermandois (le comte de). I, 35.
Vermandois (Mlle de). II, 356.
Verneuil (le duc de). I, 35.
Verneuil (la duchesse de). I, 183.
Verue (le comte de). I, 317.
Vezian (Mlle). II, 174.
Victor-Amédée II (le duc de Savoie), roi de Sicile, puis de Sardaigne. I, 91, 157, 158, 184, 266, 371, 374. II, 49, 161, 217.
Vieuville (le duc de La). II, 292.
Villaroel (M. de). II, 252.
Villars (le maréchal duc de). I, 315, 318, 338, 349, 369, 377. II, 5, 6, 36, 140, 143, 264.
Villars (Mme de). I, 369.
Villars (Mlle de), abbesse de Chelles. II, 264, 359.
Villefort (Mme de). II, 103.
Villeroy (le maréchal de), le père. I, 329.
Villeroy (le maréchal duc de). I, 12, 126, 127, 128, 129, 218, 276, 290, 298, 315, 349, 351, 352, 353. II, 81, 106, 221, 327, 355, 360.
Villeroy (la duchesse de). I, 217. II, 81.
Violette (La), piqueur du Dauphin. I, 117.
Visconti (Annibal). I, 301.
Vizé (Mme de). I, 53.
Voisin (M.). II, 25, 27.
Voltaire. II, 231.
Vrillière (Mme de La). II, 46.

## W

Waldeck (le prince de). I, 221.
Wangen (M. de). II, 38.
Wartemberg (Mme de). I, 1.
Wartemberg (le comte de). I, 289.
Wartemberg (la comtesse de). I, 289. II, 138, 139.
Wassenaer (M. de). I, 191.
Webenheim (le colonel). I, 164. II, 220, 221.
Weber (le résident). II, 149.
Weilbourg. Voy. Nassau-Weilbourg.
Weissenbach (M. de). II, 56.
Wendt (M.), écuyer de Madame. I, 43, 95, 116. II, 256, 266, 329.
Wetzel (le maître de poste). II, 286.
Wilhelmine-Amélie (l'impératrice), femme de Joseph Ier. I, 220. II, 66, 85, 333, 334.
Wilder (la famille). II, 274, 275.
Willich (le baron). I, 251, 252.
Wiser (le comte). II, 232.
Wiser (la comtesse). II, 259, 273.
Wittgenstein (le comte de). II, 7.

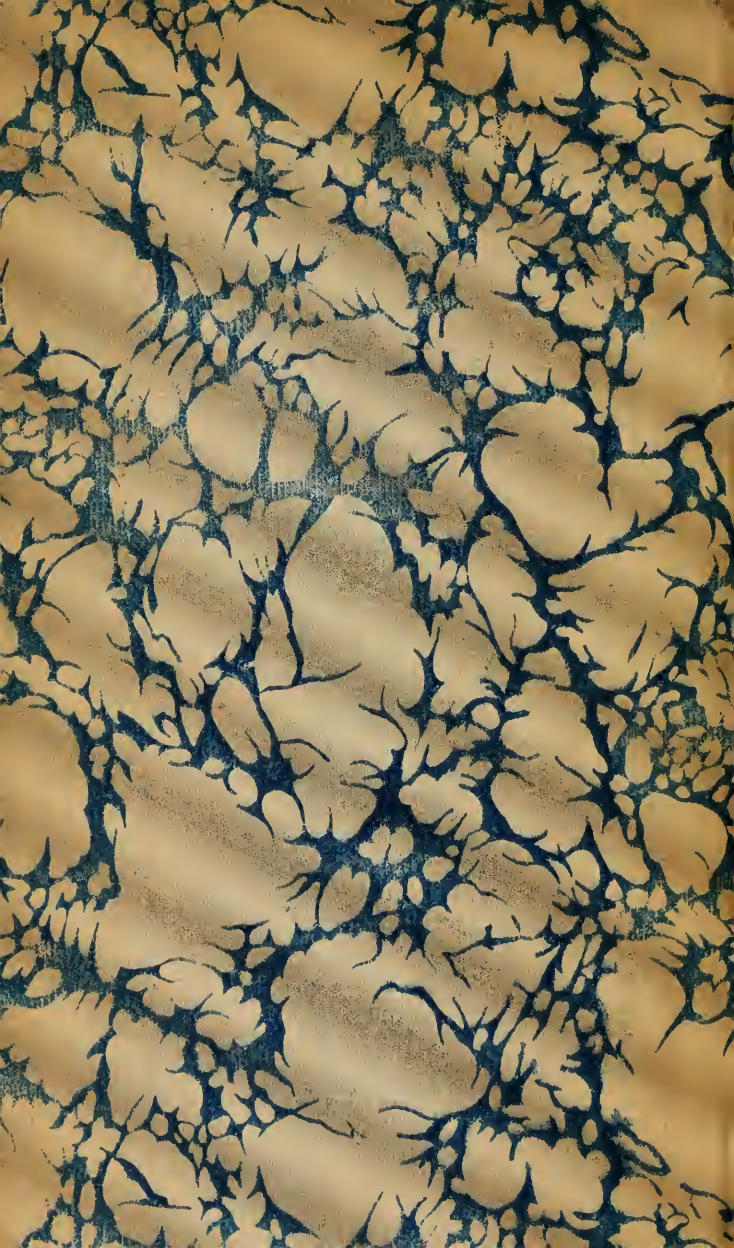
Wolf (le père). I, 178.
Wolfenbuttel (le prince de). II, 5.
Wolfenbuttel (la princesse Charlotte-Christine-Sophie de), femme du czarewistch Alexei. II, 38.
Wolfenbuttel (la princesse Louise de). II, 167.
Wurtemberg (le prince de). I, 221.
Wurtemberg (le prince héréditaire de). II, 221.

Z

Zachmann (M.). II, 186, 190.
Zachmann (Mme). II, 186.
Zweyfel (le notaire). I, 289.

FIN

Gratis impertitur
Bibliotheca Sarpaiana



DC
130
O7A414
1880
t.2

Orléans, Elisabeth Charlotte
Correspondance de Madame
duchesse d'Orléans

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY